43061/A

263

262/166

TRAITÉ
DES AFFECTIONS
VAPOREUSES
DU SEXE.

248 Sauv.

TRAITÉ
DES AFFECTIONS VAPOREUSES DU SEXE,

Avec l'exposition de leurs Symptômes, de leurs différentes Causes, & la méthode de les guérir.

On y trouve aussi des connoissances rélatives aux Affections vaporeuses des Hommes.

Par M. JOSEPH RAULIN, *Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, des Académies Royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux & de Rouen.*

Seconde Edition, revue par l'Auteur.

A PARIS,
Chez JEAN-THOMAS HERISSANT, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

347802

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

A MONSIEUR

DE SENAC,

PREMIER MEDECIN

DU ROI.

MONSIEUR,

Permettez que je vous offre un Livre que je vous dois à tous égards ; il n'auroit pas vu le jour

sans vous, & il a besoin de paroître sous vos auspices. Le seul titre qui m'autorise à vous le présenter, & qui me fait espérer qu'il ne pourra pas vous déplaire, c'est qu'il est le fruit de l'observation; vous en connoissez tout le prix, puisqu'elle seule a été votre guide dans vos Ouvrages.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens pleins de vénération, de zele & de respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, RAULIN.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

De la premiere Edition.

LEs vapeurs affligeoient la plus belle partie de l'humanité dès la naiſſance de la Médecine ; elles étoient déja fréquentes du temps de Démocrite & d'Hippocrate ; elles l'étoient encore plus du temps de Galien. Ces Auteurs déploroient le ſort des femmes par rapport au nombre de maladies auxquelles elles étoient expoſées. Depuis ces temps éloignés, ces maladies ſe ſont multipliées, ſont devenues plus dangereuſes, plus compli-

quées, plus épineuses & plus difficiles à guérir ; les affections vaporeuses en sont, entr'autres, un exemple trop frappant : c'est en faisant attention à leurs différens symptômes que les Médecins modernes ont observé que les maladies des femmes excedent de plus de deux cents celles qui sont particulieres aux hommes.

Il y a déja plus d'un siécle que les vapeurs sont endémiques dans les grandes Villes ; la plûpart des femmes qui jouissent des commodités de la vie, sont vaporeuses ; on peut dire qu'elles achetent par une suite de langueurs l'agrément des richesses.

On m'a engagé à rechercher la cause de ces désordres, les moyens d'y remédier & de les prévenir. Cette attention étoit

d'autant plus néceſſaire, qu'on s'apperçoit tous les jours que les vapeurs deviennent héréditaires, qu'elles ſont très-ſouvent compliquées avec d'autres maladies, & qu'elles les rendent plus dangereuſes & plus rebelles. Je ne manque pas de zele pour m'acquitter de ce devoir de mon état; je profite pour le remplir des obſervations que j'ai faites pendant pluſieurs années dans le cours d'une pratique éxacte & laborieuſe: j'évite avec ſoin les ſyſtêmes haſardés qui ont ſéduit les Médecins durant un nombre de ſiécles, & qui les ont empêché d'appercevoir la véritable cauſe des vapeurs.

On regarda, dès les commencement de la Médecine, les différens dérangemens de l'uterus comme l'unique cauſe de ces maladies; c'eſt pourquoi on les nom-

ma *hystériques* ; c'est-à-dire, qui viennent de la matrice, selon l'étymologie du terme grec d'où dérive *hystérique*. On est presque toujours resté dans cette erreur, on l'a même portée plus loin ; on a cru que la matrice étoit un animal capable de se mouvoir d'un lieu à un autre ; Platon & Arétée ont été des premiers qui ont soutenu cette idée. Une sensation pareille au mouvement d'une boule qui semble se mouvoir par progression dans le bas-ventre des femmes vaporeuses, & qui est un des principaux symptômes des vapeurs, a donné lieu à cette opinion ; ce mouvement provient d'une action irréguliere des muscles du bas-ventre ; on le verra dans la suite de cet Ouvrage. Si les Médecins qui avoient cette opinion vivoient parmi nous, ils seroient bien surpris de voir,

comme nous voyons tous les jours, des hommes vaporeux avec une sensation de boule, semblable à celle que les femmes ressentent dans le bas-ventre, & qu'ils prenoient pour des mouvemens de la matrice métamorphosée en animal. Il est des hommes qui sont exposés à tous les autres symptômes des vapeurs, & qu'on prendroit pour des femmes, lorsqu'ils sont dans ces accidens, si l'on n'étoit pas assuré de leur sexe.

A cette opinion on en fit succéder d'autres qui en étoient comme la suite; on se figura que tous les symptômes des vapeurs qui se manifestoient dans différens visceres du bas-ventre, à la poitrine, à la tête, aux extrémités, avoient une cause sympatique avec la matrice, & quoiqu'il n'y eût pas de marques ni

de vraiſemblance qu'elle fût affectée, on lui imputoit toujours des maux que le plus ſouvent elle ne faiſoit pas. Lorſque l'erreur eſt adoptée, elle ſéduit ſous l'apparence du vrai, & ſert de fondement à des préjugés qu'on s'efforce toujours de rendre vraiſemblables. Le regne des *qualités occultes*, dans la Philoſophie, étayant ces cauſes frivoles des vapeurs du ſexe, on les donna pour fondement des vérités phyſiques qu'on ne connoiſſoit pas, & l'autorité les fit prévaloir ſur la raiſon. Cependant les Maîtres dans l'art de guérir n'en étant pas ſatisfaits, tentoient toutes ſortes de moyens pour entrer dans la carriere du vrai, & diſſiper la ſéduction du vraiſemblable; mais ils ſuppoſerent avec auſſi peu de fondement pour cauſe des accidens vaporeux, des fer-

mens, des fermentations, d'où partoient, selon eux, des fumées qui montoient de l'*uterus* vers les parties supérieures, & se fixoient à l'estomac, à la poitrine, à la gorge, à la tête, dont elles troubloient ou renversoient les fonctions. Pouvoit-on adopter de pareils sentimens après la découverte de la circulation des liquides? Les seuls vaisseaux du sang & de la lymphe & le tissu cellulaire ont des communications d'une partie & d'un viscere à un autre; ces vaisseaux & ces cellules sont toujours pleins; ils ont des directions déterminées conformes aux loix de la nature; comment ces prétendues fumées, en supposant leur existence, pourroient-elles se frayer des routes opposées à la direction de leur courant? On a vu encore de nos jours subsister ce sentiment,

& il semble qu'il ait donné lieu à celui des esprits animaux, que j'ai regardés dans d'autres Ouvrages comme des êtres de raison, anciens restes des qualités occultes, plus propres à favoriser l'ignorance qu'à servir aux fonctions de nos corps. Ces esprits conserveront-ils donc encore longtemps leur existence, & cherchera-t-on toujours à expliquer par leur moyen la plûpart des phénomenes physiques, & tous les symptômes des vapeurs? Le faux de ce système paroît dans l'opinion qui l'a produit; souvent il s'est fait appercevoir à des gens éclairés; j'en connois même qui, après avoir déclamé contre sa possibilité, se servent encore du terme vague d'*esprits animaux*; ils tranchent par ce terme toutes les difficultés; c'est pour s'éviter la peine de

marcher sur les traces de la nature, ou faute de trouver ses routes, pour vouloir trop les rechercher.

J'ai observé ailleurs que la nature se présente toujours aux Géometres avant les nombres & les calculs; ils ne la trouvent jamais lorsqu'ils la cherchent par leur moyen. Il en est de même des Médecins; ils ne sçauroient la découvrir dans les hypothèses, elle réside dans la simplicité; elle doit être le principe du raisonnement, & ce n'est que par elle que l'on distingue le vrai du vraisemblable. L'ingénieux Descartes n'admit d'abord des hypothèses que pour faire naître des doutes, & pour les éclaircir ensuite par des voies plus simples; mais il eut le malheur d'être séduit par ses propres idées, de même que ses Disciples.

Il eſt réſervé aujourd'hui aux hommes les plus médiocres de faire des ſyſtêmes en Médecine ; en voici un tout nouveau. Il parut en 1756 un Livre ſur les Vapeurs : il étoit annoncé ſous le nom d'un Médecin décoré de titres diſtingués. Cet Auteur n'admet pour cauſe des vapeurs, au lieu de phyſique, de raiſon, ou au pis aller de quelqu'une des anciennes opinions, que d'autres opinions plus abſurdes, comme des *eſprits prolifiques*, *ſéminaux*, ou d'autres eſprits du même genre, principaux moteurs des *efflorescences du ſexe*. On ne voit dans cet Ouvrage que *propriétés germinantes*, que *levains*, que *fermentations*, qu'*aigres*, que *ſulphurés*, &c. On ne peut que ſe taire à la vue d'un tel Livre, & plaindre l'Auteur ſans craindre d'inſulter à ſa mémoire.

Je rappelle les principales causes des vapeurs qu'on a adoptées successivement depuis le premier âge de la Médecine jusqu'à nos jours : on jugera sur cet exposé si l'on pouvoit guérir ces maladies sans les connoître ; s'il est surprenant qu'elles se soient tant multipliées, & qu'elles soient devenues si rebelles aux secours de l'Art. Je ne prétends pas taxer les Médecins de ne les avoir pas connues ; la Médecine a eu dans tous les temps des hommes respectables, vrais scrutateurs de la nature & élevés au-dessus du préjugés ; notre siécle compte encore de tels hommes ; d'ailleurs il est des Livres anciens, semblables à ceux d'Hippocrate, où l'on apperçoit la nature ; il en est de nouveaux où elle paroît à découvert avec toutes ses fonctions ; tels sont les

Commentaires de l'Anatomie d'Heiſter, par exemple, & le Traité du Cœur, Ouvrages immortels que nous devons à Monſieur de Senac, premier Médecin du Roi. On voit encore la nature ſans voile dans les ſçavantes Ecoles de Médecine de cette Capitale, quand on a aſſez de courage pour éviter la ſéduction de l'amour-propre, aſſez de lumiere pour ne pas ſe faire illuſion, & pour ſecouer le joug du préjugé.

Le Public eſt encore imbu, aſſez mal-à-propos, que les vapeurs proviennent de certaines paſſions; il ſe trompe en particulariſant celles-ci; car toutes les paſſions peuvent cauſer des vapeurs: on doit entendre ici par *paſſions*, tout ce qui en porte le caractere, comme les excès de joie, de triſteſſe, de colere, &c.

on le verra plus au long dans la ſuite de cet Ouvrage. La ſenſibilité attachée à l'eſſence des femmes, ou à des conſtitutions particulieres qui en ſont plus ſuſceptibles que d'autres, fait que leurs fibres portées quelquefois au dernier point de délicateſſe, ſont affectées par le moindre accident; c'eſt-là la ſource d'une infinité de ſymptômes vaporeux, & ſouvent des vapeurs les plus violentes. De tels tempéramens deviennent encore plus ſuſceptibles d'irritabilité, quand ils ſont altérés par les effets trop dangereux de l'oiſiveté, par un mauvais régime, par des excès, ou par des maladies héréditaires. C'eſt ſur ces femmes que les paſſions agiſſent avec force, ſur-tout celles qui tiennent de la crainte, de la triſteſſe, ou de la ſurpriſe; tout eſt craindre pour les ſuites

dans ces occasions, jusqu'aux efforts qu'elles font pour se modérer.

On objectera sans doute, mais avec peu d'avantage, en faveur des passions qu'on particularise, & qu'on croit être cause de ces maladies, que quelquefois elles se manifestent dans les attaques de vapeurs. Elles s'y manifestent quelquefois, il est vrai; mais il est essentiel qu'on observe que c'est un délire commun aux femmes & aux hommes vaporeux. Un homme mélancolique est-il roi, lapin, coq, grain de froment, vase d'argile, parce qu'il croit l'être? On a vu des femmes qui, dans des états approchants des extases, imitoient les cris, le chant du coq, le croacement des grenouilles, le sifflement des serpens, l'aboiement des chiens; est-il vraisemblable

qu'elles eussent avant les attaques leur imagination remplie de choses si ridicules? Ces maladies ou d'autres de la même nature, dans lesquelles les femmes inventent, exagerent & répetent toutes les différentes absurdités dont est capable une imagination dépravée, sont quelquefois devenues épidémiques & contagieuses. Les femmes qui en étoient attaquées, pouvoient-elles avoir, avant leurs attaques, l'esprit imbu des erreurs de la premiere malade dont elles ont reçu la contagion? On concevra par ces exemples & par d'autres disperses dans cet Ouvrage, combien il est aisé de se tromper dans des conséquences hasardées, & quand on juge des choses, sur-tout en Médecine, sans les connoître.

Il est aisé de comprendre par tout ce que je viens de rapporter

sur les vapeurs, qu'on ne s'en eſt pas encore fait une idée diſtincte; on croit qu'elles ne préſentent d'elles-mêmes qu'un terme vague qui ne mérite & qui n'exige que de légeres attentions. Une femme a-t-elle des inquiétudes, des bâillemens, des hoquets, des ſpaſmes, des mouvemens irréguliers dans les nerfs? elle s'en plaint amérement; ſes parens, ſes amies, ſes voiſines lui répondent avec indifférence, ce ſont des vapeurs. Ces légeres vapeurs font inſenſiblement des progrès, la malade devient triſte, elle verſe des larmes, ou bien elle paroît enjouée; elle articule des termes qu'on n'entend pas, ou elle dit de jolies choſes; elle rit, chante, pleure alternativement, toujours ſans ſe connoître; on rit comme elle, on plaiſante de ſon état, en diſant que ce ſont des

vapeurs. Ces vapeurs deviennent enfin violentes, c'eſt leur marche ordinaire ; on eſt d'abord agité par de légers mouvemens convulſifs, on tombe en convulſion, on perd l'uſage des ſens, les membres ſe roidiſſent ; quelquefois ils deviennent inflexibles ſans qu'on s'en apperçoive par aucun ſigne extérieur ; ſouvent on paroît être dans un ſommeil tranquille, la couleur eſt naturelle, tout ſemble annoncer la ſanté dans le temps qu'on eſt dans des accès de vapeurs dont les aſſiſtans devroient être allarmés. Dès qu'on s'apperçoit de cet état, on fait flairer des eſprits volatils, ou d'autres drogues ſouvent nuiſibles ; on donne enſuite des eaux de fleurs d'orange, de tilleul, de menthe, le ſyrop de karabé, &c. tous lieux communs dans ces maladies, & après l'attaque on con-

tinue de dire sur le même ton ; ce sont des vapeurs. Cependant ces accidens se multiplient, ils deviennent très-fréquens ; les fonctions en sont lésées ; il survient des engorgemens dangereux dans les viscères ; les liquides s'appauvrissent, il s'ensuit des pertes ou des suppressions toujours à craindre : heureux encore si l'on en est quitte à meilleur marché ; aussi le moins qu'il en résulte ordinairement, ce sont des langueurs presque éternelles.

Les causes immédiates des vapeurs sont presque aussi multipliées que les différentes affections chroniques des viscères & des autres parties de notre corps ; il est démontré par une suite d'observations, qu'elles prennent leur principe dans les uns & dans les autres. Les vapeurs sont l'effet des mouvemens irréguliers ou contre nature

nature, des muſcles, des membranes, ou des fibres dont ils ſont compoſés. Qu'on ſe rappelle la délicateſſe naturelle des femmes, l'irritabilité de leurs ſolides qui varie ſelon les tempéramens ; qu'on faſſe attention aux différens vices dont les liquides ſont ſuſceptibles, aux embarras, aux engorgemens, aux obſtructions qu'ils forment, quand ils ſont viciés dans les viſceres du bas-ventre, de la poitrine, de la tête, ou dans d'autres parties ; aux obſtacles que les obſtructions oppoſent à la liberté des oſcillations des ſolides, à l'uniformité de la circulation, & aux impreſſions que font ſur des ſolides délicats, des liquides âcres & irritans ; on ne ſera pas ſurpris de voir dans les femmes vaporeuſes des irrégularités dans le ſyſtême des nerfs, qui cauſent des déſordres plus ou moins grands, plus ou moins

généraux, plus ou moins violens, ſelon les cauſes qui les produiſent : ce ſont ces différentes cauſes qui établiſſent l'eſſence & le caractere des vapeurs.

On doit comprendre au nombes des cauſes de ces maladies, les differentes pertes, l'irrégularité & les ſuppreſſions des ſecours périodiques des femmes & de toute autre évacuation habituelle ; ſi on en excepte ces premiers accidens, il eſt rare que l'uterus contribue plus que les autres viſceres à donner des vapeurs. Un Anatomiſte du dernier ſiecle, obſervateur aſſez exact, avoit ſi ſouvent trouvé des cauſes de vapeurs dans les différens viſceres, qu'il avouoit que ceux qui les attribuoient toutes à la matrice, avoient beſoin de cette reſſource pour couvrir leur ignorance ; ce Medecin imbu des anciennes opinions, ne rendit pas ſes ob-

ſervations utiles, parce qu'il ne put pas les éclaircir par une ſaine Phyſique.

Les dérangemens des viſceres qui cauſent les vapeurs ſont ordinairement précédés pas l'abus de quelqu'une des ſix choſes que les Médecins appellent *non naturelles ;* je les détaille dans l'Ouvrage. Celles de ces choſes qui y contribuent le plus généralement, ſont la qualité de l'air, les viciſſitudes extraordinaires de cet élément, & la façon de vivre de la plupart des femmes, tant en ce qui concerne les alimens que les exercices ; c'eſt des uns & des autres que dépendent les tempéramens, leur force, leur délicateſſe & les accidens qui leur ſurviennent.

J'ai fait voir dans pluſieurs endroits de mes Ouvrages, que l'air doit être dans l'ordre de la nature pour conſerver la ſanté ;

autrement il l'altere. Il y a dans chaque pays, dans chaque climat, des maladies particulieres, parce que la qualité & la température de l'air y ſont différentes. Ces différences de l'air ſont néceſſaires pour les hommes des pays où elles ſont naturelles; cependant dès qu'il y ſurvient quelque altération, les fonctions du corps en ſouffrent, c'eſt une cauſe de dérangemens, d'affections nerveuſes ou d'autres maladies, ſelon les effets de ces irrégularités de l'athmoſphere ſur les différens tempéramens.

Les excès de la température de l'air ſont à craindre: cependant l'habitude fait ſupporter toutes ſortes de temps, pourvu qu'il ne ſurvienne pas dans l'athmoſphere des variations trop grandes, trop promptes, ni trop fréquentes. Les Lapons ont des tempéramens formés pour ſup-

porter des froids exceſſifs ; des chaleurs un peu vives leur ſeroient inſupportables. Les Afriquains périroient bientôt dans les pays glacés de la Sibérie, mais ils ſoutiennent ſans peine les plus vives chaleurs. Les Hollandois ſont accoutumés à une athmoſphere toujours humide, une conſtitution de l'air trop ſeche leur cauſeroit des maladies. Les Habitans de l'Allemagne & des Provinces ſeptentrionales de la France réſiſtent à des ſaiſons ſans ordre, & à des températures de l'air très-ſouvent irrégulieres ; on a ſouvent vu que des ſaiſons plus égales & des temps moins variés leur ont été nuiſibles. Cependant les hommes des différens climats dont les tempéramens ont été formés par l'exercice & par un bon régime, ſe font aiſément aux différentes températures d'un air étranger, & ils en ſupportent

souvent sans danger les différentes variations.

Les tempéramens dépendent de la différente texture des fibres des solides & de la différente densité des liquides ; les uns & les autres sont formés par la nourriture, & affermis par le mouvement. Des alimens mous & délicats forment des membres & des liquides de la même nature ; l'oisiveté entretient leur molleſſe, les mouvemens naturels languiſſent, ils tiennent toutes les fibres dans une eſpece d'inertie qui les fait réſiſter même à l'action de l'eſprit ; sera-t-il ſurprenant que dans des corps ainſi conſtitués, les liquides s'embarraſſent dans les capillaires, qu'ils y croupiſſent, qu'ils y forment des engorgemens, des obſtructions, qu'ils irritent les fibres nerveuſes & cauſent des vapeurs aux femmes & des affections mélancoliques aux hommes ?

Les excès dans le régime, dans les passions, l'usage ordinaire d'alimens propres à échauffer & de boissons spiritueuses, l'habitude des veilles, altèrent la santé & détruisent les tempéramens les plus robustes. En se mêlant avec les liquides, ces mets en dissipent les parties volatiles, & les dépouillent d'un vehicule nécessaire ; en s'appliquant aux solides, ils les agacent, les irritent & les rendent insensiblement peu propres à favoriser des mouvemens naturels ; tout devient irrégulier, on tombe dans des épuisemens, dans des langueurs qui rendent souvent la vie insupportable. Dans ces circonstances on cherche des soulagemens, on se consulte soi-même, on en trouve de momentanés dans les mêmes abus qui ont fourni la source de tant d'incommodités ; on a recours aux mêmes alimens, aux

mêmes boissons, on se porte aux mêmes excès ; de sorte qu'après en avoir fait usage & après s'y être livré par délices, on se trouve obligé d'y avoir recours par besoin. C'est ainsi qu'après avoir ruiné sa santé & détruit son tempérament par des excès & par des abus, il ne reste plus assez de courage pour pratiquer les moyens de se conserver.

On s'apperçoit sans doute que je parle ici plutôt des hommes que des femmes ; on doit plaindre l'aveuglement de ceux qui commettent ces excès, mais on doit sur-tout gémir sur leur postérité ; il ne peut naître de tels parens que des enfans débiles, languissans & sujets à mille incommodités : les femmes surtout qui en proviennent, si l'on considere leur délicatesse, semblent être destinées par la nature à languir avant que de vivre.

De tels tempéramens ménagés dès l'enfance trouveroient cependant quelque reſſource dans l'exercice & dans un régime propre à les fortifier : on pourroit du moins attaquer avec quelque confiance la cauſe des langueurs prochaines, à meſure qu'elle ſe développeroit. C'eſt au contraire le propre d'une tendreſſe déplacée, d'augmenter la délicateſſe de ces tempéramens par des ménagemens pernicieux. On a ſoin d'éviter ſur-tout ces heureux moyens dont ſe ſervent les habitans des campagnes pour élever leurs enfans, & pour perpétuer leur poſtérité. C'eſt cependant par de pareils moyens que le peuple & les Héros de la Grece & de Rome devenoient robuſtes & invincibles ; ils avoient pour principe, que l'exercice, la frugalité & la tempérance les conduiſoient aux honneurs & à la vertu par des routes aſſurées.

Il semble d'abord que la délicateſſe des femmes, ſur-tout dans les premieres années de leur âge, doive leur interdire des exercices qui les fatiguent; on ſe trompe, leur délicateſſe diminueroit ſenſiblement; leurs fibres fortifiées par l'exercice ſeroient plus en état d'accomplir leurs fonctions, de ſoutenir la circulation des liquides, d'éviter des langueurs, de prévenir des engorgemens & toutes les autres cauſes d'affections vaporeuſes. L'oiſiveté des femmes de Ville eſt un effet de l'habitude; celles qui habitent la Campagne, accoutumées par état ou par beſoin à cultiver la terre, à prendre ſoin de leur ménage, à élever elles-mêmes leurs enfans, ne ſont pas ſujettes à leurs maladies: elles jouiſſent, au lieu de richeſſes, de la force & de la ſanté qu'elles entretiennent par la tempérance.

C'étoit sans doute pour fortifier le tempérament des femmes d'Athenes, que Platon vouloit qu'elles eussent les mêmes occupations que les hommes ; c'étoit pour la même raison que celles de Lacédémone étoient admises à combattre aux exercices publics. Les femmes de l'ancienne Scythie supportoient le fardeau des armes & les travaux de la guerre jusqu'à leur mariage, & elles n'avoient la liberté de se marier qu'après avoir donné dans les combats des preuves réitérées de leur valeur. Les anciens Germains, ces peuples sages, distingués de leurs voisins par la valeur & par la vertu, donnoient à leurs femmes, pour présent de noces, un cheval harnaché, un bouclier avec la lance & l'épée ; ils y ajoutoient une partie de ce qui étoit nécessaire pour cultiver leurs campagnes : ils faisoient

voir par-là qu'ils les associoient à leurs exercices & à leurs travaux. Ces femmes ne faisoient pas la guerre comme celles des Scythes; mais elles faisoient assez d'exercices pour se former un tempérament à toute épreuve, & pour se mettre en état de fournir une postérité saine & capable de soutenir avec éclat la gloire de la Nation.

Aux exercices de l'éducation propre aux anciens Germains nos peres, nous en avons substitué d'autres; y avons-nous gagné? Non, il n'est rien qui ne s'altere avec le temps; le tempérament de nos peres étoit moins robuste que celui de nos ayeux, le nôtre l'est moins que celui de nos peres, & sans doute que celui de nos enfans le sera moins que le nôtre. L'usage veut que les femmes du premier rang se distinguent par des occupations

différentes des autres. Je n'envisage pas si c'est raison ou préjugé ; je n'ai en vue que l'exercice qui leur est nécessaire ; j'écris en Médecin, non pas en politique, ni en censeur. Qu'il me soit seulement permis d'observer ici qu'il est des exercices convenables à tous les états, & que les femmes riches, quoiqu'elles ne soient pas condamnées au travail par nécessité, ne doivent point par délicatesse ni par préjugé se condamner elles-mêmes aux maladies, faute de chercher les moyens de les éviter. Elles pourront toujours trouver des ressources dans les promenades fréquentes, dans les danses modérées, dans l'exercice du cheval, des voitures, & en un mot dans les alternatives d'occupations & de délassemens de l'esprit.

Rien ne contribue plus à former l'esprit, que l'exercice joint

à l'éducation; le premier dégroſſit la matiere, la rend ſouple, ferme, élaſtique; & l'autre fait que les impreſſions de l'ame y forment, pour ainſi dire, des traces aiſées & diſtinctes, où tous les objets, comme s'ils y étoient gravés, ſe préſentent enſuite d'eux-mêmes au gré de la volonté qui en forme l'arrangement. C'eſt ſans doute par de pareils moyens que la France, elevée au-deſſus des autres Nations par ſa ſageſſe, par ſa politique, par ſa valeur & par ſes armes, a formé des femmes illuſtres qui ont mérité dans différens états & dans différens genres de Littérature, d'être comparées aux Sages & aux Sçavans de la Grece & de Rome. Je paſſe à la diſtribution de mon Ouvrage.

Cet Ouvrage eſt divilé en deux Parties, & chaque Partie en trois Sections. La premiere Partie con-

tient la théorie des Vapeurs, & la seconde la méthode de les guérir. Dans la premiere Section de la premiere Partie, je fais un Chapitre particulier des signes qui précedent & qui annoncent les attaques de vapeurs. Dans un autre on en voit tous les symptômes généraux. Ceux qui se manifestent au bas-ventre, à la poitrine, à la tête, à l'extérieur, & ceux qui sont compliqués avec d'autres maladies, sont contenus en autant de Chapitres particuliers. Dans la seconde Section j'explique en plusieurs Chapitres les causes éloignées des vapeurs, ou autrement les causes qui disposent à ces maladies; elles se déduisent des tempéramens, des vices héréditaires, de l'air, de l'abus des alimens, des différentes boissons en usage, du Thé, du Caffé, du Chocolat; elles proviennent aussi d'une vie trop

sédentaire, des évacuations retardées, supprimées ou trop abondantes, de l'abus du Tabac & des passions de l'ame. La troisieme Section comprend aussi plusieurs Chapitres, dans lesquels on donne la connoissance des causes prochaines ou immédiates d'où partent directement les vapeurs; telles sont, 1°. la sensibilité & l'irritabilité des fibres; 2°. les vices des liquides; 3°. les obstructions en général des vaisseaux sanguins, même des lymphatiques & du tissu cellulaire; 4°. les obstructions en général du bas-ventre; 5°. les obstructions de quelques viscères du bas-ventre en particulier: par exemple, du ventricule, des intestins, du mésentere, du pancréas, du foie, de la rate, de l'uterus: j'ai compris en celui-ci les pâles couleurs; 6°. la suppression des secours périodiques; 7°. le flux im-

modéré des regles; 8°. les pertes blanches, & enfin la métaſtaſe des vapeurs, ou le méchaniſme renverſé qui les porte du bas-ventre, de la poitrine, de la tête, en d'autres viſceres ou en d'autres parties.

La ſeconde Partie eſt diviſée en Sections & en Chapitres dans le même ordre de la premiere, pour ce qui regarde la cure des vapeurs; de ſorte que les Sections & les Chapitres de la cure, répondent aux Sections & aux Chapitres de la théorie.

On ne doit pas être ſurpris ſi je ne traite pas dans cet Ouvrage, des phthiſies nerveuſes, ni des pulmonies, quoique les unes & les autres ſoient ſouvent compliquées avec les vapeurs, ou que celles-ci en ſoient ſouvent le principe. J'ai déja traité aſſez au long de ces maladies dans mon Livre d'Obſervations; on y

trouvera en général & en particulier les instructions nécessaires pour les connoître & pour les guérir. J'ai eu le bonheur de faire appercevoir dans cet Ouvrage tout le faux du préjugé dangereux, où l'on a été pendant trop long-temps, sur l'usage du lait dans la pulmonie ; les Etrangers & les Patriotes les plus éclairés & les plus instruits dans l'art de guérir, se sont rendus à mes raisons, qu'ils ont la plupart confirmées par leurs propres expériences ; j'ose inviter les autres, pour l'utilité publique, à réfléchir sur ces observations, à les répéter eux-mêmes & à se rendre à l'évidence.

AVERTISSEMENT

POUR LA SECONDE EDITION de cet Ouvrage.

L'ACCUEIL favorable que le Public a bien voulu faire à mon Livre des Affections vaporeuſes, m'a engagé à faire, pour cette ſeconde Edition, pluſieurs obſervations utiles. Je me ſuis étendu principalement ſur l'éthiologie & ſur la cure de la mélancolie des hommes. On étoit ſurpris de ce que j'en avois parlé plus ſuccinctement que des vapeurs des femmes ; on m'en a fait des reproches, mais je ne pouvois que remplir l'objet qu'on m'avoit propoſé d'abord, en me confiant le ſoin de traiter cette matiere. D'ailleurs, j'ob-

ſerve dans mon Livre, que les cauſes des vapeurs ſont les mêmes dans les deux Sexes, ſi l'on en excepte celles qui proviennent de quelques maladies particulieres aux femmes. Les Connoiſſeurs dans l'art de guérir ſont toujours la différence de ces cauſes : ce n'eſt qu'à eux ſeuls qu'on peut en confier la cure. Je ferai tous mes efforts pour perfectionner cet Ouvrage par une ſuite d'Obſervations ; je le dois au Public en reconnoiſſance du bon accueil qu'il lui a fait.

Je me trouve obligé par une ſuite de cette reconnoiſſance de répondre à quelques articles de critique que j'ai vûs dans un Ecrit public ; je me conformerai aux préceptes d'Antiſthenes, qui conſeille de ne pas répondre à ceux qui critiquent mal-à-propos, mais de les inſtruire (1).

(1) Antiſthenes dicere ſolebat, contradi-

Je dis dans mon Diſcours préliminaire, qu'on a cru que la matrice étoit un animal capable de ſe mouvoir d'un lieu à un autre; que Platon & Aretée ont été des premiers qui ont ſoutenu cette idée, &c.

On a répliqué à cela que *quelques Philoſophes anciens, & Platon lui-même, regardoient la matrice comme un animal, non-ſeulement capable de ſe mouvoir d'un lieu à un autre, mais encore ſuſceptible de fureur; que les Médecins cependant ne donnerent point dans cette erreur .... qu'elle n'a jamais été accréditée par eux, pas même par Aretée, ainſi que M. Raulin l'avance.*

C'eſt manquer d'érudition, que de dire que les anciens Philoſophes ſoutenoient cette erreur,

---

centem doceri oportere, non contradicendo compeſcere. *Lychoſten. p.* 241.

mais qu'elle ne fut point accréditée par les Médecins. La vraie Médecine faiſoit la partie la plus eſſentielle de l'ancienne Philoſophie ; ce fut après la guerre du Peloponèſe que les Philoſophes commencerent à en faire leur principale étude : trente-deux des plus célebres concoururent au progrès de cette ſcience juſqu'au temps d'Hippocrate ; c'eſt principalement par les collections priſes dans leurs Ouvrages, que celui-ci s'eſt rendu immortel ; tels étoient Eſculape, Podalyre, Socrate, Heraclide, Pythagore, Empédocle, Democrite, &c. Quelque temps avant Hippocrate, les Sophiſtes & les Charlatans avoient fait tomber cette ſcience dans l'obſcurité, par des impoſtures & des raiſonnemens captieux ; cependant les Philoſophes ne l'abandonnerent point : c'étoit dans ce

temps d'obſcurité, qu'Empedocle fit ceſſer la peſte qui ravageoit Agrigente, en arrêtant les vents contagieux qui l'avoient cauſée : il voyageoit de Ville en Ville, à l'exemple de Pythagore & des autres Philoſophes, pour guérir les malades, plutôt que pour faire, ſelon l'uſage, des leçons de Philoſophie. Ce fut auſſi dans le cours de ſes voyages qu'Empedocle purifia l'eau croupiſſante d'un Fleuve, en lui donnant plus de courant, pour remédier à la contagion que ſes vapeurs répandoient dans la plaine. Démocrite brilloit dans la Médecine, même avant la naiſſance d'Hippocrate ; quelles connoiſſances n'y avoit-il pas ajoutées lorſque ce Médecin le trouva à Abdere, occupé à des recherches ſur la nature de la bile ! Hippocrate étoit un Philoſophe célébre ; l'amour de la

Patrie & ſa probité qui dans tous les temps fera honneur à la Philoſophie, l'engagerent à s'appliquer à diſſiper les nuages qu'on avoit répandus ſur la Médecine.

Platon fixa enfin les Sciences à Athenes, & forma une République de Sçavans, compoſée de Philoſophes, de Guerriers & de Héros ; Minerve, en même-temps guerriere & ſçavante, décidoit dans cette Capitale de la Grece du ſort des Empires, & en ſoutenoit la gloire par l'éloquence, les Sciences & les Arts. C'étoit dans ce temps que Platon, Médecin & Philoſophe, diviſa la Médecine en cinq parties, & y ajouta des connoiſſances dignes du Fondateur des Académies. Il ſe trompa il eſt vrai en prenant la matrice pour un animal, & je me ſuis trompé moi-même en diſant dans mon Ouvrage qu'il étoit le premier qui

qui eût soutenu cette erreur. Pythagore l'avoit déja adoptée ; ce Philosophe avoit été Professeur d'Empédocle, qui vivoit avant le siecle d'Hippocrate ; elle devoit être accréditée du temps de ce dernier, puisque sans se servir du terme d'*animal*, il en donne à l'uterus toutes les propriétés, qui consistent dans le mouvement & le sentiment. La matrice, dit cet Auteur, cause des maladies dès qu'elle se meut selon sa nature, ou qu'elle change de situation, soit qu'elle descende ou qu'elle monte (2).

Il la fait descendre jusqu'aux parties naturelles, aux aînes, aux cuisses (3) : il la fait porter,

(2) Uteri, ubi ex natura sua transmoti fuerint, morbos exhibent, sive ascenderint, sive descenderint. *Hipp. de morb. mul. L. 2.*

(3) Si uterus infrà descendens & aversus in inguen se immiserit, dolorem exhibet :

de son propre mouvement, de partie en partie, dans tout le bas-ventre (4). Elle cause par-tout des douleurs ou des symptômes différens, selon la différence des viscères ou des parties qu'elle affecte. Hippocrate la fait encore monter vers l'estomac, vers la poitrine, la région du cœur, la tête, &c. Après tout ce détail pris exactement dans cet Auteur, peut-on penser qu'il n'ait pas regardé l'uterus comme un animal (5)?

Lorsque l'uterus étoit monté vers les hypocondres, vers l'estomac, la poitrine, Hippocrate

---

Uteri ad coxam collabuntur, &c. *Idem, ibid.*

(4) Si uteri devolverint seipsos ad intermediam lumborum ac coxarum partem, si ad latera allapsi fuerint. *Ibid.*

(5) Si verò ad cor progressi uteri suffocent; cùm uteri apud præcordia constiterint; cùm ad caput conversi fuerint uteri, & hac parte suffocatio definit, caput gravat. *Ibid.*

employoit des médicamens de très-mauvais goût, & il faisoit flairer les odeurs les plus fortes & les plus désagréables, afin que les sens de l'uterus en fussent frappés désagréablement, & qu'il fût obligé, pour les éviter, de se retirer à sa place ordinaire. Il employoit en même temps aux cuisses & aux aînes des onguents odorans & des fumigations d'odeurs agréables, afin que l'uterus étant flatté & sollicité par des sensations douces, quittât les parties supérieures où il s'étoit fixé. On se gardoit bien dans ce cas de porter au nez de bonnes odeurs, crainte de le retenir vers les parties où il s'étoit placé. C'est ainsi que pour faire quitter prise aux vers, lorsqu'ils sont dans l'estomac, on fait prendre par la bouche des drogues ameres & désagréables, afin qu'en voulant

les éviter, ils se retirent dans les boyaux : on donne en même temps des lavemens avec du lait, pour les attirer par cet appât dans les gros intestins, où leur présence est moins dangereuse que dans les grêles. Lorsqu'on croyoit la matrice vers les parties naturelles, les aînes ou les cuisses, on faisoit des fomentations & des fumigations avec des drogues de mauvaise odeur, & on en faisoit flairer d'agréables, toujours pour frapper les sens de l'uterus, selon les déterminations qu'on avoit en vue de lui faire prendre. C'est ainsi que les anciens Médecins pensoient sur l'uterus & sur les vapeurs qu'il causoit. Cette opinion adoptée par les Sectateurs de Platon, principalement par Aristote & par Arétée (6), sub-

(6) Vulva muliebre viscus animalis fermè naturam adeptum. Est in homine vulva pe-

fistoit encore parmi le Peuple, & parmi plusieurs Médecins, à la fin du dernier siecle, selon le témoignage de *Dolœus* (7). J'ai vu dans les Provinces des femmes qui soufroient de vives douleurs à la tête, à l'estomac, aux cuisses, aux aînes, ou en quelque autre partie, croire fermement que c'étoit la matrice qui étoit montée ou descendue dans ces parties, & qu'elle produisoit leurs douleurs; c'est pour toutes ces raisons que j'ai avancé dans mon Ouvrage, que peu s'en falloit que cette erreur accréditée par les Anciens, ne fût encore adoptée dans notre siecle. C'est ce qui a donné lieu de croire que les vapeurs venoient

rinde ac in animali quodam animal. *Areteus, edition. Boerhaav. p.* 24.

(7) Hæc sententia (uterum ad fauces usque assurgere) à Plebeis, & quod miror à Medicis plurimis hactenus defensa. *Dolæi Encycloped. med. edit. Amstelodam anno* 1686.

toujours de la matrice ; opinion fausse, prouvée telle par les observations d'un nombre d'Auteurs célebres, qui démontrent qu'elles peuvent provenir de toutes les parties du corps, comme de l'*uterus*. Si l'Auteur de la Critique ne se rend pas à cette évidence, qu'il fasse attention aux vapeurs des hommes, à leur analogie avec celles des femmes, à leurs causes, & il n'accusera pas l'uterus de maux qu'il ne fait pas.

La définition des vapeurs, pour être très-étendue, n'en est pas plus claire : non-seulement les termes dans lesquels elle est conçue, sont très-vagues, mais il nous paroît très-difficile de déterminer ce qu'on peut entendre par des stases de quelque viscere, ou généralement de tout le corps, &c.

Il y a deux sortes de définitions : l'une doit être très-exacte,

elle retient le nom de définition ; l'autre est une description de la chose que l'on veut définir : on trouve des exemples de celle-ci dans les meilleurs Livres de Médecine : elle ne répugne pas même à l'exactitude & à la précision géométriques ; car les Géometres font les descriptions du Quarré, du Triangle, de la Sphere, pour leur tenir lieu de définition. L'Auteur du Journal de Médecine, en donnant l'extrait du même Ouvrage, porte sur la même définition le jugement suivant.

» M. R*** a mieux aimé faire » la description des principaux » symptômes des vapeurs, que » de les définir ; il ne pouvoit » gueres faire autrement : car » ces maladies se présentent sous » trop de faces différentes, pour » être susceptibles d'une défini- » tion réguliere.

A l'égard des termes vagues que l'on prétend trouver dans cette définition, ils conſiſtent en une juſte dénomination des ſymptômes les plus remarquables de la maladie ; il étoit néceſſaire de les indiquer. C'eſt ainſi que l'on doit ſe comporter dans les définitions de cette eſpece, pour ne pas manquer d'exactitude. On peut conſidérer les ſtaſes *que l'on ne comprend pas*, comme ſymptômes, ou comme cauſes de vapeurs ; il n'eſt point de vapeurs dans leſquelles il ne ſe faſſe des ſtagnations des liquides, plus ou moins grandes, plus ou moins générales, ſelon les mouvemens irréguliers des ſolides ; ces ſtagnations, ou *ſtaſes*, ſont des effets de la cauſe prochaine des vapeurs : dans ce cas, on doit les regarder comme ſymptômes, qui deviennent à leur tour cauſes des nouveaux ſymptômes qui pro-

viennent de ce retardement des liquides ; ils sont d'autant plus généraux & d'autant plus violens, que les *stases* sont multipliées.

L'Auteur explique par les contractions des muscles de la tête, cette douleur fixe que les femmes ressentent quelquefois à l'extérieur de la tête, & qu'on nomme clou vaporeux, ou clou hystérique. Il auroit pu dire d'une maniere plus précise, que ce clou se fixe principalement aux muscles quarrés situés à la partie postérieure de la tête, lesquels ont cela de singulier, qu'ils reçoivent un rameau de la huitieme paire des nerfs, ou paire vague, qui, comme l'on sçait, par sa communication avec l'intercostal se distribue à tous les visceres, jusqu'à la matrice.

Cette critique vient d'un défaut de connoissances qu'on devroit avoir acquises avant que de cri-

tiquer. Le clou vaporeux attaque auſſi les hommes. Hoffman obſerve que c'eſt un des ſymptômes de leur mélancolie (8). Dans les hommes & les femmes, il ſe fait reſſentir dans quelque partie que ce ſoit de la tête où les muſcles ſont irrités; on le voit tous les jours dans l'un & l'autre ſexe. Un Auteur célébre en parlant en général des douleurs extérieures de la tête, y comprend le clou; il obſerve qu'il produit quelquefois des *nodus* au front (9). Sydenham en traitant du clou hyſtérique, le place ſans diſtinction dans quelque partie que ce ſoit

(8) Ingraveſcente morbo caput infeſtatur; in cujus partibus exterioribus cephalalgiæ... atque ſic dictus clavus ſentiuntur. *Frider. Hoffm. de morbo hypocondr.*

(9) Nunc clavi infixi inſtar unum locum veluti perterebrans, clavuſque dicitur: aliquando nodos in fronte protrudens. *Plater. de cephalœa externa, Lib. de dolorib.*

sur cette seconde Edition. lix de la tête, entre le crâne & le pericrâne (10). Puisque ce cruel symptôme afflige indifféremment les hommes & les femmes, comme il est prouvé par l'expérience & l'observation, & qu'il se fait ressentir en différentes parties de la tête, comment peut-on établir son siege dans les muscles quarrés, & comment peut-on avancer qu'il est causé par un prétendu nerf, encore ignoré, qui communique, dit-on, de cette partie de la tête avec la matrice? Il est aisé de tomber dans le ridicule, quand on veut accréditer une fausse érudition.

(10) Nonnunquam (passio hysterica) exteriorem capitis partem occupat pericranium inter craniumque, dolorem vix tolerabilem adferens in quadam tantùm particula, quæ transverso pollice contegi possit, jugiter defixum, dolorem hunc comitantur etiam vomitiones enormes. Hæc species clavus hystericus mihi est. *Sydenh. de pass. hyster. vol. 1. pag. 409.*

L'Auteur fait de longues digressions sur la variété que produisent dans les animaux les différens climats. Il dit, sans aucune restriction, que l'air de l'Amérique dans les climats chauds est corrosif, qu'il consume les pierres & les métaux, & sur le champ il repasse en Europe pour observer que dans la Calabre l'air contribue à former la manne dont on se sert en Médecine.

La connoissance des maladies endémiques est une des plus essentielles de la Médecine Pratique; elles sont différentes dans chaque partie du Monde, dans chaque Royaume, dans chaque Province, & souvent dans chaque Ville. Les maladies de la même espece sont différenciées, quant à leurs symptômes, selon les différences de l'air & des climats: il étoit donc nécessaire de donner une idée générale dés dif-

férences de l'air & de ses effets dans les différentes contrées. J'observe dans mon Livre que les vapeurs sont à Paris & à Rouen plus communes qu'ailleurs ; que le scorbut se manifeste sous différens symptômes selon la différente température de l'air, dont les effets changent selon les climats, &c. On doit observer encore que cette maladie est très-commune dans les Provinces septentrionales de France, & qu'on ne les connoît presque point dans les méridionales, ni en Espagne. Je mets en opposition les températures de l'air, j'en indique les effets différéns, tels que ceux des Pays chauds, de l'Amérique par exemple, & de la Calabre, où il fait des effets tout opposés ; je suis la même méthode par rapport à plusieurs autres régions. C'est ainsi

que l'on doit se comporter pour parvenir à la connoissance des influences de cet élément sur le corps humain ; le sujet est vaste, il comprend une infinité de phénomenes qu'il est essentiel d'éclaircir : j'ai tâché dans le cours de mes Observations de Pratique, de développer comment il devient cause des maladies, & quels changemens il y produit, selon les différences qui lui sont essentielles, & celles qu'il acquiert.

On ne sçait comment il est échappé à l'Auteur d'avancer dans le Chapitre des Evacuations retardées ou supprimées, que la transpiration cessoit entierement (ou par une correction postérieure presqu'entierement) pendant une partie de l'hyver ; encore moins comment il peut citer Sanctorius à ce sujet, puisque ce Médecin célebre dit positivement le contraire.

Voici un genre de critique inconnu jusqu'à nos jours ; le sujet en est supposé. On ne voit pas dans mon Livre que la transpiration *cesse entierement* pendant une partie de l'hyver, ni cette prétendue correction *presqu'entierement*. A la place de cette supposition j'ai dit : » Cette évacuation » est plus ou moins abondante » selon les différens dégrés de » chaleur ; elle cesse presque ou » elle ne paroît pas varier pen- » dant une partie de l'hyver «. Je renvoie dans la même phrase à un autre Ouvrage (11), où j'ai expliqué cette matiere d'après les observations de Sanctorius ; c'est ce qui a fait que j'en parle si succinctement dans le Livre des Vapeurs. On ne peut contre des reproches si injustes, que s'en rap-

(11) Maladies occasionnées par les excès de chaleur, *pag.* 94.

porter au Public pour leur donner un prix.

La sensibilité & l'irritabilité des nerfs, que l'Auteur avoit indiquées comme causes éloignées des Affections vaporeuses, se retrouvent encore ici parmi un autre ordre de causes qu'il nomme prochaines, & qui, suivant lui, sont les vices des liquides, les obstructions en générale, celles du bas-ventre, du ventricule, des intestins, du mésentere, du pancréas, du foie, de la rate, de l'uterus, la suppression ou le flux immodéré des regles, les fleurs blanches & la métastase des vapeurs convulsives. Il est évident que ces causes sont très-improprement appellées prochaines, puisqu'aucune d'elles ne constitue essentiellement les vapeurs; elles peuvent toutes subsister sans qu'il survienne des Affections vaporeuses, & réciproquement ce sont toujours

des causes éloignées, mais moins éloignées à la vérité que celles de la premiere classe; ce sont elles qui déterminent la cause qu'on nomme prochaine dans le sens de tous les Pathologistes, & qui ne peut consister que dans l'irritation même des nerfs.

Voilà une tirade d'érudition qui prouve tout au plus que son Auteur n'est pas moins attaché aux principes diffus des anciennes Ecoles, que les anciens Philosophes l'étoient aux Catégories d'Aristote. Les causes des maladies chez les Anciens étoient en si grand nombre, si divisées & si sous-divisées, qu'elles servoient plutôt à embarrasser la mémoire, qu'à donner des connoissances nécessaires. Cet usage s'est soutenu parmi les Pathologiens jusqu'au dernier siecle; depuis ce temps-là on les a rendues plus intelligi-

bles, en les réduisant à un petit nombre. Les Praticiens en Médecine feroient des écarts dangereux, s'ils avoient en vue plus de deux especes générales de causes de maladies, les éloignées & les prochaines; elles dépendent les unes des autres, & produisent différens effets ou différens symptômes, selon qu'elles different entr'elles par une opposition qu'ils doivent sçavoir distinguer. J'ai donné une idée générale de ces causes dans mon Livre des Vapeurs; bien plus, j'ai distingué celles que je devois appeller éloignées ou prochaines dans la suite de mon Ouvrage (12). J'ai suivi la seule méthode convenable dans la pratique de la Médecine; quand bien même elle n'auroit pas été exactement conforme aux

(12) Premiere Edition, page 37 & suiv. seconde Edition, page 47.

régles de l'Art, j'aurois été libre de l'adopter, c'eſt une licence permiſe.

J'ai dû admettre la ſenſibilité & l'irritabilité des nerfs comme cauſe éloignée, & comme cauſe prochaine, en faiſant la différence de ces cauſes. Elles ſont éloignées lorſqu'elles ſont naturelles ou inhérentes au tempérament ; elles ſont prochaines, ou lorſqu'elles ſont acquiſes, devenues extrêmes, ou parvenues au point de produire, ou de renouveller dans le ſyſtême des ſolides des irrégularités, des ſpaſmes, &c. Lorſqu'une ſurpriſe, une crainte ſoudaine, donnent des convulſions aux enfans ou à des femmes dont le tiſſu des nerfs eſt très-délicat : cette délicateſſe originaire doit être regardée comme cauſe éloignée des convulſions. Si par cet événement l'irritabilité eſt par-

venue au point qu'elle assujettisse le genre nerveux à des accidens fréquens, comme il est très-ordinaire, un Praticien en Médecine doit regarder cette irritabilité permanente, comme cause prochaine de cette maladie; parce que si on la laisse subsister, la maladie continuera, & ne sçauroit être guérie qu'en rétablissant le ton des nerfs & l'élasticité de leurs fibres dans l'ordre de la nature. Il en est de même des vices des liquides, des obstructions, des suppressions, des évacuations immodérées, &c. Si les vapeurs proviennent de quelqu'unes de ces causes, elles subsistent jusqu'à ce qu'on ait rétabli la masse du sang, remédié au désordres des évacuations, détruit les obstructions, &c. ce sont-là les véritables causes auxquelles les Médecins doivent s'at-

tacher. Qu'importe que ces *causes puissent subsister sans produire des vapeurs?* Les Médecins jugent des causes par les effets, & des effets par les causes. Cette prétendue cause des vapeurs qu'on fait consister *dans l'irritation même des nerfs*, n'est qu'un effet, qu'un symptôme de la cause prochaine; Boerhaave Pathologien la propose: il tient encore en cela des anciennes Ecoles: mais Boerhaave Praticien ne tombe point dans cette erreur; il l'a confond avec celles qu'avec plus de fondement j'appelle causes prochaines (13). Cet Auteur fait consister la cause prochaine de la mélancolie & du délire mélan-

(13) Utramque simul eradicandam jubet Medicina, ambæ junctæ faciunt causam proximam. *Boerh. Medicin. institut.* §. 741.

Idem, Prax. Med. *vol.* 5, *pag.* 49. Idem de febrib. intermitt. *vol.* 3.

colique dans l'atrabile ; il regarde la lenteur du suc nerveux, & les obstacles formés par les nerfs à la circulation du sang, comme la cause prochaine des fiévres. Un Auteur très-méthodique fait consister, d'après Silvius de Leboe & Ettmuller, la véritable cause immédiate & prochaine des vapeurs hystériques dans une constitution du sang acide & austere (14). Si une épine osseuse irritoit les nerfs ou la moëlle de l'épine, il s'ensuivroit des mouvemens convulsifs ; si l'irritation étoit la cause prochaine de ces mouvemens convulsifs, il faudroit, en suivant cette théorie, s'attacher à calmer l'irritation, sans avoir égard à l'épine. Il en seroit de même des convulsions causées par des vers dans

(14) River. reform. *pag.* 377.

le canal inteſtinal : on conçoit quel ſeroit le mérite d'une telle pratique. Sydenham penſoit bien différemment, comme je le rapporte dans mon Ouvrage. Il fut appellé par un malade à qui il ſurvenoit très-fréquemment des convulſions ; il jugea qu'elles étoient cauſées par foibleſſe & par inanition ; il s'embarraſſa peu de toute autre cauſe, il fit manger le malade qu'on avoit tenu à une diete trop ſévere, & il le guérit par ce ſeul moyen.

*M. R*** fait quelquefois des obſervations vagues & bien peu fondées. Il remarque, par exemple, au Chapitre qui concerne les obſtructions du bas-ventre, que les vaiſſeaux des femmes ſont autrement diſpoſés que ceux des hommes; que ce ſont des longueurs, des calibres, ou des capacités, des directions ou des poſitions d'arteres bien*

différentes dans les deux sexes ; que dans les femmes ils ont moins de longueur que dans les hommes, & par conséquent plus de courbure, & que les arteres des femmes sont plus grosses que leurs veines. Quel Anatomiste a jamais vu que les arteres des femmes fussent plus grosses que leurs veines ?

Si l'on prend la peine d'ouvrir mon Livre, on trouvera, page 111, que les veines du bas-ventre des femmes sont beaucoup plus grosses que les arteres. J'ai eu occasion de répéter la même chose à la page 141, d'où je renvoie à l'endroit déja cité ; c'est à cette page 141 qu'on a mis par une faute d'impression, *arteres* pour *veines*, & *veines* pour *arteres* ; faute qui est exactement corrigée dans l'*Errata*. Ce sont-là *les observations vagues & peu fondées* qu'on me reproche ; je ne m'en

m'en defends que pour remplir mes obligations envers le Public; on lui doit de l'exactitude, il n'eſt point de motif qui puiſſe prévaloir ſur cette obligation; l'inſuffiſance même de lumieres & de connoiſſances ne ſçauroit en juſtifier.

*M. R*** en parlant des bains, avertit qu'on doit éviter de demeurer trop long-temps dans l'eau, parce que les parties du corps qui en ſont couvertes étant comprimées par le poids de ce liquide huit cent fois plus que par le poids de l'air; il ſeroit à craindre que cette compreſſion ne devînt très-nuiſible. Il eſt vrai que le poids de l'eau eſt évalué à peu près huit cent fois plus conſidérable que celui de l'air; mais pour que notre corps fût huit cent fois plus comprimé qu'il ne l'eſt par l'air, il faudroit qu'il ſupportât une colonne d'eau d'une hauteur*

égale à celle de l'atmosphere ; ce qu'on n'éprouve certainement pas dans le bain.

Voici encore du neuf ; par quel calcul géométrique a-t-on trouvé qu'il faille que la compression que fait l'eau d'un bain sur le corps, pour être huit cent fois plus grande que celle de l'air dont elle tient la place, soit d'une hauteur égale à celle de l'atmosphere ? On ne peut que se taire sur de telles idées, & les oublier. Quand on a exercé la Médecine avec assez de lumieres pour faire des observations utiles, on connoît par l'expérience que la compression que l'eau d'un bain fait sur le corps, cause, si elle est de trop de durée, sur-tout à des personnes délicates, des douleurs de tête, des vertiges, & quelquefois même des douleurs de poitrine, des toux & d'autres incom-

modités qui proviennent de ce que l'eau forme une atmosphere beaucoup plus pesante, ou pour parler plus correctement huit cent fois plus pesante que celle de l'air dont elle tient la place. Comme la tête n'est pas submergée, les vaisseaux en sont moins comprimés que dans les autres parties; le sang y trouve moins de résistance qu'ailleurs, s'y porte en plus grande abondance, & sa circulation y est gênée à cause de la compression des autres parties, qui s'oppose au retour de ce liquide par les veines qui doivent le reconduire au cœur; cela fait que les poitrines délicates en sont quelquefois altérées; ce sont des faits qu'un Médecin ne peut pas ignorer.

Je me dispenserai de répondre à quelqu'autre article par déférence pour les Belles-Lettres. Il

paroît par ceux que j'ai réfutés que la Bruyere avoit raiſon de dire, que *la critique ſouvent n'eſt pas tant une ſcience qu'un métier, où il faut plus de ſanté que d'eſprit, & plus de travail que de capacité.* On ne trouve pas par-tout de judicieux Saumaiſes, des Burette, ni de ces grands hommes qui ne critiquent que pour faire briller les Sciences & les Arts; une critique qui n'a que cet objet, le ſeul permis dans la ſociété, engage à avoir toujours évidemment raiſon : elle doit être le dernier effort de la réflexion & du jugement. C'eſt dans ces vues, dignes des vrais Citoyens, que les Auteurs du Journal des Sçavans ont admiré dans l'éloge qu'ils font de M. de Fugere (15), que *ſupérieur par ſes connoiſſances*

(15) Volume d'Août 1758.

sur cette seconde Edition. lxxvij *& par son caractere, aux cabales, aux préjugés, aux emportemens de parti, toujours il mépriſa ce vil enthouſiaſme d'un Vulgaire effréné, qui ſe repaît de diviſions & de querelles* (16). Un Pere de l'Egliſe auſſi illuſtre par ſon éloquence que par ſes vertus morales, avoit déja montré cette voie (17). M. de Fugere la ſuivoit avec un zele convenable à ſon état; mais tous les eſprits ne peuvent pas ſe régler ſur de ſi parfaits modeles. En voici encore un exemple pris dans les Ouvrages de M. de

(16). M. de Fugere, Conſeiller à la Cour des Aides, avoit le Privilege du Journal des Sçavans.

(17) Carpere imperiti poſſunt, doctorum autem eſt & qui laborantium novêre ſudorem, vel laſſis manum porrigere, vel errantibus iter oſtendere; aut profer meliores epulas, aut me conviva utere, & qualicumque cenula noſtra contentus eſto. *Sanct. Hyeronim. Epiſt. ad Pamma.*

M*** (18). C'est une digression dont l'amour de mon état doit me justifier.

On étend la critique dans ce siecle sur tout ce qu'on ne connoît pas ; & il est des Sçavans qui, pour avoir trop de Philosophie, cessent quelquefois d'être Philosophes. M. de M*** observe que *la vie de l'homme est placée entre deux instans, & que nous tâchons en vain d'étendre notre être au-delà de ces deux termes* (19). Quelques lignes après on le voit lui-même assujettir à ses opinions toutes les Sciences, les Arts, & une infinité de connoissances, dont la moindre exigeroit, pour être portée à sa perfection, le concours de plusieurs hommes occupés au même ob-

(18) Lettre & Observat. sur la Médecine.
(19) Venus, Physique, *p.* 1.

jet durant pluſieurs générations. Ce Sçavant me permettra de le remettre ſur les voies qu'il devoit ſuivre au ſujet de la Médecine, & dont il s'eſt égaré pour ne les avoir pas apperçues.

La Médecine, dit cet Auteur, ne fait preſque point de progrès depuis deux mille ans, tandis que d'autres Sciences, dont l'objet nous intéreſſe peu, ont été en moins d'un ſiecle pouſſées au plus haut point de perfection.

Il y a lieu d'être ſurpris que cet Académicien, célébre à tous égards, adopte de propos délibéré des erreurs ſans vraiſemblance. La Médecine a fait depuis Hippocrate, & depuis deux mille ans, des progrès immenſes dans toutes ſes parties. Ce grand Médecin avoit trop de ſagacité pour ne pas comprendre qu'il laiſſoit après lui une infinité de

découvertes à faire ; il le dit lui-même dans un de ses Ouvrages (20). Ces découvertes sont faites : mais M. de M*** ne les connoissant point, il étoit plus court de répandre un blâme général sur une Science qui mérite les plus grands éloges, que de s'occuper à s'en instruire.

Les connoissances sur l'Anatomie étoient très-bornées du temps d'Hippocrate ; cet Auteur n'avoit pas pu leur donner plus d'étendue ; on n'osoit pas dans ce temps-là disséquer des cadavres humains, on jugeoit des parties des hommes par celles des animaux. Il fallut toute l'autorité de Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, pour franchir ce préjugé ; Herophile & Erasistrate en profiterent ; ils découvri-

(20) De Veter. Medicin.

rent les nerfs, & pluſieurs autres parties auxquelles ils donnerent des noms que nous conſervons encore. Galien, Médecin de l'Empereur Marc-Aurele, brilloit à Rome vers l'an 169 de J. C. Il fit une infinité de découvertes; c'eſt à lui que nous devons la connoiſſance du trou oval, du canal arteriel du fœtus, du vrai paſſage du ſang à travers les poumons, &c. Il porta aſſez loin ſes découvertes ſur cette partie de la Médecine, pour être en état de donner un excellent Ouvrage ſur l'uſage des Parties. L'Anatomie étoit encore au commencement du quinzieme ſiecle au point où Galien l'avoit laiſſée. Veſale lui donna pour lors plus d'étendue. Colomb & Euſtache l'enrichirent de pluſieurs découvertes. Ce fut à peu près dans le même-temps

qu'Harvée publia la circulation du sang, Morgagni de nouvelles découvertes sur les arteres & les veines, & Azelli les vaisseaux lactés. Pequet en 1651 démontra à Paris le réceptacle du chyle, & le vaisseau qui le conduit dans le sang; Eustache en avoit déja donné l'idée à Rome. Nous devons à Bills la connoissance des vaisseaux lymphatiques; Aselli en avoit remarqué avant lui sur la surface du foie. Wharton, Stenon, Nuck, ajouterent considérablement aux observations qu'on avoit faites sur les glandes; Suvamerdam & de Graaf développerent les parties de la génération; Harvée & Needam le fœtus & ses enveloppes. Sanctorius fit la découverte précieuse de l'insensible transpiration. Glisson perfectionna l'anatomie du foie; Willis, Vieussens celle

du cerveau & des nerfs ; Willis & Peyer celle de l'estomac & des boyaux; Bellini & Malpighy celle des reins ; Borelli & Louver celle du cœur ; Higmore, Couper celle des narines, des cavités attenantes & des cartilages ; Briggs celle de l'œil ; Duvernay celle de l'oreille. Je ne finirois pas si je voulois parcourir les découvertes infinies que l'on a faites depuis deux siecles dans l'Anatomie, & les dégrés de perfection où on les a portées de nos jours, sur les glandes, par exemple, surtout sur les mucilagineuses qu'on trouve sur les os, sur les testicules, les vesicules seminaires, les ovaires, leurs vesicules, les vaisseaux lymphatiques artériels, sur la peau & le tissu cellulaire qui entre dans la composition de toutes les parties du corps, reçoit le suc nerveux dans ses cellules, le

distribue à toutes les parties par une espece d'infiltration, sur la fibre motrice, sur le mouvement des animaux, &c. Qu'on juge sur cette exposition abrégée si la Médecine n'a presque pas fait de progrès dans l'Anatomie depuis deux mille ans ? Pour ne point abuser de la patience du Public, je ne ferai que donner une idée générale & très-succincte de ceux qu'elle a faits dans ses autres parties.

On ne trouve point de Pathologie dans Hippocrate, il ne l'a connoissoit pas ; c'étoit ignorer la partie la plus essentielle de la Médecine, celle qui a pour objet le corps humain dans un état de maladie, par laquelle on connoît les différens dérangemens des parties & de leurs fonctions ; elle n'a pu faire des progrès qu'à la faveur des connoissances du

corps humain dans l'état naturel. Elle n'est donc parvenue au dégré de perfection où elle est aujourd'hui, que depuis deux siecles, selon ce que j'ai déjà observé à l'occasion des progrès de l'Anatomie.

Si l'on compare la matiere médicale d'Hippocrate à celle de nos jours, on trouvera que cette derniere est un recueil immense de connoissances de remedes simples & composés, & que l'autre ne consistoit qu'en quelques notions simples, dont la plûpart n'étoient encore accréditées que par l'usage de la tradition. La matiere médicale prit sur-tout une nouvelle face sous l'Empire de Neron par les soins de Dioscoride & d'Anaserbe; Scribonius Largus l'étendit ensuite sous l'Empire de Tibere. Les trois regnes, sçavoir, des animaux, des

mineraux & des végétaux étoient connus pour lors. Zenon, Andreas, Apollonius Mus & pluſieurs autres ſe diſtinguerent enſuite en donnant plus d'étendue à la connoiſſance des Plantes. Héraclide de Tarente fut le premier qui introduiſit l'uſage du pavot & de l'opium dans la Médecine; on a trouvé depuis celui du mercure & de l'antimoine. Les remedes que l'on connoiſſoit il y a deux mille ans pouvoient-ils être comparés à ceux d'à préſent, aux cantharides, au camphre, au gayac, au quinquina, au ſima-rouba, à l'hypecacuanha, &c?

Les Arabes enrichirent la Médecine d'un nombre de médicamens ſimples & compoſés, inconnus aux Grecs; c'eſt à eux que nous devons la manne, le ſené, la rhubarbe, les tamarins, le

macis, les clous de gérofle, le sucre, les syrops, les juleps, les confections, les electuaires, &c. C'est depuis deux mille ans que l'on a composé en différens temps ces fameux antidotes connus sous les noms de thériaque, d'orviétan, de phylonium romanum, de mittridate, d'ambroisie, &c. Combien de drogues simples, combien de compositions n'y ont pas ajoutées, depuis trois siecles, les Sçavans qui nous ont laissé le fruit de leurs veilles sur cette partie de la Médecine; les Hermans, les Pison, les Kemfer, les Geoffroy, les Lemery, &c! Tout le monde connoît l'étendue immense de la Chymie, & l'efficacité des remedes qu'elle nous a procurés: sans entrer dans leur détail, il nous suffit de nommer cette partie de la Médecine, inconnue aux Anciens, pour la défendre

avec avantage contre une critique qui n'a d'autre appui que l'opinion.

Les eaux minérales étoient déja en uſage du regne de Veſpaſien, mais les découvertes infinies qu'on en a faites ſucceſſivement juſqu'à ce jour, ſur-tout dans les différens climats de l'Europe ; les lumieres que l'on a acquiſes ſur leur différence, leurs principes, leur nature & leurs différentes propriétés, peuvent être regardées comme autant de découvertes propres à la Médecine moderne.

On ne faiſoit point de formules, même quelque temps après Hippocrate ; ce n'eſt que depuis deux mille ans que l'on a trouvé l'art de former, par l'alliage de différens ſimples & de différens remedes compoſés, les vrais ſpécifiques de la Médecine ; ils ont

été portés en différens temps au dégré de perfection où ils sont aujourd'hui. Ceux qui ne considerent cette science que dans un point de vue très-borné, ne lui connoissent de spécifiques que ceux qui consistent en une simple drogue, comme le mercure pour les maladies v...., le quinquina pour les fiévres, &c. c'est tomber dans l'aveuglement, c'est se tromper. Les vrais spécifiques, ceux qui secondent le plus la nature, sont ces compositions savantes, ces précieux alliages de remedes choisis qu'un Médecin éclairé fait auprès des malades, sur des indications prises des tempéramens, de la cause du mal, de la violence & de la variété des symptômes de la maladie. Une formule faite à propos sur ces principes, est un abrégé de toute la Médecine, & le ré-

sultat des observations de tous les temps, de ceux mêmes où cette méthode de guérir étoit inconnue. Il a fallu plusieurs siecles pour la perfectionner, & l'on ne la trouvera jamais que dans ces Bibliotheques vivantes, les Médecins qui sçavent concilier le raisonnement avec l'observation, & l'observation avec le raisonnement & l'expérience.

La Pratique d'Hippocrate étoit très-bornée; celle de Galien étoit infiniment plus étendue, & depuis cet Auteur jusqu'à nous, elle a fait des progrès immenses. Les anciens Grecs, Hippocrate même, n'avoient qu'une idée très-imparfaite du scorbut; ils le prenoient pour une maladie de la rate, ils ne connoissoient pas les remedes propres pour le guérir. Ceux dont on se sert aujourd'hui dans la cure de cette mala-

die, peuvent être regardés comme ſpécifiques, ſur-tout entre les mains des Médecins en état de les diverſifier ſelon les circonſtances; la colique des Peintres eſt rarement mortelle, on le doit aux progrès que la Médecine a faits depuis un ſiecle; on guérit les enfans en chartre; les gonorrhées & les autres maladies de la même nature. La *mentagre* depuis Pamphile ne dégénere plus en lepre; ce Médecin trouva le moyen de la guérir ſans le ſecours ſouvent inutile des véſicatoires, dont on ſe ſervoit avant lui. Les Malades ne périſſent plus par des inſomnies; on calme les douleurs les plus cruelles, & on tempere l'ardeur fébrile; nous avons des calmans propres à toutes ces maladies qui étoient inconnus aux anciens Médecins. Nous ſaignons avec ſuccès au commencement

des maladies inflammatoires, dans le fort même de la fiévre; au lieu qu'Hippocrate ne faiſoit qu'établir une diéte juſqu'à ce qu'il ſurvenoit quelque changement ſenſible. Nous purgeons avec ſuccès à la fin des redoublemens des fiévres; cet uſage a été établi par Barbeyrac dans le dix-ſeptieme ſiecle. Les fiévres intermittentes cedent à des ſpécifiques dont la découverte eſt encore nouvelle. On guérit la gangrene, on la prévient même depuis peu de temps par le moyen du quinquina. On évite les funeſtes effets des poiſons végétaux par le moyen du vinaigre. On eſt parvenu depuis peu à rendre impuiſſant le venin de la vipere par le moyen de l'alkali volatil. Le mercure a été reconnu dans ce ſiecle comme un excellent remede contre la

rage, &c. Je ne rappellerai pas ici un nombre de maladies qui étoient inconnues aux Anciens, je me borne à l'idée abrégée que je viens de donner des progrès que la Médecine a faits depuis deux mille ans ; je ne voulois que faire connoître l'injuſtice que l'on fait aux Médecins : j'ai rempli mon objet.

Laiſſant à part l'influence que dans quelques occaſions rares l'ame ſemble avoir ſur l'économie animale, on peut bien dire que notre corps eſt une pure machine, dans laquelle tout ſe paſſe ſelon les loix de la méchanique ordinaire, &c.

Peut-on appeller rares les influences de l'ame ſur l'économie animale ? Peut-on former quelque doute ſur leur réalité conſtante ? L'économie animale exiſteroit-elle ſans l'ame ? Son exiſtance ne conſiſte-t-elle pas en

un concours continuel de celle-ci avec le corps? L'interruption de ce concours ne seroit-elle pas l'époque décisive de l'anéantissement de notre être? Ces connoissances à tout instant se présentent à la raison, se développent à nos sens, elles devroient nous convaincre par leur évidence: la Métaphysique des Anciens les avoit annoncées (21), & celle du monde Chrétien les confirme.

Je suppose qu'un homme infatigable fût parvenu à connoître toutes les parties de cette machine (le corps humain) qui peuvent être apperçues par les sens; je vais plus

(21) Si corpus animum in jus vocaret, haudquaquam futurum ut ille muneris malè administrati crimen effugeret. Animus in corpore veluti præsidio collocatus est, & tamen pleraque mala corpori ab animo veniunt.... *Democrit. Milesius.*

loin, qu'il connût encore toutes celles que les meilleurs microscopes lui peuvent découvrir : l'effet de ces microscopes est limité & cesse à un certain dégré de petitesse ; au-delà de ce point il y a encore infiniment plus de parties à découvrir qu'il n'en auroit découvert.

Les connoissances qu'il peut acquérir sur les qualités des liqueurs, cessent encore plutôt ; & voilà où se termine toute la science possible.

Cette réflexion devroit suffire pour faire désespérer à tout bon esprit de parvenir à sçavoir ce qu'il faut faire pour réparer les désordres d'une telle machine. Ils viendront le plus souvent de quelques-unes de ces parties qu'il n'a pu appercevoir, ou de ces liqueurs dont il ne connoît point la nature.

Ces remedes dont il se sert.... ne lui sont guere mieux connus : & c'est de l'effet de ces matieres incon-

nues ſur une machine plus inconnue encore, que le Médecin attend la guériſon d'une maladie dont il ignore la nature & la cauſe. Un Hottentot ſeroit auſſi capable de raccomoder une montre de Graham, que le Médecin le plus habile de guérir par ſa théorie un Malade.

On connoît toutes les parties du corps humain qui peuvent être apperçues par les ſens, on connoît celles qui peuvent être apperçues par les microſcopes ; la ſuppoſition de M. de M*** eſt une réalité : mais il falloit des doutes ſur des choſes connues pour figurer avec des ſophiſmes : les parties à découvrir pourront être multipliées, s'il leveut, diviſées même juqu'en points mathématiques & au-delà; M. de V*** les a appréciées ſur cette hypotheſe, je ne m'y arrêterai pas.

On eſt plus ſage en Médecine;

on

on conſidere celles-ci dans un état naturel & dans un état contre nature ; on s'attache à ſoutenir le premier & à rétablir l'autre. Toutes les parties qui ne tombent point ſous les ſens ſont de la nature de celles qui ſont connues, puiſqu'elles concourent à établir les mêmes fonctions, ſoit générales, ſoit particulieres ; ſi elles différent en quelque choſe, ce n'eſt pas dans leur eſſence, mais dans des modes néceſſaires pour favoriſer l'action des parties intégrantes, dont elles ſont elles-mêmes parties. C'eſt ainſi que pluſieurs principes de mouvement oppoſés les uns aux autres dans différentes parties, concourent à former un mouvement général : ſi quelque principe de mouvement ſort de l'ordre de la nature, on en connoît le déſordre dans le mouvement gé-

néral qui en eſt la ſomme ou le réſultat.

Pour ce qui regarde les liquides, on connoît leur quantité, leurs différences, leurs combinaiſons, leur état naturel, leur état contre nature, & les différens vices qui y ſurviennent, & ſouvent même ceux qui doivent y ſurvenir, tant en général qu'en particulier. On les diviſe en récrémens & en excrémens ; dans cette diviſion ſont compriſes en particulier leur étiologie, leurs différences, celles même de leurs parties élémentaires dans le ſens des Chymiſtes. On a appris par leurs effets à diſtinguer les différentes altérations dont ils ſont ſuſceptibles, & les effets que ces altérations ſont en état de produire ; c'eſt pourquoi on ne confond pas les maladies du ſang avec celles de la lymphe, ni celles

ci avec celles de la bile, &c. On a acquis auſſi ſur les remedes des connoiſſances qui démontrent leur nature & leurs effets, en analyſant les parties de chaque ſimple, & en les ſoumettant à l'expérience & à l'obſervation. C'eſt par des travaux auſſi pénibles qu'on eſt parvenu à faire ces heureuſes combinaiſons qui ſervent ſi utilement dans les maladies à ſeconder la nature, à ôter ce qui la trouble, à ſuppléer ce qui lui manque, à la relever, à la ſoutenir, & la remettre en état de rétablir les fonctions du corps ſelon ſes beſoins. Il n'eſt pas permis à tout le monde de ſaiſir de ſi belles notions, elles doivent être confondues dans les myſteres d'*Eleuſis* pour ceux qui ne les ont pas acquiſes par l'étude & par la pratique. La comparaiſon déplacée du Hottentot & de la Montre

de Graham, tiendra lieu à l'Auteur d'un mérite qu'il a cherché sans fruit dans des routes qu'il ne connoît pas.

Il est une méthode plus raisonnable & plus négligée, tombée dans ce dernier temps dans un si grand mépris, que le mot d'Empirique est devenu une injure pour le petit nombre de Médecins qui la suivent. Il est vrai que la plûpart ne le sont que parce qu'ils n'ont pas la sublimité de leurs Confreres pour raisonner sur les maladies & les remedes : mais ce défaut seroit un bonheur pour eux, & plus encore pour ceux qu'ils traitent, s'ils pratiquoient bien cette méthode.

Les vrais Médecins ne parlent que d'après la nature dont ils sont les interpretes, fondés sur des connoissances solides, étayées par l'expérience & l'observation. Les Empiriques au contraire,

dont M. de M*** soutient la cause avec un goût qu'il affecte de faire sentir, n'ont que de prétendus secrets propres à toutes les maladies, ou d'autres remedes, dont ils se servent à tout propos avec ostentation & souvent avec audace, sans méthode, sans connoissance de la nature des remedes, du tempérament des malades, des causes & des symptômes des maladies. Qu'on juge si une telle Médecine mérite la confiance du Public, & s'il convient à un homme de Lettres de la préconiser.

C'étoit dans l'observation que consistoit toute la science d'Esculape & des Machaons; elle parut se soutenir avec quelque succès jusqu'à la guerre de Troye; ils l'exerçoient avec une candeur qui mérite encore nos éloges: mais Pline nous apprend qu'on

fut obligé d'abandonner la Médecine depuis cette guerre juſqu'à celle du Péloponeſe, parce qu'il ſurvint des maladies d'un nouveau genre, auxquelles les Médecins qui n'étoient encore formés que par l'uſage, ne connoiſſoient rien ; pour lors elle brilla bientôt, parce que les Philoſophes en firent la partie la plus eſſentielle de leurs études. Hippocrate comparoit ceux qui exerçoient la Médecine ſur de ſimples obſervations, à des Pilotes dont on ne peut connoître l'ignorance pendant que la mer eſt calme ; mais s'il ſurvient une tempête, on la reconnoît alors, & on les regarde avec juſtice comme la principale cauſe du naufrage. Celſe nous avertit qu'entre des eſpeces ſemblables de maladies & de remedes, il faut ſçavoir connoître & diſtin-

guer la nature des unes, & choiſir les plus convenables entre les autres. L'expérience peut être trompeuſe lorſqu'elle n'eſt pas développée par la raiſon; l'une & l'autre, ſi on ne les poſſede pas toutes deux, conduiſent infailliblement à l'erreur. L'expérience & la ſcience doivent marcher d'un pas égal; ſans celle-ci on ne ſçauroit profiter de l'autre: c'eſt cette ſageſſe, dit Hippocrate, qu'il faut joindre à l'étude de la Médecine; il obſerve encore que la ſcience donne des connoiſſances ſolides, & que l'opinion conduit à l'ignorance. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que ce grand homme nous avertit dès les premieres lignes de ſes Ouvrages: » Qu'il eſt des gens » qui affectent de déprécier la » Médecine par oſtentation, pour » donner une idée avantageuſe

» de leur ſçavoir, ou pour d'au-
» tres motifs; il ajoute que c'eſt
» à pure perte qu'ils ſe trompent
» eux-mêmes.... qu'ils font voir
» combien leurs connoiſſances
» ſont bornées «. J'eus occaſion de réfuter la même opinion dans mon Livre ſur les Intempéries de l'Air; on ne ſera pas ſurpris ſi je répete ici une partie des raiſons que je donnai alors contre un ſentiment ſi oppoſé à la vraie Médecine.

C'eſt une erreur preſque univerſelle de croire que le plus habile Anatomiſte eſt le meilleur Médecin. Hippocrate ne penſoit pas ainſi, lorſqu'il a dit que l'anatomie étoit moins utile au Médecin qu'au Peintre. Et ſi la choſe avoit beſoin d'une autre autorité, l'Hippocrate de nos jours, Sydenham, a porté le même jugement.

On n'a jamais penſé que le plus

habile Anatomiste dût être le plus habile Praticien en Médecine : mais on a toujours cru avec raison que l'anatomie est le fondement de cette science. M. de M*** fonde sa critique sur un endroit des Ouvrages d'Hippocrate qu'il n'a pas compris, & sur l'autorité de Sydenham qu'il cite à faux, sans doute pour ne pas y avoir fait attention ; d'ailleurs il tombe en contradiction avec lui-même. Le passage d'Hippocrate (22) dont il veut se prévaloir, est une réponse à certains Médecins & aux Sophistes de son

(22) Porrò Medici quidam, itemque Sophistæ, dicunt quòd impossibile est Medicinam cognoscere, eum qui non novit quid sit homo, & quomodò primùm factus & compactus sit. Ego verò ea quæ ab aliquo Sophista, aut Medico, de naturâ dicta sunt aut scripta, minùs censeo Medicæ Arti convenire quàm Pictoriæ. *Hipp. de Veter. Med.* §. XXXVI.

temps, qui disoient qu'on ne peut pas connoître la Médecine sans sçavoir ce que c'est que l'homme de sa nature, & comme quoi il a été formé. Hippocrate répond à ces Sophistes que ces connoissances ne regardent pas plus la Médecine que la Peinture. Peut-on se fonder sur cette autorité pour prouver que l'anatomie est peu nécessaire aux Médecins? Hippocrate répete dans le même article, pour faire mieux connoître le ridicule des Sophistes, combien peu il importe à un Médecin de sçavoir ce que c'est que l'homme, & pourquoi il est né. Hippocrate dit expressément en plusieurs endroits de ses Ouvrages que la connoissance du corps humain est le fondement de la Médecine (23). L'exactitude

(23) Corporis notitia est principium ser-

avec laquelle il traite en général & en particulier de toutes les parties du corps, connues de son temps, des os, des chairs, des glandes, de la structure de l'homme, du cœur, des arteres, des veines, des humeurs, &c. prouve évidemment que ce Médecin regardoit l'anatomie comme très-nécessaire. Le corps humain étant l'objet de la Médecine doit en être aussi le fondement, le principe & la fin; un Médecin doit donc le connoître dans son tout & dans ses parties; raisonner différemment, c'est raisonner sans principes.

Bien loin que Sydenham ait pensé que l'anatomie n'est pas nécessaire à la Médecine, il dit précisément le contraire, dans l'endroit même cité par cet Au-

monis in Arte Medica. *Hipp. lib. de flat. libr. de locis homin. & alibi.*

teur (24). Le Médecin Anglois rapporte le texte d'Hippocrate, & afin que les Empiriques & les Sophiſtes ne lui donnaſſent pas une fauſſe interprétation, & ne cherchaſſent pas à en étayer leur ignorance, en attribuant à Hippocrate un ſentiment qu'il n'avoit pas, il fait voir & il prouve qu'il eſt indiſpenſable qu'un Médecin connoiſſe parfaitement la ſtructure du corps humain; que c'eſt-là la pierre de touche de la véritable Médecine; que ſans elle on ne ſçauroit connoître les maladies, ni en diſtinguer les cauſes. Il n'eſt pas poſſible, ajoute-t-il, que celui qui ne connoît pas la ſtructure des reins & des tuyaux qui portent l'urine des reins à la veſſie, puiſſe comprendre d'où proviennent les

(24) Sydenh. *De hydrope.*

ſymptômes violens que l'on reſſent aux uréteres & à la veſſie dans la colique néphrétique : il conclut enfin que les Médecins qui ne ſont pas inſtruits dans l'anatomie, doivent être comparés à des Gladiateurs qui combattroient les yeux bandés, & à des Pilotes qui conduiroient leurs vaiſſeaux ſans bouſſole. Ces paſſages d'Hippocrate & de Sydenham ne prouvent-ils pas bien que l'anatomie n'eſt pas plus néceſſaire à la Médecine qu'à la Peinture ?

M. de M*** après avoir ſoutenu dans ſa Lettre ſur la Médecine le peu d'utilité de l'anatomie, dit, quelques pages après : (25) » Qu'il faudroit tenter des » opérations ſur les criminels, » pour faire des découvertes uti-

(25) Lettre ſur le progrès des Sciences.

» les ; qu'il faudroit d'abord s'e-
» xercer sur des cadavres, en-
» suite sur des animaux dont les
» parties ont plus de conformité
» avec celles de l'homme. Il por-
» te la chose plus loin, il dit que
» peut-être on feroit bien des dé-
» couvertes sur cette merveilleu-
» se union de l'ame avec le corps,
» si on osoit en chercher les liens
» dans le cerveau d'un homme
» vivant. Il finit par observer
» qu'on se moque avec raison
» de quelques Nations qu'un res-
» pect mal-entendu pour l'huma-
» nité, a privées des connoissan-
» ces qu'elles pourroient tirer de
» la dissection des cadavres. Voi-
là encore d'excellentes raisons pour prouver que l'anatomie est moins nécessaire à la Médecine qu'à la Peinture.

Les autres reproches que M. de M*** fait à la Médecine, sont

dans le goût de ceux que je viens d'exposer aux yeux du Public. Il regarde comme imaginaires les vertus qu'on attribue à tous les remedes; il en excepte cependant (sans doute par grace) le quinquina, l'opium & le mercure: que ne concluoit-il en même-temps qu'on ne devroit se servir que de ces trois remedes dans la cure des maladies! ce seroit adopter de bonne grace le sentiment d'un autre Auteur célébre, qui a trouvé, en parcourant les habitations des esprits aëriens, qu'il n'y avoit que deux maladies dans la nature, la fievre, & la v...

Je ne suivrai point M. de M*** dans ses observations sur la Médecine; cependant j'y ai remarqué avec reconnoissance, qu'il accuse les Médecins de manquer de hardiesse, & qu'il leur rend tous les médicamens qu'il leur

avoit ôtés dans ſa Lettre ; il eſt vrai qu'il les prive des vertus qu'il prétend qu'ils leur ſuppoſent ; mais pour les conſoler, il les enhardit à en éprouver d'autres qui *peut-être les auroient*. Sans doute, puiſqu'il a adopté la ſimple obſervation, qu'il ne veut pas qu'ils raiſonnent en faiſant ces épreuves : car il remarque que le meilleur Médecin eſt celui qui raiſonne le moins & qui obſerve le plus. M. de M*** paroît avoir un penchant décidé pour des remedes ſinguliers ; il voudroit qu'on tentât de guérir les malades en les arroſant d'eau glacée ; il ajoute qu'on en guériroit *peut-être* en les expoſant au plus grand degré de chaleur ; c'eſt bien poſſéder la ſcience des contraires. Il la porte encore plus loin ; il eſt ſurpris qu'ici (ſans doute en Europe) on cherche à faire tranſ-

pirer les malades, qu'en Egypte on les couvre de poix pour empêcher la tranſpiration ; s'il étoit permis de raiſonner, on lui répondroit que l'Egypte eſt un pays chaud ; que la tranſpiration y eſt trop abondante, que les malades en ſont épuiſés ; que dans nos climats on ne tranſpire pas aſſez, & que la tranſpiration retenue cauſe des maladies, & en augmente le danger.

Les obſervations de M. de M*** ſont encore plus étendues ſur la Médecine ; il faut les voir dans ſes Ouvrages. Je les terminerai ici par un reproche qu'il fait aux Médecins François, & par un conſeil qu'il leur donne en faveur de l'humanité. Il obſerve que les Japonois ont un genre de Médecine qui mériteroit autant d'être expérimenté que le nôtre ; au lieu de ces pilules dont

nos Médecins farcissent leurs malades, dit-il, les Japonois tantôt les percent d'une longue aiguille, & tantôt leur brûlent différentes parties du corps. Il paroît par ce conseil que M. de M*** a oublié la délicatesse Françoise, & qu'il a pris un goût étranger. Un Médecin d'Allemagne publia un Ouvrage, il y a quelque temps, où il disoit qu'il n'y avoit que six Médecins en Europe, & que les François étoient exclus de ce nombre : qu'on accorde à leur tour aux Médecins François d'exclure de leur Médecine le goût Allemand, du moins celui de l'Auteur de ces Observations.

TABLE
DES CHAPITRES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, Page vij
Avertissement sur cette seconde Edition, xliij
CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. *Ce qu'on entend par* Affections vaporeuses, Page 1

PREMIERE PARTIE.
Théorie des Vapeurs.

SECTION PREMIERE.
Caractere général des Vapeurs.

CHAP. I. *Signes qui annoncent les Affections vaporeuses*, 5
CHAP. II. *Symptômes généraux des Affections vaporeuses*, 8
CHAP. III. *Symptômes des visceres du bas-ventre dans les Affections vaporeuses*, 15
CHAP. IV. *Symptômes des visceres de la poitrine dans les vapeurs*, 22
CHAP. V. *Symptômes de l'intérieur de la tête dans les Affections vaporeuses*, 25

CHAP. VI. *Symptômes des Affections vaporeuſes qui ſe manifeſtent à l'extérieur*, 30
CHAP. VII. *Symptômes des Affections vaporeuſes compliquées avec d'autres maladies*, 34
CHAP. VIII. *Comment on diſtingue les Affections vaporeuſes d'avec d'autres maladies qui ont des ſymptômes à peu près ſemblables*, 38

SECTION SECONDE.

Cauſes éloignées des Affections vaporeuſes, ou cauſes qui diſpoſent à cette maladie.

CHAP. I. *Ce qu'on entend par* Cauſes éloignées des Affections vaporeuſes, 44
CHAP. II. *Tempérament : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 45
CHAP. III. *Incommodités ou maladies héréditaires : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 52
CHAP. IV. *Air : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 57
CHAP. V. *Abus des alimens : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 67
CHAP. VI. *Abus des différentes boiſſons en uſage : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 76
CHAP. VII. *Abus du Thé, du Caffé, du Chocolat : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 83
CHAP. VIII. *Abus du Tabac : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes*, 91

CHAP. IX. *Vie sédentaire : cause éloignée des Affections vaporeuses*, 99
CHAP. X. *Les évacuations retardées, supprimées, ou trop abondantes ; cause éloignée des Affections vaporeuses*, 105
CHAP. XI. *Passions de l'ame : cause éloignée des Affections vaporeuses*, 113

SECTION TROISIEME.

Causes prochaines & immédiates des Affections vaporeuses du Sexe.

CHAP. I. *Sensibilité & irritabilité du genre nerveux : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 117
CHAP. II. *Vices des liquides : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 123
CHAP. III. *Obstructions : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 137
CHAP. IV. *Obstructions du bas-ventre en général : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 149
CHAP. V. *Obstructions du ventricule : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 151
CHAP. VI. *Obstructions des intestins : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 158
CHAP. VII. *Obstructions du mésentere : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 166
CHAP. VIII. *Obstructions du pancréas : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 170
CHAP. IX. *Obstructions du foie : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 173

CHAP. X. *Obstructions de la rate : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 178
CHAP. XI. *Obstructions de l'uterus : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 189
CHAP. XII. *Suppression des secours périodiques : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 202
CHAP. XIII. *Pertes rouges trop abondantes : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 216
CHAP. XIV. *Pertes blanches : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 223
CHAP. XV. *Métastase des vapeurs convulsives du Sexe*, 228

SECONDE PARTIE.

Cure des Affections vaporeuses du Sexe.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. *Connoissances nécessaires pour la cure des Affections vaporeuses*, 245

SECTION PREMIERE.

Cure des Vapeurs.

CHAP. I. *Moyens de prévenir les attaques des vapeurs, lorsqu'on en ressent des avant-coureurs*, 250
CHAP. II. *Cure des symptômes généraux des Affections vaporeuses*, 254

CHAP. III. *Cure de quelques Symptômes particuliers des vapeurs*, 269
CHAP. IV. *Cure en général des Symptômes des vapeurs compliquées avec d'autres maladies*, 276

SECTION SECONDE.

Moyens de se préserver des effets des causes éloignées des Affections vaporeuses.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. 289
CHAP. II. *Moyens de former de bons tempéramens, de se préserver de vapeurs, & de prévenir les effets des maladies héréditaires*, 290
CHAP. III. *Moyens de faire choix de l'air pour en éviter les mauvais effets dans les Affections vaporeuses*, 300
CHAP. IV. *Moyens pris des alimens & de la boisson pour éviter les Affections vaporeuses*, 309
CHAP. V. *Indications de quelques Chapitres des causes éloignées des vapeurs, qu'il seroit superflu de suivre en détail, parce qu'on y trouve les moyens de se préserver de leurs effets*, 314

SECTION TROISIEME.

Cure des causes prochaines des Affections vaporeuses du Sexe.

CHAP. I. *Cure du trop de sensibilité & d'irritabilité des nerfs dans les Affections vaporeuses*, 317
CHAP. II. *Cure de certains vices des liquides : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 327
CHAP. III. *Cure des obstructions en général : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 342
CHAP. IV. *Cure des obstructions du ventricule, des intestins & du mésentere : cause des Affections vaporeuses*, 363
CHAP. V. *Cure des obstructions du foie, de la rate & du pancréas : cause des Affections vaporeuses*, 372
CHAP. VI. *Cure des obstructions de l'uterus : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 392
CHAP. VII. *Cure de la suppression des secours périodiques : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 404
CHAP. VIII. *Cure des pertes rouges : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 419
CHAP. IX. *Cure des pertes blanches : cause prochaine des Affections vaporeuses*, 431

Fin de la Table.

TRAITÉ

TRAITÉ
DES AFFECTIONS VAPOREUSES DU SEXE.

Avec l'exposition de leurs symptômes, de leurs différentes causes, & la méthode de les guérir.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Ce qu'on entend par Affections vaporeuses.

ON entend par *Affections vaporeuses*, des mouvemens convulsifs, des spasmes, ou des convulsions, de quelque partie, de quelque viscere, de plusieurs ensemble ou successivement, ou généralement de tout le corps, suivis de

ſymptômes différens plus ou moins violens, plus ou moins modérés, ſelon la nature des ſtaſes, ſelon la ſenſibilité, l'irritabilité, la différence de la force méchanique des parties affectées, & relativement à la quantité & la qualité de leurs cauſes.

L'ancienne Médecine attribuoit les vapeurs du ſexe aux ſeuls dérangemens des fonctions de l'uterus, à ſes vices & à ceux des parties qui en dépendent ; mais on a reconnu par une ſuite d'obſervations qu'elles ont une infinité de cauſes, dont la plupart ne proviennent pas de ce viſcere.

Les vapeurs, de quelque eſpece qu'elles ſoient, ne ſont que des ſymptômes qui ſe manifeſtent toujours par des mouvemens irréguliers du genre nerveux, & qui proviennent cependant de différentes maladies, ou de différens accidens. Ces ſymptômes ſe préſentent ſous tant de faces, preſque toujours ſi impoſantes & ſi variées, qu'il ne faut pas moins que la ſagacité d'un Medecin obſervateur, pour les connoître & les diſtinguer d'autres ſymptômes ordinaires à des maladies de tout autre caractere.

On voit ſouvent des maladies dont les ſymptômes ſont compliqués avec ceux des vapeurs ; il en eſt d'autres qui ne paroiſſent pas appartenir à celles-ci, qui proviennent cependant d'un principe vaporeux : ce ſont, par exemple, les douleurs de tête de différentes eſpeces, des points de côté, des coliques, des nephrétiques, des gonflemens aux extrémités inférieures, &c.

On a remarqué que les vapeurs ſont déja plus de la moitié des maladies chroniques, & qu'elles s'établiſſent de jour en jour un empire plus étendu. Les femmes ne ſont pas les ſeules qu'elles affligent, elles ont auſſi acquis des droits ſur les hommes ; celles-ci ont beaucoup d'analogie avec les vapeurs qui ne proviennent pas directement des accidens qui ſont propres au ſexe. On appelle les vapeurs des hommes, affections mélancoliques ; la connoiſſance des unes mene à la connoiſſance des autres ; leur cure doit différer en général & en particulier, ſelon la différence des cauſes dont elles dépendent. Je m'étendrai

principalement dans cet Ouvrage, sur les affections vaporeuses des femmes ; cependant j'y rapporterai les symptômes des vapeurs des hommes, principalement ceux qui leur sont particuliers ; j'en indiquerai également les causes, & j'en établirai la cure ; de sorte qu'on y trouvera assez d'observations pour les connoître & les guérir.

PREMIERE PARTIE.

Théorie des Vapeurs.

SECTION PREMIERE.

Caractere général des Vapeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Signes qui annoncent les Affections vaporeuſes.

LEs vapeurs convulſives, les ſpaſmes & les convulſions ſurviennent quelquefois tout-à-coup, ſans qu'on puiſſe les prévoir ; mais ſouvent elles s'annoncent par quelqu'un des ſignes ſuivans qui précedent les attaques. Ce ſont des impreſſions ſourdes & un peu douloureuſes dans le bas-ventre, des foibleſſes aux jambes ; il ſurvient des éternumens, des baillemens fréquens, on fait des rots, on reſſent des engourdiſſemens à la langue, des peſan-

teurs, des tremblemens dans les membres, de légeres impreſſions de froid à l'extérieur, ſur-tout aux extrémités, des fourmillemens dans les chairs, des tenſions fatiguantes & douloureuſes, des contractions à la bouche; l'eſprit s'obſcurcit, les ſens s'appeſantiſſent, il ſemble qu'on ait à la bouche & au nez des ſaveurs & des odeurs déſagréables; on donne des ſignes de joie, ou l'on a de légeres impreſſions de crainte, de timidité. Tantôt on a du penchant au ſommeil, & tantôt on ne peut pas dormir; on reſſent des tintemens d'oreilles, on eſt troublé par des vertiges & des étourdiſſemens. Il paroît ſous les yeux de petits nuages de différentes couleurs, qui imitent l'arc-en-ciel, ou des étincelles rouges & brillantes. A certaines femmes le viſage s'anime, à d'autres il pâlit; les urines deviennent tenues & limpides, claires comme l'eau qui coule d'un rocher; c'eſt le ſigne le plus certain & le plus général des vapeurs; il a lieu dès qu'on a le moindre avant-coureur d'une attaque. On reſſent en différens endroits du corps, ou

en une ſeule partie des extrémités, du tronc, ou des viſceres, de petits mouvemens reptiles comme la marche des fourmis, &c.

A la ſuite de quelqu'un de ces ſignes il ſurvient des ſymptômes qui caractériſent les affections vaporeuſes ; il en faut peu pour en établir le caractere, ſur-tout dans des maladies compliquées. Ces ſymptômes ſe préſentent ſouvent pluſieurs enſemble, ou ils ſe ſuccedent à l'envi les uns des autres ; ils paroiſſent, ils s'éclipſent, & la même cauſe mille fois les reproduit & les confond, juſqu'à ce que ces alternatives cauſent un déſordre général.

CHAPITRE II.

Symptômes généraux des Affections vaporeuſes.

LOrſque les grandes attaques ne ſurviennent pas tout-à coup, elles ſont preſque toujours le produit de pluſieurs mouvemens convulſifs réunis, qui s'étant ſuccédés de partie en partie, les ſaiſiſſent enfin toutes enſemble, & forment une convulſion générale. Il eſt des femmes qui tombent en faiſant de grands cris, & d'autres ſans ſe plaindre. Il en eſt encore qui ſont tout-à-coup privées de ſentiment & de mouvement, dans l'état d'une ſyncope allarmante, qui ne ſe manifeſte que par de fauſſes apparences d'un ſommeil tranquille. Ces attaques ſont ſouvent précédées par de grandes foibleſſes, elles ſe ſuccedent quelquefois par pluſieurs repriſes. Dans le cours d'un entretien ſuivi, les femmes vaporeuſes font tout-à-coup des éclats de rire, ou elles pleu-

rent amérement, & elles tombent en convulſion ou en ſyncope. On a vu les foibleſſes durer pluſieurs heures, & même un & deux jours, avec une privation totale d'entendement, de mouvement & de ſentiment; ſemblables à des perſonnes mortes, on peut piquer vivement ces malades, ſans qu'elles donnent aucune marque de ſenſibilité; on en a une infinité d'exemples. Vezale voulut diſſéquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis long-temps dans une pareille ſyncope; la fin de ſon attaque approchoit ſans doute, elle ſe plaignit vivement au premier coup de ſcapel; elle cauſa tant de ſurpriſe & de frayeur aux aſſiſtans, que l'Anatomiſte quitta l'Eſpagne pour ſe mettre à l'abri de l'Inquiſition. Aſclépiade fut plus heureux, il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau, il s'en approcha, & il reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en ſyncope. J'ai vu moi-même des ſyncopes durer près d'un jour. Je retardai une fois les funérailles d'une fille du peuple, parce

que sa couleur n'étoit pas totalement changée ; elle se rétablit quelques heures après. On voit par ces exemples combien il faut être sur ses gardes, dans les maladies vaporeuses, pour ne pas confondre avec les morts des personnes vivantes. Les attaques vaporeuses convulsives ne renversent pas toujours les malades ; leur corps fléchit souvent d'un côté ou d'autre, par devant, par derriere, & en différens sens, selon les mouvemens convulsifs ou les convulsions des muscles qui servent aux différens mouvemens.

Les mouvemens convulsifs, les spasmes, les convulsions des parties extérieures se communiquent aux visceres, & celles de ceux-ci se communiquent aux autres : c'est une alternative quelquefois si précipitée, qu'on est surpris de la promptitude avec laquelle ces différens mouvemens se succedent. Il en est de même des douleurs vaporeuses, dès qu'elles cessent à l'extérieur, elles se font ressentir dans les visceres.

La roideur des membres & la ten-

ſion de l'abdomen ſont ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les ſpaſmes & les convulſions. J'ai vu un nombre de femmes dans cet état, dont les membres étoient ſi roides, que les forces réunies de cinq ou ſix hommes n'auroient pas été ſuffiſantes pour fléchir un ſeul bras, ni pour tendre les doigts appliqués à la paume des mains; ces membres auroient plutôt caſſé. A peine pluſieurs perſonnes peuvent ſuffire pour tenir une femme vaporeuſe dans ſon lit, lorſqu'elle eſt agitée par des mouvemens convulſifs. Lorſque ces attaques ſont violentes, l'abdomen prend un volume ſi conſidérable, & il s'y fait des concuſſions ſi fortes, qu'il eſt ſurprenant que les membranes & les viſceres n'en ſoient pas déchirés. Les compreſſions qu'on y fait ſoulagent beaucoup, mais il faut les proportionner aux différens degrés de la tenſion; ſi l'on en fait de trop fortes, les malades tombent en ſyncope; on n'a pas à craindre cet accident dans les plus grandes attaques, il faudroit des forces énormes pour équivaloir à celles de l'abdomen.

Les convulsions succedent ordinairement aux mouvemens convulsifs, & ceux-ci aux convulsions : ils sont quelquefois si violens, qu'ils détruisent des parties des grosses dents, qu'ils luxent les mâchoires & en détachent des pieces entieres ; si la langue est surprise entre les dents, elle en est déchirée, ou coupée entiérement. Dans les grandes attaques il paroît quelquefois de l'écume à la bouche, on rend les urines, les gros excrémens, & quelquefois du sang par le vagin, par les hémorrhoïdes ; c'est l'effet des mouvemens convulsifs ou des convulsions. Dès que les attaques diminuent, les fibres & les muscles commencent à reprendre leur élasticité, le pouls & la chaleur naturelle se rétablissent peu à peu, il découle une petite humeur par le vagin, il sort des vents par la bouche, on entend des grouillemens dans l'abdomen, la couleur du visage, la voix & les sens se rétablissent par dégrés ; il ne reste qu'une douleur de tête *gravative*, une pesanteur & une foiblesse aux cuisses & aux pieds : cependant

on paroît hébêté pendant quelques inſtans, lorſque les convulſions ne diminuent qu'inſenſiblement. J'ai vu des femmes & même des hommes chanter, ſans ſe connoître, des motets & des chanſons, après des convulſions générales. Une Religieuſe tomboit dans ces accidens tous les cinq quarts-d'heure, cela dura près de deux mois; dès que les convulſions ceſſoient, elle chantoit un motet bien plus régulierement que ſi elle n'avoit pas été malade, elle recouvroit enſuite ſes ſens, & après ſes attaques elle paroiſſoit en parfaite ſanté; on auroit dit qu'elle n'avoit jamais eu d'accident. J'ai vu un jeune homme mélancolique dans le même cas, avec les mêmes circonſtances, excepté que les mouvemens convulſifs avoient des intervalles de deux ou trois heures; ils étoient ſi violens, qu'ils ſecouoient le lit & l'appartement. J'en ai parlé dans mon Livre d'obſervations.

Les hommes vaporeux ſont ſujets d'ailleurs à des ſueurs copieuſes, à des douleurs dans tout le corps, ou

de partie en partie, qui souvent sont brûlantes & quelquefois semblables à celles qui proviennent de contusions. Les forces déclinent à la suite de ces symptômes, elles s'abattent : ces malades deviennent comme languissans, leur corps s'amaigrit & s'engourdit tellement, qu'il leur semble qu'ils ne sont capables d'aucune action ni d'aucun mouvement : les sécretions se dérangent, ils ressentent des fourmillemens en différentes parties, les excretions deviennent irrégulieres, tout concourt à augmenter ces désordres & à multiplier les causes de l'irrégularité du genre nerveux.

CHAPITRE III.

Symptômes des viſceres du bas-ventre dans les Affections vaporeuſes.

UN mouvement de *ſagitation* extraordinaire ſe fait reſſentir dans l'hypogaſtre, il ſemble monter vers le nombril, quelquefois il paroît deſcendre. L'abdomen ſe gonfle irrégulierement, il ſe forme en différens endroits, en différentes parties de cette cavité, comme une boule qui ſe porte d'un côté & d'autre, ou qui monte vers le diaphragme; le ventre ſe tend de plus en plus, la malade ſemble étouffer, elle porte la main ſur le bas-ventre, ſur la poitrine, comme pour indiquer l'endroit où elle ſouffre. Dans les grandes attaques le ſpaſme eſt ſi conſidérable, qu'il devient néceſſaire d'oppoſer aux forces extraordinaires & contre nature des muſcles de l'abdomen, une compreſſion puiſſante, en état d'en borner les progrès: je l'ai obſervé au Chapitre pré-

cédent. Le ventre est si serré, qu'il ne peut pas en sortir un seul vent, & qu'il n'est pas possible d'introduire une goutte d'eau par le moyen des lavemens. On ressent quelquefois dans le colon, ou dans d'autres parties du bas-ventre, des douleurs considérables ; ce ne sont ordinairement que des grouillemens, des *borborygmes* occasionnés par des vents dilatés & retenus par les mouvemens convulsifs. Dans ces différens cas, tous les visceres de l'abdomen sont en souffrance ; il y en a toujours quelqu'un plus affecté que les autres, selon le plus ou le moins d'agitation ou de contrainte.

Les fonctions des reins sont toujours lésées dans cette maladie ; l'urine devient claire, on en rend quelquefois en assez grande quantité ; j'ai déja observé que c'est le signe essentiel des affections vaporeuses. On n'urine pas dans le paroxisme s'il est considérable ; dès qu'il a cessé, l'urine vient extrêmement trouble, & il coule de l'uterus une petite humidité souvent accompagnée de vents, qui

en ſortent avec un certain bruit.

Si les mouvemens convulſifs portent avec force ſur les reins, il ſurvient des accidens ſemblables à ceux de la néphrétique ; on diſtingue cette colique des autres eſpeces, par un vomiſſement de bile verdâtre. On ne doit pas s'en laiſſer impoſer par la douleur qui ſe continue du rein dans l'uretere ; ce ſymptôme eſt ſouvent commun à la néphrétique calculeuſe & à la vaporeuſe. Il n'eſt pas rare que dans celle-ci il ſurvienne des retentions ou des ſuppreſſions d'urine avec les mêmes ſymptômes de celles qui ſont cauſées par des pierres ou par des graviers qui bouchent les ureteres ou l'urethre, c'eſt l'effet du ſpaſme de ces parties ; les femmes affoiblies par de longues attaques ſont ſujettes à ces accidens.

Dans preſque toutes les attaques vaporeuſes on eſt fatigué de battemens ou de pulſations incommodes au dos & aux hypocondres ; ces ſymptômes ceſſent tout-à-coup, ou à proportion que les ſpaſmes de ces parties ceſſent ou diminuent ; on a encore

ſouvent une peſanteur dans les lombes avec des friſſons très-incommodes. Il ſurvient à certaines femmes vaporeuſes des diarrhées ou des vomiſſemens continuels de matieres verdâtres, cependant elles ne ſouffrent pas de douleurs. D'autres ſont tellement conſtipées, qu'elles ne rendent preſque point d'excrémens par la voie du canal inteſtinal ; ſi elles en rendent, ce n'eſt qu'en très-petite quantité, ils ſont âcres, bilieux & d'une couleur jaune. Tantôt il ſurvient des cardialgies, des inappétences & des dégoûts quelquefois ſi conſidérables, que pendant toute la maladie il n'eſt pas poſſible de prendre des alimens d'aucune eſpece. Cependant ces malades ne maigriſſent pas, & elles conſervent le plus ſouvent leur couleur naturelle. On a dans les vapeurs des ſoifs conſidérables, des nauſées ; on rend des rots aigres, il ſe fait des grouillemens dans les hypocondres, &c. On reſſent dans l'abdomen, ſur-tout vers le cartilage xiphoïde au ventricule & à l'épigaſtre, de cruelles douleurs, comme celles de

colique & de la paſſion iliaque, avec des déjections de bile verte, ou de quelqu'autre couleur extraordinaire. Si le paroxiſme dure pluſieurs jours, il finit par une jauniſſe univerſelle, avec un découragement & un abattement d'eſprit qu'on ne peut pas exprimer. Ces derniers ſymptômes ſont ordinaires aux mélancoliques de l'un & de l'autre ſexe, & ſur-tout aux femmes d'une complexion lâche, & à celles qui ont eu pluſieurs enfans.

Les hommes vaporeux reſſentent des gonflemens & des tenſions dans le ventricule & dans tout le canal inteſtinal ; ces accidens ſont plus inquiétans ſous les fauſſes côtes dans l'hypocondre gauche, que dans le droit : les vents dilatés principalement dans cet hypocondre y forment ſouvent une tumeur aſſez dure. Ces malades ſont inquiétés par des nauſées fréquentes, leur appetit ſe dépraye; tantôt ils ne peuvent pas manger, ou ils ne mangent qu'avec dégoût, & tantôt ils mangent avidement ; leurs digeſtions ſont toujours

imparfaites, elles produiſent des crudités acides & viſqueuſes. On éprouve ſouvent après le repas des douleurs brûlantes, ou des peſanteurs douloureuſes; les muſcles de la gorge ſe contractent; il coule dans la bouche une ſalive abondante & limpide qui gêne la déglutition; il ſurvient des rots très-aigres & des beſoins de vomir; on vomit même quelquefois des matieres ſi âcres, qu'elles agacent les dents; des Auteurs dignes de foi ont obſervé de ces matieres qui corrodoient les linges dans leſquels on les recevoit. On a vu des hypocondriaques vomir des matieres ſemblables au ſuif.

Les hommes vaporeux ſont encore ſujets à des ſymptômes très-graves dans le canal inteſtinal, ſur-tout dans les inteſtins grêles; ce ſont des *borborygmes* & des grouillemens fréquens; ils ſouffrent vers l'ombilic des tranchées, de cruelles douleurs ſemblables à celles qui proviennent de déchirement; ces douleurs s'étendent juſques dans les gros inteſtins: tantôt il ſurvient des diarrhées, & tantôt

le ventre eſt extrêmement reſſerré ; les vents retenus tracaſſent cruellement ces malades ; lorſqu'ils peuvent en rendre par haut & par bas, ils ſont ſoulagés pour un tems des autres douleurs ; mais bientôt elles ſe regenerent & augmentent pour renouveller les ſymptômes les plus inquiétans. Il arrive ſouvent que l'on a de fréquens beſoins d'aller à la garde-robe, mais qui ſont rendus inutiles par des irritations qui contractent le rectum, ou par des hémorroïdes gonflées qui le bouchent entiérement. Pluſieurs de ces malades urinent difficilement & avec douleur ; ſi cette douleur ſe fixe dans la région des reins, comme il eſt aſſez ordinaire, elle imite la néphrétique. On trouvera dans le Chapitre précédent, les ſymptômes des affections mélancoliques qui affectent tout le corps, & dans les ſuivans ceux qui ſe manifeſtent à la poitrine, à la tête & à l'extérieur.

CHAPITRE IV.

Symptômes des viſceres de la poitrine dans les vapeurs.

LE diaphragme eſt d'abord agité par des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, ou des convulſions ; c'eſt ſouvent une ſuite des ſymptômes des viſceres du bas-ventre. Delà une reſpiration gênée, courte, qui ſe fait par ſoubreſauts, & comme par hoquets ; des toux très-fatiguantes, & preſque continuelles, ſans aucune expectoration : on les appelle hyſtériques ; on a des palpitations de cœur avec un pouls dur, inégal, & ſouvent intermittent ; à peine quelquefois le battement des arteres eſt-il ſenſible. Le goſier ſe reſſerre, on ſe plaint d'étranglement, cependant il ne paroît rien au cou ; il s'enfle enſuite conſidérablement à proportion de la force du ſpaſme ou de la convulſion des muſcles du pharynx, du larynx, de l'os hioïde, de la langue. L'œſopha-

ge ſe ferme, on étrangle, la voix s'éteint, on ne peut rien avaler, on rejette tout, la reſpiration diminue, ſouvent elle n'a preſque pas lieu, le cou ſe racourcit, il ſe gonfle de plus en plus, il devient dur, on ne peut plus parler, on ne fait que ſanglotter; dans ces détreſſes déſolantes on déſeſpere entiérement de ſon état. Ces accidens ne viennent pas toujours à un tel point de cruauté; il y a des attaques qui ne permettent que quelque fonction, d'autres les permettent toutes; cependant la reſpiration eſt toujours gênée. Une vive chaleur ſemble embraſer, dans certaines attaques, les viſceres de la poitrine; la ſéchereſſe qu'elle cauſe à la gorge en fermeroit ſeule les conduits. On reſſent des douleurs au côté gauche, qui intéreſſent la mamelle. Le cœur eſt auſſi du nombre des viſceres les plus affectés; il eſt toujours comme comprimé, ou il fait des palpitations ſi conſidérables, que les malades ſe perſuadent que ceux qui ſont dans leur chambre doivent les entendre; il s'enſuit des langueurs & des ſyncopes extrêmes qui ſont dé-

ſeſpérer de la vie. J'ai vu une Demoiſelle vaporeuſe qui ſouffrit pendant long-temps d'un grand battement entre les omoplates : elle l'appelloit *ſon horloge*, il l'empêchoit de dormir, ou ſi, accablée de veilles, elle s'aſſoupiſſoit un inſtant, elle s'éveilloit bien-tôt en ſurſaut, ſans eſpoir de reprendre le ſommeil. On a ſouvent obſervé de pareils battemens dans l'artere du dos, dans les maladies vaporeuſes & hypocondriaques ; c'eſt un ſymptôme commun aux hommes & aux femmes.

La poitrine ſe reſſerre ſouvent aux hommes vaporeux ; il ſemble qu'elle ſoit engorgée, ou comprimée par un poids accablant ; une grande difficulté de reſpirer eſt inſéparable de ce ſymptôme : il eſt très-ordinaire qu'ils éprouvent en même-temps des ſecouſſes générales ou particulieres à différens viſceres, à différentes parties, ſur-tout au diaphragme ; il ſurvient encore des tremouſſemens, des palpitations de cœur, &c.

CHAP.

CHAPITRE V.

Symptômes de l'intérieur de la tête dans les Affections vaporeuſes.

LEs malades s'affligent, ſe font des idées ſiniſtres, ſe repréſentent tous les objets affreux ; la moindre choſe leur cauſe des coleres, des jalouſies, & un rien donne lieu aux paſſions les plus violentes. Les ſujets d'eſpérance, de joie, tout ce qui pourroit les flatter, ne les fixe pas ; elles ne s'arrêtent jamais qu'à des idées & à des objets lugubres. Elles ſe dégoûtent de tout, & une irréſolution générale termine toujours leurs projets & leurs deſſeins. Il y a des vaporeuſes qui ne dorment pas pendant toute leur maladie ; ſi elles dorment, leur ſommeil eſt interrompu à chaque inſtant ; ſi par haſard il eſt profond, elles ne s'éveillent que pour ſe livrer à de nouveaux troubles, à de nouvelles frayeurs. Les femmes accablées par la longueur de la maladie, & cel-

les à qui il est survenu de grands chagrins, sont les plus sujettes à ces symptômes.

Les vaporeuses délirent souvent dans les attaques, elles perdent tout-à-coup la mémoire, la connoissance & le sentiment; ces facultés se rétablissent en un instant à la fin du paroxisme, sur-tout si le mal n'est pas invétéré. Les malades parlent souvent entre les dents, & quelquefois tout haut, elles répetent des choses dont elles avoient déja occupé leur imagination, ou des absurdités qu'elles se figurent & qu'elles craignent. Ce délire est sans fiévre avec un pouls obscur ou fréquent, un aspect cadavereux, &c. *Voyez* les Symptômes extérieurs.

Plusieurs vaporeuses entendent & comprennent tout ce qu'on leur dit pendant les grandes attaques, sans qu'elles puissent répondre; elles répetent tout ensuite sans en omettre la moindre circonstance. La tristesse de l'esprit, sur-tout s'il se fixe & s'attache à quelque idée, est un signe certain d'une manie ou d'une fureur pro-

chaine, tant dans les hommes que dans les femmes ; on devient d'abord taciturne, enſuite babillard, on croit voir des ſpectres, on ſe figure être des dieux, des rois, des coqs, &c. Ariſtote obſerve que ces malades ont preſque tous de l'eſprit ; j'en ai vu qui pendant les attaques ſe faiſoient admirer par des diſcours ſuivis & profonds, qui faiſoient des morales, & parloient de beaucoup de choſes, avec des connoiſſances infiniment ſupérieures à celles qu'ils avoient avant la maladie, & à celles qui leur reſtoient après leur guériſon. Si les vapeurs ſe manifeſtent par un délire ſourd, on a des ſenſations douloureuſes dans quelque viſcere, & l'on eſt dans un tel accablement, qu'on eſt obligé de verſer des larmes, ou qu'on a de l'empreſſement pour rechercher le ſilence. La honte, la pudeur hors de propos, la timidité, le déſordre de l'eſprit & des ſens, ſont des ſymptômes ordinaires dans ces maladies ; quelquefois les vaporeuſes démontrent ouvertement des paſſions tout oppoſées à ces dernieres, & à leur

tempérament ; on doit se rappeller qu'elles sont en délire ; je l'ai déja observé.

Si la mélancolie dégénere en manie, l'esprit se porte à des écarts affreux, & même à des extrémités funestes ; on se persuade que ces effets du désespoir sont ce que l'on a de moins affligeant à choisir ; on s'en fait des idées plus supportables que celles des horreurs qui les poursuivent sans relâche ; rien ne peut leur faire espérer de guérison. Plus on fait des efforts pour rendre ces malades tranquilles, plus on anime leur fureur, que la moindre chose excite & renouvelle. Ces symptômes arrivent principalement aux femmes qui ont eu des suppressions subites de leurs regles, ou de quelque autre écoulement habituel ; & aux hommes qui ont éprouvé de grands sujets de tristesse, qui ont appliqué pendant long-temps leur esprit à l'étude ou à d'autres choses difficiles, ou qui sont depuis long-temps en proie à cette maladie.

Tous les symptômes rapportés

dans ce Chapitre ſont communs aux femmes & aux hommes vaporeux, avec cette différence cependant qu'il y en a qui affectent plus généralement les ſens dans les hommes que dans les femmes ; leurs fonctions animales s'appeſantiſſent, la mémoire décline, & la raiſon s'affoiblit quelquefois à un point, qu'il eſt toujours très-difficile & ſouvent impoſſible de la rétablir. *Voyez* le Chap. X. de la troiſiéme Section de cette Partie ; cette matiere y eſt traitée plus au long.

CHAPITRE VI.

Symptômes des Affections vaporeuses qui se manifestent à l'extérieur.

LEs attaques de vapeurs commencent souvent par un froid aux parties extérieures de tout le corps; on le ressent principalement sur la tête; il est rare qu'il cesse avant la fin du paroxisme. On ressent aussi de cruelles douleurs dans tout l'extérieur de la tête, tantôt sur le devant, tantôt sur le derriere, & quelquefois aux yeux; il semble qu'on les arrache de leurs orbites. Les douleurs cruelles & ordinairement accompagnées de vomissemens considérables, se fixent souvent entre le crâne & le péricrâne dans la circonférence d'un pouce; c'est ce qu'on appelle le *clou hysterique*, mais souvent mal-à-propos; car il ne provient pas toujours de la matrice: la preuve est que les hommes en ont de semblables. J'ai vu, au milieu de ces douleurs, rire, chanter &

pleurer ſucceſſivement ſans aucun ſujet ; j'ai encore vu baver & cracher pendant pluſieurs jours ; le viſage & différens membres ſont attaqués de mouvemens convulſifs diſtincts & particuliers ; quelquefois le premier eſt pâle & d'autres fois il eſt rouge, de même que les lévres & les yeux ; ceux-ci tombent en convulſion, ils ſe contractent, ſe fixent, ſe renverſent ou ſe ferment. Les dents ſouffrent auſſi de vives douleurs, quoiqu'elles ſoient très-ſaines, les muſcles du cou ſont affectés de convulſions qui les tordent tellement, que bien des femmes en ont été en danger de ſuffoquer. Le ſein ſe gonfle ; on reſſent des douleurs aux cuiſſes & à la région des reins, elles ſont ſouvent inſupportables. On a vu la peau devenir mal-propre, rude, ridée, ſurtout aux coudes, aux genoux & aux articulations des doigts. Il ſurvient quelquefois des douleurs & des tumeurs aux mâchoires, au cou, aux épaules, aux mains, à la région des lombes, aux cuiſſes, aux jambes ; la tumeur paroît plus en celles-ci qu'aux

autres parties ; elle reſſemble aux tumeurs d'hydropiſie, on ne l'en diſtingue qu'en ce que l'impreſſion du doigt ne reſte pas ſur la tumeur vaporeuſe, que celle-ci eſt plus grande, plus étendue le matin que le ſoir, & que l'autre au contraire l'eſt plus le ſoir que le matin. D'ailleurs, la tumeur vaporeuſe n'a ſouvent lieu qu'en une jambe, & les hydropiques les ont toutes les deux affectées en même-temps. De cruelles douleurs au dos ſont un ſymptôme fréquent de cette maladie ; on devient tout-à-coup paralytique de quelque partie, un bras eſt privé de ſentiment & l'autre le conſerve, le pouls ſe ſupprime en un artere & le battement ſubſiſte à l'autre : tout revient après l'attaque dans l'état naturel. Toutes les parties où l'on a reſſenti des douleurs, reſtent tendres & ſenſibles au toucher, comme ſi elles avoient été fuſtigées ; cette ſenſibilité diminue & ſe perd peu à peu. J'ai vu des vaporeuſes reſſentir de vives chaleurs dans quelque partie, qui ſemblables à des flammes ſe portoient rapidement de membre en mem-

bre, & ſouvent d'un viſcere en un autre.

Preſque tous ces ſymptômes ſont familiers aux hommes mélancoliques; ils ſont fatigués par des douleurs de tête extérieures qu'on appelle *cephalalgies*, par des migraines & par des douleurs violentes de tête, cauſées par de vives contractions des muſcles & des fibres, qu'on appelle *clou*; ils ont encore des vertiges fréquens, des étourdiſſemens fâcheux, ils voient les objets doubles, leurs yeux ſont douloureux; il en eſt qui reſſentent une douleur ardente à la langue, ils crachent beaucoup, &c.

CHAPITRE VII.

Symptômes des Affections vaporeuses compliquées avec d'autres maladies.

ON connoît s'il y a complication d'affections vaporeuses, dans les maladies aiguës & dans les maladies chroniques, par la présence de quelqu'un des symptômes rapportés aux Chapitres précédens.

Une Demoiselle de 15 ans avoit la petite vérole avec des éruptions miliaires; la fièvre augmenta vers le quatriéme jour, elle devint violente; elle diminua dans cinq ou six heures: à peine eut-elle diminué, qu'il survint des mouvemens convulsifs dans tous les membres: de moment à autre la malade paroissoit furieuse, elle étoit tranquille dans les intervalles. Cette alternative fit soupçonner des vapeurs, on donna des remedes en conséquence, les accidens vaporeux cesserent.

Une Dame étant attaquée d'un mal de gorge avec inflammation, il lui

ſurvenoit tous les ſoirs des mouvemens convulſifs au côté gauche du cou, ils deſcendoient au bras & au pied du même côté, qu'ils agitoient rarement ſans qu'ils portaſſent ſur les viſceres. On voit très-fréquemment des maladies aiguës & chroniques compliquées de pareils ſymptômes : ils ſont ſouvent moins ſenſibles que ceux que je viens de rapporter, mais il ſe développe toujours quelque ſigne particulier qui en annonce le caractere ; c'eſt aux Médecins à ſçavoir les diſtinguer.

Il ſurvint à une Demoiſelle malade d'une fiévre maligne, un froid conſidérable qui dura pendant pluſieurs jours ; il venoit d'un principe vaporeux.

Les mouvemens convulſifs, les ſpaſmes & les douleurs des parties membraneuſes, doivent toujours faire ſoupçonner le concours des vapeurs ; car celles-ci ſont ſouvent une des principales cauſes de ces accidens, ſans qu'on s'en apperçoive. Cette négligence fait que la plupart des femmes paſſent la plus grande partie de leur

vie dans des langueurs qui leur en font perdre tous les agrémens. Outre les signes ordinaires des vapeurs qui en font connoître la complication avec d'autres maladies, j'en connois un qui ne m'a jamais trompé, surtout dans les femmes délicates. Je comprime avec la main la région épigastrique; s'il survient des bâillemens réitérés jusqu'à ce qu'on ait cessé la compression, on doit être assuré que la maladie est compliquée avec un principe vaporeux. Il y a peu de temps, que je vis une jeune Dame dangereusement malade d'un *hepatitis*, elle bâilloit dès que je posois de la main sur l'épigastre; je traitai cet *hepatitis* en conséquence de mes principes. Dès que la fiévre & les autres symptômes eurent cessé, le ventre se tendit, il prit un volume considérable; on craignit d'abord une hydropisie ou un épanchement de pus dans la cavité du bas-ventre: je ne pris pas le change, j'attribuai cette tension à un principe vaporeux, je fis mettre la malade dans un demi bain tiéde; son ventre diminua de la moitié, &

un ſecond le rétablit dans l'état naturel. Il y a bien des femmes qui, ſans être malades, ont très-fréquemment des ſymptômes vaporeux, ſur-tout au moindre exercice extraordinaire, à la moindre vivacité, à la moindre paſſion qu'elles ſe permettent, ou à la moindre violence qu'elles ſe font pour les ſurmonter. On les doit toujours regarder dans leurs maladies comme vaporeuſes, quand bien même elles n'en auroient pas d'autre ſymptôme. Il eſt des maladies qui n'ont pour principe qu'une cauſe vaporeuſe, & qui ne ſont autre choſe que des attaques de vapeurs qu'on pourroit aiſément confondre avec d'autres maladies qui ont à peu près les mêmes ſymptômes; j'en fais la différence au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

Comment on distingue les Affections vaporeuses d'avec les autres maladies qui ont des symptômes à peu près semblables.

LEs maladies qui ont des symptômes à peu près semblables à ceux des vives attaques de vapeurs, sont la syncope, la catalepsie, l'apoplexie, l'épilepsie, la léthargie, les accidens qui arrivent aux personnes empoisonnées, la passion iliaque, la néphrétique, le gonflement des jambes, &c.

Dans la syncope le pouls est supprimé, & la maladie est bien-tôt terminée par la mort ou par la santé : car la syncope ne dure guere plus d'un quart-d'heure, & le visage est pâle & défiguré. Dans les vapeurs, au contraire, il est rouge, ou il conserve quelque chose de naturel. Les attaques ou syncopes vaporeuses durent long-temps, & le pouls se fait ressentir, quoiqu'il soit petit, lent & languissant. Il faut cependant observer

que dans les grandes attaques de vapeurs, qui durent un, deux ou trois jours, & lorſque les femmes ſont priſes pour mortes, il n'y a point apparence de pouls, mais leur durée & les ſymptômes qui ont précédé, les diſtinguent ſuffiſamment de la ſyncope qui provient de tout autre cauſe.

Dans la catalepſie on a toujours froid, les yeux reſtent ouverts, & on n'entend rien; les malades demeurent roides & immobiles dans l'état où ils ſe ſont trouvés lorſque l'attaque les a ſurpris; ils marchent, s'ils ſont debout quand on les pouſſe; ils ne quittent pas ce qu'ils ont à la main, ils avalent ce qu'on leur met dans la bouche, &c. & le mal, après trois ou quatre jours, dégénere ordinairement en une folie dont peu guériſſent.

Dans les vapeurs, on conſerve ſouvent la chaleur naturelle, & on entend pendant l'attaque; on n'a point les yeux ouverts, & on ne garde pas la même attitude, à moins qu'on ne ſoit en ſyncope ou dans une convulſion générale; mais celle-ci n'a lieu que pendant très-peu de temps, elle

eſt même entrecoupée par des mouvemens convulſifs.

L'apoplexie eſt toujours accompagnée de ronflement, & on n'en revient guere ſans qu'un côté ou quelque membre n'en reſtent paralyſés ; pas un de ces ſymptômes n'a lieu dans les attaques de vapeurs ; le pouls dans l'apoplexie eſt toujours fort, mais dans les vapeurs il paroît ſouvent manquer ; dans celles-ci la reſpiration eſt imperceptible.

Les attaques épileptiques partent ſouvent de quelque partie du corps, d'un pied, d'une jambe, d'un bras, de la main, d'un doigt, &c. Le pouls ſubſiſte toujours dans ces attaques. Celles des vapeurs viennent par ſuffocation, & par un poids étouffant à la poitrine. Dans l'épilepſie on ne conſerve jamais de ſentiment, on en a ſouventdans les accès vaporeux, on entend ordinairement dans ceux-ci, & non pas dans l'autre. Après les attaques d'épilepſie on eſt plongé dans le ſommeil, & l'on ne voit plus de mouvemens convulſifs, du moins ſenſibles. Dans les vapeurs on reprend ſes ſens,

ou tout-à-coup ou peu à peu, les membres deviennent flexibles ſucceſſivement, on fait de grands ſoupirs, on rend une humeur par le vagin, & ſouvent des vents, je l'ai déja obſervé; on reprend bien-tôt la couleur naturelle, les forces ſont rétablies dans le même inſtant. Rien de tout cela n'a lieu dans l'épilepſie; au contraire, on reſte abattu, pâle, défiguré, ſouvent pendant pluſieurs heures, & même pendant pluſieurs jours. D'ailleurs les épileptiques ſont tous mal colorés; il paroît dans tous les temps ſur leur viſage, qu'ils ont quelque cauſe de maladie; au lieu que les vaporeuſes conſervent leur couleur naturelle, même dans les attaques, tout au plus elle eſt un peu flétrie dans celles-ci, mais cela n'arrive pas toujours.

Dans la léthargie on a la fiévre, & on n'en a jamais dans les vapeurs.

Parmi les accidens qui arrivent après avoir été empoiſonné, on a des douleurs, la couleur de la peau eſt jaune, les extrémités du corps & celles des ongles ſont livides; rien de cela n'arrive aux femmes vaporeuſes:

si elles ont des douleurs, on les distingue aisément de celles qui viennent de la corrosion occasionnée par les poisons.

La néphrétique vaporeuse differe de la néphrétique ordinaire par un vomissement de bile verdâtre. *Voyez* le Chapitre III. La passion iliaque, *Ibid.* Le gonflement des jambes, Chapitre VI.

On doit enfin distinguer de la mort, les longues attaques de vapeurs, même celles qui durent deux ou trois jours, comme je l'ai déja observé. Il est difficile de faire cette différence, cependant il faut prendre toutes sortes de précautions pour ne pas enterrer des personnes vivantes, comme il n'est arrivé que trop souvent. On tâche de découvrir le mouvement de l'artere; mais il est des femmes en qui le pouls ne se fait pas sentir en mettant même la main sur le cœur. On a cependant trois moyens pour connoître si l'on respire: un brin de coton, un miroir, un verre plein d'eau approchés de la bouche & du nez; quand bien même par tous ces moyens on ne

découvriroit pas de ſigne de vie, on ne doit pas enterrer une femme vaporeuſe avant le quatriéme jour ; il faut attendre que le corps commence à ſe corrompre. Les vapeurs ſont ſouvent compliquées avec d'autres maladies. J'en ai parlé au Chapitre précédent, & j'en parlerai au Chapitre IV. de la ſeconde Partie.

SECTION SECONDE.

CAUSES ELOIGNÉES DES AFFECTIONS vaporeuſes, ou cauſes qui diſpoſent à cette maladie.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'on entend par cauſes éloignées des Affections vaporeuſes.

IL n'eſt pas de maladie chronique dont la cauſe n'ait été préparée inſenſiblement & de longue main, ou par la mauvaiſe diſpoſition du tempérament des malades, ou par quelque vice héréditaire, ou enfin par l'abus de quelqu'une des ſix choſes non naturelles. On entend par choſes non naturelles, l'air, la boiſſon & les alimens ſolides, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les excrétions trop abondantes, en trop petite quantité, ou ſupprimées, & les paſſions de l'ame. Les vapeurs, tant celles des

femmes que celles des hommes, peuvent provenir de toutes ces cauſes, qui produiſent peu à peu, ou un dérangement général dans les femmes, ou des vices locaux d'où dépendent tous leurs accidens. Ce dérangement & ces vices locaux ſont autant de nouvelles cauſes que j'appellerai *prochaines*, parce que c'eſt d'elles que partent tous les ſymptômes des vapeurs. Ces mêmes cauſes les reproduiſent, les multiplient & les perpétuent, ſur-tout ſi l'on continue d'abuſer des cauſes éloignées.

CHAPITRE II.

Tempérament : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

LE tempérament en général eſt une diſpoſition naturelle des liquides & des ſolides, ſuite conſtante du concours & de la proportion qui ſe trouve entre ces deux puiſſances, & qui en regle la force, la foibleſſe, l'énergie & l'activité. On voit par-là que

les tempéramens souffrent une infinité de différences qui sont déterminées par les qualités différentes des liquides, & par les différens dégrés de force, de molleſſe, de ſenſibilité & d'irritabilité des ſolides. Il eſt des tempéramens qui annoncent la ſanté, la hardieſſe, l'audace, &c. Il en eſt d'autres qui portent un caractere inſéparable de débilité, de foibleſſe, de timidité, &c. Les premiers ſont robuſtes & vigoureux, ils paroiſſent d'abord devoir braver tous les abus; les autres ſont altérés par le moindre excès, leur délicateſſe exige toutes ſortes de ménagemens; les moindres irrégularités (ſur-tout quand on en abuſe) les affectent, les dérangent & préparent inſenſiblement les cauſes prochaines des maladies chroniques, & une ſource de langueurs qui ne finiſſent ſouvent qu'avec la vie; ſur-tout ſi l'on néglige de ſe procurer les ſecours qui conviennent pour ſe remettre ſur les voies de la nature. Je ne parle ici qu'en général des tempéramens les plus propres aux affections vaporeuſes: ſi l'on veut être inſtruit

ſur leurs différences, on peut avoir recours aux Ouvrages des anciens Médecins ; ils ont épuiſé cette matiere.

Les femmes blanches, dit Hippocrate, ſont plus humides & plus délicates que les brunes & les noirès ; celles-ci ſont plus fortes & plus robuſtes que les autres ; celles qui tiennent le milieu entre l'une & l'autre couleur, en partagent les avantages & les inconvéniens. Il eſt des conſtitutions débiles que l'on tient de la nature, il n'eſt pas poſſible de les réformer ; c'eſt donc mal-à-propos qu'on accuſe ſouvent les femmes d'avoir donné lieu à des incommodités, qui ſont les ſuites inſéparables de leur tempérament. Il en eſt d'autres qu'on doit à l'éducation ; les femmes qui habitent les grandes Villes, les riches, celles qui ont été élevées dans la molleſſe, ſont délicates, foibles, valétudinaires; s'il en eſt qui affectent dès leur tendre jeuneſſe des incommodités à la mode, elles obſervent des ménagemens d'uſage, toujours ſuivis de l'oiſiveté & d'un régime pernicieux. Il

s'enſuit de-là que l'eſprit ſe fait une habitude de ces idées, que les fonctions du corps ſe dérangent inſenſiblement, & qu'on devient enfin malade. C'eſt le fruit ordinaire de la tendreſſe déplacée des parens, & des coutumes abuſives reçues & adoptées toujours mal-à-propos. Après une telle éducation & des abus ſi déplacés, le genre nerveux, ſur-tout dans les femmes, reſte lâche, foible, délicat & ſenſible, il ne fait ſes fonctions qu'à demi; la moindre choſe l'agace, l'irrite & lui cauſe des mouvemens irréguliers; il en ſurvient inſenſiblement de mauvaiſes digeſtions, des engorgemens dans les viſceres, des troubles dans les ſecrétions, des excrétions irrégulieres, des obſtructions, & enfin des vapeurs, des phthiſies, &c.

Il n'en eſt pas de même des femmes de la campagne; accoutumées à l'exercice & au travail, elles ſont plus robuſtes dans un âge avancé, que les femmes délicates des Villes ne le ſont dans leur jeuneſſe. On voit par-là que les maladies ſont nées des déſordres de la ſociété; on les connoît à peine chez

chez les Sauvages : de ſorte que la privation de toutes les commodités que nous croyons ſi néceſſaires, ſont les principales cauſes de leur ſanté & de leur conſervation. Les uſages d'une éducation délicate ſeroient autant de ſupplices pour eux, & autant de cauſes de maladies & de langueurs, car les tempéramens les plus robuſtes ſuccomberoient à ces abus.

On n'a pas oui dire que les femmes des anciens Scythes fuſſent ſujettes aux vapeurs : elles étoient toutes élevées à l'exercice des armes, elles ſervoient dans la Cavalerie, & ne ſe marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis. Hippocrate nous l'apprend.

Les hommes deviennent vaporeux comme les femmes lorſque leurs nerfs perdent leur fermeté naturelle ; il arrive quelquefois qu'ils ſont foibles par une ſuite du tempérament, mais ils le deviennent le plus ſouvent par la débauche, par l'épuiſement, par l'oiſiveté, la contention d'eſprit, &c. J'ai vu pluſieurs de ces hommes hypocondriaques qui avoient les mêmes accidens que les femmes vaporeuſes

dans leurs plus vives attaques ; il leur sembloit qu'une boule s'élevoit du bas ventre ; ce symptôme étoit suivi d'étranglement, de suffocation, de convulsions, &c.

Il n'y a que peu de temps que je voyois un homme d'environ trente ans à qui il survenoit assez fréquemment des mouvemens convulsifs avec froid à la plante des pieds ; ils suivoient tout le corps jusqu'au gosier, où ils se fixoient en y faisant une compression suffoquante : il en perdoit totalement la parole ; il portoit à tout instant la main à la partie supérieure de la poitrine pour indiquer l'endroit où il souffroit.

Je ne suis pas le seul qui ait fait de pareilles observations ; on en voit de semblables dans des Auteurs célebres. Ces accidens arrivent moins souvent aux hommes qu'aux femmes ; celles-ci sont naturellement moins robustes qu'eux, & moins sujettes à fortifier leur tempérament par l'exercice : cependant les maladies des deux sexes paroissent devenir communes à l'un & à l'autre. Seneque l'avoit déja remar-

qué à Rome. Les femmes, dit cet Auteur, qui prennent les habitudes des hommes, qui partagent leurs excès dans le régime, & qui imitent leur façon de vivre, contractent leurs maladies. On ne voyoit pas du temps d'Hippocrate des femmes chauves, goutteuſes, &c. au lieu que du temps de Seneque, ſous l'Empereur Neron, le nombre en étoit grand. Si les femmes ont contracté les maladies des hommes, en prenant leur façon de vivre, il n'eſt pas ſurprenant que certains hommes aient contracté les maladies des femmes après en avoir pris les habitudes, & fait tous leurs efforts pour réduire leur tempérament à la délicateſſe de celui du beau Sexe.

CHAPITRE III.

Incommodités ou maladies héréditaires: causes éloignées des Affections vaporeuses.

J'Ai rapporté ailleurs d'après Hippocrate, que les maladies héréditaires se transmettent avec la semence & le lait ; l'une & l'autre influent beaucoup sur le tempérament des enfans; bien plus, il en dépend. Des parens valétudinaires, mous, lâches & débiles, n'engendrent pas des enfans robustes ; s'ils le paroissent pendant quelque temps, c'est que la nature a fait tous ses efforts, c'est qu'elle a épuisé ses forces : aussi les voit-on bien-tôt attaqués des mêmes maladies, & affligés des mêmes incommodités dont ils ont nourri le principe pendant leur jeunesse, avec ce désavantage qu'il a pris de nouvelles forces en ne se développant que plus tard. Ce sont enfin des phthisies, des scorbuts, des lepres, des gouttes, des écrouelles, &c. & j'ose le dire, des

affections vaporeuſes qui les aſſailliſſent de toutes parts.

Un pere hypocondriaque dont les viſceres obſtrués auront depuis longtemps troublé les digeſtions, interrompu les ſecrétions, dépravé les récrémens, &c. ce pere dont le genre nerveux, & le ſuc qui en entretient la ſoupleſſe, qui en facilite les fonctions, auront ſenſiblement dégénéré, pourra-t-il avoir des enfans qui ne participent pas aux mêmes vices? Comment la nature les garantiroit-elle des effets du principe qui les a formés? Ariſtote décide avec raiſon que la ſemence vient de toutes les parties du corps; elle en eſt comme la quinteſſence: il faut donc qu'elle participe aux bonnes & aux mauvaiſes qualités de ces parties, & qu'elle les communique à ſes productions; ce qui vient d'un principe doit en retenir les qualités: c'eſt un axiome reçu.

Willis rapporte pluſieurs obſervations de filles tourmentées d'affections vaporeuſes les plus violentes qui leur venoient par ſucceſſion de leurs parens, on me diſpenſera de répéter cet Auteur.

Une mere dont les infirmités auront succédé à une jeunesse passée dans l'oisiveté, à une façon de vivre plus propre à satisfaire le goût, à exciter & nourrir les passions, qu'à former des membres & des viscères capables de fournir aux fonctions de la nature, pourroit-elle nourrir dans son sein un enfant bien conditionné ? Et quel moyen de garantir celui-ci de ces causes fécondes d'incommodités confondues avec sa premiere nourriture ?

Les femmes qui depuis leur jeunesse ont été sujettes aux vapeurs, sont pleines d'obstructions, elles digerent mal ; leur suc nerveux a dégénéré sensiblement, le concours des principes des liquides ne se soutient pas, leurs nerfs sont d'une sensibilité & d'une délicatesse qu'on ne peut pas exprimer ; tout les agace, tout les irrite & les met dans le désordre. Dans les unes, les évacuations nécessaires deviennent trop abondantes, ou bien elles se suppriment, ou la matiere qui les fournit est pervertie ; dans les autres, ce sont des évacuations contre nature qui forment des obstructions

ou des ulceres dans l'uterus, dans le vagin, qui concourent à déranger de plus en plus la maſſe des liquides, & à accomplir le déſordre du genre nerveux. Si les femmes conçoivent dans cet état, leurs enfans participeront infailliblement à la qualité des ſubſtances qui leur ont donné l'être, qui ont formé leurs membres, & nourri leurs viſceres; ils ſeront ſujets aux mêmes incommodités, ou à d'autres qui tiendront toujours de la nature de celles de leurs parens. Hippocrate connoiſſoit cette doctrine: il nous a appris le premier que les aveugles engendrent des aveugles, que les goutteux engendrent des goutteux, &c. Il en eſt de même des maladies qui n'étoient pas connues dans l'ancienne Médecine; je puis ajouter que les affections vaporeuſes doivent être compriſes dans la claſſe des maladies héréditaires, ſurtout depuis qu'elles ſe ſont multipliées, & qu'elles ſont devenues comme générales ou endémiques, en certains Pays, dans les grandes Villes, & dans les Hôtels des gens riches.

Un Auteur de nom nous rapporte

les trois observations suivantes :

Un enfant qui n'avoit que deux ans avoit des inquiétudes continuelles, des vapeurs & des spasmes qui agitoient différentes parties. Une fille de trois ans étoit dans un mouvement presque continuel avec des vapeurs. Une fille de dix ans, née d'un pere sujet à cette incommodité, étoit depuis le berceau dans des mouvemens convulsifs de toutes les parties de son corps.

Les enfans héritent aussi des maladies de leurs nourrices ; le lait forme leur tempérament, & il fournit à l'accrétion de leurs parties. Cet aliment les rend robustes quand il est bien conditionné, qu'il n'a pas de vice ni aucun mauvais principe qui en altere la qualité ; mais il transmet aux enfans les maladies & les incommodités des femmes qui le fourniſſent ; & l'on voit souvent, par ce moyen, périr des familles entieres par des infirmités héréditaires, quoique leurs parens soient sains & sans reproche. J'ai parlé plus au long des maladies héréditaires dans mon Livre d'Observations de Médecine.

CHAPITRE IV.

Air, cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

L'Air eſt commun à tous les hommes; il eſt la cauſe de la vie & de la mort, le principe, dit Hippocrate, du ſentiment & du mouvement. Cet élément eſt dans un continuel concours avec toutes les puiſſances de notre corps, il en ſoutient l'action, il la rétablit; il eſt enfin une condition néceſſaire à l'exiſtence de tous les animaux; je l'ai expliqué ailleurs.

Ces propriétés générales de l'air ſe particulariſent à l'infini, non-ſeulement ſur les animaux, mais encore ſur tous les autres êtres; ceux-ci ne ſont pas de mon ſujet, je ne m'étendrai que ſur les premiers.

L'air concourt à former de bons ou de mauvais tempéramens; il influe ſur la taille, ſur les traits du viſage, ſur le teint, ſur le naturel, ſur les mœurs, &c. toutes ces choſes varient ſelon la différence de l'air dans des

pays différens. Les saisons sont toujours égales & constantes en Asie, le ciel y est toujours serein; de-là vient que les animaux y sont mieux nourris & plus fertiles qu'ailleurs; les hommes y sont d'un tempérament robuste, leur grace & leur taille les distinguent avec avantage des peuples des autres climats: il en est de même de tous les animaux, de la fertilité & des productions de la terre. A mesure que de cette partie du monde on avance vers l'Europe, les saisons varient & le temps devient de plus en plus inconstant; on s'en apperçoit bien-tôt par les irrégularités du terrein, par les variétés sensibles dans les animaux, les fruits, &c. Les femmes Egyptiennes sont très-fécondes, celles de Scythie ne le sont presque point.

L'Afrique abonde en bêtes féroces, elles y sont d'une taille énorme: il en est très-peu dans la Scythie, elles y sont très-petites. Les pêches sont un poison en Perse, en Europe elles sont un mets exquis. La Tarentule est venimeuse en Italie, elle ne l'est point ailleurs. Les productions des pays froids

ſont différentes de celles des pays chauds : les habitans des premiers ſont plus robuſtes que ceux qui habitent les autres, ils ſupportent mieux le travail, la faim, les peines, les fatigues : ceux des pays chauds ſont plus actifs, ils ont l'imigination plus vive, & ils ſe livrent plus à toutes les paſſions. J'ai obſervé ailleurs que, généralement parlant, les peuples de l'Europe ſont robuſtes & infatigables; que les habitans du Nord forment des nations belliqueuſes, & les Africains des Légions timides. Les Phaſiens ſont d'une grande taille, celle des Polonois & des Pruſſiens eſt avantageuſe, celle des François eſt médiocre, & les Norvegiens ſont extrêmement petits. Le naturel farouche des peuples du Nord s'eſt adouci dans les pays méridionaux qu'ils ont conquis, & les peuples polis de ces dernieres Contrées deviennent rudes & groſſiers, s'ils font leur patrie des pays ſeptentrionaux. La figure, le teint des hommes éprouvent les mêmes changemens; les faces Européennes, les Aſia-

tiques, les Grecques, les Chinoises sont caractérisées. Cette diversité de traits, de couleurs, de tailles, de mœurs, &c. dans les différens peuples ne dépend point de la propagation de la même tige respective: on sçait par expérience que la transplantation change la grandeur & la forme des plantes & des animaux, ou elle les fait périr; cela ne peut provenir que de la différence de l'air dans les différens climats.

L'air de l'Amérique dans les climats chauds de ce continent est corrosif, il consume les pierres & les métaux; dans la Calabre l'air contribue à former la manne dont on se sert en médecine. Les Scorpions qui sont si fréquens en Afrique, meurent dès qu'ils approchent de la terre d'une Isle qui est près de Carthage. Les Chiens meurent dans une Isle de l'Arabie dès qu'on les y a transportés, & les Liévres dans l'Isle d'Itaque: on ne voit pas dans l'Afrique des Ours, des Sangliers, ni des Chevres; les forêts du Nord en sont remplies. Les Cochons ne vivent pas dans l'Arabie, ils sont

très-communs en Europe ; on n'a jamais vu des Corneilles à Athenes. Il en eſt de même des poiſſons & des végétaux. *Voyez* ma Diſſertation ſur les ingrédiens de l'air.

Les maladies varient auſſi ſelon la différence de l'air des différens pays, des différens climats, des Provinces même & des Villes.

Rien de plus fréquent que le ſcorbut à ceux qui ſont expoſés à l'air de la mer. Les maladies populaires de *Java* ſont une eſpece de paralyſie, appellée par les habitans de cette Iſle & de quelqu'autre pays des Indes orientales, *Biberium*. Les diarrhées, les dyſſenteries & pluſieurs maladies du foie, ſont communes & fatales dans les Indes Orientales. On devient aveugle, ou la vue s'affoiblit bientôt ſur les côtes des Iſles Amboines & Moluques ; on en guérit en changeant d'air. Les Yaws ravagent très-ſouvent les contrées de l'Afrique près de la Ligne ; cette cruelle maladie diminue & ceſſe enfin à meſure qu'on approche d'un climat tempéré. Le pian eſt très-fréquent au Golfe du Mexique.

*

L'air qu'on respire au *Bander-Abassi* est mortel, sur tout aux étrangers ; ils ne peuvent pas s'y accoutumer, ils meurent dans peu d'années. Les peuples de ce pays sont toujours maigres, & leurs forces déclinent dès l'âge de trente ans. Les jeunes gens qui arrivent à l'Isle de *Saint-Thomé*, avant que leur taille soit formée, demeurent dans le même état où ils sont au moment de leur descente, sans croître davantage, & ils doivent s'attendre à une mort prochaine. Il regne au Fort *Saint-Georges* des indispositions inflammatoires, des fiévres, des phrénésies. Des jaunisses rebelles sont très-fréquentes le long de la mer Caspienne & vers les Lagunes de Venise. La lépre, les maladies pestilentielles & la peste même sont endémiques en Egypte, & les convulsions aux Indes Orientales.

L'air des marais occasionne la phthisie ; il cause aussi des maladies aiguës très-dangereuses, sur-tout lorsqu'ils se dessechent. Les fiévres épidémiques sont fréquentes dans les lieux bas, où l'air est chargé de vapeurs. Il regne

dans les lieux qui ſont au voiſinage des mines, des aſthmes, des cachexies, des gonflemens de pieds & des jambes, des chûtes de dents, des ulceres aux gencives, des douleurs aux articulations, des bouffiſſures de tout le corps, des coliques, des tremblemens des membres, des vertiges, des apoplexies, des paralyſies, des atrophies; ces maladies different ſelon la nature des minéraux dont les exhalaiſons ſe répandent dans l'air.

L'air des grandes Villes ne convient pas aux poumons comme celui de la campagne; le premier eſt contraire aux enfans; on ne peut le ſupporter que par l'habitude. On voit peu de pulmonies dans les pays où l'air eſt modérément ſec & chaud. La conſomption eſt très-fréquente en Angleterre, on en guérit ſouvent en changeant d'air & de climat. Il n'eſt preſque pas d'année qu'il ne ſurvienne à Londres des fiévres avec des charbons, des bubons; il y en a beaucoup de pourprées. La fiévre violente qui eſt endémique en Hongrie, eſt particuliere à ce Royaume; c'eſt pourquoi

on l'appelle *fièvre de Hongrie*. La conſtipation eſt une maladie très-fréquente à Rome. On voit à Paris un nombre d'enfans noués; on connoît à peine cette maladie dans les Provinces méridionales de la France. La petite vérole y eſt peu dangereuſe, à moins qu'elle ne ſoit compliquée avec quelqu'autre maladie épidémique, & elle eſt preſque toujours funeſte à Paris. On ne voit preſque pas dans ces Provinces, ni ſcorbut, ni affections ſcorbutiques, mais l'un & l'autre ſont très-fréquens dans la Capitale. Le ſcorbut eſt fréquent à Sens & à Auxerre, il s'y manifeſte par une ſuppuration qui ſe fait aux talons ou aux orteils; à Rouen il eſt dartreux & éréſipellateux; à Fiſmes, à Hermeux, à Reims il eſt cancereux, &c.

On voit communément à Orléans des coliques & des ſquirrhes. Les gouettres ſont familiers dans les Pyrenées & aux Alpes. Dans le Poitou la lepre a pris la place de la colique qui porte le nom de cette Province. En Touraine rien de plus commun que les hernies. Les affections

vaporeuſes ſont répandues dans tout le Royaume, ſur-tout parmi les femmes qui jouiſſent des commodités de la vie ; mais on ne les voit pas ailleurs auſſi fréquentes qu'à Paris & à Rouen. L'air de ces Villes eſt très-propre à produire des affections nerveuſes, & d'autres incommodités qui affligent le beau Sexe, mais la façon de vivre y contribue beaucoup ; j'en parlerai dans la ſuite de cet Ouvrage.

Les généralités de l'air ſe particulariſent, quant à leur effet, ſelon les tempéramens & ſelon l'habitude ; telles perſonnes ſe trouvent bien dans une atmoſphere que d'autres ne ſçauroient ſupporter ſans languir. Combien de malades guériſſent par le ſeul changement d'air ? Quelques hypocondriaques ſe portent bien pendant que le temps eſt clair & ſerein, & retombent dans leur mélancolie & dans leurs inquiétudes dès qu'il ſurvient des brouillards, ou que le temps eſt couvert de nuages.

Comment l'air n'influeroit-il pas ſur le corps des animaux, puiſqu'il

influe sensiblement sur l'esprit & sur les passions ? Les personnes délicates sont alternativement joyeuses, tristes, vives, abattues, dans l'espérance ou le désespoir, selon la différence du temps. Il en est de même de l'imagination & du jugement. Les gens de Lettres s'apperçoivent tous les jours de cette différence ; dans certains tems ils sont portés pour le travail, il fait tout leur plaisir ; dans d'autres ils ne sçauroient s'appliquer, ni fixer leurs idées ; elles se refusent à tous les efforts qu'ils font pour leur donner une suite. Jamais cette variété de l'esprit ou cette dépendance du temps n'a été marquée comme dans Milton ; son génie brilloit des plus vives couleurs depuis le mois de Septembre jusqu'à l'équinoxe du printems ; mais dans tout autre saison il restoit dans une parfaite inertie : il falloit nommer Milton pour le faire connoître. On a vu nombre d'exemples à peu près semblables ; si l'on y faisoit attention, on en verroit de très-fréquens.

Les femmes vaporeuses & les hommes mélancoliques ont naturellement

le genre nerveux d'une ſenſibilité marquée, ou ils le rendent tel par des excès. Puiſque l'air porte ſenſiblement ſur le corps & l'eſprit, il n'eſt pas ſurprenant que quand il eſt empreint des parties irritantes, quand il n'eſt pas libre, ou que ſon reſſort eſt relâché, il porte ſur de tels tempéramens, qu'il les dérange, & qu'il prépare de loin des cauſes de roideurs, de tenſions, de criſpations, ou de relâchemens, cauſes ordinaires des vapeurs ; on le verra dans le détail des cauſes prochaines de ces maladies.

CHAPITRE V.

Abus des alimens, cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

L'Auteur de la Nature a impoſé aux hommes la loi de ſe nourrir d'alimens, pour ſe conſerver & réparer les pertes inſenſibles qui ſe feroient des parties de leurs corps ; il a donné en même temps la connoiſſance des ſimples propres à produire cet effet ; ils étoient analogues à notre

ſubſtance, ils ne pouvoient que l'entretenir & la réparer ſans la détruire. Pendant qu'on ſe conduiſit par la ſageſſe de ces Loix, on ne connut pas les maladies ni les langueurs de la vie; la vieilleſſe n'étoit point à charge, on conſervoit ſes forces pendant ſept à huit cens ans & au-delà; on ne mouroit enfin, que parce que c'étoit une néceſſité. Les hommes s'écarterent de cette vie ſimple à meſure qu'ils écouterent leurs paſſions; ils firent inſenſiblement des découvertes pernicieuſes d'alimens propres à flatter le goût, ils les adopterent. Ces fatales découvertes ſe ſont multipliées peu à peu, leur uſage a augmenté les paſſions, les paſſions ont exigé des excès; les uns & les autres ont introduit le luxe; & la découverte des grandes Indes a fourni des moyens propres à le nourrir & à le porter au point où il eſt dans ce ſiécle.

La premiere date des maladies eſt preſque la même que celle du changement, du mêlange des mets & des excès qu'on en a fait. Elles les ont augmentées ſelon le progrès de ces abus,

& la durée de la vie des hommes a diminué dans la même proportion ; de ſorte qu'aujourd'hui les deux tiers du genre humain ne ſont que naître & mourir. S'il en eſt de ceux-là dont la mort épargne les jours, des langueurs continuelles la font ſouvent deſirer. Ces réflexions me méneroient trop loin ſi je voulois les approfondir, je paſſe à l'effet des excès dans les alimens en général.

Il ſe fait continuellement des pertes de nos liquides & de nos ſolides, je l'ai déja obſervé. Si ces pertes n'étoient pas réparées, l'extinction de nos corps ſuivroit de près leur exiſtence. L'eſtomac & les premiers inteſtins ſont les principaux organes qui préparent les alimens, qui les digerent & les rendent propres à être convertis & aſſimilés à notre ſubſtance. Ils font un extrait de ces alimens, ils en ſéparent la quinteſſence, qui ſe mêlant enſuite avec le ſang & la lymphe, eſt diſtribuée par les loix conſtantes de l'économie animale dans les différentes parties où elle devient néceſſaire. Là

elle entretient les os, les cartilages, les ligamens, &c. ici elle répare des chairs, ailleurs elle augmente les récrémens, ou elle en soutient la qualité & les rend propres à fournir à leurs fonctions. On conçoit par cette théorie que le chyle qui provient des alimens dont nous nous nourrissons, doit être conforme à notre nature, puisqu'il doit avoir sa part dans notre existence, former nos parties, concourir à leurs fonctions, &c. Pour obtenir des alimens un chyle conforme à notre substance, il est nécessaire que l'estomac les digere avec liberté, qu'ils soient simples, doux, de la nature de notre sang, de nos chairs, &c. non pas d'une nature propre à irriter, à troubler les fonctions, à y porter le désordre, & enfin à les détruire. Il faut à cet effet éviter d'en user avec excès, se rapprocher du choix que nos premiers peres en faisoient, & éviter avec soin l'usage des épiceries, des aromats, des salures, plutôt propres à embaumer les corps morts qu'à conserver les vivans & à faire leur nourriture.

Si l'on ſurcharge l'eſtomac d'alimens, ce viſcere ne ſçauroit les digérer qu'imparfaitement ; le chyle qui en réſulte eſt épais, mal conditionné & chargé de parties crûes, qui devenant étrangeres dans la maſſe des liquides, mettent le trouble & le déſordre dans toutes les fonctions. Un tel chyle ne ſçauroit réparer nos pertes : s'il eſt poſſible qu'il les répare, que devons-nous attendre de ces organes tiſſus en partie de ſubſtances qui ne tiennent pas de leur nature ? On réſiſte pendant quelque temps à des excès de cette eſpece ; cependant on a vu des gens d'un tempérament robuſte tomber dans des maladies graves, pour avoir commis une ſeule fois des excès dans le régime. Galien ſe permit pendant ſon adoleſcence quelque liberté à table, il lui en ſurvint une fiévre lente dont il ne guérit que vers ſa vingt-cinquiéme année, après s'être ſoumis à un régime convenable ; il devint enſuite la lumiere de la Médecine de ſon temps. Ces excès forment inſenſiblement des humeurs lentes, mal digé-

rées, étrangeres à nos liquides, qui font obſtacle à leur circulation dans les capillaires ; les fibres des ſolides en ſont débilitées ; les digeſtions ſe pervertiſſent, le chyle n'eſt plus conditionné ; il en ſurvient des ſtaſes, des arrêts dans les vaiſſeaux, ſource toujours féconde de différentes incommodités, d'amaigriſſemens, de langueurs, d'obſtructions, de fiévres lentes, d'hydropiſies, & d'engorgemens dans les viſceres de l'abdomen. C'eſt de-là que proviennent la mélancolie des hommes, les pertes blanches des femmes, & tous les accidens qui produiſent des vapeurs rebelles qu'on ne ſçauroit guérir ſans en avoir détruit la cauſe.

La nourriture des peuples qui habitent les campagnes de nos Provinces, approche de celle de nos premiers peres ; elle eſt ſimple, unie, frugale, elle forme & entretient des membres robuſtes, propres à l'exercice & au travail. On ne voit preſque pas chez ces gens heureux les maladies chroniques, les langueurs, les mélancolies, ni des femmes vaporeuſes ;

ſi

ſi dans les Villes on s'aſſujettiſſoit à ce régime, on n'y ſeroit pas expoſé à ces maladies. Les peuples des Provinces ne font pas mêlange de leurs alimens, ils n'en confondent pas enſemble pluſieurs eſpeces différentes, propres à fournir à leur chyle des principes oppoſés & à troubler les fonctions de la nature. Les pertes de ſubſtance de ces gens ſobres ſont réparées ſelon des loix conſtantes; leurs fibres conſervent cette force & cette élaſticité qu'elles tiennent, en forme de ſucceſſion, de pere en fils. Il eſt rare qu'ils ſouffrent des indigeſtions, parce que leur eſtomac, toujours en force, n'eſt jamais ſurchargé d'alimens étrangers; il ne connoît que ceux que l'habitude lui a rendu naturels. Si ce viſcere eſt affoibli par les pertes que cauſe l'exercice & le travail, des ſenſations de beſoin donnent le ſignal de la néceſſité d'un repas frugal; il ſemble que chez de tels peuples toutes les fonctions du corps ſoient réglées par la nature. Peut-on en dire autant des gens riches, puiſque la nature ne ſe montre en eux que pour

être le plus souvent assujettie à des excès ou à des abus qui la déconcertent & qui l'accablent ? Rien n'est plus efficace pour préserver des maladies que l'uniformité de régime, & l'usage d'alimens simples de la même nature, & propres à concourir au même effet. Il faut d'ailleurs avoir égard à la portée de l'estomac & le ménager avec soin ; ce viscere ne sçauroit être mis tous les jours, sans danger, à de nouvelles épreuves.

Tout ce que j'ai dit sur le régime est d'après les observations des anciens Maîtres en Médecine ; avec quel fondement ne déclameroient-ils pas aujourd'hui contre l'usage d'une multiplicité infinie de ragoûts chargés de toutes les épiceries & de toutes les drogues aromatiques que les Indes nous fournissent ? Les maladies, il est vrai, étoient déja fréquentes avant la découverte de ce pays ; mais, en général, elles l'étoient bien moins que dans ce siécle; elles étoient aussi moins dangereuses & moins funestes.

Toutes les viandes salées, épicées, aromatisées, fumées, &c. sont pro-

pres à irriter les fibres de l'eſtomac, à les tendre, à les roidir, & à s'oppoſer à la liberté des fonctions de ce viſcere. Ces ingrédiens paſſent dans le ſang, ils en changent le tiſſu & en diſſipent les parties les plus actives. Ils irritent les fibres des capillaires, ils les criſpent & forment des obſtacles à la circulation des liquides dans leurs calibres ; de-là les ſtaſes, les arrêts qui forment des engorgemens lymphatiques & quelquefois ſanguins. Tout cela eſt propre à préparer tantôt des phlogoſes, des inflammations prochaines, des petites véroles, des rougeoles, des fiévres érésipellateuſes, putrides, ou malignes & pleines de danger ; tantôt (lorſque la lymphe & le ſuc nerveux ſont principalement intéreſſés) on en voit naître des gouttes, des rhumatiſmes & un nombre d'autres maladies chroniques nerveuſes, ſur-tout des vices ſcorbutiques ; des pertes blanches & différens déſordres dans les viſceres de l'abdomen des femmes, qui conduiſent à des langueurs, à des hydropiſies, & à des vapeurs les plus rebelles.

On doit porter un jugement à peu près semblable, de l'usage trop fréquent des alimens succulens, du jus, des pâtisseries, des confitures acides, âcres, &c. chargées de sucre. Ces alimens épaississent le sang, ils l'engourdissent, ils en rallentissent la circulation dans les capillaires, ils alterent tous les récrémens; de-là les mauvaises digestions, les engorgemens dans les viscères du bas-ventre; il s'ensuit, dans les femmes, des pertes contre nature, ou des suppressions obstinées, qui deviennent la cause prochaine de leurs affections nerveuses; je l'expliquerai dans son lieu.

CHAPITRE VI.

Abus des différentes boissons en usage, cause éloignée des Affections vaporeuses.

L'Eau a été de tous les temps la boisson la plus naturelle, c'est elle qui favorise le plus la digestion des alimens; la nature l'a choisie pour tous les animaux, comme la plus pro-

pre pour ſeconder ſes fonctions. L'eau faiſoit la ſeule boiſſon de nos premiers peres, elle concouroit avec la ſimplicité des autres alimens, à les rendre forts, robuſtes, & à prolonger leur vie juſqu'à pluſieurs ſiécles. Voyez le choix qu'il faut faire des différentes eaux, Partie II, Section II, Chapitre III. L'effet de la boiſſon doit être de délayer, de diſſoudre les alimens, de leur ſervir de véhicule, de diviſer le chyle, de le rendre coulant, propre à circuler dans les plus petits vaiſſeaux, & d'en déterminer le ſuperflu par la voie des urines. Quelle que ſoit la boiſſon dont on uſe, il n'y a que ſes parties aqueuſes qui faſſent ſur le chyle l'effet de diſſolvant; toutes les autres parties de la bierre, par exemple, du vin, de l'eau-de-vie, des autres liqueurs ſpiritueuſes doivent être regardées comme des ingrédiens chauds cordiaux, &c. mêlés avec l'eau qui leur ſert de véhicule; c'eſt pourquoi ils ſont plus ou moins ſalutaires ou nuiſibles, ſelon leur nature, leur force, leur activité, &c.

La nature n'a pas deſtiné à l'uſage

des hommes ces liqueurs fortes, ces boissons faites par la main de l'art, toutes chargées d'esprits. Le vin fait aujourd'hui la boisson la plus à la mode; on s'en sert à la place de l'eau. Son usage, quand on en abuse, enflamme le sang, cause des fièvres ardentes, des pleurésies, des petites véroles, des rougeoles, la goutte, la pierre, des rhumes, des asthmes & toutes sortes de maladies chroniques; il porte principalement sur le genre nerveux, il en roidit les fibres, il les desseche; il s'ensuit des affections hypocondriaques, convulsives, &c. Les buveurs de profession sont ordinairement énervés; il est très-ordinaire qu'ils meurent hydropiques. D'ailleurs le vin, pour peu qu'on en boive avec excès, diminue toutes les évacuations en roidissant les fibres, jusqu'à ce que son action soit passée, & que les fibres aient repris leur ton naturel. Les fibres restent racourcies par son usage, elles gênent toutes les fonctions. On a observé que si les buveurs abandonnent l'usage du vin, & qu'ils usent pendant quelque tems

de lait pour toute nourriture, il leur ſurvient après quelque mois une abondance de pituite par le nez & par la bouche ; c'eſt parce que les vaiſſeaux excrétoires, qui étoient auparavant oblitérés par l'effet cauſtique des eſprits vineux, commencent à ſe relâcher, à reprendre leur élaſticité & leur ton naturel.

Le vin eſt moins pernicieux à ceux qui en boivent avec modération, & avec beaucoup d'eau ; l'uſage même & l'habitude rendent cette boiſſon néceſſaire, mais les perſonnes délicates doivent ſe tenir en garde contre ſes effets.

Pour ne pas faire des écarts dans l'uſage du vin, il faut toujours avoir égard à la digeſtion, le vin la retarde. Sydenham a obſervé qu'il durcit les alimens dans l'eſtomac, & qu'il en trouble la coction ; c'eſt par cette raiſon que tous les buveurs digerent avec difficulté, & très-imparfaitement. Les gens qui ne boivent que de l'eau ſont grands mangeurs, ils digerent deux fois plus d'alimens que ceux qui boivent du vin.

Rien n'eſt plus nuiſible aux enfans que l'uſage du vin ; heureux ceux qui n'en ont pas bu avant l'âge viril ! La ſeve huileuſe qui les nourrit & les fait croître, eſt douce, balſamique, de la nature du ſang & des ſolides, puiſqu'elle forme leur propre ſubſtance. Les eſprits vineux mêlés avec cette ſeve, ne peuvent que l'altérer, & lui donner un caractere oppoſé à celui qui lui eſt eſſentiel, pour ſervir à l'*accrétion* du corps & former un bon tempérament. D'ailleurs les eſprits vineux portant ſur les fibres du ventricule encore tendres, & très-ſuſceptibles d'impreſſion, rendent les digeſtions imparfaites & préparent de loin des cauſes de maladies aiguës, le plus ſouvent mortelles, ou de maladies chroniques toujours dangereuſes. Les enfans qui boivent du vin ſont ordinairement ſujets aux vers, & il eſt rare que ceux qui ne boivent que de l'eau, ſoient ſuſceptibles de ces maladies. Il y a environ dix ans que je fus appellé dans une maiſon de qualité ; il y avoit ſept enfans, deux étoient malades de vers, & les autres eurent

ſucceſſivement la même maladie, ils furent tous en grand danger; ils n'avoient point paſſé de ſemaine depuis leur plus bas âge ſans éprouver des attaques vermineuſes; c'étoit l'effet du vin. Je leur interdis abſolument cette boiſſon, ils ne burent enſuite que de l'eau, & ils ſe porterent parfaitement bien: on n'eut plus lieu dans cette maiſon de s'appercevoir de vers ni de matieres vermineuſes; un nombre d'autres familles ſuivirent cet exemple avec le même ſuccès.

Pour peu que les enfans boivent du vin, il leur eſt toujours nuiſible; il en eſt de même à tous les âges, dans les tempéramens délicats; tout ce qui eſt au-delà de la partie aqueuſe de cette boiſſon, eſt de trop pour l'eſtomac & pour le reſte du corps. Qu'on ne ſe figure pas que le vin ſoutienne les forces; un Auteur célebre compare ſon effet ſur le corps humain à celui de la chaux que l'on met au pied d'un arbre; elle en fait venir promptement le fruit, mais elle fait périr l'arbre. C'eſt ainſi que le vin, l'eau-de-vie, & toutes les liqueurs ſpiritueuſes en

échauffant le corps semblent animer les forces, mais elles ne font que les détruire; à mesure que ces liqueurs augmentent la chaleur du corps, elles diminuent sa substance; pendant qu'elles en soutiennent la chaleur par leurs esprits, & qu'elles réhaussent pour un instant le ton des fibres, elles en dissipent l'humidité naturelle; elles rendent la vie plus gaie, mais elles en abregent le cours. Il a été confirmé par l'expérience que les liqueurs spiritueuses coagulent le sang, & font tous les autres effets rapportés au commencement de ce Chapitre; les unes plus, les autres moins, selon leur nature. Qu'on ne soit donc pas surpris si l'on voit si souvent survenir des apoplexies, des paralysies, des affections nerveuses, hypocondriaques & vaporeuses, effets ordinaires d'un régime mal-entendu, & des boissons que la nature n'a pas adoptées.

CHAPITRE VII.

Abus du Thé, du Caffé, du Chocolat; cauſes éloignées des Affections vaporeuſes.

L'Infuſion du Thé eſt la boiſſon ordinaire des peuples de l'Aſie. La température de l'air preſque uniforme dans ces climats, pendant les différentes ſaiſons, & la nourriture groſſiere des peuples qui les habitent, la rendent néceſſaire. Les Aſiatiques tranſpirent beaucoup & leur ſang eſt épais; le Thé diviſe celui-ci & lui fournit des parties aqueuſes actives qui réparent les pertes abondantes de la lymphe qui ſe font par la tranſpiration. Il n'en eſt pas de même dans la partie de l'Europe que nous habitons; les fréquentes variations du temps, la température de l'air, & notre façon de vivre, donnent à nos liquides une conſiſtance différente, & nous tranſpirons beaucoup moins que dans les pays méridionaux. C'eſt pourquoi l'uſage habituel du Thé ſi utile aux peu- THÉ.

ples de l'Asie, ne sçauroit que nous nuire ; cependant il fait chez nous de bons effets, quand on n'en abuse pas, & quand on le prend comme remede.

Le Thé en général provoque les urines & la transpiration, il atténue les humeurs, il guérit les obstructions, il est propre aux douleurs de tête, aux affections comateuses, aux palpitations de cœur ; il donne de la gaieté, il rend le corps agile, &c.

Il est des tempéramens à qui le Thé ne convient pas, & l'abus de cette boisson est toujours nuisible. Le Thé est contraire aux gens humides, à ceux qui ont la fibre lâche, aux pituiteux & aux vieillards. Il fait toujours de mauvais effets dans le scorbut, dans la goutte, dans les fiévres malignes & dans les lentes ; il est très-propre à les augmenter par le mêlange de ses parties volatiles. L'abus du Thé relâche les fibres, il débilite l'estomac, il trouble les digestions en affoiblissant le ton de ce viscere ; de-là des retardemens des liquides, & des obstructions surtout dans les visceres du bas-ventre ; il en survient comme à la suite de l'abus

du vin, des affections du genre nerveux, des tremblemens des membres, des vapeurs, des ſpaſmes, &c. On doit encore attribuer à cette boiſſon la cauſe des fleurs blanches qui ſont ſi fréquentes dans les pays de l'Europe où l'on en abuſe, comme en Flandres, dans la Baſſe-Guyenne, &c.

Les Orientaux font un uſage conſtant du Caffé; leur façon de vivre en pluſieurs genres, leur rend cette boiſſon utile; du moins il eſt rare qu'elle leur ſoit nuiſible. Il n'en eſt pas de même dans nos climats, s'il eſt des tempéramens qui s'en trouvent bien, il fait à d'autres des maux infinis, ſurtout aux femmes qui en abuſent. CAFFÉ.

Le Caffé pris avec modération, ou comme remede, guérit les douleurs de tête invétérées, & ſur-tout les migraines; les Orientaux ſe ſervent de ſa fumée, pour les maladies des yeux & pour la foibleſſe de la vue. La décoction de Caffé réjouit l'eſprit, fortifie la mémoire, tient le ſang coulant, favoriſe la tranſpiration, préſerve de maladies comateuſes, & facilite la digeſtion. Les Suédois, les Hollan-

dois se servent beaucoup de Caffé dans les maladies scorbutiques.

Ces avantages ne sont pas pour tous les tempéramens ; le Caffé nuit aux gens maigres, aux phthisiques, aux bilieux, aux mélancoliques, & sur-tout aux pléthoriques; il leur cause des hémorrhagies, il épaissit les liquides quand on en fait un trop grand usage, en dissipant la sérosité du sang par la voie de la transpiration & des urines; il donne lieu à des fiévres hectiques, à des dyssenteries. Il fait un très-mauvais effet, sur-tout aux femmes d'un tempérament sec & bilieux; il échauffe, fait sortir des boutons, des dartres, épaissit leur sang, constipe, irrite les fibres de celles qui ont le genre nerveux délicat, & dispose les voies à toutes les affections nerveuses; c'est l'effet de l'irritation qu'il cause aux fibres par le sel âcre volatil qu'il contient.

Un sçavant Médecin s'étant retiré en Suisse fit usage de beaucoup de Caffé, il lui survint en peu de temps des spasmes très-dangereux. Une Dame fut tellement dégoûtée de tout

autre aliment par l'uſage de cette boiſſon, qu'elle en vivoit : enfin elle tomba dans un état de langueur, ſon pouls devint foible, petit, & enſuite intermittent, & bien-tôt après elle mourut. Une Demoiſelle d'Yverdun en faiſoit auſſi un grand uſage, elle le brûloit trop ; il lui ſurvint une colique cruelle qui ſe terminoit par un ſpaſme univerſel, & celui-ci ne finiſſoit que par le retour de la colique ; elle guérit enfin par le moyen des remedes & en ſe privant de cette boiſſon.

Le Caffé au lait dont les femmes uſent aujourd'hui communément eſt très-propre à leur cauſer des fleurs blanches ; le caffé, le ſucre & le lait mêlés enſemble, ſont une boiſſon qui n'altere pas les tempéramens robuſtes, mais elle porte ſur le ſang & ſur la lymphe des perſonnes délicates, elle la digerent toujours imparfaitement. Un chyle mal conditionné extrait de ce mêlange peut-il entrer dans l'ordre naturel de la maſſe des liquides? Il eſt peu de femmes qui ſoient dans cet uſage, à qui il ne ſurvienne bien-tôt après cette boiſſon des beſoins d'aller à la

garde-robe, elles en tirent des conséquences avantageuses en faveur du caffé qu'elles ont pris, mais elles se trompent, ces besoins sont l'effet d'une mauvaise digestion. On observe encore que la plupart des femmes qui ont des fleurs blanches, les sentent plus abondantes dès qu'elles ont pris du Caffé au lait; cela vient de la même cause que les besoins d'aller à la garde-robe, c'est-à-dire de l'irritation du canal intestinal, causée par cette boisson mal digérée.

CHOCOLAT. Les peuples de l'Amérique méridionale sont ceux qui font le plus grand usage du Chocolat; les Espagnols & les Portugais s'en nourrissent, pour ainsi dire, dans cette partie du monde; cette nourriture seroit funeste aux François & aux peuples du Nord, par rapport à la différence du climat & des tempéramens. Cependant le Chocolat est une boisson bienfaisante; s'il fait de mauvais effets, on doit les attribuer aux ingrédiens que les François font entrer dans sa composition: il n'est pas possible qu'ils n'irritent les fibres des solides, & qu'ils ne mettent

le déſordre dans la maſſe du ſang. Ces ingrédiens ſont le ſucre, la canelle, les clous de girofle, la vanille, l'ambre & le muſc ; qu'on juge ſi l'on peut, ſans danger, faire un long uſage de tous ces aromates. On ne devroit point altérer ainſi la vertu du Cacao, ſa qualité eſt tout oppoſée à celle de ces drogues incendiaires.

Le Chocolat de ſanté où l'on ne fait pas entrer tous ces ingrédiens, fait une boiſſon utile, il reſtaure dans les pertes & dans les épuiſemens de toute eſpece, & il adoucit dans les irritations. Il a une vertu diaphorétique calmante ; il convient aux hectiques atrophiés, aux vieillards décrépits, tempere l'âcreté des ſucs ſcorbutiques, les toux ſeches qui viennent de l'eſtomac, & les aſthmes qui ont leur cauſe dans ce viſcere ; ſur-tout ſi ceux qui en ſont attaqués ſont d'un tempérament pituiteux. Il répare les pertes du ſuc nourricier, & rétablit la denſité du ſang, &c.

On ne retire ces avantages du Chocolat, que quand on en uſe avec modération : ſi l'on en prend en trop

grande quantité ou trop souvent, il nuit à tout le monde, mais principalement aux bilieux, aux adolescents & à la jeunesse. Il épaissit le sang, il rend sa circulation difficile; c'est l'effet de la qualité huileuse & gluante du Cacao; il en survient des inflammations des viscères, des fièvres longues méséntériques, des apoplexies. Il cause des pierres dans la vessie & au foie, selon plusieurs observations; il nuit à ceux qui ont des dispositions à être obstrués, sur-tout aux filles *chlorotiques*. Les gens gras, & ceux qui ne font pas d'exercice, doivent s'en abstenir, ou en user peu. Il ne vaut rien à ceux qui ont des crudités dans le ventricule, ni à ceux qui n'ont pas un appétit décidé. Il augmente l'inappétence par sa substance glutineuse & butyreuse; il ne convient pas dans la colique ni dans le cours de ventre. On voit par-là que le Chocolat, quand on en abuse, prépare insensiblement des obstructions & des engorgemens dans les viscères en état de produire des affections nerveuses: on a souvent observé qu'il est nuisible dans tou-

tes les affections convulſives, hypocondriaques, vaporeuſes, épileptiques, &c.

CHAPITRE VIII.

Abus du Tabac, cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

LA même Flotte qui porta d'Amérique en Eſpagne une maladie qui fait l'opprobre de l'Europe, porta auſſi le Tabac. Un illuſtre Médecin du dernier ſiécle dit à cette occaſion, que l'Amérique vaincue par les Eſpagnols, triompha de la fierté de ſes conquérans, & leur inſpira ſes propres mœurs; qu'elle hâta le trépas de ſes nouveaux maîtres, par le don qu'elle leur fit de la maladie vénérienne, & d'une pernicieuſe plante qui la vengerent bien-tôt de la ſervitude & de la mort de ſes habitans. Cependant cette plante auroit fait de bons effets, elle auroit été une découverte précieuſe, ſi l'on s'en étoit ſervi à propos, ſelon ce qu'on devoit attendre de ſes vertus; mais les meilleures choſes deviennent

mauvaises par l'abus qu'on en fait. On donna d'abord le Tabac pour un bon remede, on en prit, il flatta le goût; c'étoit assez pour lui supposer une infinité de propriétés qu'il n'avoit pas. Plus on en usoit, plus il causoit des sensations flatteuses, & son usage est devenu si général & si séduisant, qu'il nourrit aujourd'hui la volupté la plus constante des hommes. Ils animent tous leurs plaisirs par celui du Tabac, en soulagent leurs peines; ils ne peuvent plus s'en passer, ils le préferent à tous leurs besoins, comme s'il étoit le soutien de leur existence; à peine peuvent-ils respirer sans en prendre; mais l'abus qu'ils en font leur cause une infinité de maux, au lieu des avantages qu'ils en auroient pu retirer.

Le Tabac introduit dans les narines en feuille ou en poudre, en irrite les membranes, leurs fibres entrent en de petits mouvemens convulsifs, qui compriment par des secousses successives les mammelons & les glandes dont cette membrane est parsemée; ces secousses en expriment la mucosité superflue, les sérosités s'évacuent en-

fuite avec aiſance, & les glandes voiſines ſe dégorgent. Les feuilles de Tabac mâchées ou fumées, font le même effet ſur les glandes de la bouche, & les vaiſſeaux ſalivaires fourniſſent une quantité conſidérable de ſalive qui emporte avec ſoi la matiere des fluxions. Les mêmes impulſions ſe communiquent aux membranes des poumons, & les débarraſſent d'une pituite viſqueuſe qui pourroit cauſer des incommodités dans ce viſcere. La fumée du Tabac eſt utile dans les lieux où il regne des maladies épidémiques & contagieuſes. On le donne en poudre, comme ſternutatoire, dans les apoplexies, dans les léthargies, dans les accouchemens difficiles, dans les douleurs de tête pituiteuſes, &c. il appaiſe les douleurs de dents. C'eſt l'effet de ſon ſoufre narcotique Ses feuilles appliquées extérieurement guériſſent les ulceres, elles conſument leurs mauvaiſes chairs, elles rongent par leur ſel cauſtique juſqu'aux carnoſités les plus dures. Ce ſont les bons effets qu'on peut attendre du Tabac, quand on s'en ſert avec modération

ou comme remede: voici en quoi il eſt nuiſible.

Le Tabac, je l'ai déja obſervé, eſt empreint d'un ſoufre narcotique qui engourdit le genre nerveux, & d'un ſel cauſtique qui ne ſçauroit que l'irriter. Pris intérieurement, c'eſt un purgatif des plus forts & des plus violens; donné en lavement, il provoque le vomiſſement. Puiſqu'il ronge les carnoſités les plus dures des ulceres, quels mauvais effets ne doit-il pas faire étant continuellement appliqué ſur la membrane intérieure du nez, que la moindre odeur irrite au point de faire faire des contractions violentes aux muſcles de la poitrine avec leſquels elle communique par le moyen de ſes nerfs: (c'eſt l'éternuement.)

L'abus du Tabac en poudre diminue la mémoire, fait perdre l'odorat, deſſeche les tuniques des nerfs qui ſe diſtribuent dans la membrane pituitaire, & rend irréguliere l'élaſticité des fibres de tous les nerfs qui y répondent. Une affection particuliere de quelque nerf cauſée par l'irritation, intéreſſe toujours une partie du genre

nerveux, & ſouvent tout le ſyſtême des nerfs. On voit tous les jours qu'une légere impreſſion d'une odeur agréable excite tout-à-coup de violens ſymptômes de vapeurs, & ſur-tout des troubles généraux dans les viſceres du bas-ventre : ce ſont des mouvemens convulſifs occaſionnés par cette légere irritation des organes de l'odorat.

Il n'eſt pas poſſible que l'uſage abuſif du Tabac qui opere une irritation continuelle ſur le genre nerveux, ne le diſpoſe à des mouvemens convulſifs qui ſe manifeſteront à la moindre occaſion, & cauſeront des affections vaporeuſes. La plupart des jeunes gens qui prennent trop de Tabac, ſont attaqués de tremblemens dès leur jeuneſſe même. Il nuit aux vieillards, & généralement à tous ceux qui ont le genre nerveux foible & délicat.

La fumée de Tabac reçue ſans modération doit faire un effet violent ſur les membranes de la bouche, & ſur celles des poumons ; d'ailleurs ſon ſel cauſtique mêlé avec la ſalive répand par-tout l'âcreté par ſon mêlange avec

les alimens, avec le chyle & enfin avec le sang & le suc nourricier qui doit réparer les pertes des solides. Les effets que le Tabac fait d'abord quand on commence d'en prendre en fumée, devroient faire prévoir ceux qu'il fait dans tous les temps quand on s'engorge. L'estomac est ébranlé par des nausées, renversé par des vomissemens ; il survient des vertiges, la tête chancelle, les yeux s'obscurcissent, & l'on perd les sens & la raison. Voilà une légere esquisse des premiers effets de ce sel caustique & de ce soufre narcotique dont on doit faire ensuite ses délices ; mais qu'on observe que ce goût dépravé n'est qu'une yvresse continuelle qui aveugle sur les maux qui doivent en résulter. J'ai vu un homme d'un tempérament robuste à qui la fumée du Tabac avoit tellement irrité les nerfs, qu'il ressentoit un échauffement & une tension générale presque continuelle dans les entrailles ; ces accidens sembloient intéresser toute la superficie du corps. Il quitta ce pernicieux usage, l'échauffement & la tension diminuerent ;

rent, mais il ſurvint à leur place des froids de tête & des vapeurs fréquentes. C'étoit un Prédicateur, il avoit diſcontinué ſes exercices; il les reprit, mais non pas pour long-temps, parce que l'application lui cauſoit des foibleſſes générales dans tout le corps, une eſpece de relâchement dans les nerfs, des défaillances d'eſtomac, & des envies inutiles de dormir. Le repos diminua ces ſymptômes, mais il lui a toujours reſté une affection aux houpes nerveuſes de la ſuperficie du corps, qu'il appelle *tenſion*, & une défaillance d'eſtomac, ſur tout avant le dîné; la tenſion augmente après le repas. Lorſqu'il s'aſſeoit, il reſſent un gonflement autour des reins & au bas-ventre, avec un échauffement conſidérable aux entrailles, & ſur toute la ſuperficie du corps, qui augmente ou diminue ſelon les circonſtances. C'eſt dans ce triſte état qu'eſt encore réduit depuis plus de quinze ans un homme d'un mérite diſtingué, pour avoir eu la complaiſance, ſans aucune néceſſité, de fumer du Tabac, à l'exemple de ſes amis, & pour les ſatisfaire.

Mais bien-tôt une fatale yvresse ne lui laissa plus la liberté de raisonner sur une passion qui s'étoit rendue maîtresse de tous ses sens ; il s'y livra par son propre penchant. Deux freres en Hollande furent encore plus malheureux; ils ne pouvoient pas se rassasier de fumée de Tabac, ils voulurent éprouver combien il en falloit pour se satisfaire; ils tomberent tous les deux comme apoplectiques, l'un à la dix-septiéme pipe, & l'autre à la dix-huitiéme.

Si les impressions du Tabac n'affectent pas sensiblement les nerfs, il arrive très-souvent qu'elles les mettent dans des dispositions à être affectés à la moindre surprise, à la moindre violence, aux moindres passions ; ou elles causent des dérangemens dans les visceres qui deviennent très-souvent les causes prochaines de mouvemens convulsifs, de spasmes, d'affections hypocondriaques, vaporeuses, &c.

***

CHAPITRE IX.

Vie ſédentaire, cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

L'Oiſiveté engourdit & relâche le corps, l'exercice forme des tempéramens robuſtes; celui-ci prolonge la jeuneſſe, & l'autre prémature la vieilleſſe. C'eſt *Celſe* qui nous donne ces préceptes, ils étoient déja reçus du temps de l'ancienne Médecine.

L'exercice concouroit puiſſamment à former les tempéramens de nos premiers peres; leurs viſceres ſains, élaſtiques & leurs membres forts & vigoureux étoient les ſoutiens d'une ſanté conſtante & d'une vie ſans langueur. A meſure que ce genre de vie active, & laborieuſe a fait place à la molleſſe & à la volupté, les tempéramens des hommes ſe ſont amollis de plus en plus; l'indolence a paſſé de l'eſprit aux membres, elle a donné occaſion aux maladies auxquelles le corps, dans l'ordre naturel, ne devoit point être aſſujetti.

Il n'eſt point de fonction dans nos corps qui ne dépende de pluſieurs principes de mouvement ; mais ces mouvemens livrés à eux-mêmes ne ſont pas ſuffiſans pour ſe perpétuer ſelon nos beſoins. On auroit beau s'obſerver ſur la tempérance, ſur le régime, & ſur tous les autres moyens propres à conſerver la ſanté, la texture de nos corps & leur diſpoſition exigent que le ton & l'élaſticité des fibres ſoient ſoutenus par l'exercice : l'exercice eſt auſſi néceſſaire pour tenir les liquides coulans & pour en entretenir la circulation.

Une vie oiſive & ſédentaire fait un effet tout oppoſé ; la nature livrée à elle-même ſupporte le fardeau de toutes les fonctions du corps ; ſes facultés ſeules n'ont pas des reſſources inépuiſables, il faut pour les ſoutenir une infinité de mouvemens concourans, l'exercice en eſt le principal. S'il n'a pas lieu, l'ordre de la nature eſt bientôt dérangé ; les liquides que ces mouvemens tenoient diviſés s'épaiſſiſſent inſenſiblement, ils ſe condenſent, les fibres ſe relâchent & s'engourdiſſent,

& leur vélocité diminue dans la même proportion. Il s'enſuit enfin des concrétions, des épaiſſiſſemens, des lenteurs des liquides, des engorgemens dans le tiſſu cellulaire, des bouffiſſures, des hydropiſies & d'autres embarras dans les viſceres qui conduiſent bien-tôt à des affections nerveuſes, vaporeuſes, hypocondriaques, &c.

La nature pendant le repos, ſur-tout pendant le ſommeil, répare les pertes des liquides & des ſolides par l'application du ſuc nourricier qu'elle a diſpoſé à cet effet. Cette réparation eſt abſolument néceſſaire, parce qu'il ſe fait une diſſipation conſidérable des ſubſtances; c'eſt un effet conſtant du mouvement & de l'action continuelle qu'elles exercent les unes ſur les autres.

C'eſt par le défaut de cette réparation de ſubſtances qui doit ſe faire pendant le repos, & ſur-tout pendant le ſommeil, que les grandes veilles ſont nuiſibles & pernicieuſes; elles deſſechent le ſang, elles débilitent les fibres des ſolides, principalement celles du cerveau; il en ſurvient des

amaigriſſemens, des douleurs dans tout le corps, des coliques, des cours de ventre, des triſteſſes, des inquiétudes perpétuelles, des ſenſibilités dans le ſyſtême des nerfs que la moindre choſe irrite, des dérangemens enfin dans les viſceres, qui cauſent des affections nerveuſes de différentes eſpeces.

Le mouvement & le repos doivent ſe ſuccéder, mais ce doit être dans l'ordre de la nature; quels que ſoient les dérangemens à cet égard, ils ne peuvent être que nuiſibles. La nature a fixé le jour pour l'exercice & pour la veille, la nuit pour le ſommeil; le jour n'eſt pas fait pour celui-ci, & la nuit n'eſt faite que pour l'autre. La température de l'air & ſon poids different pendant le jour & pendant la nuit, pour favoriſer les différentes fonctions du corps dans la veille & dans le ſommeil; l'un & l'autre ne ſeront donc pas dans l'ordre de la nature, ſi l'on dort pendant le jour, & ſi l'on veille pendant la nuit. On fera encore des écarts plus dangereux, ſi l'on conſacre toute ſa vie, ou du moins le temps deſtiné pour la veille, à l'oi-

ſiveté, & qu'on ne lui donne d'autre intervalle que les heures du ſommeil : on ne ſçauroit aſſez repréſenter les inconvéniens de cet abus, unique effet le plus ſouvent de l'éducation domeſtique. Quel aveuglement pour des parens, de préparer à leurs enfans dès le berceau des moyens pour accélérer leur vieilleſſe, pour la prévenir même par les ſemences d'une vie languiſſante, pleine de dégoûts, formée le plus ſouvent des débris de la volupté ! L'habitude une fois priſe, c'eſt un arrêt ſans appel ; l'eſprit ne ſçauroit adopter un nouveau genre de vie, & ſi l'on fait des efforts pour ſe vaincre, les membres refuſent d'obéir.

Je ne puis avoir en vue, dans ces réflexions, que les femmes des grandes Villes, & celles des Campagnes qui ont aſſez d'aiſance pour s'entretenir dans l'oiſiveté. Celles qui font de l'exercice par goût ou par néceſſité, ſont les ſeules qu'on peut appeller heureuſes ; elles trouvent dans une ſanté conſtante plus de reſſource que dans les richeſſes. On ne s'apperçoit pas de celles-ci quand on n'a pas coutume

d'en jouir, au lieu que les moindres incommodités du corps affectent l'ame d'une triſteſſe que les commodités de la vie ne ſont qu'augmenter & nourrir.

Je n'ai donné qu'une ſimple idée de la néceſſité de l'exercice & des inconvéniens de l'oiſiveté ; cependant ſi l'on jette les yeux ſur la façon de vivre des Dames de nos jours, on ne ſera pas ſurpris ſi la plupart ſont échauffées, chargées de boutons, inquiétées par des chaleurs d'entrailles, épuiſées par des fleurs blanches, par des pertes extraordinaires, même dans un âge avancé, parce que de telles pertes, à tel âge que ce ſoit, ne ſont jamais dans l'ordre de la nature. Souvent elles ont des ſuppreſſions, & toujours des obſtructions dans les viſceres, & une grande irritabilité dans le genre nerveux. De-là des vapeurs, de-là des affections hypocondriaques. Celles-ci deviennent fréquentes de plus en plus, elles ſe multiplient tous les jours ; on verra bien-tôt qu'à force de vouloir imiter les femmes & leur façon de vivre, les hommes contracteront enfin toutes leurs maladies.

CHAPITRE X.

Les évacuations retardées, ſupprimées, ou trop abondantes, cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

LEs alimens dont nous nous nourriſſons, fourniſſent aux liquides & aux ſolides de nos corps des ſubſtances propres à réparer leurs pertes. Ces ſubſtances ſont des extraits des alimens dont le ſuperflu devient étranger & propre à nuire; il faut qu'il ſoit évacué par les voies que la nature a préparées à cet effet. Une partie de ce ſuperflu reſte dans les boyaux après les premieres digeſtions, il eſt évacué par la même voie, & le reſte paſſe dans les vaiſſeaux confondu avec le chyle, pour en être ſéparé par une infinité de couloirs & rejetté enfin comme excrément par les urines & l'inſenſible tranſpiration.

Les ſucs que la nature n'adopte pas deviennent étrangers, dès le moment qu'ils ſont ſéparés de la maſſe des li-

quides, & leur exclusion devient absolument nécessaire ; car tout liquide qui est séparé du concours général, se corrompt par son séjour, forme des obstacles à la nature & devient cause de maladie.

Ces trois différentes évacuations sont communes & naturelles aux deux sexes ; elles doivent être proportionnées à la quantité des alimens que l'on a pris, en faisant soustraction de ce qui peut en être resté pour le suc nourricier & pour réparer les pertes des liquides. La plus abondante de ces évacuations est la transpiration insensible : en Italie, elle emporte cinq parties sur neuf d'alimens ; en France, elle est un peu moins considérable, selon les expériences de M. Dodart. Cette évacuation est plus ou moins abondante selon les différens dégrés de chaleur ; elle diminue pendant l'Automne, & encore plus pendant l'Hyver ; elle ne paroît pas varier pendant une partie de cette saison : je l'ai expliqué dans un autre Ouvrage, d'après les observations de Sanctorius.

L'évacuation par la transpiration

peut être trop abondante & nuire ; il eſt des pays dans les Indes où elle eſt ſi conſidérable, que la couleur des habitans en eſt pâle & livide ; leurs actions répondent à leur couleur, tous leurs mouvemens ſont mous, ils parlent lentement, &c. Dans nos climats, ſur-tout à Paris, la tranſpiration inſenſible eſt rarement trop abondante ; lorſqu'elle eſt ſenſible, elle a dégénéré en ſueur ; elle eſt pour lors contre nature, & nuiſible ou dangereuſe quand elle n'eſt pas critique : elle évacue indifféremment la lymphe excrémenteuſe & la lymphe du ſang. Ce liquide devient denſe, épais, propre à engorger les vaiſſeaux, à priver les ſolides de leur nourriture, à les deſſécher, & enfin à former des congeſtions, à obſtruer les viſceres du bas-ventre, & à affecter le ſyſtême des nerfs de toutes les façons en raiſon des différens tempéramens.

La tranſpiration peut être ſupprimée par une infinité de cauſes, par un air froid, par exemple, par une atmoſphere trop humide, par la crainte, la triſteſſe, &c. Cette abondante

matiere déja séparée du concours, retenue dans la masse des liquides, forme des obstacles à la circulation dans les capillaires ; elle y fait tous les effets d'un corps étranger, elle dégénere de plus en plus, acquiert de l'âcreté, irrite les membranes, les nerfs, & cause aux personnes délicates des mouvemens convulsifs, des spasmes & des phthisies. Tantôt elle fournit la matiere des rhumes, des rhumatismes, des fiévres, tantôt elle forme des dartres, des engorgemens érésipellateux dans les visceres ou à la superficie, le plus souvent des obstructions dans le bas-ventre, &c.

Le flux immodéré des urines conduit à la phthisie, & leur suppression à l'hydropisie, à moins qu'elles ne soient prévenues par la mort ; leur rétention, si elle dure long temps, cause toujours une inflammation à la vessie.

Si les urines viennent en abondance après une transpiration supprimée, on a moins lieu de craindre les accidens qui en dépendent. L'expérience nous apprend que la matiere de la transpiration peut être évacuée par

les urines, & celles-ci par la tranſpiration, ou plutôt par la ſueur; on urine moins qu'à l'ordinaire pendant la ſueur, & quand on urine beaucoup on ne ſue pas, & on tranſpire peu.

Les femmes vaporeuſes ne tranſpirent pas du tout pendant les attaques, la tranſpiration ceſſe dès les premiers avant-coureurs qui les annoncent; pour lors elles rendent en abondance & fréquemment des urines claires, & quand les attaques ſont fortes, elles n'urinent plus.

Les urines des hypocondriaques paroiſſent d'abord de la même couleur que celles des hyſtériques; comme elles ſont ſouvent abondantes & qu'ils ſont craintifs, ils ſe figurent que c'eſt un flux d'urine provenant de toute autre cauſe. Qu'ils faſſent attention, pour ſe raſſurer, que le flux d'urine ou *diabetes* dont ils craignent d'être atteints, eſt toujours accompagné d'une ſoif continuelle, d'un pouls fréquent & foible; que les urines ſont douces & ont un goût de miel, que ce flux porte avec lui des marques de ſon danger, & qu'il eſt très-difficile à arrêter. Les

vaporeuſes au contraire, & les hypocondriaques qui urinent beaucoup, ne ſont pas altérés ou elles ne le ſont que peu ; leur pouls n'eſt pas fréquent, il eſt lent & foible, & les extrémités du corps ſont froides, ce qui n'arrive pas dans le *diabetes*, qui provient de tout autre cauſe. D'ailleurs le flux d'urine qui vient d'une cauſe vaporeuſe ou hypocondriaque, cede bien-tôt de lui-même, ou par le moyen de quelque léger diaphorétique.

Les excrémens des inteſtins retenus trop long-temps, cauſent des nauſées, des vapeurs, des irritations, des coliques, des migraines ; les femmes de Paris ſont ſçavantes dans cette théorie ; elles ſont naturellement conſtipées par un effet de la vie ſédentaire qu'elles menent ; il en eſt qui prennent deux ou trois lavemens chaque matin ; elles préviennent par ce moyen les effets de la nature, qu'elles rendent enſuite indolente ſur cette fonction, juſqu'au point que les lavemens pris d'abord par habitude deviennent abſolument néceſſaires.

Les cours de ventre qui ſont abon-

dans, de trop de durée, incurables, épuiſent la maſſe des liquides, cauſent des inflammations, des gangrenes, ou ils deſſechent les ſolides & conduiſent à la phthiſie, à l'hydropiſie, plutôt ou plus tard, ſelon leur nature.

Rien n'affecte tant le genre nerveux que le dérangement des évacuations qui ſont propres aux femmes; ſi leurs ſecours périodiques ſont trop abondans, il en ſurvient des épuiſemens, des ſenſibilités de nerfs, qui diſpoſent à des affections vaporeuſes, à des amaigriſſemens, à des phthiſies; ſouvent ils produiſent des ulceres dangereux, &c.

Si ces ſecours ſont retardés ou ſupprimés, ce ſont des peſanteurs dans tout le corps, des inquiétudes, des douleurs inſupportables à la tête, aux reins, des peſanteurs douloureuſes dans le bas-ventre; il s'enſuit des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, des convulſions violentes, des pâles couleurs aux jeunes filles, enfin des goûts dépravés, &c.

Les fleurs blanches ſont toujours contre nature; ſi elles coulent trop abondamment elles cauſent des épui-

ſemens, & d'autres accidens ſouvent dangereux ; ſi elles s'arrêtent ou ſe ſuppriment, il en ſurvient des douleurs, des affections vaporeuſes, &c. Je parlerai plus au long des évacuations propres aux femmes dans la Section ſuivante.

Le flux hémorroïdal eſt une évacuation propre aux deux ſexes; il devient ſouvent auſſi néceſſaire que les ſecours périodiques des femmes ; ſa trop grande abondance & ſa ſuppreſſion ſont toujours à craindre, il n'en ſurvient les mêmes accidens qu'après les regles immodérées ou ſupprimées. Cet écoulement, lorſqu'il eſt modéré, fait aux hommes des biens infinis, ſouvent il devient périodique; s'il ceſſe, il leur cauſe une infinité de maux & les rend ordinairement hypocondriaques ; j'en parlerai ailleurs.

CHAPITRE XI.

Paſſions de l'ame, cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

ON appelle *paſſions de l'ame*, la joie, la triſteſſe, la crainte, l'amour, la haine, &c. Ces paſſions affectent vivement le corps, à meſure qu'elles agiſſent ſur l'eſprit; c'eſt une néceſſité établie par la loi du concours. C'eſt par une ſuite de cette même loi que les facultés du corps dépendent de l'action que l'ame leur imprime; & comme l'eſprit, dans les paſſions, tombe dans différens excès tout oppoſés, les fonctions du corps doivent être augmentées, diminuées, ou ſupprimées, ſelon les différens dégrés des paſſions & leur différente nature. Toutes les paſſions particulieres ſe rapportent à deux générales, la joie & la triſteſſe; c'eſt donc ſelon les différens dégrés de joie & de triſteſſe que les incommodités du corps qui proviennent des paſſions, doivent augmenter ou diminuer.

Les maladies causées par les passions sont divisées, comme les autres, en aiguës & en chroniques. Les passions promptes, violentes, & qui ne sont pas de durée, produisent des maladies aiguës; celles qui sont moins promptes, moins vives, ou qui durent long-tems, occasionnent des maladies longues ou chroniques; de sorte qu'on peut diviser les passions de l'ame en aiguës & en chroniques, de même que les maladies qui en dépendent.

Les passions violentes précipitent d'abord le mouvement systaltique des solides, & les oscillations des fibres, la circulation du sang en est accélérée subitement; mais si la force ou l'élasticité des fibres est trop gênée, ou trop relevée, elle retarde la circulation, elle y met le trouble & le désordre, elle l'arrête enfin & la mort s'ensuit. Lorsque les passions ne sont pas portées à ce point de violence, elles ne sont pas des effets si prompts & si funestes, mais elles sont toujours sur le corps, & sur-tout sur le genre nerveux, des impressions à craindre par les désordres auxquels elles les disposent.

Une joie modérée affermit les fonctions du corps ; mais ſi elle eſt prompte, vive, extrême, toutes les fibres ſe déploient, ſe dilatent & ſe roidiſſent en même-temps ; les liquides comme ſuſpendus ne ſont plus ſoumis aux loix de la circulation, il n'eſt plus de mouvement ſucceſſif qui les dirige, tout tombe dans l'inaction, faute de concours ; c'eſt un état de mort. Comme la nature ne ſouffre pas de violence ſans en être allarmée, quels que ſoient les dégrés des excès de joie, ils laiſſent dans le corps des cauſes de maladies, ſur-tout quand ils ſont de durée.

La triſteſſe, la peur, la crainte, ſoudaines & exceſſives, ſaiſiſſent dans l'inſtant toutes les puiſſances du corps & en ſuſpendent les fonctions. Les fibres racourcies faiſant des mouvemens de contraction ſur elles-mêmes, le cœur, les vaiſſeaux & les viſceres ſe reſſerrant vers leur centre, ſe refuſent à la nature & à ſes beſoins ; la circulation s'arrête, & la vie s'éclipſe. Cet état eſt ſi violent, qu'on a vu de grandes triſteſſes blanchir les cheveux en une nuit ; il n'eſt pas rare qu'elles faſ-

ſent perdre la raiſon ; elles ont cauſé des épilepſies incurables, & au ſexe des ſuppreſſions, des vapeurs, des mouvemens convulſifs, & d'autres accidens ſouvent mortels.

La triſteſſe eſt toujours dangereuſe ; dans cette paſſion, le pouls eſt dur, petit & fréquent ; les humeurs n'étant pas diviſées par une force élaſtique déployée, deviennent épaiſſes, lentes & tardives ; elles embourbent les petits vaiſſeaux, les ſécrétions ne ſe font qu'imparfaitement, la tranſpiration eſt ſupprimée, tous les viſceres s'obſtruent & toutes les fonctions ſont dérangées ; ſur-tout celles des organes de la digeſtion. Les gens triſtes ſont remplis de vents, ils ſont toujours altérés & ſujets à des inappétences qui les conduiſent ſouvent à des affections nerveuſes, au maraſme, &c.

SECTION TROISIEME.

CAUSES PROCHAINES DES AFFECTIONS vaporeuſes du Sexe.

CHAPITRE PREMIER.

Senſibilité & irritabilité du genre nerveux, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LEs nerfs ſont ſenſibles & irritables; c'eſt une de leurs qualités eſſentielles ; elle eſt démontrée par l'expérience & par l'obſervation. Les membranes, les tuniques, les véſicules, qui compoſent la ſubſtance des ſolides, ſont tiſſues de filets nerveux ; c'eſt ce qui leur donne tout leur reſſort, & les rend propres à ſe contracter à la moindre impreſſion qui affecte leur ſenſibilité.

L'irritabilité des nerfs eſt plus ou moins grande, ſelon le ton, la force

& la délicateſſe dn genre nerveux. Les gens robuſtes accoutumés à l'exercice, ont leurs fibres fermes ; de légeres impreſſions ne les allarment pas : leurs fibres trouvent en elles-mêmes des reſſources pour s'en garantir ; leurs oſcillations reſtent toujours égales.

Les femmes ſont naturellement diſpoſées à des ébranlemens convulſifs ; elles ſont ſenſibles, vives, actives, le tiſſu de leurs fibres eſt ſuſceptible des moindres impreſſions ; c'eſt une néceſſité que la nature a attachée à leur exiſtence. Des Auteurs célébres ont obſervé que la diſpoſition des vaiſſeaux du bas-ventre des femmes eſt ſouvent une des cauſes de leurs affections vaporeuſes : ils ſont autrement diſpoſés que ceux des hommes. Les longueurs, les calibres, les capacités, les directions, les poſitions d'arteres, ſont bien différentes dans les deux ſexes. Dans les femmes, les vaiſſeaux en général ont moins de longueur que dans les hommes, & par conſéquent plus de courbure ; les veines du bas-ventre des femmes ſont

beaucoup plus groſſes que les arteres ; le ſang doit prendre plus de maſſe, & par-là comprimer toutes les parties de l'abdomen, porter ſur les fibres nerveuſes, les irriter, ſurtout s'il a ſouffert quelque dérangement, & les déterminer à des mouvemens irréguliers & convulſifs.

Les femmes que l'éducation a ſacrifiées à une vie trop délicate, qui ont été nourries loin de l'exercice, dans le ſein des plaiſirs, ont leurs nerfs ſi tendres, que la moindre choſe les ébranle & les met en convulſion. Il eſt preſque impoſſible de comprendre combien peu il faut d'une drogue ſpiritueuſe pour renverſer le ſyſtême délicat de leurs nerfs : les ſeules odeurs ſont capables de leur faire aſſez d'impreſſion, pour mettre en déſordre toute l'économie animale. Une bonne odeur leur donne ſouvent des mouvemens convulſifs, qu'une odeur déſagréable fait ceſſer dans l'inſtant: on doit inférer de-là que tout eſt équilibre dans le corps, que peu de choſe peut le troubler & le rétablir, ſur-tout quand l'irritabilité des fibres l'em-

porte au moindre accident sur leur élasticité. Ce ne sont pas seulement les odeurs qui donnent des mouvemens convulsifs aux femmes, mais encore tout ce qui peut les surprendre, & tout ce qui cause dans l'air des ébranlemens qui ne leur sont pas naturels. Une peur soudaine, par exemple, la vue d'un cadavre, ou du sang tiré par la saignée, les fait pâmer; j'en ai vu qui ne pouvoient pas supporter le bruit des cloches, du tonnerre, la voix, le son des concerts, des instrumens, &c. Des terreurs paniques causent souvent aux femmes de fréquentes foiblesses & des vapeurs convulsives, qui se reglent en paroxismes, qui deviennent chroniques & très-difficiles à guérir. Combien de fois n'a-t-on pas vu que la peur a donné l'épilepsie aux enfans ? Il est des femmes dont le genre nerveux est monté à un tel point de délicatesse, qu'elles se pâment, s'il y a dans leur chambre, quoiqu'elles ne les voient pas, des chats, des rats, ou d'autres animaux pour lesquels elles ont de l'antipathie. Tout cela est confirmé par

par une infinité d'obſervations.

On voit de temps en temps des hommes qui reſſemblent aux femmes par la délicateſſe de leurs nerfs, mais cela eſt rare. Un Auteur grave rapporte qu'un ſaint Prêtre avoit tant de zéle, qu'il tomboit en convulſion lorſqu'il s'approchoit de l'Autel ; c'étoit l'effet d'une imagination ſcrupuleuſe. On a vu pluſieurs autres exemples de l'effet de l'imagination, ſur-tout parmi les Poëtes ; le *Taſſe*, par exemple, s'animoit tellement lorſqu'il compoſoit, que l'ardeur poétique le mettoit en fureur.

La nature n'a pas borné aux hommes la délicateſſe des ſenſations, elle l'a portée juſqu'aux plantes ; les feuilles de celles qu'on appelle ſenſitives, ſemblent éviter la main qui s'approche pour les toucher, & elles ſont ſi ſenſibles à l'approche des doigts, qu'elles tombent & ſe flétriſſent. Il n'eſt donc pas ſurprenant que cette grande ſenſibilité du genre nerveux qu'on obſerve dans les femmes délicates, puiſſe leur être naturelle, puiſqu'elle l'eſt dans ces plantes.

Le genre nerveux des femmes bien conſtituées peut acquérir, par accident, une telle délicateſſe & une telle irritabilité, qu'elles deviennent ſuſceptibles des moindres impreſſions. Une fille de dix ans très-ſaine tomboit en convulſion toutes les fois que ſes amies la tenoient par force en badinant & lui chatouilloient les pieds; la menaçoit-on de la chatouiller, ſe mettoit-elle en colere, ou avoit-elle peur, elle tomboit dans les mêmes accidens. Si des perſonnes délicates marchent nuds pieds ſur le carreau ou ſur le marbre froid, il leur ſurvient des mouvemens convulſifs.

J'ai vu des femmes que le trop d'attention aux mêmes ouvrages, au deſſein, par exemple, à la lecture & à l'étude, avoit rendues incapables de s'appliquer, de lire même & d'écrire. Elles ne pouvoient pas réſiſter aux voitures les plus douces; il ne leur étoit pas poſſible d'aſſiſter aux offices de l'Egliſe, le ſon des inſtrumens leur donnoit des vapeurs, ou les faiſoit pâmer. Une chûte ſur le dos cauſa à une autre des incommodités preſque

ſemblables à celles que je viens de rapporter, & elles furent de durée. Cette Dame en avoit encore une particuliere, elle ne pouvoit pas digérer après ſon dîner ſans ſe tenir couchée, en repos, & comme dans l'inaction.

Il n'eſt pas rare que les femmes ſoient ſujettes aux mêmes accidens après avoir eſſuyé certaines maladies nerveuſes, des fiévres de ce caractere, des rhumatiſmes, des gouttes, des pertes, &c. Il en eſt de même après des hémorrhoïdes ſupprimées, des dartres rentrées, des affections ſcorbutiques ſouvent mal traitées, & bien d'autres incommodités propres à affecter le ſyſtême des nerfs.

Les affections vaporeuſes ont été aſſez ſouvent épidémiques & contagieuſes; peut-on voir un plus grand effet de la force de l'imagination! elle eſt en état de multiplier ſes erreurs, de les rendre communes, & de porter ſur pluſieurs corps les impreſſions qu'elle fait d'abord ſur un ſeul. Un nombre de femmes Argiennes devinrent furieuſes par contagion, (c'é-

toit avant le temps d'Hippocrate) les filles du Roi étoient du nombre ; les femmes se croyoient des femelles bêtes, & les filles du Roi se croyoient des vaches. *Melampe*, fameux Médecin, les guérit ; on lui donna pour récompense le tiers du Royaume, & un autre tiers à son frere. Plutarque nous apprend qu'il régna une pareille épidémie parmi les filles Miléſiennes, elles se pendoient par troupes ; leur gorge étant resserrée par des spasmes & des mouvemens convulsifs, elles avoient de vives sensations d'étranglement, qui leur inspiroient cette sorte de désespoir. Primerose rapporte l'histoire d'une pareille épidémie sur les femmes de Lyon ; elles avoient la fureur de se noyer, elles s'assembloient par troupes pour aller se précipiter dans les rivieres. L'épidémie & la contagion des affections nerveuses rendra mémorable dans tous les temps l'histoire des *Nonains* d'Allemagne. Cardan nous apprend qu'elles étoient affligées d'affections si violentes, qu'elles se mordoient entr'elles comme des enragées. Cette contagion

qui régnoit dans le quinziéme ſiécle, s'étendit dans une grande partie de l'Allemagne, & ſur-tout dans les Etats de Saxe & de Brandebourg; elle paſſa enſuite en Hollande, & parvint à Rome; il y avoit en même-temps juſqu'à trente filles attaquées de cette maladie dans l'Hôtel-Dieu des Orphelins de cette Capitale de l'Italie. Le fameux Nicole racontoit que toutes les filles d'une Communauté trés-nombreuſe étoient ſaiſies tous les jours à la même heure d'un accès très-ſingulier de vapeurs. Il ſe manifeſtoit par un *miaulement* général où toutes avoient part, & qui duroit pluſieurs heures au grand ſcandale du Couvent, juſqu'à ce qu'on l'eût fait ceſſer; on verra dans la cure les moyens que l'on prit à cet effet. Je pourrois rapporter un nombre d'obſervations ſemblables, mais je me bornerai à la ſuivante. Une fille de vingt-trois ans fut attaquée en 1698 à *Villemané* en la nouvelle France, d'un hoquet violent & continuel, qui imitoit aſſez bien le jappement d'un chien; elle ſouffroit beaucoup de

mouvemens convulsifs du diaphragme, qui intéressoient les intestins & leur causoient de vives secousses : à peine pouvoit-elle trouver le moment de prendre deux gorgées de bouillon pour se soutenir. Elle entra à l'Hôtel-Dieu pour être plus à portée d'être secourue ; on la plaça dans la salle des femmes, où étoient quatre filles malades de différentes maladies. Trois jours après l'entrée de cette fille les autres commencerent à *hocqueter*, & furent attaquées de la maladie de la premiere avec les mêmes symptômes. La premiere guérit, & les autres devinrent si malades, qu'elles faisoient pitié ; après avoir eu le hocquet pendant une demi-heure, elles étoient agitées de convulsions si violentes, qu'il falloit quatre hommes pour en tenir une ; le hocquet & les convulsions survenoient à toutes quatre en même-temps. Ces accès duroient un quart-d'heure, elles demeuroient ensuite sans mouvement & presque sans respiration pendant un autre quart-d'heure ; elles revenoient à elles-mêmes & paroissoient se bien

porter pendant une demi-heure : le hoquet recommençoit, l'abattement, le relâche, tout revenoit ſucceſſivement & dans des périodes égaux. On les guérit enfin quelque temps après, & on prévint les ſuites de cette contagion ; on le verra dans la cure de ces maladies. Je n'omettrai pas une choſe digne de remarque ; c'eſt que ces filles étant guéries du hocquet, on ne s'apperçut plus d'aucun ſymptôme des différentes maladies qu'elles avoient auparavant. Les hommes ne ſont pas exempts de ces effets de l'imagination ; Bartholin donne l'obſervation d'un qui prenoit la colique en même-temps que ſa femme entroit en travail pour accoucher.

CHAPITRE II.

Vices des liquides, cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs liquides qui ne circulent pas, qui ne circulent qu'avec peine, ou qui ont contracté une qualité denſe, âcre, étrangere à leur nature & à celle des ſolides, irritent les fibres nerveuſes & les mettent en contraction. Ce vice eſt dans le ſang, dans la ſéroſité, dans la lymphe, dans la bile ou dans le ſuc nerveux. Le ſang peut pécher par ſa quantité & par ſa qualité, & pour être trop abondant, ou pour ne l'être pas aſſez ; s'il eſt trop denſe ou trop liquide, ſa circulation devient également irréguliere, ce ſont autant de ſources de vapeurs ; ſon apauvriſſement eſt toujours ſuivi de ſymptômes de langueur ; s'il devient âcre, il ſe diſſout & produit une ſource de maladies aiguës ou chroniques qui conduiſent à une fin prochaine, par exemple,

des fiévres lentes, des phthiſies, des ſcorbuts, des cacochimies, des hydropiſies, &c. S'il paroît dans cet état du ſang, des affections vaporeuſes, on doit les regarder comme des ſymptômes qui dépendent de la maladie primitive.

La ſéroſité du ſang & celle de la lymphe acquierent aiſément une âcreté qui irrite les membranes & les fibres nerveuſes, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſéparées du concours des liquides auxquels elles ſervent de véhicule. Willis rapporte l'obſervation d'un vaporeux héréditaire affligé des plus violens ſymptômes de mouvemens convulſifs très-rébelles, dont la ſueur étoit ſi ſale & ſi corroſive, que, de même que l'eau forte, elle corrompoit le linge ſi l'on n'avoit pas ſoin de le laver tout de ſuite. On voit tous les jours par de fâcheuſes expériences que, ſi la tranſpiration eſt ſupprimée, il ſurvient des dartres, d'autres maladies cutanées, & ſur-tout des douleurs rhumatiſmales, fixes ou vagues, ſelon la différente qualité de la matiere tranſpirable re-

tenue, ou selon sa quantité & sa cohérence dans les membranes qu'elle irrite. La disposition inflammatoire de celles-ci provient de l'âcreté; c'est en cela que le rhumatisme participe en quelque chose du scorbut & de la goutte.

Lorsque cette sérosité n'est point venue au point d'âcreté qui peut produire des dispositions inflammatoires, elle cause des affections nerveuses, le plus souvent convulsives. De légeres irritations suffisent pour mettre le désordre dans le genre nerveux; il ne faut pour cela qu'un chatouillement ; une plume enfoncée dans le nez suffit pour faire éternuer, mais une impression violente ne fait pas cet effet. Il en est de même du vomissement ; l'huile suffit pour le provoquer, & le vinaigre l'empêche.

La partie fibreuse de la lymphe s'épaissit par la chaleur jusqu'à prendre une consistance plâtreuse; mêlée avec sa sérosité dégénérée, elle obstrue & elle irrite en même-temps. La goutte est une maladie lympha-

tique ; les glandes ſinoviales ſont gorgées par ce liquide épaiſſi & dégénéré ; il ſort ſouvent par les articulations, on le trouve dans les ligamens capſulaires quand on ouvre les jointures des cadavres qui ont été ſujets à la goutte. Si une lymphe de cette nature ſe répand dans le tiſſu cellulaire des nerfs ou des membranes, elle ne peut que les irriter & y produire des mouvemens ſpaſmodiques, convulſifs, &c. Le ſuc pancréatique & la bile mêlés dans le duodenum cauſent, s'ils ſont trop acides ou trop âcres, des affections vaporeuſes ſuffoquantes ; cela arrive ſouvent aux hypocondriaques ; ces ſucs font le même effet dans le pancréas & dans le foie quand ils ont acquis une qualité irritante.

Le ſuc nerveux eſt un liquide huileux, lent, propre à s'inſinuer partout ; il ſe ſépare dans le cerveau, s'inſinue dans les nerfs à leur origine, les ſuit dans toutes leurs diviſions, pour ſervir à leur *accrétion*, à leur nourriture. Ce ſuc fait dans les animaux le même effet que la ſéve fait

dans les plantes ; on doit le considérer comme la lymphe la plus épurée, il est fourni par le sang des carotides qui est le plus vif & le plus subtil. La nature, qui ne fait rien d'inutile, a fait aboutir au cerveau quatre grandes arteres, une seule suffiroit pour nourrir ce viscere ; la substance du foie est bien plus grande, cependant peu d'arteres l'entretiennent ; il y a apparence que cette abondance de sang au cerveau fournit le suc nerveux ; on ne voit pas qu'il puisse servir à d'autre usage.

Le suc nerveux n'est pas exactement soumis aux loix générales de la circulation ; on ne connoît pas de vaisseaux qui lui soient propres. La substance des nerfs est composée de fibres qui sont des faisceaux de filamens cylindriques ; chacun de ces filamens est environné d'un tissu cellulaire qui les unit ensemble ; ces vésicules communiquent les unes avec les autres, elles vont se perdre avec les dernieres divisions des nerfs, même jusqu'aux insensibles. C'est par ces vésicules que le suc nerveux coule par infiltration &

ſe répand comme une roſée ſur tous les points de la ſubſtance animale, pour nourrir & réparer les pertes continuelles qui s'en font par le mouvement. Il n'eſt pas de mouvement des liquides plus propre pour favoriſer cette réparation de ſubſtance, que celui d'infiltration, il eſt le plus tranquille & le plus égal; d'ailleurs la diſtribution du ſuc nerveux, comme récrément, eſt la plus générale: ſon ſuperflu rentre dans la maſſe des liquides, il eſt repris par les veines de la lymphe & du ſang.

Les animaux & les plantes paroiſſent être ſoumis aux mêmes loix, pour leur nutrition & leur accroiſſement; le ſuc nourricier de celles-ci ſe diſtribue de la même maniere que le ſuc nerveux des autres. Si l'on examine les queues des fruits, des ceriſes, par exemple, des pêches, &c. c'eſt par elles que paſſe le ſuc nourricier; on n'y voit, comme dans le ſyſtême des nerfs, que des fibres ſans cavités; cependant il y paſſe un ſuc bien plus épais que le ſuc nerveux, puiſque non-ſeulement il forme le fruit, mais en-

core un noyau très-dur. Cette distribution ne peut se faire que par un tissu cellulaire semblable ou approchant de celui des fibres des substances animales.

Le suc nerveux contracte les vices de tous les autres liquides, il devient sur-tout dense & âcre, il est la principale cause des affections nerveuses, vaporeuses convulsives, il fournit avec la sérosité la matiere des rhumatismes, & avec la lymphe celle des écrouelles. Boerhaave étoit persuadé qu'il fournissoit seul celle de la goutte. Il paroît qu'il y a quelque analogie entre la cause des vapeurs & celle de la goutte ; si celle-ci survient à une femme vaporeuse, les vapeurs cessent. Des Auteurs dignes de foi ont trouvé dans les articulations des femmes vaporeuses, des matieres cretacées semblables à celles qu'on trouve dans les articulations des goutteux. Le liquide nerveux, dit Boerhaave, est différent de la lymphe & du sang ; ceux-ci sont dans leur état naturel & très-sains pendant les attaques de goutte & dans leurs intervalles, au lieu que les nerfs

ſont en ſouffrance ; il faut donc que la goutte vienne d'un vice du liquide qui les imbibe.

Les humeurs devenues âcres, telles qu'elles ſoient, ſéroſité, lymphe, ou ſuc nerveux, engagées dans les tuniques des plus petits vaiſſeaux, les irritent, les picotent, ou les corrodent, ſelon leur qualité ou leurs différens dégrés d'acrimonie. Si elles s'engagent de façon qu'elles ne puiſſent pas être déplacées, elles irritent plus vivement, ſur-tout lorſque les liquides qui paſſent dans ces petits vaiſſeaux s'embarraſſent dans leurs calibres par rapport à l'obſtruction ou à la criſpation des fibres. Des humeurs de cette nature ainſi arrêtées, cauſent ſelon leurs différens dégrés d'acrimonie, & ſelon les viſceres & les parties où elles ſéjournent, des douleurs rhumatiſmales, des douleurs de tête, des gouttes, des cardialgies, des coliques obſtinées, des teneſmes, des vapeurs, des vertiges, des ſpaſmes, des aſthmes & d'autres affections convulſives. On a ouvert pluſieurs cadavres de gens qui étoient morts de ces maladies, ſans

qu'on trouvât aucun dérangement dans les viſceres affectés, pas même dans les poumons de ceux qui étoient morts d'aſthmes convulſifs périodiques. On doit inférer de-là que la cauſe en exiſtoit dans le genre nerveux, & que ces viſceres ne ſouffroient que parce qu'ils avoient plus de délicateſſe & qu'ils étoient plus ſuſceptibles d'irritabilité que les autres.

Les mêmes accidens convulſifs ſurviennent également après les hémorrhoïdes ſupprimées, après des cauteres fermés ſans précaution, & après une guériſon trop prompte des vieux ulceres. Le ſuperflu du ſuc nerveux eſt évacué par ces voies ; s'il eſt retenu tout-à-coup, il ſéjourne, il devient âcre & étranger ; la nature le détermine enfin ſur quelque partie, où il ne peut faire que de très-mauvais effets, & cauſer ſur-tout des affections ſpaſmodiques. Une forte impreſſion de quelque partie glanduleuſe peut encore occaſionner les mêmes accidens en empêchant la diſtribution du ſuc nerveux ; Willis en rapporte l'exemple ſuivant.

Une fille de douze ans avoit une hernie, on ſe ſervit pendant quinze jours d'un bandage qui comprima un peu trop les glandes inguinales; il ſurvint à cette fille des vertiges & des peſanteurs de tête conſidérables; il s'enſuivit des mouvemens convulſifs très-fréquents, & il lui ſurvint des écrouelles derriere les oreilles & à la partie poſtérieure du cou du même côté; avant cet accident elle n'avoit jamais eu d'incommodité.

CHAPITRE III.

Obſtructions, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LEs obſtructions ſont la cauſe la plus générale des affections vaporeuſes; celles-ci ſe forment indiſtinctement dans chaque viſcere, dans chaque partie, & elles ſont des progrès ſelon qu'il s'y trouve plus ou moins d'embarras ou d'irritabilité. Le tiſſu cellulaire & tout le ſyſtême des vaiſſeaux, ſur-tout les veines ſangui-

nes & lymphatiques, ſont ſujettes à ſe relâcher ; il s'y forme des ſtaſes, des engorgemens & des obſtructions, ſouvent même les capillaires ſe rompent; ce ſont autant de cauſes de tumeurs, d'inflammations, de varices, d'empyemes, d'œdemes, &c. Ces maladies ne ſont pas exemptes de ſpaſmes & de mouvemens convulſifs ; mais ceux-ci ſont plus conſidérables lorſque les engorgemens ſont propres à irriter les calibres des vaiſſeaux, plutôt qu'à les forcer. Les viſceres ſont plus ſujets à ces accidens que les autres parties, par rapport à la délicateſſe de leurs fibres & à la diſpoſition de leurs vaiſſeaux.

Les ſolides étant relâchés ou trop roidis, les liquides diſpoſés à l'épaiſſiſſement ou à quelque autre vice, par le concours des cauſes rapportées à la Section précédente, il ſe forme bientôt des obſtructions dans le calibre des vaiſſeaux ou dans le tiſſu cellulaire ; ces obſtructions ne ſont pas toutes de la même nature, il y en a de chyleuſes, de lymphatiques, de bilieuſes, de ſanguines, &c. Tous les ré-

crémens & les excrémens du corps humain ſont capables d'en produire lorſqu'ils dégénerent ; la plupart de celles du méſantere ſont chyleuſes, elles ſont fréquentes en ceux qui par une vie déréglée dérangent les fonctions de leur eſtomac ; le chyle qui provient des mauvaiſes digeſtions qui en ſont la ſuite, ne peut être que mal conditionné, il s'embarraſſe dans ſes propres vaiſſeaux, & y cauſe des engorgemens. On trouve des obſtructions lymphatiques dans toutes les parties, dans tous les viſceres ; la lymphe eſt le ſuc animal le plus propre à ſe corrompre & à ſe durcir, lorſqu'elle n'eſt plus dans les voies de la circulation ; c'eſt preſque toujours quelqu'un de ces vices qui donne naiſſance aux maladies chroniques. Les obſtructions du foie ſont le plus ſouvent bilieuſes, il s'y en forme de ſanguines. Les pierres qu'on trouve dans ce viſcere ſont des concrétions de la bile. Le pancreas s'obſtrue par un vice de ſon propre ſuc ; les nerfs, les membranes & le tiſſu cellulaire, par un ſuc nerveux épaiſſi. La matiere de l'inſenſible tran-

ſpiration ſupprimée, cauſe des rhumes, des rhumatiſmes, des dartres, la galle, la lepre, d'autres maladies de la peau, & ſouvent des tubercules aux poumons, & des tumeurs dans d'autres parties. Enfin il n'eſt pas de liquides dans nos corps qui ne ſoit en état, lorſqu'il eſt mal conditionné, de former des obſtructions & des irritations capables de produire des vapeurs aux femmes & aux hommes, ſur-tout lorſque le genre nerveux eſt ſuſceptible de plus d'irritabilité qu'il ne devroit l'être dans l'ordre de la nature ; car il eſt des obſtructions qui, lorſqu'on eſt bien conſtitué d'ailleurs, ne cauſent pas des affections vaporeuſes.

Les obſtructions ne parviennent que par dégrés au point de dureté qui les caractériſe ; les liquides qui les forment, paſſent inſenſiblement de la liquidité à la molleſſe, & de celle-ci à la dureté. C'eſt ainſi qu'il ſe forme des tubercules aux poumons, des pierres au foie & dans d'autres viſceres, des concrétions polypeuſes dans le cœur & dans les arteres ; ailleurs des duril-

ſions, des bezoards & des tumeurs de différentes eſpeces.

Dès que la qualité des liquides commence à dégénérer, leur circulation dégénere dans l'ordre de la nature ; il n'eſt pas ſurprenant que des liquides mal conditionnés ſoient retardés dans les labyrinthes infinis que forment les vaiſſeaux du bas-ventre, ſur-tout ceux des femmes ; il n'en faut pas davantage pour irriter les fibres nerveuſes, & pour cauſer des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs. Ces mouvemens convulſifs déplacent ſouvent les liquides qui les cauſent, mais ils ne portent pas ſur leur qualité ; au contraire, ils concourent à les faire dégénérer ; les embarras de la circulation ſe rétabliſſent, les accidens ſe renouvellent & ſe ſuccedent comme par paroxiſmes. Le retour fréquent des ſpaſmes & des vapeurs augmente la ſenſibilité des fibres & en affoiblit le ton : le ſang, la lymphe & tous les récrémens dégénerent de plus en plus, les obſtructions des viſceres augmentent, elles ſe multiplient, & la maladie devient chronique. Si les digeſtions

ſe dépravent de plus en plus, tout dégénere dans la même proportion ; il ſurvient enfin des cachexies, des fleurs blanches, des hydropiſies, des ovaires & d'autres viſceres, des fiévres lentes, nerveuſes, &c. Dès que les malades ſont dans cet état, la moindre choſe, le moindre mouvement, la moindre ſurpriſe, la moindre idée qu'elles ſe font, fixe la circulation ou la retarde ; il ſurvient d'abord des picottemens dans les chairs, des fourmillemens, des mouvemens convulſifs, ou des inquiétudes vaporeuſes qui arrachent ſouvent des larmes ameres, & qui les rendent inſupportables à elles-mêmes.

Ces accidens peuvent avoir leur ſource dans toutes les parties du corps; ſi on la trouve plus ſouvent au bas-ventre qu'ailleurs, c'eſt par rapport au nombre des viſceres de cette cavité, & à leurs fonctions.

On a ouvert des femmes mortes après avoir été tourmentées pendant long-temps de cruelles vapeurs ; on n'en trouvoit pas la cauſe dans le bas-ventre, elle étoit dans le cerveau ; elle

conſiſtoit en une ſéroſité âcre, qui imbiboit l'origine des nerfs. Une tumeur à la veine émulgente droite fit périr une femme, ſans qu'on s'apperçût d'autre ſymptôme que de cruelles douleurs à l'uterus; cependant ce viſcere étoit encore ſain après la mort. Le clou hyſtérique qui cauſe de ſi vive douleurs, provient des convulſions des muſcles extérieurs de la tête, qui ſe contractent violemment pluſieurs enſemble, excitent la douleur préciſément à l'endroit où leurs fibres tendineuſes s'entrecroiſent & tiennent au péricrâne. Le reſſerrement des fibres du cœur, de celles du diaphragme, par quelle cauſe que ce ſoit, produit ſouvent des vapeurs & des ſyncopes. On ouvrit une fille à Paris en 1667 qui étoit morte de vapeurs, on ne lui trouva d'autre cauſe de mort & de ſes accidens, que du ſang coagulé dans le ventricule du cœur. Une Dame étoit tracaſſée depuis pluſieurs mois par des vapeurs violentes; elle mourut enfin d'une ſyncope. On trouva dans le ventricule gauche du cœur un polype de la longueur d'un doigt & épais de

trois lignes. Lorsque le polype est gros & qu'il est dans le ventricule gauche du cœur, il produit toujours des vapeurs considérables, sur-tout quand il n'est pas adhérent au parois du ventricule ou de l'aorte : car s'il est flottant dans le courant du sang, il rend irréguliers les mouvemens du cœur, en formant des obstacles continuels à la circulation de ce liquide. Si le polype est petit, il ne produit pas des vapeurs considérables ; elles ne se manifestent que par des lassitudes, on est essoufflé à la moindre fatigue que l'on prend, & souvent au moindre mouvement que l'on se donne. Si quelque muscle, quelque membrane, ou quelque partie glanduleuse se relâche dans quelque partie du corps que ce soit, des extrémités, du tronc ou des viscères, il s'y forme des engorgemens qui, selon leur nature, causent des irritations, des spasmes ou des mouvemens convulsifs. Une humeur âcre ou irritante, telle qu'elle soit, s'insinuant dans un capillaire, y cause des contractions ; pour peu qu'elle y fasse de séjour, il se fait des stases dans

les

les vaiſſeaux voiſins, le déſordre ſe met dans les fibres, il s'enſuit des mouvemens convulſifs ou des convulſions, ſelon l'irritabilité des parties affectées.

Une Dame d'un tempérament bilieux & maigre, étoit ſujette tous les hivers à des toux, elle crachoit beaucoup; elle fit ſi bien par des ménagemens, qu'elle ſe préſerva pendant un hiver de ces incommodités; il lui ſurvint des douleurs à la tête, des tintemens d'oreilles, des vertiges, & enſuite des vapeurs violentes avec des mouvemens convulſifs. La même choſe eſt arrivée à un homme de quarante-quatre ans, ſelon l'obſervation d'un Auteur digne de foi. Une fille, après des veilles immodérées, ſe plaignit d'une peſanteur de tête, de vertiges, bien-tôt après de trémouſſemens dans tout le corps, avec de petites ſecouſſes dans ſes membres, de mouvemens convulſifs, de reſſerremens de poitrine, d'oppreſſions; elle tomboit enfin en faiſant de grands hurlemens; il étoit ſenſible que la cauſe de ces accidens étoit à la tête. Willis a vu un

homme de quarante ans qui étoit inquiété de temps en temps, pendant trois ou quatre jours, de mouvemens convulsifs aux yeux, de vertiges & de commotions à la tête ; c'étoient toujours les avant-coureurs des mouvemens convulsifs & des convulsions qui lui survenoient enfin, avec un sentiment de boule qui s'élevoit sensiblement du bas-ventre vers la poitrine & la tête. Le principe de cette maladie ne pouvoit être qu'à la tête ; si ces accidens étoient arrivés à une femme, on l'auroit soupçonnée de vapeurs hystériques : c'est une réflexion du même Auteur. Fernel a observé que des vapeurs partoient du sommet de la tête, s'étendoient, faisoient des progrès successivement de membre en membre, se répandoient dans tout le corps, & causoient des convulsions. On voit des observations dans les Ephémerides des curieux de la nature, sur des mouvemens convulsifs qui descendoient de la tête vers les parties inférieures. Un polype cause des vapeurs & des mouvemens convulsifs aux femmes & aux hommes ; il en est de même des irrita-

tions des poumons, quelquefois même ils leur ſont communiqués par les embarras d'autres viſceres, ſans que leur ſubſtance ſoit altérée. Un Auteur grave rapporte qu'un homme illuſtre étoit ſujet à un aſthme convulſif périodique qui revenoit tous les quatorze ou vingt jours ; il mourut dans une attaque, on fit l'ouverture de ſon cadavre, les entrailles étoient ſaines, & ſur-tout les poumons ; il n'y avoit ni ſéroſité dans les bronches ni d'autre cauſe ſenſible de ces accidens ; la ſeule qu'on trouva c'étoient des pierres dans la véſicule du fiel. Cet aſthme provenoit ſans doute de ces pierres & d'une plus grande irritabilité dans les fibres des poumons, que dans les autres viſceres ; cela faiſoit que les ébranlemens que l'irritation des pierres cauſoit au foie ne devenoient ſenſibles qu'à la poitrine. Un jeune homme avoit tous les jours la migraine & des vomiſſemens violens, il mourut dans les convulſions ; on ouvrit ſon cadavre, il ne parut rien de particulier au ventricule, mais on trouva dans la partie corticale du cerveau cinq globules,

dont chacun étoit de la groſſeur d'un pois. Les nerfs ſont tellement ſenſibles à tout ce qui les preſſe ou les irrite, qu'il part des mouvemens convulſifs de tous les endroits où ils ſont affectés ; ces mouvemens commencent le plus ſouvent à leurs extrémités & ſe ſuccedent en faiſant des progrès vers leur origine. On voit tous les jours des fourmillemens ou des tremouſſemens s'élever d'un orteil, d'une jambe, d'une main, ou de toute autre partie, augmenter rapidement & former d'affreuſes convulſions. Cependant on a vu par les obſervations précédentes, qu'il vient quelquefois des mouvemens convulſifs & des convulſions dans un ſens oppoſé.

CHAPITRE IV.

Obſtructions du bas-ventre en général, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

DE tous les viſceres, ceux du bas-ventre ſont les plus propres à être obſtrués, & principalement ceux des femmes. J'ai déja obſervé que les vaiſſeaux des femmes ſont autrement diſpoſés que ceux des hommes ; que ce ſont des longueurs, des calibres ou des capacités, des directions ou des poſitions d'arteres bien différentes dans les deux ſexes. Que dans les femmes ils ont moins de longueur que dans les hommes, & par conſéquent plus de courbure, & que les veines des femmes ſont, ſur-tout dans le bas-ventre, beaucoup plus groſſes que leurs arteres. D'ailleurs les viſceres particuliers à celles-ci ſont une différence dans la diſtribution des vaiſſeaux, & dans la circulation des liquides ; j'en parlerai ailleurs. En général,

les vaisseaux des viscères de l'abdomen dans les deux sexes sont différens de ceux des autres viscères ; la veine-porte leur fournit des divisions infinies, elle est d'une étendue très-considérable. Elle sert de veine aux arteres céliaque & mésentérique, & d'artere à la veine-cave ; elle fait des sécrétions, il n'y a que les arteres qui en fassent dans le reste du corps ; cependant cette veine n'a pas de battement ni des valvules dans ses rameaux qui empêchent le retour du sang. Le mouvement de ce liquide est très-lent dans la veine-porte ; comme elle n'a pas de mouvement sensible comme les arteres, le sang a besoin, pour circuler, de la pression des muscles de l'abdomen & du diaphragme. C'est pour cette raison que les gens qui demeurent dans l'inaction, digerent mal ; qu'ils sont sujets aux vents, aux engorgemens des vaisseaux, & aux obstructions ; ces accidens arrivent fréquemment aux deux sexes, mais principalement aux femmes, qui ont naturellement les fibres lâches; les suites en sont des vapeurs, des

affections mélancoliques, des dérangemens des ſecours périodiques des femmes, des fleurs blanches, &c. C'eſt ſans doute pour ces raiſons que Stalh a obſervé que la veine-porte eſt la porte des maladies. Suivons en détail les obſtructions de quelques viſceres du bas-ventre & leurs effets.

CHAPITRE V.

Obſtructions du ventricule, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LE ventricule eſt un viſcere membraneux, cave, figuré comme une cornemuſe, deſtiné à recevoir les alimens & à les digérer. Sa ſubſtance eſt compoſée de quatre tuniques : la premiere eſt membraneuſe, la ſeconde muſculeuſe, la troiſiéme nerveuſe, & la quatriéme veloutée ; ſon uſage eſt de ſervir à la digeſtion. Il ſe filtre dans le ventricule deux liqueurs différentes : l'une eſt claire, ſubtile, de la nature de la ſalive, elle eſt le princi-

pal dissolvant des alimens ; l'autre est mucilagineuse, elle sert à entretenir la souplesse & l'élasticité des fibres de ce viscere, & à empêcher qu'elles ne soient blessées par le contact des alimens, & par les sucs irritans qui entrent dans sa capacité, ou qui s'y forment par de mauvaises digestions, & causent souvent des affections vaporeuses.

Une Demoiselle de qualité devint vaporeuse dès qu'elle fut nubile ; ses attaques étoient fréquentes, elles se manifestoient par une cardialgie suivie de douleurs dans les entrailles, de délire & de convulsions ; la respiration se supprimoit, la Malade devenoit enfin pâle, défigurée, sans sentiment & sans mouvement, jusqu'à ce qu'il survenoit un vomissement qui étoit suivi d'un sommeil, après lequel elle se rétablissoit. On la purgeoit de temps en temps par précaution, elle s'en trouvoit bien ; elle prit sur elle de se purger avec le même remede, dès qu'elle s'appercevoit de quelque avant-coureur de ces attaques ; elle alloit à la garde-robe, & par ce moyen

elle prévenoit ſes accidens : elle guérit enfin après quelques années de maladie, par l'uſage continué pendant un certain temps de pilules purgatives & hyſtériques. N'eſt-il pas ſenſible que le principe de ces vapeurs étoit dans le canal inteſtinal ?

Le ventricule eſt le centre des viſceres, il a des communications avec tous les autres, ſur-tout par les nerfs qui ſe répandent dans ſa ſubſtance, après avoir couvert toute la poitrine de leurs ramifications, & qui concourent enſuite avec les intercoſtaux pour former les plexus les plus conſidérables du bas ventre. Pour peu que les fonctions du ventricule ſoient dérangées, tout en ſouffre ; s'il entre en convulſion, il n'eſt pas de fibre dans le corps qui ne ſoit forcé de ſuivre ſes fauſſes directions ; c'eſt le viſcere le plus ſuſceptible d'irritabilité ; le moindre chatouillement le renverſe. Si quelque viſcere du bas-ventre ſouffre des mouvemens convulſifs, le ventricule y participe ; s'il n'entre pas en convulſion, il éprouve du moins des contractions ſpaſmodiques, & il n'eſt preſ-

que pas d'attaques de vapeurs qui ne soient précédées ou accompagnées de rots ou de hoquets ; il est toujours débilité par de longues attaques, & le dérangement de ses fonctions les perpétue, en augmentant leur cause.

Le ventricule, de même que les autres viscères, est sujet à toutes les maladies aiguës & chroniques ; on peut dire qu'il n'est pas de maladie dans le reste du corps à laquelle il ne participe ; on connoît à quel point il en est affecté, par des appétits déréglés, par des inappétences, par le désordre des digestions, &c. Il est toujours le premier en jeu dans les fièvres violentes ; dans les éruptives, sur-tout quand elles sont pourprées ; dans les contagieuses ; dans la petite vérole ; dans la peste, &c. l'on trouve ordinairement dans sa substance des marques de ces maladies. Il se forme aussi des engorgemens dans ce viscere, & il s'enflamme ou il s'obstrue selon leur nature, de quelque façon qu'il souffre ; des spasmes, des nausées, des rots, des vomissemens ou d'autres accidens également convulsifs sont les symp-

tômes de ſa ſouffrance. Si les fibres du ventricule ſont relâchées ou débili-tées, on a des vapeurs qui portent à la gorge, & qui ſont toujours ſpaſmodiques ou convulſives. Si ces fibres ſont irritées, il s'y fait des mouvemens convulſifs particuliers qui deviennent ſouvent généraux en ſe communiquant à toute la ſubſtance de ce viſcere. Si les ſucs qu'il doit ſéparer pour ſervir à la digeſtion & pour entretenir ſa ſoupleſſe, deviennent trop denſes, ou s'ils trouvent des obſtacles qui les empêchent de couler dans ſa cavité, les membranes s'engorgent, il y ſurvient des obſtructions, des abcès ou des tumeurs ; c'eſt une ſource de ſpaſmes & d'affections vaporeuſes qui conduiſent ſouvent à la mort, ſi la maladie devient chronique.

J'ai vu un homme très-ſujet à des vapeurs ſpaſmodiques & convulſives qui partoient de l'eſtomac ; ſes digeſtions devinrent tardives peu de temps après que ces accidens eurent commencé. Le malade laſſé par ces incommodités, demanda des remedes, on fit ſuccéder purgatifs à purgatifs ;

on les donnoit même violens pour *déraciner*, disoit-on, la cause du mal ; mais tout empira par l'effet de ces remedes, la région épigastrique devint douloureuse & se météorisa. On m'appella enfin, je reconnus d'abord que la cause de ces accidens étoient des obstructions ou quelque tumeur dans le ventricule. Je m'appliquai à détendre l'épigastre, & à calmer les spasmes considérables & les mouvemens convulsifs qui survenoient fréquemment, & sur-tout après qu'on avoit pris quelque aliment. On voulut, contre mon sentiment, que le malade fît usage d'eau de casse, elle lui causa des mouvemens convulsifs, des vomissemens & de si grandes agitations, qu'on le croyoit près de la mort. Peu de jours après il rendit par le vomissement une portion de la membrane veloutée du ventricule, de la grandeur d'un écu de trois livres ; il succéda une suppuration qui trois jours après commençoit à devenir louable, mais il rendit encore en différens temps des portions de la même membrane & de la tunique nerveuse ; la suppuration devint

pour lors noirâtre & abondante ; les vapeurs convulſives, les foibleſſes & les ſyncopes ſe ſuccéderent enfin par intervalles juſqu'à ce qu'elles fuſſent terminées par la mort. Avant que le malade rendît les portions des membranes de l'eſtomac, on n'auroit pas diſtingué ſes vapeurs de celles que mal-à-propos on appelle hyſtériques dans le beau Sexe. Voyez mon Diſcours préliminaire. Je me diſpenſerai de donner d'autres obſervations ſur des vapeurs cauſées par les dérangemens du ventricule ; on peut en faire ſur ſoi-même, en faiſant attention à l'état où l'on eſt quand on a fait des excès, quand on a des indigeſtions, ou d'autres incommodités qui intéreſſent ce viſcere, ou le canal inteſtinal.

CHAPITRE VI.

Obſtructions des inteſtins, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LEs inteſtins ſont de grands canaux membraneux qui s'étendent depuis le ventricule juſqu'à l'anus ; ils ſont une continuation du premier, & compoſés des mêmes membranes ; on les diviſe en ſix, trois grêles & trois gros. L'uſage des inteſtins grêles eſt de perfectionner le chyle, de le ſéparer, de pouſſer les excrémens vers les gros inteſtins ; l'uſage de ceux-ci eſt de ramaſſer les excrémens & de les chaſſer dehors. Le premier inteſtin s'appelle *duodenum*, il reçoit deux canaux dans ſa cavité, l'un lui vient du foie, & l'autre du pancréas ; celui qui vient du foie lui porte la bile, & l'autre le ſuc pancréatique. Le duodenum, par le moyen de ces ſucs, perfectionne le chyle, le rend coulant & propre à pénétrer dans les vaiſſeaux lactés qui ſe diſtribuent dans le mé-

ſentere ; il faut pour cet effet qu'ils ſoient bien conditionnés. Pour peu qu'ils dégénerent, les digeſtions ne ſe feront qu'imparfaitement, les liquides deviendront lents & tardifs, les récrémens ſe pervertiront inſenſiblement & les excrémens ſeront retenus, tout reſtera confondu dans la maſſe du ſang, & les ſolides ne ſe répareront pas. Il ſe formera d'abord des obſtructions dans le méſentere, dans les tuniques des inteſtins; il s'enſuivra des affoibliſſemens, des irritations du genre nerveux, des ſtaſes de ſon ſuc & de la lymphe ; de-là des hoquets, des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, des phthiſies, des fiévres hectiques, méſentériques, &c.

Preſque toutes les maladies aiguës & chroniques, celles des lombes, des hypocondres, celle de la peau ; les obſtructions & les affections de différentes parties du corps, ont pour principe les mauvaiſes digeſtions qui ſe font dans le duodenum, & les vices du chyle mal conditionné dans ce viſcere. Il ſe ramaſſe quelquefois dans les premieres voies, à la ſuite des mau-

vaiſes digeſtions, des crudités qui deviennent glaireuſes, âcres, irritantes & capables de cauſer des vapeurs. Les oppreſſions vaporeuſes qui ſurviennent très-ſouvent aux goutteux, ſont occaſionnées par des glaires & des crudités ; car ces accidens ceſſent dès qu'on les a fait vomir. On a vu rendre par le vomiſſement des plaques de pituite épaiſſie, cela arrive aſſez ſouvent aux hommes vaporeux ; ils rendent auſſi quelquefois par la voie des ſelles de la pituite en forme de filamens gluans, & ſi tenaces, qu'il faut les arracher avec la main ; qu'on conſulte ces malades, ils diront toujours qu'ils étoient fatigués auparavant par des chaleurs d'entrailles, par des inquiétudes & des vapeurs. Lorſque le ventricule & les inteſtins ſont enduits d'une telle pituite, leur mouvement périſtaltique en eſt troublé, les digeſtions en deviennent imparfaites, toutes les fonctions en ſouffrent, & ſur-tout on ne va que très-difficilement à la garde-robe ; de-là des mouvemens ſpaſmodiques, & tous les autres ſymptômes vaporeux,

principalement cette grande quantité de vents ſi incommode aux hommes affligés de cette maladie.

Les mauvaiſes digeſtions ſont encore la principale cauſe des matieres vernimineuſes qui ſe forment dans les inteſtins, & l'on voit tous les jours des vapeurs occaſionnées par les vers. J'ai vu une Dame qui étoit tracaſſée de temps en temps par des vapeurs, par des éblouiſſemens & des défaillances ; elle avoit uſé ſucceſſivement de tous les remedes antiſpaſmodiques ordinaires ; ſes maux ne faiſoient cependant qu'augmenter; je la guéris enfin par le moyen des vermifuges & des purgatifs, qui lui firent rendre pluſieurs vers aſſez gros & un grand nombre d'aſcarides. Une femme (dit Amatus Luſitanus) ſouffroit ſouvent des ſerremens de goſier, avec des pâleurs, des rougeurs paſſageres & des convulſions ; elle rendit un ver, & tous ſes accidens ceſſerent. Le ver plat ou ſolitaire cauſe des convulſions, des coliques, des défaillances, des ſyncopes ; j'en ai fait rendre pluſieurs, mais pas un de ces malades n'a été exempt de

quelqu'un de ces symptômes *Voyez* ma Dissertation sur ce Ver.

Les intestins sont parsemés de beaucoup de glandes ; celles des grêles sont petites, & filtrent une liqueur qui concourt à subtiliser le chyle. Celles des gros intestins ont plus de volume & sont moins nombreuses ; il s'y sépare une humeur mucilagineuse, pour humecter les grosses matieres, pour rendre glissantes les parois des intestins, & pour qu'on ne souffre pas en rendant les excrémens.

Des Auteurs ont cru que le colon, qui est le second des gros intestins, avoit plus de part aux vapeurs du sexe & aux affections hypocondriaques, que le ventricule & la rate ; ils étoient autorisés par plusieursr aisons. Cet intestin est situé autour des intestins grêles, il est attaché aux os des isles, au rein droit, à la vésicule du fiel, au foie, au ventricule, à la rate, au rein gauche ; il contribue à toutes les affections de ces visceres, & il leur communique les siennes. C'est dans cet intestin que sont principalement contenus les gros excrémens ; il est néces-

faire que ſes glandes fourniſſent beaucoup de ſéroſité pour redonner aux matieres fécales la fluidité qui leur a été enlevée par les veines lactées ; ſi cette ſéroſité n'eſt pas ſuffiſante pour faire cet effet, les excrémens croupiſſent, & pour lors tout le monde ſçait, & ſur tout les femmes, à combien de vapeurs on eſt expoſé. La ſéroſité mucilagineuſe qui ſe ſépare dans les gros inteſtins, dégénere aiſément, elle devient trop denſe ou trop âcre par les abus commis dans la diéte, par les excès, par une vie ſédentaire ; les glandes du colon s'obſtruent, ſes membranes en ſont gênées & irritées, ces irritations excitent des mouvemens irréguliers dans le genre nerveux, qui intéreſſent bien-tôt tous les viſceres avec leſquels le colon a des communications ; il s'enſuit des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, des ſenſations ſemblables à celles d'une boule qui monte vers la poitrine & qui ſaiſit la gorge, des tenſions, des gonflemens, des ſuffocations, des ſyncopes & tous les ſymptômes des vapeurs prétendues hyſtériques.

Les femmes ſont ſujettes à des coliques convulſives ou ſpaſmodiques qui ont tous les ſymptômes des coliques bilieuſes ; c'eſt la même violence de douleurs, les mêmes déjections, le même vomiſſement de bile jaune & verte. Ces coliques ont leur ſiége dans le colon, elles ont lieu lorſque cet inteſtin eſt obſtrué ou irrité ; elles ſurviennent ordinairement à des femmes dont le tiſſu des fibres eſt lâche & irritable, & qui ſont vaporeuſes depuis long-temps. Ces coliques commencent quelquefois par ſe faire ſentir à l'épigaſtre ; la vivacité de la douleur, la couleur jaune & verte des matieres qu'on rejette par le vomiſſement les feroit prendre pour une paſſion iliaque. La douleur ceſſe dans un jour ou deux, pour revenir peu de temps après avec la même force, ſur-tout à la moindre émotion, au moindre trouble, ou au moindre excès que l'on commet. A la ſuite de ces coliques il ſurvient quelquefois une jauniſſe conſidérable, qui ceſſe d'elle-même en peu de jours.

Si les douleurs portent & ſe fixent

ſur l'un des reins, elles ſont violentes, cauſent des vomiſſemens énormes, & lorſqu'elles s'étendent dans l'uretere & juſques dans la veſſie, il ſemble qu'elles ſoient cauſées par des pierres ou par des graviers. Ces accidens arrivent par la communication du colon avec le foie, les reins & les autres viſceres; ſi la jauniſſe venoit d'un vice local dans le foie, elle ne ſe diſſiperoit pas ſi aiſément, & les douleurs qui imitent les néphrétiques, laiſſeroient après elles des marques de gravier ou de pierres dans les viſceres affectés. Il eſt des Auteurs qui ont trouvé ſkirreux le colon des hypocondriaques; je l'ai vu pluſieurs fois extrêmement dilaté & rempli de vents. Lorſque le colon eſt ainſi dilaté, il eſt comme étranglé vers ſa valvule, ou à l'endroit qui aboutit au rectum; cela dépend de la dilatation, qui n'eſt ſouvent que dans une partie de cet inteſtin.

Les reins ſe relâchent comme les autres viſceres; on en a ſouvent trouvé qui étoient farcis de pierres & de gravier, ils ſont pour lors à demi-

consommés ; il en part des contractions spastiques qui occasionnent des spasmes & des mouvemens convulsifs.

CHAPITRE VII.

Obstructions du mésentere, cause prochaine des Affections vaporeuses.

LE mésentere est une membrane épaisse, grosse, située au milieu des intestins ; ceux-ci y sont tous attachés, il leur donne la tunique externe commune. Il est composé de deux membranes entre lesquelles est la substance cellulaire qui contient la graisse ; il est parsemé d'un grand nombre de glandes. Les vaisseaux sanguins sont les mêmes que ceux des intestins, ils forment des arcs & des isles par leur concours. Les nerfs viennent de la paire-vague & de l'intercostal. Le mésentere reçoit les veines lactées, ce sont les premiers vaisseaux qui conduisent le chyle ; l'origine de ces vaisseaux est dans les

inteſtins, & ſur tout dans les grêles; ils en ſortent par un nombre conſidérable de racines, & aboutiſſent tous aux glandes du méſentere, où commencent les vaiſſeaux du ſecond genre.

L'uſage du méſantere eſt de ſoutenir les vaiſſeaux ſanguins qui aboutiſſent aux inteſtins & les vaiſſeaux lactés, ceux ci portent le chyle & la lymphe des inteſtins au réſervoir du chyle.

La ſituation du méſentere, le grand nombre de ſes glandes, les vaiſſeaux infinis qui ſervent à ſes uſages, & ſur-tout ceux qui ſont deſtinés à recevoir le chyle, rendent ce viſcere très-ſuſceptible d'engorgemens. Ces derniers vaiſſeaux aboutiſſent tous aux glandes, dont le méſentere eſt parſemé; c'eſt-là que le chyle devient plus coulant par ſon mélange avec la lymphe. Si cette lymphe eſt viciée, ſi le chyle eſt crud ou mal digéré, effet ordinaire de quelqu'une des cauſes rapportées dans la Section précédente, la circulation en eſt rallentie, les capillaires s'embarraſſent, & il

ſe forme des obſtructions. On connoît les effets du plexus méſentérique, ſes liaiſons prochaines ou éloignées avec les autres plexus du bas-ventre, & avec les ganglions des parties ſupérieures; les obſtructions qui bornent les oſcillations de ces nerfs, arrêtent le cours du ſuc nerveux, empêchent la diſtribution du chyle, & gênent la circulation du ſang. Telle eſt la cauſe des phthiſies nerveuſes.

Dès qu'il s'eſt formé des embarras lymphatiques dans le méſentere, ils font des progrès ſenſibles, & ils ſe multiplient rapidement; ce viſcere a toujours quelque part dans les maladies chroniques, on le trouve ordinairement parſemé d'obſtructions, ſur-tout dans les phthiſies. Ces phthiſies ne ſont jamais exemptes de ſpaſmes: j'ai vu de ces malades dont tous les muſcles de l'abdomen & ceux des extrémités inférieures entroient ſucceſſivement dans des mouvemens convulſifs; c'étoit une alternative exacte, l'un ne finiſſoit pas ce jeu, qu'un autre ne le commençât; ces accidens durerent

rent juſqu'à la mort. Toutes ces cauſes d'embarras ſpaſmodiques portent ſenſiblement ſur le tiſſu délicat des fibres des femmes, elles les rendent de plus en plus ſuſceptibles d'irritabilité, de ſorte qu'il n'y a pas d'affections convulſives qu'il ne ſe forme des obſtructions du méſentere, je veux dire quand elles ſont de durée ; ces obſtructions, quelle qu'en ſoit la cauſe, produiſent toujours des ſpaſmes ou des vapeurs, & celles-ci augmentent les obſtructions & menent à d'autres déſordres. On a trouvé dans des cadavres de vaporeux les veines du méſentere ſi dilatées, qu'elles reſſembloient à des inteſtins, & d'autres vaiſſeaux très-variqueux remplis d'un ſang gluant preſque corrompu.

CHAPITRE VIII.

Obſtructions du pancréas, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LE pancréas eſt une groſſe glande applatie, de couleur de chair, poſée derriere le ventricule, tranſverſale à l'égard du duodenum; ſa longueur eſt de huit à neuf pouces, ſa largeur de deux pouces ou un peu plus; il communique avec le duodenum, le méſentere, la rate & ſes vaiſſeaux, il ſépare une liqueur qu'on nomme ſuc pancréatique; ce ſuc eſt de la nature de la ſalive, il diſſout les matieres gommeuſes, ſalines, mucilagineuſes; il délaie le chyle & l'adoucit.

Les maladies du pancréas ſont des obſtructions qui dégénerent en tumeurs, en ſchirres, en abſcès ou en pierres. Riolan a obſervé que le pancréas dans pluſieurs hypocondriaques étoit devenu de la grandeur du foie. Un homme illuſtre, dit cet Auteur,

devenu mélancolique, ſe plaignoit depuis quatre ans d'une douleur de colique vers la région de l'inteſtin colon, & d'un poids à la région de l'eſtomac, lorſqu'il ſe tenoit droit ou qu'il vouloit marcher. La gangrene ſurvint au pied droit, elle fit des progrès ſi rapides, qu'il mourut dans ſix heures avec de cruelles douleurs. On trouva le foie rond comme un globe, farci d'une pituite plâtreuſe ; le pancréas étoit du volume du foie, tout ſchirreux & parſemé d'obſtructions ſemblables à des œufs de pigeon ; la rate étoit ſi petite, qu'elle ne peſoit pas une once. Un Médecin illuſtre nous rapporte l'obſervation ſuivante. Une Dame ſujette depuis pluſieurs années à des vapeurs convulſives très-violentes, mourut enfin après de grandes ſouffrances ; on ouvrit ſon cadavre, on ne trouva de cauſes des vapeurs ni de la mort que dans le pancréas qui étoit ulcéré. Il ſe forme ſouvent dans ce viſcere de petites pierres, on y en a trouvé comme des pois chiches ; il y vient des excroiſſances cartilagineuſes. Riolan a vu un pancréas durci comme un cartilage.

Un Officier des Vaiſſeaux du Roi, mélancolique depuis pluſieurs années, étoit très-ſujet à des coliques bilieuſes, & à une douleur qui traverſoit l'épigaſtre vers ſa partie moyenne, comme ſi c'eût été une barre qui l'eût comprimé ; la douleur & la colique étoient ſpaſmodiques ; il avoit de temps en temps des vapeurs inquiétantes ; il tomba enfin dans une phthiſie nerveuſe. Je fis ouvrir ſon cadavre le 13 de Mars 1756, on trouva dans la véſicule du fiel une pierre de la groſſeur & de la figure d'une noix muſcade ; elle étoit inégale dans ſa ſuperficie & ſillonnée. Le pancréas étoit obſtrué, on trouva du pus jaunâtre dans ſon centre ; l'arcade du colon étoit timpaniſée, & le reſte depuis la rate juſqu'aux hanches, dans un rétréciſſement conſidérable.

CHAPITRE IX.

Obſtructions du foie, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LE foie eſt un viſcere fort gros, rouge, ſitué dans l'hypocondre droit, il peſe environ quatre livres, il communique au diaphragme par des ligamens ; il reçoit ſes arteres de la cœliaque, de la diaphragmatique, & quelquefois de la méſentérique ſupérieure; ſes veines viennent de la veine-porte : j'ai déja obſervé qu'elle fait la fonction de veine & d'artere, elle ſert à ſéparer la bile dans le foie. Ses ramifications ſont infinies, elles ſe répandent par tout ce viſcere, & en forment, pour ainſi dire, toute la ſubſtance ; la veine-cave y fournit auſſi beaucoup de ramifications. Il y a encore dans le foie des vaiſſeaux lymphatiques & des vaiſſeaux biliaires ; ceux-ci aboutiſſent au canal choledoche qui conduit la bile dans le duodenum. On trouve enfin dans ce viſcere

le concours des vaiſſeaux de la rate, de l'épiploon, des inteſtins du méſentere, du pancréas ; de-là vient que ſes maladies ont tant de liaiſon avec celles des autres viſceres, & qu'il eſt ſi difficile d'y remédier. L'uſage du foie eſt de ſéparer la bile du ſang par le moyen de la veine-porte ; celui de la véſicule du fiel eſt de ramaſſer la bile, de la perfectionner, de la retenir un certain temps, & enfin de la verſer dans les inteſtins.

J'ai parlé ailleurs de la nature de la bile & de ſes uſages ; il ſuffit de rappeller ici que lorſqu'elle dégénere, elle eſt en état d'irriter & quelquefois de corroder les fibres, comme il arrive dans la colique bilieuſe, dans le *cholera morbus*, &c. Dès qu'elle a pris ce caractere, elle cauſe des ſpaſmes, des vapeurs, des mouvemens convulſifs, & des convulſions même ſouvent funeſtes.

La bile eſt très-propre à former des concrétions pierreuſes, on en trouve ſouvent dans la veſicule du fiel ; j'en ai vu de groſſes très-dures & de la figure d'une noix muſcade ; on en

trouve encore & quelquefois en grand nombre dans la ſubſtance du foie. J'ai déja obſervé que le mouvement du ſang eſt très-lent dans la veine-porte : cela fait que lorſque ce liquide eſt devenu plus denſe que dans l'état naturel, ou que les fibres des ſolides ſont relâchées dans le foie, il s'y forme des matieres viſqueuſes, des vers, des obſtructions lymphatiques ou des ſchirres. Les obſtructions qui ſe font dans les ramifications de la veine-porte, interrompent le cours du ſang dans cette veine, & gênent celui des vaiſſeaux des autres viſceres avec leſquels elle communique. Ce rallentiſſement du cours du ſang prépare inſenſiblement la cauſe des affections hypocondriaques & vaporeuſes.

Il ſe forme encore dans le foie par les mêmes cauſes d'autres eſpeces d'engorgemens auxquels on fait très-peu d'attention, parce que ſouvent on ne les ſoupçonne pas, ce ſont des obſtructions ſanguines. Ces obſtructions ne ſont pas toujours inflammatoires ; elles ont des cauſes différentes, les unes viennent à la ſuite de quelque

inflammation, & les autres dépendent de petits engorgemens qui se sont formés peu à peu & qui gênent les vaisseaux sanguins. L'action des arteres & l'impulsion continuelle du sang, font passer des globules rouges dans les arteres lymphatiques; ils se mêlent avec la lymphe, mais ils ne sont pas faits pour circuler dans des vaisseaux qui n'ont ni ressort ni élasticité, ils les obstruent aisément; il survient de nouveau sang, il se forme insensiblement des congestions qui en imposent, parce qu'elles paroissent avoir tout le caractere des tumeurs schirreuses. Il en est de même s'il séjourne, après les inflammations, assez de sang dans les lymphatiques pour donner sa couleur à la lymphe, & pour obstruer les vaisseaux de celle-ci. Les obstructions de cette nature sont plus fréquentes qu'on ne le pense, dans le foie, dans la rate & dans l'uterus; on les reconnoît facilement après la mort, lorsqu'elles ont eu lieu; on trouve ces visceres gorgés d'un sang dont la couleur est obscure & presque noire. Il y a des signes particuliers à ces tumeurs qui les font di-

ſtinguer des ſchirreuſes : celles-ci ſont dures & ſans aucun ſentiment de douleur ; au lieu que ſi l'on peſe de la main ſur les obſtructions ſanguines, on n'y trouve pas tant de dureté, & elles ſe manifeſtent par une douleur ſourde, & quelquefois elles ſont véritablement douloureuſes ; ce qui n'arrive pas au ſchirre, à moins qu'il ne dégénere en carcinome. Toutes ces obſtructions occaſionnent aux femmes des ſpaſmes & des vapeurs ; les unes & les autres peſent ſur les diſtributions des nerfs & des vaiſſeaux, elles arrêtent le cours du ſuc nerveux, elles gênent la circulation, les collatéraux s'engorgent ; cela ſuffit pour interrompre les oſcillations des fibres nerveuſes, pour les renverſer & cauſer ces accidens. Les obſtructions ſanguines ſont les plus propres à faire cet effet par rapport à l'irritation marquée par la ſenſibilité douloureuſe qui en eſt inſéparable.

***

CHAPITRE X.

Obſtructions de la rate, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LA rate eſt un viſcere ſpongieux deſtiné à recevoir les parties les plus groſſieres du ſang; elle eſt poſée au côté gauche du ventricule, & compoſée d'un nombre infini de petites cellules ou cavités ſéparées par des fibres aſſez fortes & par une chair ſpongieuſe. Elle reçoit un nombre infini d'arteres du tronc cœliaque, elle a très-peu de veines à proportion, & ce ſont des rameaux de la veine-porte; quoique les vaiſſeaux ſoient très-conſidérables dans ce viſcere, il ne paroît pas qu'il s'y faſſe de ſécrétion. L'uſage de la rate eſt de rendre plus fluide le ſang qu'elle envoie au foie, (c'eſt ce ſang qui fournit la bile), & d'aider à la ſécrétion de celle-ci. Le ſang artériel eſt rempli de lymphe chyleuſe, il la laiſſe échapper dans les cellules de la rate par

des tuyaux particuliers ; celui qui reſte après cette filtration eſt repris par les orifices veineux. Après que le ſang a été ainſi purifié, il eſt plus ſubtil, plus fluide, plus ſpiritueux ; en ſortant de la rate il coule dans la ſubſtance du foie pour favoriſer, comme je l'ai déja obſervé, les fonctions de ce viſcere.

La rate communique avec le ventricule, avec le pancréas, l'*omentum*. le diaphragme, le foie, le rein gauche, & avec d'autres viſceres de l'abdomen, par le moyen de ſes vaiſſeaux & de ſes membranes.

La texture lâche de la rate, la quantité & les uſages de ſes vaiſſeaux, la rendent ſuſceptible de mouvemens ſpaſtiques. Le ſang groſſier qu'elle reçoit en abondance, & la lymphe dont il doit ſe dépouiller dans ce viſcere, ſont peu propres à la circulation ; il faut peu de choſe pour y produire des ſtaſes, des congeſtions & ſouvent des abcès & des ulceres, d'où il réſulte des ſpaſmes & des vapeurs.

Si l'on fait une inciſion à la rate, toutes ſes cellules & toutes ſes veines

ſe gonflent ; cela fait voir qu'elle eſt très-ſuſceptible d'irritation. Dès qu'il y a quelque vice dans ſa ſubſtance, l'hypocondre gauche ſe gonfle, comme par paroxiſmes ; ce gonflement ſpaſmodique s'étend juſqu'à la poitrine, quelquefois un paroxiſme finit ſans porter à la tête, d'autres fois il y met le trouble & la confuſion ; on adopte de fauſſes idées, il ſurvient des mouvemens de crainte & de plaiſir, pur effet des fauſſes directions des fibres qui mettent le déſordre dans les organes des ſens. L'ame ainſi trompée, s'en fait ſouvent une habitude, parce que la cauſe qui l'a ſéduite ſubſiſte toujours, & elle perſévere dans l'illuſion juſqu'à ce que l'on ait rétabli les organes dans des tendances naturelles. Telle étoit la fureur des femmes Argiennes, la folie des Miléſiennes, de celles de Lyon, des Nonains d'Allemagne, &c. J'en ai rapporté les hiſtoires ; telles ſont les erreurs des hypocondriaques. Toutes ces erreurs proviennent de mouvemens irréguliers dans les ſolides, de ſpaſmes continués qui ne laiſſent

pas un inſtant les organes des ſens dans l'ordre de la nature ; l'ame ne peut juger des objets que dans l'état qu'ils lui ſont préſentés.

Si le ſang qui paſſe dans la rate ne peut pas être ſubtiliſé, & rendu tel qu'il doit être pour fournir dans le foie une bile d'un bon caractere, il devient une ſource d'incommodités & de maladies chroniques ; dans cet état il ne peut que circuler lentement dans les hypocondres, il eſt ſurchargé de plus en plus de parties groſſieres par l'accès d'un nouveau chyle, il s'embarraſſe dans les viſceres du bas-ventre dont la plupart ſont d'une ſubſtance molle & cellulaire. Toutes ſortes d'excès portent ces diſpoſitions dans le ſang, rallentiſſent l'élaſticité des viſceres, favoriſent les congeſtions dans les hypocondres ; de-là viennent tous les différens ſymptômes des femmes vaporeuſes & des hommes hypocondriaques.

Ces derniers ſont toujours triſtes, la préoccupation de leur eſprit les porte à chercher le ſilence & la ſolitude ; leurs amis & tout ce qu'ils

ont le plus chéri leur devient importun. Ils ont l'idée de la mort toujours préſente, ils ſe perſuadent qu'ils touchent à leur dernier moment ; d'autres croient être généralement haïs. Les mélancoliques qui rient dans un moment, pleurent dans un autre, & ſouvent les pleurs & les ris ſe ſuccedent précipitamment, comme s'ils vouloient rire & pleurer en même-temps. Ils ſentent toujours des gonflemens dans les hypocondres, ils ſont pleins de vents & fatigués par des rots de mauvaiſe odeur, leur tête eſt peſante, leur couleur plombée ; ils vomiſſent des humeurs bilieuſes, leurs déjections ſont de la même qualité. Il en eſt dont les digeſtions ſont difficiles, en ceux-là le corps s'amaigrit & devient foible ; d'autres reſtent dans leur état naturel, mais la profondeur de leurs idées accablantes, & des ſucs mal digérés, relâchent leurs fibres & tiennent leur eſprit abattu ; ils étoient indolens par ſyſtême, ils le deviennent par néceſſité. Le dégoût de tout les prend, l'ennui les ſaiſit, ils cherchent en vain

les reſſources de leur eſprit, l'ame ne peut plus rien pour eux. Les fibres étant devenues ſuſceptibles de la plus legere impreſſion, tout les offuſque & les effarouche ; la moindre contradiction les révolte ; le mal augmente, ils ſont plongés dans des vapeurs noires qui les rendent incapables de tout ; quelquefois inſupportables aux autres, preſque toujours à eux-mêmes. Ces malades ont ordinairement un ſentiment de compreſſion dans la région épigaſtrique. Lorſque le mal eſt venu à un certain point, les hypocondriaques adoptent toujours quelque idée ridicule qui aſſujettit tellement leur raiſon, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en faire voir la fauſſeté. J'en ai vu qui dès qu'on s'approchoit d'eux, croyoient être dévorés par des feux ardens ; & d'autres dont le corps & les membres étoient gras & bien nourris, qui ſe figuroient être en conſomption. Pluſieurs ſe croient Rois, Poëtes ; d'autres s'imaginent être bêtes, lapins, chats, &c. Ceux qui ſe figurent être morts, refuſent la nourriture ;

il en eſt qui ſe croient grains de froment, ils évitent avec ſoin les poules & les oiſeaux, pour n'en être pas mangés ; d'autres ſont des vaſes d'argile, ils ſont continuellement appliqués à éviter tout ce qui pourroit les briſer.

On voit encore ſouvent des hypocondriaques qui ont tous les ſymptômes des femmes vaporeuſes, juſqu'aux moindres particularités. J'en ai vu un nombre avec des convulſions particulieres qui devenoient générales, avec des ſentimens de boule qui s'élevoit du bas-ventre, qui faiſoit des progrès vers la poitrine & les ſuffoquoit. J'ai déja rapporté l'hiſtoire d'un hypocondriaque, qui tomboit pluſieurs fois dans la journée dans de violens mouvemens convulſifs ; il faiſoit trembler le lit & la chambre ; dès qu'ils étoient paſſés, ſans ſe connoître encore, il chantoit un motet ſelon toutes les regles de l'art ; il ſe remettoit enſuite & faiſoit la converſation, comme s'il ne ſe fût rien paſſé d'extraordinaire. J'avois vu quelque temps auparavant

une Religieuſe avec les mêmes ſymptômes. J'ai eu depuis peu un malade qui ſe ſentoit ſuffoquer très-ſouvent par des vapeurs qui montoient du bas-ventre, ce n'étoit jamais ſans des mouvemens convulſifs & des ſpaſmes fréquens ; il a guéri par le ſecours des remedes convenables, après avoir cruellement ſouffert pendant ſix ans.

Un Auteur rapporte qu'il ſurvenoit de temps en temps à un homme de quarante ans un gonflement à l'aine gauche, enſuite un fourmillement dans toute la cuiſſe, qui faiſoit des progrès en s'étendant lentement juſqu'à la plante du pied ; dès qu'il y étoit parvenu, il revenoit très-promptement vers les parties ſupérieures, & il portoit à la tête.

Bartholin dit qu'un homme reſſentoit ſouvent une chaleur à l'hypocondre droit ; elle s'étendoit ſucceſſivement par les muſcles extérieurs, & cauſoit un engourdiſſement dans les parties où elle ſe faiſoit ſentir ; c'étoient les muſcles du torax du même côté, ceux du bras droit, de

la moitié du visage & du cou où elle se fixoit. Je voyois un jeune homme il n'y a que peu de jours, à qui il survenoit très-souvent des gonflemens de ventre & des étouffemens, ils étoient bien-tôt suivis de mouvemens convulsifs les plus violens; tous ces accidens furent suspendus par le gonflement d'une parotide qui abscéda. Elle suppure encore, & il est à craindre que dès que la suppuration aura cessé, les accidens ne reparoissent, jusqu'à ce qu'on en ait détruit la cause par des remedes convenables, dont l'abcès a empêché de faire usage. On a vu des exemples semblables: fondé sur l'observation, j'ai pronostiqué au jeune homme le retour de ses vapeurs.

Le siége de la mélancolie se trouve dans la région des hypocondres; il n'y a gueres que les bilieux qui deviennent mélancoliques. Il faut cependant que la bile ait dégénéré; or elle dégénere aisément lorsqu'il s'est fait des obstructions dans la rate, & que le sang qui passe par ce viscere ne peut pas s'y purifier; je l'ai déja ob-

ſervé ; il reſte denſe, épais, il le devient encore de plus en plus par le déſordre des digeſtions ; car la bile étant viciée, elles ne peuvent être qu'imparfaites. Un tel ſang irrite les fibres des plexus du bas-ventre, ceux-ci communiquent non-ſeulement entre eux, mais encore avec ceux de la poitrine & avec toutes les parties du corps ; cela fait que les ſymptômes des femmes vaporeuſes & des hommes hypocondriaques ſont le plus ſouvent généraux, même lorſqu'ils paroiſſent être particuliers. J'ai vu du ſang des hypocondriaques tellement épais & gluant, qu'après être ſorti de la veine & repoſé pendant quelque temps, on n'y diſtinguoit pas la moindre ſéroſité : j'ai toujours trouvé dans leurs cadavres le foie, la rate, le pancréas ou le méſentere engorgés, ſchirreux & ſouvent corrompus. On ne doit pas être ſurpris ſi les femmes qui ont des obſtructions à la rate ſont vaporeuſes, puiſque les hommes le deviennent dès qu'ils ont ce viſcere affecté d'engorgemens ; la délicateſſe natu-

relle des fibres des femmes doit encore les rendre plus susceptibles que les hommes de ces accidens ; il semble que la nature veuille les punir d'une faute dont elles ne sont pas coupables. Il est des hommes qui mériteroient seuls cette punition, ces accidens leur surviennent souvent après des débauches, des excès en tout genre, des épuisémens, &c. Il est très-ordinaire que les gens de lettres soient attaqués de ces maladies : c'est un effet de leur émulation ou de leur zele pour le bien du Public ; comment se peut-il que des vertus si rares leur rendent la vie si désagréable ?

CHAPITRE XI.

Obſtructions de l'uterus, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LA ſubſtance de l'uterus eſt muſculeuſe, elle eſt formée par divers plexus de fibres charnues, accompagnées de beaucoup de vaiſſeaux tortueux & qui s'anaſtomoſent en une infinité d'endroits ; ils ſe dilatent pendant la groſſeſſe, ils ſont toujours beaucoup plus gros que ceux des autres viſceres. L'uterus reçoit un grand nombre d'arteres de l'aorte, des hémorrhoïdales & des hypogaſtriques ; celles-ci ſur-tout ſont grandes & nombreuſes. Toutes ces arteres qui viennent de différens troncs s'anaſtomoſent & communiquent toutes les unes avec les autres ; les injections que l'on fait dans une branche, paſſent dans tout le reſte, & même au côté oppoſé.

Les veines de l'uterus ſont auſſi de trois eſpeces, elles ſont ſans valvules & laiſſent paſſer l'air qu'on y ſouffle,

dans la cavité de l'uterus & du vagin : elles s'anaſtomoſent & communiquent les unes avec les autres comme les arteres, mais leurs anaſtomoſes ſont bien plus ſenſibles. On peut dire que tous ces vaiſſeaux, par leurs infinies diviſions, forment une partie de l'uterus. Le tiſſu de ce viſcere eſt mou, compoſé d'une eſpece de pulpe capable de s'étendre ; & les vaiſſeaux, ſurtout ceux qui ſe diſtribuent dans le tiſſu ſpongieux, peuvent ſe dilater extrêmement. Les vaiſſeaux artériels avant que de ſe changer en veines, forment pluſieurs tuyaux membraneux de la même nature, diverſement entrelaſſés, qui ſe réuniſſent en pluſieurs endroits, & s'ouvrent enfin dans la cavité de l'uterus par de petits orifices ; c'eſt par ces vaiſſeaux que ſe fait l'écoulement périodique.

Il ſort de chaque côté de l'uterus un canal conique & tortueux en forme de trompe, on lui a donné ce nom ; la ſubſtance en eſt membraneuſe & caverneuſe, & les vaiſſeaux en ſont très-nombreux. Les ovaires auxquels aboutiſſent les trompes lorſqu'elles

ſont gonflées, ſont deux corps globuleux & blanchâtres ; ils dépendent auſſi de l'uterus ; ils ne peſent gueres au-delà de deux gros dans les adultes, ils ſont pleins de ſuc. Dans les femmes âgées ils ſont plus durs, plus petits, ont moins de ſuc & maigriſſent de plus en plus à meſure qu'on avance en âge ; cependant ils ne s'effacent jamais. Dans les femmes âgées ils ne peſent pas plus d'un ſcrupule ; dans les enfans ils peſent depuis cinq grains juſqu'à demi-ſcrupule. Leur ſubſtance eſt membraneuſe, fibreuſe & entrelaſſée de pluſieurs vaiſſeaux. On remarque dans les interſtices, des véſicules rondes remplies d'une humeur ſemblable au blanc-d'œuf, dont elle prend la conſiſtance, la couleur & le goût, ſi on la fait bouillir. On connoît aſſez l'uterus, ſes dépendances & ſes uſages ; je ne prétends pas en faire ici une deſcription exacte : j'ai cru devoir rappeller ce que je viens d'en dire, pour que l'on puiſſe comprendre la cauſe des vapeurs qui proviennent de ce viſcere.

La ſubſtance ſpongieuſe de l'ute-

rus, des trompes & des ovaires, le grand nombre de leurs vaisseaux qui sont plus grands que ceux des autres viscères, la facilité qu'ils ont de se dilater extrêmement, la situation de l'uterus qui soutient la pression du sang de l'aorte qui est perpendiculaire sur lui, la grosseur de cette artere, plus considérable à proportion dans les femmes que dans les hommes, la grande quantité de sang qui abonde dans le bas-ventre des femmes; tout concourt à former dans l'uterus des obstructions de toutes les especes, & sur-tout des sanguines.

Ces dernieres obstructions sont plus fréquentes que les autres dans ce viscere; il n'y a pas dans l'uterus de vaisseaux lymphatiques, du moins ils n'y sont pas apparens; quelques Anatomistes ont cru en appercevoir surtout dans une femme enceinte, mais leur existence n'est pas encore confirmée par une suite d'observations. Cependant la lymphe du sang devenue dense & grossiere, les matieres étrangeres dont ce liquide n'a pas encore été purifié, le surchargent souvent, sur-tout

ſur-tout en des femmes élevées dans la molleſſe, ſujettes à des digeſtions tardives ou dépravées par le défaut d'exercice, par des abus dans la diéte, &c. La circulation du ſang naturellement lente dans l'uterus, eſt retardée par les moindres obſtacles qui gênent les vaiſſeaux ; les liquides qui ont commencél'engorgement, s'embarraſſent de plus en plus dans des capillaires qu'ils obſtruent ; ces obſtructions augmentent par l'impulſion continuelle des vaiſſeaux, & par l'accès du ſang qui aboutit à ces parties. Ce ſang étant enfin gêné dans ſa diſtribution, forme inſenſiblement des obſtructions ſanguines, cauſe trop ordinaire des vapeurs.

La pléthore eſt auſſi très-propre pour former des conjections de ſang dans l'uterus, pour dilater ſes vaiſſeaux, & pour forcer leur élaſticité. Dans la pléthore, la vélocité de la circulation eſt retardée, elle eſt quelquefois comme ſuſpendue ; le ſang n'ayant pas ſon cours libre dans ce viſcere, eſt retardé dans les autres avec leſquels il communique par ſes vaiſ-

ſeaux ; de-là des douleurs de tête lancinantes, des inquiétudes dans tout le corps, des peſanteurs douloureuſes dans le bas-ventre, des ſpaſmes, des vapeurs convulſives d'autant plus variées & d'autant plus violentes, que chaque viſcere qui eſt en ſouffrance leur fournit une nouvelle cauſe pour ſe reproduire & pour ſe multiplier ; ces accidens ſont ordinairement ſuivis de ſuppreſſion des ſecours périodiques, lorſque ceux-ci ne les ont pas prévenus. Le ſang, dans cet état de ſtaſe & d'engorgement, devient groſſier, viſqueux, glutineux & très-propre à augmenter tous les accidens : car tout dépérit enfin par la lenteur, par l'embarras de la circulation, par l'irrégularité du mouvement ſyſtaltique, par la cohérence trop forte des ſolides & des liquides les uns avec les autres, ſur-tout dans les capillaires qui ſont preſque réduits à l'inaction.

Les filles qui ſont parvenues à leur maturité ſont ſujettes à de pareils engorgemens, lorſque le développement des vaiſſeaux de l'uterus ne peut pas ſe faire ſelon les loix de la nature ; ou

lorſque leurs ſecours périodiques déja venus, ſont ſupprimés par quelque excès. Alors elles ſont affligées de cette maladie accablante qu'on appelle pâles couleurs ; les veuves y ſont auſſi ſujettes & les femmes ſtériles ; ce ſont le plus ſouvent des obſtructions qui les cauſent, ſur-tout à celles-ci ; car la ſtérilité vient ordinairement de quelque vice dans l'uterus, dans les trompes ou dans les ovaires. Les pâles couleurs peuvent encore venir du dérangement des principes du ſang, du déſordre des digeſtions, des ſécrétions & des excrétions, de la diſtribution du chyle, &c.

La condenſation du ſang a ſes bornes, de même que la coagulation de ce liquide occaſionnée par la chaleur ; on ſçait que le ſang coagulé à un certain dégré de chaleur, devient liquide à un plus grand. Le ſang condenſé par des obſtacles formés à ſa circulation par des compreſſions & des battemens irréguliers, ſe diſſout après un certain temps ; c'eſt l'ouvrage d'une nature opprimée, qui cherchant à ſe rétablir dans ſes droits, tombe encore dans un plus grand déſordre.

Malgré cette dissolution du sang, les viscères demeurent toujours obstruées, & il semble qu'il n'y ait de décomposition que dans les globules rouges ; il se conserve dans la masse une espece de colle, tantôt jaune, tantôt blanchâtre, & la sérosité ressemble à une teinture louche, tirant quelquefois sur le jaune. Les globules rouges perdent leur couleur par la dissolution, souvent ils ne peuvent pas teindre l'eau ; c'est ce qui rend pâles & défigurées des filles qui, avant que d'être malades, étoient d'une couleur vermeille & charmante. Une telle texture des liquides n'est pas en état de résister & de soutenir l'impulsion des solides, ils ne leur opposent qu'une masse toute passive, & qui à peine fournit au concours pour conserver une vie languissante ; c'est de-là que proviennent la foiblesse, l'abattement & la nonchalance de ces malades ; les forces de leurs solides diminuent à mesure que celles des liquides s'anéantissent. Les symptômes les plus ordinaires aux filles attaquées de pâles couleurs, sont des difficultés de res-

pirer, des palpitations de cœur, des défaillances, des douleurs de tête, des vertiges, des dégoûts, des cardialgies, des appétits dépravés qui font déſirer des choſes abſurdes, comme de la terre, de la craie, de la chaux, du plâtre, des charbons, des cendres, du ſel, du vinaigre, du vieux cuir, &c. l'uſage de toutes ces choſes augmente la maladie. Les filles attaquées de pâles couleurs, ont le foie & la rate gonflés, les pieds édémateux, les urines crues, des battemens aux tempes, aux arteres du dos, des laſſitudes, de telles foibleſſes qu'elles peuvent à peine ſe ſoutenir, & leur couleur eſt pâle, blanche, ou plombée. Le pouls dans cette maladie eſt petit, mou, fréquent, inégal & changeant, cela fait comprendre combien peu les liquides fourniſſent au concours. Les pâles couleurs peuvent auſſi provenir d'obſtructions des autres viſceres, ſurtout de ceux du bas-ventre; mais celles de l'uterus en ſont la cauſe la plus ordinaire. Quelle que ſoit cette cauſe, & en quoi qu'elle conſiſte, les ſymptômes de cette maladie ſont tous ſpaſ-

modiques & vaporeux. L'on doit la regarder comme une source féconde de stases, de retardemens, d'irrégularité, de spasmes, de mouvemens convulsifs & de convulsions.

Les obstructions de l'uterus ne causent pas toujours des pâles couleurs, souvent elles dégénerent en schirres, en abcès, en concrétions polypeuses, en ulceres, en cancers, & en d'autres maladies toujours spasmodiques & vaporeuses; j'aurai lieu d'en parler dans la suite de cet Ouvrage.

J'ai déja donné une idée des trompes & des ovaires; des Auteurs célebres ont cru que la principale cause des vapeurs est contenue & s'accumule dans ces parties de l'uterus; dans les trompes, parce qu'elles sont lâches & fistuleuses; dans les ovaires, parce qu'ils sont comme tissus de vésicules conglobées. Celles-ci, je l'ai déja observé, ont quelques sinuosités remplies d'une humeur aqueuse qui devient jaune dans les femmes vaporeuses, & plus épaisse que dans l'état naturel.

Il est certain que les trompes & les

ovaires ſont très-propres à être obſtrués ; les obſtructions qui s'y forment, ſont ordinairement lymphatiques. J'ai vu des ovaires hydropiques qui avoient un volume conſidérable ; ils le deviennent ſouvent, ſelon des Auteurs célebres. Il eſt peu de filles, & ſur-tout de femmes vaporeuſes, qui n'aient quelque vice dans ces parties. Riolan a trouvé en des filles vaporeuſes, les ovaires plus gros que le poing, gorgés de ſéroſité ; les trompes étoient en même temps plus groſſes, & beaucoup plus dilatées que dans l'état naturel. Vezale nous rapporte qu'une fille qui avoit beaucoup ſouffert de vapeurs convulſives, dont il ouvrit le cadavre, avoit un ovaire plus gros qu'une grande balle de jeu de paume. Les Médecins de Breſlaw trouverent dans le cadavre d'une femme qui étoit morte d'une ſuite de couche, l'ovaire droit & la trompe du même côté ſchirreux & durs comme une pierre.

L'uterus a des rapports infinis avec tous les autres viſceres du bas-ventre, & tous enſemble avec ceux de la poi-

trine, de la tête, & avec la moëlle de l'épine; on ne doit donc pas être surpris des accides qui arrivent aux autres lorsque les premiers sont affectés. On ne doit pas l'être non plus de ce globe imaginaire que l'on ressent monter depuis le bas-ventre jusqu'à la gorge; il est causé par des contractions successives des muscles qui se font de bas en haut; c'est l'air des intestins comprimés dans le même sens qui le forme: les contractions des muscles causent un nombre de symptômes vaporeux presque tous différens. J'ai vu depuis peu une Dame qui souffroit plusieurs fois dans la journée d'une douleur lancinante des plus vives, qui partoit de la région ombilicale, & montoit à la poitrine, elle étoit précédée par des hoquets; lorsque le spasme cessoit, il lui sembloit que tout tomboit dans le bas-ventre, & elle rendoit ensuite beaucoup d'eau par la bouche: cette Dame souffroit de cette maladie depuis deux ans; elle en guérit en peu de jours par le moyen des remedes. On conçoit aisément que ce n'étoit qu'une contraction

des muſcles, comme le globe prétendu. Il arrive quelquefois que ce globe imaginaire paroît au dehors ſous la peau, montant du pubis le long de la partie antérieure de l'abdomen, de la poitrine & de la gorge, comme une petite ſouris qui ſe glifferoit dans ces endroits, ſous les tégumens communs: ce ſont les muſcles qui s'étendant de bas en haut, prennent la détermination de ſe contracter ſucceſſivement, ſuivant cette direction par l'irritation qui ſe fait à leur partie inférieure. Willis rapporte qu'une petite tumeur douloureuſe ſous l'os pubis, cauſoit à une Demoiſelle des convulſions énormes; elles commençoient par le bas-ventre, s'étendoient enſuite dans toutes les entrailles, portoient à la tête, & bientôt après dans tous les membres: elle ſouffroit des contractions & des convulſions horribles dans tout le corps.

CHAPITRE XII.

Suppression des secours périodiques, cause prochaine des Affections vaporeuses.

IL seroit superflu de traiter ici de la cause des secours périodiques du Sexe, on sçait qu'ils dépendent d'une loi constante de la nature, qui souffre peu d'exceptions. Ce sont des écoulemens qui ne durent naturellement qu'autant que les femmes sont fécondes, ils commencent & ils finissent plutôt ou plus tard, selon les climats; dans le Nord ces écoulemens commencent à dix-huit ans ou environ; dans les pays tempérés à quatorze, quelquefois à douze; dans les pays chauds à onze, & souvent plutôt; il y a en Egypte des femmes fécondes à neuf ans. Pline nomme quelques peuples de l'Inde dont les femmes le sont à cinq & à sept ans; mais elles paient bien cher cette précipitation de la nature; les premieres ne vivent pas au-delà de la huitiéme année, & les au-

tres vont rarement juſqu'à la quarantiéme de leur âge.

Le temps ordinaire où ces évacuations finiſſent, eſt depuis la quarante-cinquiéme juſqu'à la cinquantiéme année ; il y a cependant des femmes qui ne ſont plus réglées à trente-cinq ans, & d'autres qui continuent de l'être à ſoixante ans & au-delà ſans en être incommodées ; on en a vu auſſi qui ne le furent jamais & qui jouiſſoient d'une ſanté conſtante. Ce ſont des exceptions aux loix de la nature ; il eſt bon de ſçavoir que cela peut arriver, pour ſe conduire ſelon les circonſtances ; mais on doit toujours, ſur-tout dans nos climats, ſe tenir en garde ſur la ſanté des femmes qui ne commencent pas à être réglées à quatorze ou quinze ans, & qui ne ceſſent pas de l'être à cinquante. Il faut obſerver que les femmes tranſpirent peu & font beaucoup de ſang ; c'eſt une néceſſité pour répondre aux vues de la nature.

Les regles coulent ordinairement tous les mois, mais il eſt des femmes plus ſanguines que d'autres à qui elles viennent tous les quinze jours ; on

juge si elles sont naturelles ou contre nature, par les bons ou par les mauvais effets qu'elles produisent.

La plus saine Médecine regarde ces écoulemens de sang, comme des effets de la pléthore ; si on se rappelle que la santé consiste en un équilibre, ou un concours égal des liquides & des solides, on verra clairement qu'une trop grande quantité de liquides doit troubler ce concours, & causer des incommodités ou des maladies, selon qu'ils anticipent sur les forces équilibrantes.

Les vaisseaux qui sont ouverts dans la cavité de l'uterus, sont destinés à donner passage au sang excédant, mais ils sont disposés & entrelacés de façon qu'il faut, pour qu'ils se dégorgent naturellement, qu'ils soient dilatés par une quantité de liquide qui fasse impulsion sur leurs parois, & qui prenne quelque supériorité sur l'équilibre. C'est cette supériorité de la quantité excédante du sang qui cause tous les symptômes qui précedent les regles, & qui deviennent plus ou moins considérables, selon le plus ou le moins

d'obſtacles qui s'oppoſent à l'écoulement : ces ſymptômes ſont toujours dangereux lorſque l'écoulement n'eſt pas ſuffiſant ; mais ſi les obſtacles deviennent tels que la nature ne puiſſe pas les vaincre, ce ſera une ſuppreſſion ſuivie des plus cruels accidens, & ſur-tout de ſpaſmes, de vapeurs, & ſouvent de convulſions.

Les regles ſont ordinairement annoncées dès que la quantité du ſang prend quelque ſupériorité ſur l'équilibre, par une chaleur qui augmente dans tout le corps, par des ardeurs, des douleurs des parties voiſines de l'uterus, principalement des lombes & des cuiſſes, par le gonflement des mammelles ſouvent douloureux, par des douleurs & des peſanteurs de tête, par des laſſitudes des jambes, par des dégoûts & des langueurs. Ces ſymptômes viennent de la dilatation des vaiſſeaux & de la compreſſion des nerfs, cauſée par la pléthore ; ils ſont tous ſpaſmodiques, & ils deviennent convulſifs dès que l'écoulement ſe fait avec difficulté.

Ces ſymptômes augmentent ſelon

le dégré de la ſuppreſſion ; ſi elle eſt totale, ils deviennent terribles ; ce ſont des battemens violens d'arteres ; des douleurs des lombes & des jointures ; des alternatives de chaud & de froid ; des varices, des tumeurs des jambes, des pieds, des hypocondres ; des peſanteurs, des foibleſſes dans tout le corps ; des tranchées, des gonflemens de ventre, des vents, des vomiſſemens, des anxiétés des parties précordiales, des toux, des difficultés de reſpirer, des aſthmes, des palpitations de cœur, des ſyncopes, des douleurs de tête très-vives, des vertiges, quelquefois des apoplexies ou des folies, des fleurs blanches, des ſpaſmes inſéparables de tous ces ſymptômes, des mouvemens convulſifs, des convulſions violentes, des hémorrhagies par différens endroits, des urines tantôt claires, tantôt ſupprimées. Ces ſymptômes, s'ils ſont de durée, ſont preſque toujours ſuivis de ſchirres, d'ulceres, de cancers à la matrice, dans ſon cou, dans les trompes ou dans les ovaires, & il ſurvient quelquefois des inflammations & des gangrenes.

Les mêmes accidens ont lieu lorſque les lochies ſont ſupprimées, ſurtout lorſqu'après les fauſſes couches, les veines qui tenoient à l'arriere-faix ſe ferment ou s'obſtruent de façon qu'elles ne puiſſent plus ſe rouvrir. Il ſurvient des vapeurs dangereuſes aux nouvelles accouchées, ſi elles ſe levent trop tôt; leurs évacuations diminuent à meſure que les vapeurs font des progrès; il en ſurvient ſouvent des inflammations, ou des phrénéſies mortelles. Hippocrate a obſervé en général, que ſi les femmes n'évacuent pas aſſez après être accouchées, le ventre ſe météoriſe, les cuiſſes ſe gonflent, il ſurvient des froids, des douleurs dans le bas-ventre & dans les lombes; tous ces ſymptômes ſont ſpaſmodiques, convulſifs.

La ſuppreſſion des regles dépend de deux cauſes générales: l'une eſt dans les liquides, & l'autre dans les ſolides; du côté des liquides, c'eſt l'abondance, la quantité du ſang, ſa denſité & ſa viſcoſité. Un ſang trop abondant devient bientôt denſe par la compreſſion irréguliere des ſolides; &

par son retardement dans les capillaires, il engorge les calibres de ceux-ci, qui portés au-delà de leur ton ordinaire, n'ont pas assez d'élasticité pour favoriser la circulation; ils sont d'ailleurs tellement entrelacés, que l'engorgement des uns comprime les autres, & les obstrue; ces effets se succedent de vaisseau en vaisseau, & la suppression devient totale quelquefois par dégrés, d'autres fois tout-à-coup, selon la nature des engorgemens. La densité du sang peut faire seule le même effet, sans que la quantité excédante de ce liquide y concoure; mais lorsque celle-ci a lieu, ce liquide devient bientôt grossier, visqueux & glutineux, surtout lorsque l'écoulement est supprimé, quelle qu'en soit la cause; Hippocrate le fait observer dans le Livre des maladies des femmes.

Les regles sont supprimées du côté des solides, par le resserrement & la diminution des calibres des vaisseaux; cela arrive par plusieurs causes, par la graisse ramassée dans la cavité des vaisseaux, par des tumeurs vers la région de la vessie, ou dans l'uterus

même, par quelque membrane qui ferme les vaiſſeaux, par quelque carnoſité, par quelque cicatrice durcie, par l'épaiſſiſſement de la ſubſtance de l'uterus, ou par une prompte conſtriction de ſes vaiſſeaux, occaſionnée par des vents froids, par l'eau froide, par des peurs ou des joies promptes & exceſſives, par de longues triſteſſes, par des ſurpriſes ; toutes ces cauſes s'oppoſent également à la circulation des liquides, ſur-tout le froid, dont la propriété eſt de condenſer & de reſtreindre.

L'abus ordinaire que les femmes commettent en tenant pendant l'hiver des charbons ſous leurs jupes, cauſe auſſi des ſuppreſſions de leurs ſecours ; la grande chaleur de ces charbons criſpe les fibres de l'uterus, les vaiſſeaux en ſont reſſerrés & l'écoulement ne peut pas ſe faire. Dès que les regles ſont ſupprimées par cette cauſe, les femmes ſont inquiétes, ſe roulent d'un côté & d'autre, tombent en défaillance, vomiſſent des matieres pituiteuſes & bilieuſes ; elles ſont altérées, reſſentent une grande chaleur

dans le ventre, celui-ci eſt douloureux au tact, l'urine ſe ſupprime, il ſurvient des douleurs au dos, la langue ſe trouble, la voix s'éteint; on a des cardialgies, les urines ſont rouges, on reſſent des douleurs au cou, à l'épine, aux lombes & aux aînes, &c.

J'ai ſouvent vu ſupprimer des ſecours périodiques, après qu'ils avoient commencé de paroître, par des ſurpriſes, par des coleres, par des vents froids & par l'eau froide où l'on avoit mis les pieds; il en arrive toujours des accidens plus prompts & plus violens, que ſi les regles n'avoient pas commencé de couler. Une Dame étant dans ce cas eut une vive frayeur, l'écoulement ſe ſupprima tout-à-coup, il lui ſurvint des convulſions & une fiévre violente qui la mit à deux doigts du tombeau. Un ſcrupule de conſcience cauſa une ſuppreſſion à une fille de bonne maiſon, & dont la vertu répondoit à la naiſſance; elle fut ſuivie de convulſions générales, & ſi violentes, qu'il falloit pluſieurs perſonnes pour la tenir pendant ſes attaques, qui étoient fréquentes. Les intervalles étoient

marqués par un délire continuel ; elle reſta deux mois dans cet état, ſes ſecours ſe rétablirent, elle guérit, elle ſe maria, a eu pluſieurs enfans, & n'a pas reſſenti la moindre incommodité depuis quinze ans que cet accident lui arriva.

Une autre fille vertueuſe avoit un amant qui ſe fit Moine ; elle en eut un grand chagrin, ſes ſecours ceſſerent, elle tomba dans le délire, dans des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs fréquents, elle reſta près d'un an dans ce déſordre ; elle recouvra ſa raiſon avec ſes regles, & elle oublia la cauſe de ſes malheurs. Une Demoiſelle de bonne famille en revenant d'une fête près de ſa maiſon de campagne, & où elle avoit beaucoup danſé, mit les pieds dans l'eau, tant pour paſſer un ruiſſeau commodément, que pour ſe rafraîchir ; le temps de ſes ſecours approchoit, ils furent ſupprimés, elle tomba dans des convulſions horribles qui la tenoient pendant plus d'une heure à chaque attaque, rendoient tous ſes membres inflexibles & ſans aucun ſentiment. Ces convulſions ſe

renouvelloient toutes les deux ou trois heures, elle parloit dans les intervalles, mais sans connoissance ; elle resta huit jours dans cet état, il diminua enfin, mais elle ne se rétablit qu'un mois après, quand ses regles eurent paru.

Une Dame qui étoit dans l'habitude de faire des excès dans le boire & le manger, tomboit plusieurs fois pendant la semaine dans des mouvemens convulsifs ; elle en fut enfin épouvantée, elle s'observa dans son régime & guérit par le moyen de peu de remedes ; il y a déja dix ans qu'elle n'a pas fait d'excès, & qu'elle jouit d'une santé parfaite. J'ai vu, entre autres, deux Demoiselles, l'une âgée de dix-huit ans, & l'autre de quinze : celle-ci n'avoit jamais eu ses secours, elle étoit tracassée des symptômes les plus accablans de pâles couleurs ; il n'étoit pas de jour qu'elle ne fût agitée par des spasmes, ou par des mouvemens convulsifs ; il lui survint des fleurs blanches qui la soulagerent, mais elle ne guérit qu'un après, lorsque ses regles furent venues. Celle de dix-

huit ans avoit à peu près les mêmes ſymptômes, ſes regles s'étoient ſupprimées, elle n'eut pas de perte blanche, mais elle fut ſoulagée par un ſuintement rouge qui vint trois mois après par les vaiſſeaux hémorrhoïdaux; en peu de temps ſes ſecours ſe rétablirent, & elle recouvra ſa ſanté. Je ne finirois pas ſi je rapportois toutes les obſervations que j'ai eu occaſion de faire ſur des accidens à peu près ſemblables.

Les évacuations périodiques des femmes ſe font quelquefois par d'autres voies que par l'uterus; par les hémorrhoïdes, par exemple, par le nez, par les poumons: on en a vu à qui elles couloient par le pouce & par d'autres parties; ſi ces écoulemens ſe ſuppriment, il en arrive les mêmes accidens qu'après la ſuppreſſion des regles.

Il y a des hommes ſujets à des écoulemens de ſang périodiques; ils ſe font par différentes parties, mais principalement par les hémorrhoïdes; ces écoulemens ne ſe ſuppriment jamais qu'il n'en ſurvienne une infinité de

maux, & sur-tout des affections hypocondriaques dont tous les symptômes sont spasmodiques ou convulsifs.

Lorsqu'une évacuation est établie depuis long-temps, quoiqu'elle ne soit pas périodique, il est essentiel de prendre des précautions si elle se supprime d'elle-même, ou si on la fait cesser par le moyen de l'art, parce qu'il est à craindre qu'il n'en arrive des accidens fâcheux. Il est mille fois survenu des fiévres, des spasmes, dès convulsions, des phthisies, après avoir séché des vieux ulceres & cicatrisé des cauteres. J'ai vu souvent des dartres rentrées, & d'autres dont la matiere avoit resté dans le sang, sans sortir à la peau, causer des maladies aiguës, mortelles, & le plus souvent des phthisies & d'autres accidens nerveux, toujours spasmodiques, vaporeux ou convulsifs. Les maladies dartreuses sont héréditaires; combien d'enfans dont les parens avoient des dartres, ont péri de phthisie, ou de fiévre lente quelques années après leur naissance! J'en ai guéri plusieurs depuis que je me suis apperçu de cette cause de lan-

gueur. La plupart des enfans languiſſans tiennent de leurs parens le principe de leurs maladies ; ſi l'on y faiſoit attention, on verroit bientôt à Paris beaucoup moins d'enfans noués ; j'en ai connu pluſieurs dont quelqu'un des parens avoit des dartres invétérées. Cette maladie des enfans ſi affligeante pour les familles ne pourroit-elle pas provenir d'un principe dartreux ? Elle commence toujours par être ſpaſmodique, elle finit par des reſſerremens & des contractions des ſolides qui deviennent incurables. On préviendroit ſans doute ces fâcheux effets, ſi on la prenoit dans ſon vrai principe, & ſi l'on s'appliquoit à la détruire par des remedes propres à ſes cauſes ; il n'eſt pas douteux qu'elle peut en avoir de différentes. Quoique ſes effets ſoient toujours à peu près de la même nature, cependant on ne peut jamais perdre de vue les antiſpaſmodiques proportionnés à l'âge & au tempérament ; ils doivent toujours tenir leur place dans la cure de cette fâcheuſe maladie.

CHAPITRE XIII.

Pertes rouges trop abondantes, cause prochaine des Affections vaporeuses.

LOrsque les regles sont trop abondantes, on doit les appeller pertes; ce sont pour lors des liquides nécessaires qui s'évacuent au préjudice des fonctions méchaniques. Quelque petites que soient les pertes, on s'apperçoit bientôt que l'équilibre fléchit entre les liquides & les solides; la foiblesse fait des progrès à proportion qu'elles deviennent plus considérables.

On ne peut pas déterminer la quantité de sang que les femmes doivent évacuer à chaque période; elle dépend du tempérament & du climat. Les Grecques bien constituées en rendoient environ dix-huit onces du tems d'Hippocrate; si l'évacuation des Françoises les plus sédentaires alloit au-delà, elle approcheroit de la perte. Ces pertes sont toujours contre nature, quand le sang coule avec trop d'abondance à chaque période, ou quand les

les périodes reviennent trop fréquemment. On doit cependant juger de l'excès des pertes par l'état des forces, & non pas par l'abondance du ſang ; il eſt des femmes à qui les regles coulent conſidérablement pendant ſept à huit jours ; cette évacuation, quoique naturelle, épuiſeroit des femmes délicates auxquelles ces ſecours ne ſont preſque que paroître & finir.

Les pertes ſont bientôt ſuivies de foibleſſe, de palpitation de cœur, de battemens d'arteres, de froid aux extrémités, de ſuffocations, de convulſions ; ſi elles s'invéterent, tous ces accidens augmentent, & il ſe forme inſenſiblement des ulceres à l'uterus, des tumeurs, des ſcirrhes ou des cancers. Il paroît bientôt des pertes blanches, très-ſouvent purulentes, des ſymptômes nerveux de toutes les eſpeces, des cachexies, des fiévres hectiques, des atrophies, des hydropiſies, &c.

Si le ſang coule par la dilatation des vaiſſeaux, il vient goutte à goutte ; ſi leurs orifices ſont relâchés ou forcés, la perte eſt plus abondante ; elle l'eſt

encore davantage, s'il vient de quelque vaisseau rompu ou déchiré. Si l'écoulement est entretenu par quelque ulcere, ou s'il vient à l'occasion de l'âcreté des humeurs, on ressent une pesanteur douloureuse aux lombes & à l'uterus, & il en exhale une mauvaise odeur; on rend des matieres purulentes & fétides quand l'écoulement vient d'un ulcere. J'ai vu une Dame dont les secours périodiques avoient toujours été très-abondans; ils cesserent à cinquante ans, à soixante elle eut beaucoup de chagrin; il lui survint des pertes rouges, elles augmenterent peu à peu, il se forma un scirrhe très-considérable à la matrice, il s'ulcera, il devint cancereux; elle rendoit sans discontinuer des matieres, tantôt verdâtres, tantôt pâles, tantôt noirâtres, ensuite de celles-ci il venoit une perte très abondante de sang grumelé, noir & fétide; elle étoit continuellement tracassée de spasmes, & souvent de mouvemens convulsifs dans les visceres, ils finissoient ordinairement par des défaillances, & par des especes de syncopes

qui n'étoient pas de durée dans le commencement : elles devinrent enſuite plus conſidérables, elle en mourut enfin après quatre ans de ſouffrances.

Une femme avoit ordinairement les ſecours périodiques très-abondans, ils devinrent enfin très-conſidérables, ils duroient à chaque période juſqu'à douze jours ; ſes forces s'abattirent, il lui ſurvint des convulſions & des ſyncopes, ſes pieds s'enfloient, ſa face paroiſſoit hipocratique, &c. *Freind* la guérit. J'ai vu un nombre de cas à peu près ſemblables ; les jeunes femmes qui n'avoient pas de ſcirrhe ni d'ulcere à l'uterus en ſont preſque toutes guéries ; mais j'ai déja obſervé d'après Hippocrate, que de quelque cauſe que viennent les pertes aux femmes âgées, elles ſont le plus ſouvent mortelles.

Toutes les eſpeces de pertes de ſang ſont dangereuſes, elles épuiſent toujours le ſuc nourricier ; ſi elles viennent lentement, elles laiſſent des reſſources ; mais quand elles ſont abondantes, les forces tombent tout-à-

coup, les vaisseaux s'affaissent, les capillaires deviennent impraticables, & la nature perd subitement les moyens de se rétablir. Il s'ensuit des stases qui forment des obstructions & des vapeurs qui appauvrissent de plus en plus la masse des liquides; c'est principalement pour lors que l'on voit des spasmes, des bouffissures, des hydropisies, &c.

Les vices des liquides produisent souvent des pertes de sang, pour lors sa masse n'a pas d'union ni de consistance; celui qui sort est de mauvaise couleur & d'une odeur puante. Une telle qualité des liquides ne sçauroit soutenir le ton naturel des vaisseaux, les ressorts de leurs fibres se relâchent & le sang s'échappe aisément par les vaisseaux ouverts de l'uterus; tout favorise cette excrétion, la quantité des vaisseaux qui sont dans ce viscere, sa situation & les pressions continuelles & perpendiculaires de l'aorte. On distingue ce sang de celui qui coule par toute autre cause, en ce qu'il est décoloré; si on en mouille un linge & qu'on le fasse sécher, à peine apper-

çoit-on au milieu de ce linge une tache rouge. Cet état des liquides eſt une ſource continuelle de mouvemens ſpaſmodiques, vaporeux & convulſifs, parce que la diſtribution du ſang ne peut pas être égale dans les muſcles ; d'ailleurs un liquide de cette qualité ne peut pas ſoutenir l'équilibre, ſuffire au concours, ni former une réaction en état de réſiſter à l'action des ſolides, qui prennent de nouvelles forces irrégulieres de l'irritation que leur cauſent toujours des liquides dégénérés.

Hippocrate a donné des moyens pour connoître la qualité de ces évacuations par la couleur. Qu'on répande de ce ſang, dit cet Auteur, ſur du ſable ſec & fin, & qu'on le faſſe ſécher au ſoleil ; s'il eſt bilieux, il donnera au ſable une couleur pâle ou verte ; s'il eſt pituiteux, la couleur ſera blanche & comme muqueuſe ; s'il eſt mélancolique, elle ſera noirâtre.

Ces matieres different toujours en quelque choſe les unes des autres ſelon les tempéramens & la cauſe des dérangemens qui les produiſent : on

en voit de blanches, de pâles, de livides, de vertes, de noires, de chargées de pellicules & de fibres; il y en a de membraneuſes, de ſablonneuſes, de ſolides, de vermineuſes. Des Médecins éclairés ſeront toujours aſſez inſtruits par ces couleurs & ces qualités du ſang, pour s'appercevoir des vices qui les produiſent, & pour les diſtinguer.

Si de telles pertes ſont de durée, on voit bientôt paroître des fiévres erratiques, des fiévres aiguës avec des friſſons, des dégoûts, des douleurs dans l'eſtomac, dans l'abdomen, vers l'ombilic, aux aînes, aux lombes; il ſurvient enſuite des vomiſſemens, des vapeurs, des obſcurciſſemens de la vue, des vertiges. Si ces matieres viennent d'ulceres à l'uterus, on les diſtingue par la ſenſibilité des parties qui dépendent de ce viſcere, par des pulſations & par des douleurs qu'on y reſſent.

CHAPITRE XIV.

Pertes blanches, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

ON appelle *pertes blanches*, un écoulement d'humeurs ſéreuſes, lymphatiques, laiteuſes, viſqueuſes, blanches, vertes, jaunes, noirâtres, &c. La nature ſubſtitue quelquefois ces pertes aux regles; mais cela n'arrive que lorſque le ſang péche en quantité ou en qualité; de ſorte qu'on doit regarder cet écoulement comme une incommodité qui conduit ſouvent à la maladie.

Les fleurs blanches ont ordinairement des périodes réglés; elles viennent, ſans un ordre conſtant, aux femmes qui ſont réglées & à celles qui ne le ſont pas; devant & après les regles, & même aux femmes groſſes. Lorſqu'elles ſont de véritables fleurs blanches, elles ceſſent pendant les regles, ſouvent pour reparoître dès qu'elles ont paſſé. Les filles ne ſont pas exemptes de cette maladie. On

en a vu qui en étoient attaquées à l'âge de huit ans. Les fleurs blanches précedent souvent le temps des regles, sur tout lorsqu'on a passé les premieres années dans l'oisiveté & dans la molesse, lorsqu'on a employé le temps du sommeil à la veille, qu'on s'est nourri trop délicatement, qu'on a commis des abus dans l'usage du thé, du caffé, du lait, du chocolat, & dans les autres parties du régime. Si les pertes blanches proviennent de quelqu'un de ces abus, elles dépendent d'un dérangement de l'estomac ou d'un vice général de la masse des liquides.

Lorsque le sang est trop grossier, sa sérosité s'échappe & forme des fleurs blanches, cette perte est séreuse; elle sera lymphatique, si les vaisseaux qui aboutissent à la cavité de l'uterus sont trop ouverts; ils le deviennent par la quantité excédente des humeurs. Les pertes qui proviennent de cette cause, soulagent ordinairement; elles succedent à des pesanteurs, à des foiblesses de tout le corps, à la plénitude des vaisseaux, à un engourdissement des pieds, des cuisses, des mains, & elles n'ont

lieu que de temps en temps. Cependant ſi elles ſont de trop de durée, l'uterus s'imbibe d'humeurs qui rendent ſa ſubſtance mollaſſe, les vaiſſeaux ſe relâchent, il s'enſuit un ſuintement continuel, dont la matiere change de qualité à meſure que la maſſe des liquides dégénere. C'eſt pour lors que les matieres qu'on évacue deviennent par dégrés, laiteuſes, pâles, ſemblables à la bile jaune, ſanieuſes comme la lavure de chairs; d'autres fois elles ſont verdâtres, fuligineuſes, âcres & ſouvent corroſives; elles brûlent, elles ulcerent les parties qu'elles touchent, leur odeur eſt fétide. Lorſque les évacuations ſont venues à ce point de corruption, il y a ordinairement quelque viſcere affecté; on le diſtingue par les ſignes ou par les ſymptômes qui lui ſont propres.

Lorſque les fleurs blanches ſont occaſionnées par un vice des humeurs, on reſſent une laſſitude inquiétante, des picottemens, des démangeaiſons & des chaleurs dans tout le corps. Si elles ſont bilieuſes, les femmes ſont inquietes, chagrines & très-alt érées

ſi elles tiennent d'une humeur mélancolique, les malades ſont triſtes, taciturnes, elles ont des terreurs & d'autres ſymptômes de la même nature ; dans les ſéreuſes ou pituiteuſes, elles ſont nonchalantes, accablées de ſommeil, les yeux ſe bouffiſſent ſans douleur, leurs chairs ſont ordinairement blanches & molles.

Ces pertes viennent ſouvent des vices de l'uterus, de tumeurs, d'obſtructions, d'ulceres, d'accouchemens laborieux, de chûtes ſur le ventre, ſur le dos & d'autres accidens.

Ces écoulemens rendent les femmes foibles & peſantes, ils les maigriſſent ; elles deviennent triſtes, leurs extrémités ne tardent pas à être œdémateuſes ; la reſpiration eſt difficile, il ſe fait des relâchemens à l'uterus, quelquefois des ulceres. Dès que ceux-ci ont lieu, on reſſent des douleurs, des peſanteurs aux lombes & des laſſitudes inquiétantes ; on a des dégoûts, des indigeſtions, des fiévres lentes ; les urines ſont épaiſſes & le pouls eſt vermiculaire. On eſt agité pendant toute la maladie de vapeurs,

de ſpaſmes fréquens, & ſouvent de mouvemens convulſifs; c'eſt un effet de l'irritation que ces matieres font ſur les membranes de l'uterus; cette agitation irréguliere des fibres nerveuſes, accomplit enfin le déſordre, on tombe inſenſiblement dans la phthiſie, on devient hydropique, &c. Les jeunes femmes guériſſent de ces écoulemens lorſqu'ils ne ſont pas trop invétérés, mais ils ſont ſouvent funeſtes à celles qui ſont avancées en âge.

J'ai déja obſervé que lorſque la nature s'eſt fait une habitude de quelque évacuation naturelle contre nature, ou procurée par le moyen de l'art, on n'eſt jamais ſans danger quand elle ſe ſupprime, ſi l'on n'en a pas auparavant détruit la cauſe, & ſi l'on n'a pas remédié au vice local des viſceres, s'il en eſt d'affectés. La matiere des pertes blanches eſt excrémenteuſe, étrangere aux liquides & nuiſible aux ſolides, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſéparée du concours. Si elle ceſſe d'être évacuée par quelque accident, tous les ſymptômes de cette

maladie augmentent, il se fait des engorgemens dans les viscères du bas-ventre, ils causent des spasmes continuels & des vapeurs générales : la fièvre s'allume, il s'ensuit des inflammations, des gangrenes, ou des hydropisies précipitées ; tous ces symptômes sont dangereux, si l'on ne peut pas en prévenir les effets, ou rétablir les évacuations supprimées.

CHAPITRE XV.

Métastase des vapeurs convulsives du Sexe.

ON appelle *métastase* le transport de la matiere qui cause une maladie ; ce transport se fait d'un lieu, d'un viscere, d'une partie à une autre que celle qui étoit affectée. Ce changement est très-prompt lorsque le genre nerveux est affecté par des maladies qui lui sont propres ; il l'est moins quand elles sont d'une autre nature. On doit distinguer la crise de la métastase, en ce que la premiere a princi-

palement lieu dans les maladies aiguës, & l'autre dans les aiguës & dans les chroniques. Les véritables criſes ſe font ordinairement dans la vigueur du mal; après des ſignes de coction, elles procurent le plus ſouvent des évacuations. Dans la métaſtaſe, le tranſport de la matiere ſe fait dans tous les temps des maladies, ſans être précédé par des ſignes qui l'annoncent. Ces matieres ne ſont que changer de lieu pour former une autre maladie ſemblable ou approchante de la nature de la premiere; elle n'en eſt ordinairement diſtinguée que par des ſymptômes qui ſont propres aux viſceres & aux parties dans leſquels la métaſtaſe s'eſt faite.

Les mouvemens convulſifs, les convulſions qui proviennent directement des vives paſſions de l'ame, ou de tout ce qui frappe trop vivement les ſens, reconnoiſſent plus ſouvent pour cauſe prochaine une trop grande irritabilité des ſolides que les métaſtaſes; j'en ai parlé ailleurs. Ces irrégularités du genre nerveux ſe communiquent de fibre en fibre, de mem-

bre en membre, par le seul effet de l'irritation, quelle qu'en soit la cause; cependant il n'est point de maladie où il arrive autant de métastases que dans les vapeurs; elles sont si promptes & si surprenantes, qu'elles en imposent aux sens; on a besoin de toutes les ressources de l'esprit pour ne pas les croire surnaturelles. Les métastases de cette espece se font par le genre nerveux & par son tissu cellulaire; les autres se font par le tissu cellulaire des autres parties & par les vaisseaux; il s'en fait souvent par le tissu cellulaire, sans la communication des vaisseaux. Je rappelle en peu de mots ce que c'est que le tissu cellulaire.

Le tissu cellulaire est une membrane commune à toutes les parties, à toutes les fibres; il est composé de fibrilles & de petites lames qui étant entrelacées, forment entre elles, par des directions différentes, une infinité de petits espaces qu'on nomme cellules. Cette membrane est distinguée des autres, en ce que ses fibres sont très-petites, très-courtes, appla-

ties, plus ou moins étendues en largeur, ſelon la différence des ſubſtances qu'elles concourent à former ; au lieu que les autres fibres ſont longues & qu'elles n'ont preſque point de largeur. L'étendue du tiſſu cellulaire eſt immenſe, il n'eſt point de partie qui n'en ſoit environnée dans toutes ſes diviſions ; il ſe gliſſe dans les intervalles des fibres qui forment les os, les chairs, les vaiſſeaux, les nerfs, les glandes, les muſcles, les membranes, les ligamens, les viſceres ; il les accompagne par-tout ; il ſert de gaîne à toutes les diviſions & aux parties qui en ſont formées. On ſçait que tout le corps eſt compoſé de fibres, & l'on doit concevoir que le tiſſu cellulaire forme la plus grande partie des ſubſtances animales ; il leur ſert de ciment, il les ſoutient, c'eſt de lui qu'elles tiennent leur force.

Toutes les cellules de cette membrane communiquent les unes avec les autres dans tout le corps, depuis la ſuperficie des parties intégrantes, juſqu'aux dernieres diviſions de leurs fi-

bres ; de sorte que les dernieres cellules d'une extrémité ont des communications médiates avec celles des autres extrémités, avec celles de tous les membres, du tronc & des visceres. Semblables à une éponge, elles reçoivent les liquides & elles s'en dégorgent, selon la densité de ces liquides, ou selon les puissances qui leur donnent des directions. Si l'on injecte une assez grande quantité de quelque liquide dans le tissu cellulaire, on le voit bien-tôt dans tout le corps se gonfler & s'étendre. Les bouchers insinuent de l'air dans un bœuf, dans un veau par une petite ouverture ; ces animaux se boursoufflent dans toute leur étendue, ils grossissent extrêmement ; c'est un effet du tissu cellulaire dilaté par l'air qu'on a introduit.

Le tissu cellulaire communique aussi avec les vaisseaux sanguins & avec les lymphatiques ; les injections d'huile & d'eau que l'on fait dans les veines, passent sensiblement à travers leurs membranes dans le tissu cellulaire, & de celui-ci dans les vaisseaux

du ſang & de la lymphe. Le ſang fournit la graiſſe au tiſſu cellulaire, & lorſqu'elle ſe fond par la chaleur des fiévres, ou par des exercices violens, elle repaſſe du tiſſu cellulaire dans les vaiſſeaux. Les eaux des hydropiques tranſudent des vaiſſeaux dans le tiſſu cellulaire, & elles repaſſent ſouvent dans les vaiſſeaux, comme ſi elles en étoient repompées; on le voit tous les jours dans les hydropiſies, lorſqu'elles s'évacuent par les voies des inteſtins ou de la veſſie. Les liquides extravaſés dans ce tiſſu ſe dégagent d'une partie, pour en gorger une autre; dans l'hydropiſie anaſarque, par exemple, les eaux coulent de cellule en cellule, de viſcere en viſcere, de membre en membre; aujourd'hui un pied ou une main ſe gonflent, demain ce ſera le viſage, un autre pied ou une autre main, & les premiers gorgés de lymphe ſont rétablis dans leur état naturel; de ſorte que lorſque l'œdeme finit dans une partie, il commence dans une autre, ſouvent très-éloignée de la premiere. C'eſt ainſi que l'air qui ſe dégage des liquides ſe répand dans le

tiſſu cellulaire & le parcourt du tronc aux extrémités, de celles-ci au tronc & aux viſceres. Je connois une fille âgée de cinquante-cinq ans qui eſt continuellement tracaſſée par des emphyſêmes ; il ſe répand tant d'air dans le tiſſu cellulaire, qu'il ſe forme de moment à autre de petites tumeurs mouvantes & douloureuſes, qui ſe diſſipent d'elles-mêmes pour aller ſe former ailleurs en d'autres parties ; ſi c'eſt dans les viſceres, les douleurs qu'elles cauſent ſont vives. Lorſque ces petites tumeurs ſe diſſipent, elles font un bruit comme une traînée de flatuoſités & de grouillemens dans toute la route que les vents tiennent ; elle en rend enfin une quantité étonnante par la bouche, &c. Il eſt des temps où cette malade eſt plus tracaſſée de ces vents qu'en d'autres, mais il y a quinze ans qu'il n'eſt pas de jour qu'elle ne ſouffre pluſieurs fois de cette incommodité ; elle l'oblige de temps en temps à tenir ſon lit pendant pluſieurs jours. Ces emphyſêmes ſe forment ſouvent en nombre ſucceſſivement ſur tout ſon corps, & ils ſe

diſſipent de même pour ſe former ailleurs ; de ſorte que leur changement de place & leurs différentes marches ſont la choſe du monde la plus inquiétante. On voit tous les jours que l'air qui ſe dégage des liquides, paſſe dans le tiſſu cellulaire, ſe forme en bulles, cauſe des douleurs, des tenſions dans les cavités, des points même de côté qui reſſemblent à des points pleurétiques, qui en impoſent à des gens peu inſtruits dans l'art de guérir.

S'il ſe forme du pus dans quelque endroit du corps & que l'on ne puiſſe pas lui faire une iſſue, il ſe fraie lui-même des routes par le tiſſu cellulaire, & s'il n'eſt pas entiérement réſorbé par le ſang, on le voit enfin ſortir dans quelque partie très-éloignée de celle où il s'eſt formé. C'eſt par le tiſſu cellulaire que le venin pris par la morſure des animaux, la gangrene, &c. ſe communiquent de partie en partie, & prennent des forces en ſe communiquant ; les progrès en ſont le plus ſouvent très-prompts. C'eſt par le tiſſu cellulaire que les balles qu'on a reçues dans le corps changent de place, que

les aiguilles & les épingles qu'on avale par hasard, s'ouvrent des voies dans les parties extérieures; un jeune homme rendit une épingle par la cuisse, couverte de rouille, dix-huit ans après qu'il l'eut avalée.

Les Praticiens en Médecine ont souvent occasion de faire des observations sur des métastases qui arrivent dans les maladies aiguës & dans les chroniques. Je fus appellé en 1745 pour une jeune Demoiselle que je trouvai avec les symptômes les plus violens d'une pleurésie; le troisiéme jour après la quatriéme saignée la douleur de côté cessa, & tous les autres symptômes augmenterent; des tremoussemens & des douleurs presque générales menaçoient la malade d'une mort prochaine, elle fut dans ce danger pendant près d'une heure, les douleurs se fixerent enfin à la malleole interne du pied gauche; ce fut une inflammation, il s'ensuivit un abcès dont la suppuration fut opiniâtre. Le même accident arriva quelques années après à un Meûnier jeune & vigoureux, qui avoit tous les symptômes

d'une pleuréſie la mieux caractériſée, avec la différence que la métaſtaſe ſe fit ſur la main gauche. Un Menuiſier qui avoit également une pleuréſie en 1748, reſſentit une vive douleur au bras gauche le quatriéme jour de la maladie, les ſymptômes de la pleuréſie diſparurent ; quelques heures après la douleur du bras ceſſa, il tomba dans le délire, il devint furieux, il s'aſſoupit enfin, il tomba en léthargie, & peu de temps après il mourut. J'ai rapporté ces obſervations dans un autre Ouvrage, je les répéte ici par rapport à leur ſingularité. On voit dans ces obſervations de véritables métaſtaſes, par les vaiſſeaux & par le tiſſu cellulaire ; il s'en fait très-ſouvent dans d'autres maladies aiguës & dans les chroniques, aux porotides, aux amigdales, aux aînes, dans toutes les parties glanduleuſes & par-tout ailleurs, ſelon les diſpoſitions du tiſſu cellulaire & des vaiſſeaux. On le voit tous les jours arriver dans la goutte, dans les rhumatiſmes, &c. Lorſque les métaſtaſes prennent une route oppoſée au courant de la circulation, les

vaisseaux n'y ont pas de part, elle se fait par le tissu cellulaire. On a observé que les matieres déplacées dans la métastase, affectent de suivre les membranes cellulaires, les plus conformes à leur nature ou à la nature des membranes d'où elles sont parties; comme d'une membrane graisseuse à une autre de la même espece. Il en est de même des eaux distillées, elles imbibent la tête-morte d'où elles sont sorties, & s'y incorporent très-promptement, dès qu'on les y présente; au lieu que toute autre eau ne fait cet effet qu'avec beaucoup de peine, & après un temps considérable. Si l'on distille les esprits de sel, de vitriol, ou le baume de soufre, & qu'on laisse le passage libre entre ces liquides, & la tête-morte d'où ils sont sortis, ils y retournent d'eux-mêmes. C'est ainsi que le fluide électrique affecte de suivre les corps les plus denses, les plus longs, & les pores les plus étroits; il parcourt un très-long fil de fer dans toute son étendue, parce qu'il lui est analogue; une lame de plomb, qui a vingt fois plus de longueur, & qui est vingt fois

plus étroite qu'une autre, donne vingt fois plus d'électricité ſous un même volume. C'eſt par les mêmes loix méchaniques que le ſuc nerveux, dans les métaſtaſes qui le regardent particuliérement, ne ſuit pas d'autre direction que celle des filets des nerfs, & qu'il ne s'échappe pas dans les corps qui l'environnent, quoiqu'infiniment plus dilatés.

J'ai déja obſervé que les nerfs ſont compoſés de fibres qui forment des faiſceaux de filamens cylindriques, & que chacun de ces filamens eſt environné d'un tiſſu cellulaire qui les unit enſemble; que c'eſt par ces véſicules que le ſuc nerveux coule par infiltration, & qu'il ſe répand comme une roſée ſur tous les points de la ſubſtance animale. Les nerfs ſe répandent tellement par leurs infinies diviſions, qu'il n'eſt point de partie ſenſible dans nos corps qui ne reçoive un nombre de fibrilles nerveuſes. Ces immenſes diviſions des fibres font concevoir que le ſuc nerveux répandu dans leurs cellules doit être infiniment diviſé; j'ai obſervé que c'eſt le liquide le plus épu-

ré de nos corps ; cependant il se corrompt comme tous les autres sucs animaux. S'il est répandu dans les corps avec trop d'abondance, il se condense, il se durcit ; s'il est arrêté dans le tissu cellulaire des nerfs, il devient âcre & irritant ; il participe toujours aux mauvaises qualités du sang & de la lymphe. Dès qu'il est arrêté dans les nerfs, que ce soit par des contractions subites accidentelles, dont j'ai déja parlé, ou par toute autre cause, il dilate le tissu cellulaire, il met les fibres nerveuses dans la contrainte, il les irrite ; elles se contractent, c'est une de leurs qualités essentielles ; ces contractions s'opposent à la liberté de la circulation du sang, elles la précipitent & la retardent en même temps ; les muscles voisins s'engorgent, l'équilibre se détruit, les secousses qu'ils reçoivent des liquides embarrassés dans leurs vaisseaux, les mettent en contraction & leur causent des mouvemens convulsifs, qui se succedent jusqu'à ce que tout soit rétabli dans l'ordre de la nature.

Le fluide qui imbibe les nerfs est une

une ſource de forces qui ſe renouvellent continuellement, dans l'ordre naturel ; dès que cet ordre eſt renverſé par des contractions irrégulieres des fibres, ce fluide reflue vers ſa ſource, & les forces deſtinées pour favoriſer la nature, portent par-tout le déſordre.

L'âcreté que le ſuc nerveux acquiert dans les viſceres obſtrués des femmes, dans le bas-ventre des hypocondriaques, ou en d'autres parties ; le retardement ou la ſuppreſſion totale de ſa progreſſion, par quelle cauſe que ce ſoit, produiſent une ſource féconde de ſpaſmes, de vapeurs & de convulſions. Les parties les plus diviſées de ces humeurs croupiſſantes, devenues étrangeres & plus irritantes par leur corruption, rendent les mouvemens convulſifs plus violens ; ceux-ci les font refluer par le tiſſu cellulaire des nerfs, & elles portent par-tout de nouvelles cauſes de déſordre. On a déja vu, dans la premiere Section, que ces mouvemens convulſifs ſont ſouvent ſi précipités, qu'ils ſe ſuccedent ou ſe multiplient très-prompte-

ment de viscere en viscere, de membre en membre, qu'ils renversent dans un instant toutes les fonctions, &c.

Les métastases, les transports de la cause des mouvemens convulsifs, ou de leurs effets, d'une partie à d'autres, deviennent sensibles par les accidens qu'ils causent dans ces parties. On a souvent arrêté des mouvemens convulsifs qui partoient des membres, par de fortes ligatures au-dessus de l'endroit où ils commençoient. On voit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1705, qu'un homme sujet à des convulsions, les arrêtoit dès qu'il les sentoit venir, en se frottant le front avec la main, & en renversant la tête, qu'il appliquoit fortement contre une muraille. *Tulpius* avoit un malade sujet aux convulsions; avant qu'elles vinssent, il sentoit une vapeur qui montoit du gros orteil à la tête; il ne put être guéri qu'en brûlant le nerf de cette partie. J'ai vu des femmes qui arrêtoient les progrès de leurs vapeurs convulsives en s'appuyant fortement, assises sur des fauteuils, & en tendant avec for-

ce leurs corps & leurs membres.

Il eſt des métaſtaſes du ſuc nerveux, dans leſquelles il s'extravaſe dans les glandes, dans les membranes, dans les viſceres, dans les articulations ; ſouvent il s'y durcit, mais quelquefois il ſe diſſipe. Il fait ce premier effet dans la goutte, dans les rhumatiſmes, dans les écrouelles, &c. Voici des exemples du ſecond. Une Demoiſelle tomboit en convulſion de deux en deux jours ; le paroxiſme ne finiſſoit que par une douleur très-vive au-deſſous de l'œil droit : la matiere, ou le ſuc nerveux qui cauſoit cette douleur, ſe diſſipoit enfin dans la bouche, & y cauſoit une odeur inſupportable. Une Dame ſouffroit depuis pluſieurs jours d'une douleur aux dents très-violente ; on la ſaigna, à peine eut-on tiré cinq onces de ſang, qu'il lui ſurvint des mouvemens convulſifs dans toutes les parties de ſon corps ; ils durerent un demi-quart d'heure, & guérirent cette cruelle douleur ; ce ne put être qu'en en diſſipant la cauſe.

J'ai donné une idée ſuffiſante des mouvemens convulſifs des perſonnes

vaporeuſes, de leurs différentes cauſes & des métaſtaſes qu'ils occaſionnent, pour pouvoir en établir la cure; cela ſuffit pour remplir mon objet, je paſſe à la ſeconde Partie.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

Cure des Affections Vaporeuses du Sexe.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Connoiſſances néceſſaires pour la cure des Affections vaporeuſes.

LEs affections vaporeuſes des deux ſexes exigent une cure auſſi variée que leurs cauſes ſont différentes les unes des autres; une ſeule de ces cauſes ſuffit pour produire des ſymptômes cruels: ſi l'on ne la diſtingue pas parmi toutes celles qui pourroient en produire de ſemblables, on haſarde les remedes, on prolonge la maladie, & on la rend ſouvent incurable & mortelle. C'eſt ſur-tout dans les vapeurs des femmes, que les ſoins officieux des voiſins & des amies ſont à craindre; ils ſont toujours déplacés: mille remedes naiſſent ſous leurs pas, mille obſervations

haſardées autoriſent à les donner comme ſpécifiques ſans qu'on en connoiſſe la vertu, & la bonne volonté juſtifie des maux infinis dont on ſe rend coupable. Les Charlatans viennent enſuite, ils trouvent dans la facilité des malades, des reſſources pour faire paſſer pour ſouverains des remedes trop ſouvent pernicieux. On a le malheur de ſe prévenir en faveur de gens dont tout le mérite naît de la cupidité, & n'eſt ſoutenu que par l'avarice, l'impoſture & l'ignorance. On appelle enfin le Médecin lorſqu'on a tout gâté par des remedes donnés mal-à-propos ; ne devroit-on pas ſe précautionner contre de tels abus ? l'humanité en ſouffre, & ſa plus belle partie en eſt la victime.

Avant que d'entreprende la cure d'une maladie vaporeuſe, on doit s'aſſurer du tempérament de la malade, de ſon éducation, de ſa façon de vivre, & de celle qu'on lui faiſoit obſerver dans ſon enfance, du tempérament de ſes parens, de ſa nourrice, de leurs incommodités, de leurs habitudes & de leurs maladies : on connoîtra par ces

recherches ſi les vapeurs ſont héréditaires ou acquiſes.

On examinera ſi elles ont leur prinéipe dans les nerfs, dans leur relâchement, leur trop de roideur, leur ſenſibilité ou leur irritabilité, dans l'épaiſſiſſement ou dans l'âcreté de leur ſuc. Si elles proviennent de quelque vice des liquides, de pléthore ou d'inanition, de pertes trop abondantes, de ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes, ou de toute autre évacuation naturelle ou habituelle; d'un vice ſcorbutique, d'embarras dans les premieres voies, cauſés par des glaires, des crudités, des vers, &c. On paſſera enfin à l'examen des viſceres & des autres parties du corps; on recherchera s'il n'y auroit pas des obſtructions cauſées par des corps étrangers, par des polypes, par des engorgemens, des tumeurs dans les os, dans les tendons, au voiſinage des grandes arteres, des nerfs, ou dans le tiſſu cellulaire des fibres de ceux-ci. Il eſt eſſentiel de diſtinguer ſi les obſtructions ſont ſanguines, lymphatiques, bilieuſes, chyleuſes, ou ſi elles dépendent du ſuc nerveux. Il

n'eſt pas moins néceſſaire de connoître leurs différens dégrés de fluidité, de molleſſe, de dureté, & les parties où elles ſont ſituées, parce que la différente texture & l'irritabilité des viſceres exigent des ménagemens & des remedes différens. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que les anciens Médecins diviſoient les remedes en céphaliques, pectoraux, hépatiques, ſpleniques, &c. ils avoient tous des dénominations tirées des viſceres auxquels ils paroiſſoient convenir, ou des effets qu'on en attendoit.

Un Médecin qui, prémuni de ces connoiſſances, ne perd pas de vue les cauſes qui produiſent les vapeurs, celles qui les entretiennent, ou qui les irritent, ne peut que donner des remedes à propos, & guérir ces fâcheuſes maladies, quand elles ſont ſuſceptibles de guériſon. On ne doit pas ſe flater de réuſſir, ſi elles ſont invétérées, dans des corps uſés & cacochymes; ſi les liquides ont trop dégénéré, ſi les obſtructions ſont parvenues à un tel point de dureté, qu'elles ne puiſſent pas être ramollies & diviſées, ni ſi elles dépen-

dent de tumeurs ou de quelque épine oſſeuſe dans l'intérieur du crâne, qui gêne & irrite les membranes. On ne peut, dans des cas ſemblables, que prévenir la violence des ſymptômes, les adoucir & rendre la maladie plus ſupportable; au lieu que, quelle que ſoit la cauſe du mal, on ne ſçauroit guérir ni être ſoulagé quand on prend des remedes au haſard. Les connoiſſances néceſſaires pour la cure de ces maladies ſont ſi étendues, qu'il n'eſt pas poſſible de les expliquer en détail dans un petit Ouvrage; je ne ferai dans cette Partie que préſenter en général les principales vues curatives dont on ne doit pas s'écarter, & les remedes convenables pour les remplir; il n'en faut pas davantage pour des Médecins éclairés; c'eſt à eux ſeuls qu'on doit confier des maladies auſſi délicates & auſſi dangereuſes.

SECTION PREMIERE.

Cure des Vapeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Moyens de prévenir les attaques des vapeurs lorsqu'on en ressent des avant-coureurs.

Lorsque les attaques de vapeurs ne surviennent pas tout-à-coup, qu'elles s'annoncent par quelque signe qui les précede (*a*), on doit examiner la nature de ces signes, s'ils sont dans les visceres, aux extrémités ou à la superficie. J'ai déja observé qu'ils font ordinairement des progrès des extrémités des nerfs vers leur origine, & quelquefois de leur origine vers les extrémités (*b*) ; de quelle façon que ce soit, ils vont toujours en se multipliant. Ils se manifestent dans les vis-

(*a*) *V.* Part. I. Sect. I. Ch. I.
(*b*) *V.* Part. I. Sect. III. Ch. I.

ceres, par de petits mouvemens reptiles ou ſpaſmodiques, par des ſenſations douloureuſes, (*c*) &c. On emploie ſouvent avec ſuccès des frictions ſur le bas-ventre, aux cuiſſes, aux jambes; on irrite les extrémités inférieures en les pinçant, en chatouillant la plante des pieds; on les met dans l'eau froide, ſuppoſé qu'il n'y ait pas de ſuppreſſions récentes, qu'on ne ſoit pas dans le temps des regles, ou qu'on n'en approche pas. On comprime le bas-ventre avec de fortes ligatures, on fait flairer des drogues de mauvaiſe odeur, on prend des potions antiſpaſmodiques, calmantes, &c. Comme dans les attaques (*d*), en calmant le genre nerveux, on conſerve ſa ſoupleſſe & ſes oſcillations naturelles, on s'oppoſe par des diverſions à ſes irrégularités, l'on prévient les violentes concuſſions des muſcles, & ſouvent de tous les membres; car il n'eſt pas rare qu'ils entrent en convulſion, qu'ils ſe tordent & qu'ils prennent différens ſens contre nature.

(*c*) *V.* Part. I. Sect. I. Ch. I.
(*d*) *V.* le Chap. ſuiv.

Si les signes vaporeux commencent par l'extérieur ou par les extrémités(*e*), on se sert de fortes ligatures aux jambes, aux cuisses, aux bras ; elles ont souvent réussi, j'en ai vu plusieurs exemples. Les fourmillemens que ressentoit un Malade de Bonet commençoient à l'aîne du côté gauche, ils alloient jusqu'au pied, ils revenoient ensuite promptement vers les parties supérieures; il arrêtoit ces mouvemens reptiles, & il prévenoit les convulsions, en faisant une forte ligature à la jambe, du même côté, dès qu'il sentoit venir l'attaque. Il manqua un jour de prendre cette précaution à propos, il mourut dans le paroxisme. Un autre homme [& nous l'avons déja remarqué] arrêtoit ses convulsions, lorsqu'il les sentoit venir, en se frottant le front avec la main, & en renversant la tête qu'il appliquoit fortement contre une muraille (*f*). Une fille arrêtoit ses vapeurs dès qu'elle ressentoit le moindre signe qui les annonçât (*g*), en se tenant en repos & im-

(*e*) Part. I. Sect. I. Ch. I.
(*f*) Hist. de l'Acad. des Scienc. ann. 1705.
(*g*) *Ibid.*

mobile ſur une chaiſe. J'ai obſervé ailleurs que des femmes vaporeuſes prévenoient auſſi leurs attaques en s'appuyant fortement, aſſiſes dans des fauteuils, & en tendant avec force leurs corps & leurs membres.

Tout cette méchanique concourt à borner les directions irrégulieres des nerfs & des muſcles; plus on eſt prompt à les arrêter, moins on trouve d'obſtacles pour les vaincre. L'expérience nous apprend que lorſqu'un nerf eſt irrité, tous les autres participent à cette irritation juſques dans les parties les plus éloignées; à meſure que cette irritation fait des progrès & ſe communique de partie en partie, les forces qui prennent ſur celles de la nature, augmentent & ſe multiplient. Puiſque la nature rétablit & conſerve ſes directions quand on la ſeconde, il ne faut jamais en négliger les moyens, & l'on doit être attentif à les employer à propos.

Lorſque les vapeurs viennent de retardemens ou de ſuppreſſions des ſecours périodiques, ou hémorrhoïdes, il y a preſque toujours des ſignes de pléthore. Ce ſont des indications pref-

fantes pour la saignée, on évite les convulsions, si on la fait à propos : cependant ce sont des cas où il faut observer des précautions. On le verra au Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Cure des symptômes généraux des Affections vaporeuses.

LEs moindres symptômes des vapeurs intéressent tout le corps; car il n'est pas de douleur, d'inflammation, de spasme, de mouvement convulsif, de fièvre, que tout le système des nerfs n'en souffre. Cependant je ne regarde ici comme généraux que les symptômes qui affectent sensiblement tout le corps ou plusieurs parties (*a*).

Dès que les femmes sont agitées par des mouvemens convulsifs violens ou par des convulsions, on les place dans leur lit, on les tient assises, s'il est possible, ou on les laisse coucher :

(*a*) *V.* Part. I, Sect. I. Ch. II.

la tête doit être plus élevée que la poitrine, & celle-ci doit l'être plus que le ventre. Lorſqu'elles s'agitent, on les empêche de tomber en les tenant mollement par leurs extrémités; en les ſerrant trop, on formeroit de nouveaux points d'appui aux mouvemens irréguliers; ils ſe multiplieroient, & les accidens deviendroient plus conſidérables. On tente en même-temps toutes ſortes de moyens pour changer les fauſſes directions que le genre nerveux a priſes; on fait des frictions ſur l'abdomen, ſur les cuiſſes & les jambes, en dirigeant toujours les forces vers les parties inférieures & vers leurs extrémités. On chatouille la plante des pieds, on pince les cuiſſes, les jambes, on les irrite avec des orties; on applique des ventouſes ſeches ou ſcarifiées, ſelon le danger, à la partie interne des cuiſſes, ou aux aînes, ſur-tout ſi l'on eſt en ſyncope. On fait des compreſſions fortes ſur l'épigaſtre, on proportionne ces compreſſions à la roideur & à la tenſion des muſcles; on doit former des oppoſitions aux forces irrégulieres qui les agitent, en

laiſſant toujours aſſez de liberté aux naturelles, pour qu'elles puiſſent ſe développer & ſe rétablir ; autrement les Malades tomberoient en ſyncope, & ſi elles y étoient déja, elles ſe rétabliroient plus difficilement. J'ai ſouvent fait ceſſer des mouvemens convulſifs & des ſyncopes, en mettant les pieds & les jambes dans l'eau ; on ſe ſert avec ſuccès d'eau froide, lorſqu'il n'y a rien à craindre du côté des ſecours périodiques. L'eau un peu chaude réuſſit auſſi, mais moins ſouvent ; elle eſt la ſeule qu'on puiſſe employer lorſqu'on eſt proche des regles & lorſqu'elles ſont ſupprimées ; ſi elle eſt trop chaude, elle rend les vapeurs plus fortes & plus fréquentes. Dans les Indes orientales les mouvemens convulſifs & les convulſions ſont endémiques, violens & dangereux ; on les guérit en mettant les Malades dans l'eau froide, ou en leur en jettant ſur la tête ſans qu'elles en ſoient prévenues. Si cela ne leur réuſſit pas, on les fuſtige avec des verges, & par ce moyen on s'aſſure de leur guériſon. On ne doit pas être effrayé de

cette façon de guérir ; elle paroît cruelle, mais elle ne l'eſt pas ; on n'a pas de ſentiment dans ces vapeurs ; dès qu'il revient, on ceſſe le remede. Il vaut mieux, dans des cas extrêmes, faire de légeres bleſſures à la peau, que de riſquer de perdre la vie, ce qui arrive très-ſouvent chez ces Peuples. Dans les ſyncopes & les convulſions qu'on ne peut pas ſurmonter, on applique à la plante des pieds des épipaſtiques compoſés avec l'armoiſe, la matricaire, la rue, la ſauge, la fiente de pigeon, le ſavon noir, le ſuccin, l'encens, le maſtic, la moutarde, le ſuc de rue, l'oxicrat ou le vinaigre ; on allie pluſieurs de ces drogues enſemble, pour en former un cataplaſme. On fait flairer des plantes de mauvaiſe odeur, comme la rue, la matricaire, la tanéſie & d'autres ſemblables ; on les arroſe ſur la main, l'odeur en eſt plus forte ; on fait recevoir par le nez la fumée de ſoufre, d'*aſſa fœtida*, de linge, de papier brûlé, de cire d'Eſpagne, de vieux cuir, de plumes de perdrix, de tabac, &c. On ſe ſert auſſi de boules faites avec l'*aſſa fœtida*, le *caſtoreum*, le

sagapenum. J'ai observé que ces fumées & ces odeurs augmentent quelquefois les mouvemens convulsifs, & causent des convulsions; cela arrive sur-tout aux personnes d'un tempérament sec, délicat, & qui ont les fibres très-susceptibles d'irritation; c'est une raison pour commencer toujours les fumigations par les drogues les moins irritantes. On passe par dégrés aux plus fortes, & on les ménage selon leur effet.

On est dans l'usage de faire flairer des esprits volatils, comme ceux de sel armoniac, de suie, de corne de cerf, &c. Je ne me sers de ces remedes que dans des cas extrêmes; ils causent dans le genre nerveux des vibrations trop fortes. Je les ai vu produire, au lieu de les guérir, des spasmes, des convulsions, & des syncopes dangereuses. On reviendra de ce préjugé, si l'on observe que ces esprits ne font jamais cesser une convulsion, qu'il n'en revienne bientôt d'autres plus considérables; d'ailleurs, on est plus longtemps à se remettre, que quand on a rétabli l'ordre dans le système des nerfs

par des moyens moins violens. Je préfere, dans des cas preſſans, à l'uſage de ces eſprits, d'introduire dans les narines la poudre de poivre blanc, de graine de moutarde, de piretre, de *caſtoreum*, de tabac. Le tabac paſſe en Egypte pour un bon remede contre les vapeurs; les femmes de ce pays y ont tant de confiance, qu'elles portent toujours ſur elles des feuilles de cette plante, elles ſe guériſſent en les appliquant ſur le ventre.

On ſe ſert de remedes plus forts lorſque les attaques ſont générales, & lorſque l'on ſuffoque; dans ce cas on peut toucher la langue, s'il eſt poſſible, avec la teinture de caſtor tirée par l'éther nitreux. Si les ſymptômes n'en ſont pas à ce point, on s'en tient aux frictions, aux bains des pieds & des jambes; on donne des lavemens émolliens, on y mêle enſuite quelque plante antiſpaſmodique & laxative, la mercuriale, la guimauve, la rue, l'armoiſe, le pouliot, les grains de chervi, de cumin, les bayes de laurier. Il eſt d'une bonne pratique d'y ajouter des huiles con-

venables. On peut aussi se servir, si les indications l'exigent, du vin émétique trouble; mais on ne doit jamais perdre de vue que les irritans peuvent toujours faire de mauvais effets sur le genre nerveux.

Les potions antispasmodiques sont excellentes pour abattre les symptômes des vapeurs les plus obstinées; on les compose avec les eaux de rue, d'armoise, de matricaire, de menthe, de bryone, de rose, de fleurs de tilleul, d'orange, de *nymphæa*, de primevere, de stecas; ou les infusions de ces plantes, de caillelait, de camomille, d'ortie grieche, de marrube blanc, de racine de valeriane sauvage, d'angélique, d'impératoire. Si de mauvaises digestions contribuent à causer les vapeurs, on mêle aux infusions antispasmodiques, des plantes ameres, la chicorée sauvage, la centaurée, la germandrée, l'écorce d'orange, &c. On prend pour faire des potions deux ou trois especes de ces eaux ou infusions, on y mêle quelqu'un des syrops suivans, selon qu'ils sont indiqués; ils doivent toujours concourir à cal-

mer le ſyſtême des nerfs. On emploie par préférence ceux de *nymphæa*, de ſtecas, de coraux, de diacode; ces deux derniers ſont narcotiques; celui de coraux convient mieux dans les vapeurs que celui de diacode; cependant l'un & l'autre ne conviennent pas, lorſque les malades ſont aſſoupies, indolentes, & d'un tempérament relâché ou mélancolique. On leur ſubſtitue dans des cas pareils, les gouttes anodines d'Hoffman, ou la liqueur anodine nitreuſe; on y étend quelques gouttes d'eſſence de caſtor: elles font en même temps les effets de calmant, de tonique & de diurétique; au lieu que les narcotiques, qui tiennent leur vertu de l'opium, engourdiſſent le genre nerveux. On peut cependant s'en ſervir dans les tempéramens vifs & ſecs, on en donne même juſqu'à ce que les ſymptômes convulſifs ſoient calmés; on doit obſerver qu'une doſe ait fini ſon effet avant que d'en donner une autre. Il eſt très-ordinaire que l'on ſe trouve engourdi après des narcotiques continués pendant quelque temps; mais

quand on les a donnés à propos, la nature rétablit bientôt les forces, & l'on n'a rien à craindre de leur effet. On préfere dans ces occasions les syrops de carabé, ou les gouttes anodines de Sydenham, leur effet est plus assuré que celui du diacode. On donne pour véhicule à toutes ces préparations anodines, des eaux ou des infusions de plantes antispasmodiques ; car celles-ci sont le calmant le plus convenable au genre nerveux. On se sert encore très-utilement de nitre, de *castoreum*, & de camphre mêlés ensemble à une dose convenable ; Fréderic Hoffman y ajoutoit le cinnabre, mais je l'y crois inutile. Des pilules composées de myrrhe, de sagapenum, de succin, d'opopanax, d'*assa fœtida*, de *castoreum*, de safran, de thériaque, données plusieurs fois dans la journée à très-petites doses, font souvent des effets merveilleux ; on peut y ajoujouter, selon les circonstances, quelques grains de camphre & d'opium : Hoffman faisoit avec raison beaucoup de cas de ce remede. Les différens remedes de cette nature feront

toujours, dans les maladies vaporeuſes, des effets bien ſupérieurs à ceux des narcotiques, ſi on les choiſit à propos avec connoiſſance des différens dégrés de leur vertu, & des tempéramens pour leſquels on en fait choix; mais ſi ceux qui s'en ſervent n'ont que des connoiſſances bornées de ces remedes & des tempéramens des Malades, au lieu de calmer les ſymptômes, ils riſquent de les augmenter & de rendre les vapeurs incurables.

On rend les potions plus efficaces en y mêlant, ſelon les indications, le *caſtoreum* en ſubſtance ou en teinture, la thériaque, le ſafran, les bezoards, la poudre de vers de terre bien préparée, celle de racine de pivoine, de gui de chêne, de valeriane ſauvage, la ſolution d'*aſſa fœtida*, ou de *galbanum*, le carabé ou ſon huile fétide. Cette huile eſt un bon remede pour appaiſer les irrégularités du genre nerveux; cependant elle échauffe un peu, il faut s'en ſervir avec précaution. On a ſouvent vu un verre d'eau froide terminer les attaques. L'eau où l'on a jetté du

camphre enflammé, a fait des effets merveilleux. Des Auteurs célebres recommandent le musc mêlé avec le sang-dragon dans l'eau de fleur d'orange. Riviere propose le soufre avec un peu de noix muscade : ce remede ne m'a jamais réussi.

Si les premieres voies sont embarrassées, qu'il y ait des glaires, des crudités, ou des matieres vermineuses, qui causent les vapeurs ou qui les favorisent, il est nécessaire de faire vomir avec beaucoup de ménagement ; car si le vomitif causoit trop d'irritation, il fourniroit une nouvelle cause de spasmes & de mouvemens convulsifs. On peut cependant se servir du tartre stibié, mais il faut qu'il soit noyé dans un véhicule convenable. Si l'on soupçonne des vers, on alliera ensuite à de légers laxatifs quelque vermifuge, comme la poudre, l'infusion de racines de gentiane, de fougere, de mûrier, &c.

Dans les attaques des vapeurs convulsives il est des cas où la saignée est nécessaire, & d'autres où elle est dangereuse; elle ne convient pas lorsque le

le pouls eſt petit, fréquent & déprimé ; elle abattroit trop les forces, il s'enſuivroit des ſyncopes pleines de danger. Elle ne peut être qu'utile toutes les fois que le pouls eſt fort, plein, élevé, & qu'il y a des marques de pléthore ; c'eſt dans un cas pareil qu'un Auteur célebre délivra, par le moyen de la ſaignée, une femme qui ſouffroit depuis deux jours des convulſions qui ſe ſuccédoient d'un inſtant à l'autre. J'ai ſouvent fait ſaigner du bras & du pied des filles & des femmes pendant des attaques de vapeurs, toujours avec un égal ſuccès, parce que j'étois guidé par des ſignes de pléthore. Ces indications ont ſouvent lieu dans les perſonnes robuſtes, au commencement des ſuppreſſions, des retardemens des ſecours périodiques ou des hémorrhoïdes ; lorſque les vapeurs ſont obſtinées, on applique ſur le ventre des emplâtres d'*opopanax*, de *bdellium*, de *galbanum*, d'*aſſa fœtida*.

Lorſque les vapeurs convulſives ſont ſuſpendues, on doit toujours en attendre des retours, ſi la tranſpira-

tion insensible n'est pas rétablie ; c'est principalement le temps de donner tous ses soins pour la procurer ; c'est ordinairement par elle que finissent les attaques des vapeurs, & c'est par son moyen qu'on peut les prévenir; car il y auroit très-peu de femmes vaporeuses, si leur transpiration se soutenoit toujours dans l'ordre de la nature. On se sert à cet effet d'infusions théiformes de plantes diaphorétiques & antispasmodiques, ou des eaux distillées de ces plantes, dont on fait des potions ; ce sont, par exemple, les eaux de mélisse, de pouliot, de canelle orgée, de chardon bénit, de mente, de cerises noires, de fleurs d'orange, de sureau, &c. On y étend la confection d'hyacinthe, la thériaque, le bezoard jovial, l'antimoine diaphorétique, quelque syrop calmant en petite quantité avec quelque grain de camphre ou de musc, mêlés avec le nitre purifié en très-petite dose ; on varie les compositions de ces remedes, pour s'en tenir à ceux qui font le plus d'effet.

Les symptômes des vapeurs cessent

ordinairement dès que les regles ou les hémorrhoïdes coulent, & dès qu'il ſurvient quelque autre évacuation conſidérable, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop abondante ; ce ſeroit une nouvelle cauſe de mouvemens convulſifs. Ils ceſſent encore, s'il ſurvient des tumeurs, des ulceres, des fiévres, & ſi l'on fait des chûtes. Un homme très-ſujet à des mouvemens convulſifs en guérit, ſelon une obſervation de Boerhaave, par une grande bleſſure qu'on lui fit à la tête. On a ſouvent guéri des vapeurs en frappant l'imagination des vaporeuſes de choſes contraires à ce qui cauſoit leur maladie. Quand on voit des cures faites par de tels moyens, les accidens dépendent uniquement de la diſpoſition du genre nerveux ſans qu'ils aient d'autre cauſe immédiate particuliere (*b*).

Lorſqu'on a à traiter des femmes enceintes vaporeuſes, on doit ménager les remedes avec toute la prudence que leur état exige ; il eſt

(*b*) *V.* la Sect. III. Ch. I.

sur-tout essentiel qu'ils ne soient ni trop forts ni trop fétides ; elles feroient infailliblement des fausses-couches.

Les remedes proposés dans ce Chapitre conviennent en général aux femmes & aux hommes vaporeux : on doit cependant les varier & les particulariser dans l'un & l'autre sexe, selon la différence des tempéramens, selon la violence des accidens, & selon leurs différentes causes. Cette observation est également faite pour les Chapitres suivans.

CHAPITRE III.

Cure de quelques ſymptômes particuliers des vapeurs.

LEs vues curatives des ſymptômes particuliers des vapeurs, ſont les mêmes que celles des ſymptômes généraux ; cependant les coliques vaporeuſes, les vomiſſemens, les douleurs, les cours de ventre & le clou vaporeux ſont des ſymptômes violens, qui exigent les ſecours les plus prompts & les plus variés. Dès qu'on eſt décidé que la colique eſt vaporeuſe (*a*), on fait prendre quelques verres de petit lait ; il fait l'effet d'un vomitif, tout autre ſeroit dangereux. On paſſe enſuite aux gouttes anodines de Sydenham ou à l'opium ; on en réitere les doſes, en obſervant des intervalles convenables, juſqu'à ce que la colique ait cédé. J'ai vu dans de tels cas le diacode augmenter les dou-

(*a*) *V.* Part. I. Sect. III. Ch. VI.

leurs & le vomiſſement ; on remplira l'intervalle des calmans par quelque potion antiſpaſmodique (*b*). Sydenham a obſervé que la ſaignée & la purgation n'ont pas lieu dans ces coliques ; cependant il fait ſaigner & purger les femmes pléthoriques avant d'en venir aux calmans, s'il y a dans les premieres voies des embarras excrémenteux ; il eſt néceſſaire de purger avec les remedes les plus doux, dès que la colique a diminué, & dès que la criſpation & l'irritation des fibres des inteſtins le permettent ; je ne purge jamais plutôt, même les femmes pléthoriques, crainte d'augmenter les irritations ou de cauſer quelque inflammation dans le bas-ventre. Les lavemens gras, les émolliens ſont d'un grand ſecours pour calmer les douleurs & pour préparer les voies aux purgatifs ; ceux-ci doivent être choiſis parmi les plus doux : j'en excepte la caſſe, parce qu'elle augmente toujours les ſymptômes des vapeurs, & ſur-tout les coliques de cette eſpece. Il arrive

(*b*) *V.* le Ch. précéd.

encore ſouvent qu'on ne peut pas ſupporter la manne ; dans ce cas on la diſſout dans une décoction amere, ou l'on a recours à d'autres remedes. Les purgatifs détruiſent ordinairement l'effet des narcotiques, c'eſt une raiſon pour revenir à ceux-ci dès qu'on a purgé, quand bien même ils ne ſeroient indiqués que par les obſervations qui ont conſtaté la néceſſité de cette pratique ; ſi on la négligeoit, la malade ſeroit expoſée à de nouvelles ſouffrances.

Dans les douleurs, les vomiſſemens & les cours de ventre (*c*), on emploie d'abord des lavemens gras & onctueux, des purgatifs les plus doux, comme l'huile d'amandes douces avec le ſyrop de capillaire, la manne, l'infuſion ou la décoction de polipode de chêne, de tamarins, &c. on y mêle toujours quelque plante antiſpaſmodique. Ces remedes font l'effet, tantôt de cathartiques, tantôt de vomitifs, ſelon la ſenſibilité & l'irritabilité des fibres du ventricule & des inteſtins ; ils ſont ab-

(*c*) *V.* Part. I. Sect. I. Ch. III.

ſolument néceſſaires pour débarraſſer les premieres voies des matieres irritantes, qui en augmentant les ſymptômes, s'oppoſeroient à l'effet des calmans; on emploie enſuite ces derniers comme dans la colique vaporeuſe. Si les femmes ſont pléthoriques, on doit dès le commencement avoir recours à la ſaignée; mais ſi elles ſont cacochîmes, cette évacuation abattroit trop leurs forces. On donne à celles-ci les narcotiques dans quelques cuillerées d'eau de canelle, de fleurs d'orange, de menthe, &c. Si la fibre de ces femmes eſt naturellement relâchée, les gouttes anodines d'Hoffman, ou la liqueur anodine nitreuſe, leur conviennent mieux que les préparations d'opium; je ſoutiens l'effet de ces gouttes par un uſage continué de diaſcordium ou de thériaque. A la ſuite de ces remedes, & même pendant leur uſage, on obtiendra toujours de bons effets de quelques cuillerées de vin, réitérées de temps en temps, où l'on aura fait infuſer la gentiane, la menthe, l'angélique, la centaurée, l'écorce jaune d'orange,

&c. On choiſit toujours celles de ces plantes qui ſont les plus convenables au tempérament ; on rendra ces infuſions plus efficaces en y ajoutant la ſolution ou la teinture de *galbanum*, d'*aſſa fœtida*, de *caſtoreum*, &c.

Le clou vaporeux s'annonce par des douleurs cruelles (*d*). Il peut provenir de toute autre cauſe que des affections de la matrice ; de l'appauvriſſement du ſang, par exemple, de l'âcreté de la lymphe, de mauvaiſes digeſtions, de vers, de pierres dans les reins, de quelque vice des ſolides. Si l'on donne pour lors des réſolutifs ou des hyſtériques, le mal augmente, ou l'on cauſe d'autres maladies plus fâcheuſes ; il faut s'aſſurer de la cauſe du mal, & donner les remedes en conſéquence. Toutes les drogues actives, les antiſpaſmodiques même de cette nature, & les préparations d'opium font ſouvent de mauvais effets dans ces douleurs. J'ai ordinairement calmé & aſſoupi ce cruel ſymptôme, avec les gouttes anodi-

(*d*) V. Part. I. Sect. I. Ch. VI.

nes d'Hoffman, avec les bains des pieds & les demi-bains. Si la malade n'eſt pas cacochîme, on doit en commencer la cure par la ſaignée du pied; ſi elle eſt d'un tempérament ſanguin, par celle du bras, & enſuite par celle du pied. On donne des lavemens, des émulſions avec les quatre ſemences froides; on fait prendre du thé, du caffé, on ſerre la tête avec une grande bande. Si le mal ne cede pas à ces remedes, on applique ſur la tête des cataplaſmes avec les bayes de genievre, de laurier, & la ſemence de carvi, des véſicatoires aux jambes, à la nuque; & quand la douleur a cédé, on prend de nouvelles indications pour faire des remedes qui portent directement à la cauſe du mal.

Le ſein ſe gonfle quelquefois par l'effet des cauſes vaporeuſes; j'ai vu prendre mal-à-propos ce gonflement pour de véritables tumeurs, mais ce n'étoit qu'un air dilaté dans le tiſſu cellulaire du ſein; ces gonflemens ſont douloureux & d'autant plus incommodes, que les femmes en ſont toujours allarmées. On les guérit par des

remedes antiſpaſmodiques pris intérieurement & par des fomentations, avec la décoction de fleurs de menthe, d'aneth, de camomille, de melilot, faites dans la leſſive de cendres de chêne mêlées avec celles de genêt. On ſe ſert encore utilement d'un linge couvert d'écume de ſavon ; on réitere ſouvent ces remedes, & l'on en obtient une guériſon aſſez prompte, ſi l'on n'en emploie pas d'autres mal-à-propos ; qu'on prenne garde ſurtout de ne pas ſe ſervir d'eau-de-vie ni d'autres drogues de cette nature. Bien plus, il faut obſerver que les topiques ſoient ſeulement tiédes quand on les applique ; on riſqueroit, s'ils étoient chauds, d'augmenter le gonflement en cauſant une plus grande dilation à l'air qui le forme.

CHAPITRE IV.

Cure en général des symptômes des vapeurs compliquées avec d'autres maladies.

LEs nerfs sont toujours affectés dans les maladies des femmes sujettes aux vapeurs, & dans celles des hommes hypocondriaques ; les symptômes de ceux-ci sont ordinairement des nausées, des rots aigres, des douleurs qui traversent l'épigastre, des inquiétudes, des insomnies, des délires, & quelquefois des spasmes & des mouvemens convulsifs. J'ai observé (*a*) que dans les maladies des femmes, les mouvemens convulsifs, les spasmes & les douleurs des parties membraneuses doivent toujours faire soupçonner les vapeurs. Si celles-ci ont lieu dans l'un ou l'autre sexe, il faut, pour calmer ces symptômes, allier des antispasmodiques avec les remedes destinés pour porter à la cause de la

(*a*) Part. I. Sect. I. Ch. VII.

maladie, ou les placer dans les intervalles de ces derniers. C'eſt par cette méthode que l'on calma les vapeurs de la Demoiſelle Variolique, & celles des autres malades dont j'ai rapporté les obſervations (*b*). Les vapeurs de la premiere céderent à l'uſage d'une potion ſimple, compoſée avec les eaux de tilleul, de fleurs d'orange & le ſyrop de ſtœcas. Si l'on n'avoit pas fait ceſſer les accidens vaporeux, la matiere variolique & celle des éruptions milliaires n'auroient pas pu porter à la peau; elles auroient cauſé l'inflammation & la gangrene dans les viſceres. Huxham & d'autres Auteurs célébres recommandent le muſc dans les maladies vaporeuſes compliquées; je l'ai vu produire de bons effets. Les mouvemens convulſifs compliqués avec un mal de gorge inflammatoire, & le froid qui dura pendant pluſieurs jours dans une fiévre maligne, furent guéris par des remedes antiſpaſmodiques (*c*), fétides & diaphorétiques; les maladies avec leſquel-

(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*

les ces symptômes étoient compliqués, ne diminuerent pas jusqu'à ce qu'ils eussent cessé. Dans l'*hepatitis* je ne donnai jamais des remedes contre l'inflammation (*d*), sans les allier avec les antispasmodiques : j'avois même soin d'en mettre dans les tisanes. Sans cette précaution, j'aurois eu peine à guérir cette maladie, puisque la même cause vaporeuse revint encore sur la scene après que les accidens du foie furent passés. Elle tendit considérablement l'abdomen ; mais quelques demi-bains le rétablirent dans l'état naturel : je l'ai déja observé.

Les femmes deviennent ordinairement asthmatiques par des principes vaporeux. Baglivi a remarqué qu'il est rare qu'on les guérisse, si l'on ne se sert pas de remede contre les vapeurs mêles avec les pectoraux. Les affections scorbutiques sont presque toujours compliquées avec des symptômes de vapeurs ; mais les spasmes, les mouvemens convulsifs, & les autres

(*d*) *Ibid.*

ſymptômes de cette nature qu'on remarque dans ces Malades, ne ſont pas toujours vaporeux ; ils dépendent ſouvent de l'âcreté & du caractere que les liquides contractent dans cette maladie. Une Dame avoit des inſomnies fréquentes, des inquiétudes, des ſpaſmes de temps en temps, & des oppreſſions ; on avoit épuiſé les remedes ordinaires des vapeurs. Je la vis enfin, je trouvai ſa bouche de mauvaiſe couleur, & comme éréſipellateuſe en certains endroits ; je la guéris avec des remedes contre le ſcorbut. J'ai obſervé en d'autres femmes ſcorbutiques que les remedes contre cette maladie ne les ſoulageoient pas, lorſqu'elles avoient des ſymptômes de vapeurs ; mais qu'ils faiſoient de bons effets dès qu'on avoit calmé celles-ci. Il n'eſt rien en cela de ſurprenant, les irrégularités du genre nerveux s'oppoſent à l'effet des remedes, ſur-tout quand elles viennent de toute autre cauſe que celle de la maladie principale, & elles dérangent de plus en plus les principes du ſang.

Les femmes accouchées ont ſouvent

des vapeurs, elles sont toujours compliquées & pleines de danger; si elles ont fait des accouchemens laborieux, toutes les membranes du corps souffrent des irritations causées à celles de l'uterus. Si les vuidanges diminuent ou se suppriment, ce qui arrive surtout si l'on s'expose trop tôt à l'air, il en survient un nombre d'accidens; des fiévres, des phrénésies, des spasmes, des convulsions qui menent souvent à la mort; si ces malades ne meurent pas, leurs vapeurs deviennent chroniques. Si après l'accouchement il survient des vapeurs par toute autre cause que la suppression des vuidanges, ces vapeurs les suppriment. S'il regne des maladies épidémiques, celles des femmes accouchées en prennent le caractere, sur-tout lorsqu'elles viennent de quelque suppression.

Il est donc essentiel de donner tous ses soins pour rétablir les vuidanges dès qu'elles sont supprimées; il survient d'abord des éréthismes dans le bas-ventre; il faut les prévenir ou les calmer. Sydenham applique à cet effet sur l'abdomen une emplâtre contre les va-

peurs ; il mêle enſuite des cordiaux & des apéritifs les plus doux avec des antiſpaſmodiques. Ce ſont les conſerves d'abſinthe, de rhue ; le *caſtoreum*, le ſafran, la gomme ammoniac, l'*aſſa fœtida*, le ſyrop des cinq racines apéritives, &c. Il en fait une opiate pour prendre de trois en trois heures ; il y joint des ſels volatils : je les ai omis à deſſein, je n'en ai jamais vu de bons effets ; au contraire, ils en font ſouvent de très-mauvais dans toutes ſortes de vapeurs. Il fait boire par-deſſus d'un julep compoſé avec les eaux de rhue, de brione, & le ſucre candi. Si cela ne réuſſit pas, il donne une fois le laudanum ſeul, & enſuite il le mêle avec les antiſpaſmodiques. Si l'on donne trop long-temps des anodins, on augmente les cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges. Selon cet Auteur, les remedes irritans font le même effet. Il convient de tenir toujours un juſte milieu entre ces différens remedes, & d'en ſuſpendre l'uſage de temps en temps, pour éprouver ce que peut la nature ; elle fait ſouvent dans ces occaſions plus que les remedes. Ceper-

dant si le mal augmente sensiblement en ne faisant rien, il ne faut jamais abandonner les secours de l'Art; la nature a besoin qu'on lui fourniſſe des ressources lorsqu'elle n'en trouve pas dans ses propres forces. Hippocrate dit que si la fiévre survient à la suite des convulsions des femmes accouchées, c'est une bonne marque; d'autres Auteurs l'ont aussi avancé. Pour moi, j'ai souvent observé que la fiévre qui survient à la suite des convulsions des accouchées, cause l'inflammation dans le bas-ventre, sur-tout si les évacuations ont été supprimées, & qu'elles ne soient pas rétablies. Un petit cours de ventre est plus salutaire, il guérit souvent les convulsions & la maladie, en suppléant à l'évacuation des vuidanges. On ne sçauroit jamais guérir une maladie vaporeuse compliquée, sans avoir une connoissance parfaite de sa cause, des vices d'où elle dépend, & des parties ou des viscéres qui sont affectés; il faut encore savoir distinguer la cause vaporeuse de celle de la maladie compliquée; car si les vapeurs dépendent de celle-ci, on

pourroit l'irriter, en donnant des remedes pour l'autre. Dans les fiévres violentes, dans les ardentes, & celles qui ont un principe d'acrimonie, les liquides circulent dans le déſordre, ils ſouffrent des retardemens, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; les capillaires artériels s'engorgent, la quantité du ſang n'étant pas égale dans les muſcles antagoniſtes, il en réſulte des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs; l'irritation fait encore le même effet dans les fiévres qui en dépendent. Les antiſpaſmodiques ne feroient dans ces maladies qu'augmenter les ſymptômes, il faut s'en tenir à des ſecours indiqués par leurs différentes cauſes. Dans les fiévres éruptives, dès que l'éruption ſe fait, les mouvemens convulſifs ceſſent; on voit par-là, que les antiſpaſmodiques ſeroient déplacés dans ces maladies; il ne s'agit que de remedes capables de favoriſer l'éruption. Il eſt peu d'enfans qui aient des fiévres ſans des mouvemens convulſifs, avant l'âge de dix ou douze ans; cela vient de ce que leurs vaiſſeaux ne ſont pas

assez développés ; le mouvement du sang étant plus considérable pendant la fiévre, sa distribution ne peut qu'être irréguliere par rapport aux résistances infinies qu'elle rencontre ; la saignée en est le remede, & l'on continue le traitement par les délayans, les tempérans, les calmans, &c.

S'il survient des convulsions à la suite de douleurs violentes de tête, la cause en est dans l'intérieur de la tête. Si l'on en meurt & qu'on ouvre le cadavre, on trouve le cerveau corrompu dans quelqu'une de ses parties, & sur-tout vers la moëlle allongée ; on voit par là que le mal de tête étoit inflammatoire, & qu'il falloit avoir recours à des saignées, à des délayans, à des anti-septiques, &c. S'il s'ouvre un abcès au foie, la matiere irrite les nerfs & les membranes, il survient des convulsions qui ne cessent que lorsque la matiere est évacuée ; les anti-spasmodiques n'y feroient rien, c'est aux purgatifs qu'il faut avoir recours, & à tous les moyens propres à favoriser l'évacuation du pus.

Dans les indigeſtions, lorſqu'on a trop mangé ou trop bu, le ventricule eſt ſouvent dilaté au-delà de ſon ton naturel : pour lors le pylore ſe bouche ſi exactement, qu'il ne laiſſe pas paſſer une goutte de liquide dans les inteſtins; il s'enſuit des vertiges & ſouvent des mouvemens convulſifs dangereux, ſi l'on n'en détruit pas promptement la cauſe par des vomitifs, ou bien par des laxatifs, lorſque l'engorgement eſt dans les inteſtins.

Rien n'eſt plus propre à donner des convulſions aux enfans, que le lait aigri dans leur eſtomac ; il peut arriver auſſi qu'un lait caſeux leur bouche le pylore, il l'irrite ; les irritations ſe communiquent aux nerfs voiſins, enſuite à tout le corps ; c'eſt une ſource de convulſions, que les antiſpaſmodiques rendroient infailliblement plus violentes.

Ces accidens arrivent encore toutes les fois que les membranes de l'eſtomac ſont irritées par des purgatifs violens, par des poiſons, ou par toute autre choſe ; on ne les guérit pas, on ne ſçauroit même en calmer les ſymp-

tômes ſans en enlever la cauſe. Je rapporterai une obſervation ſur les effets d'un poiſon végétal.

Deux enfans de neuf à dix ans ſe promenoient dans un jardin vers la fin du mois d'Octobre de l'année 1754 ; ils trouverent des racines arrachées qu'ils prirent pour des raves (c'étoient des racines d'une eſpece de juſquiame) ils en mangerent chacun un morceau. Peu d'inſtans après ils devinrent mornes & comme ſtupides, ils perdirent la vue & la connoiſſance; il ſurvint des mouvemens convulſifs, qui ſe multipliant de membre en membre, ſe réuniſſoient enfin pour former des convulſions générales, toujours précédées par des ſifflemens & par des hurlemens affreux : ils en étoient tout égarés. Dès que les convulſions leur donnoient quelque relâche, il ſurvenoit des vomiſſemens qui procuroient des évacuations glaireuſes : tout l'abdomen étoit extrêmement tendu, & le pouls étoit plus ou moins dur, fréquent & convulſif, ſelon les ſecouſſes & les agitations plus ou moins grandes du genre nerveux. Je fus appellé 24 heu-

res après que ces accidens eurent commencé ; on avoit déja donné deux fois l'émétique ; je fis prendre une potion avec la décoction de quelques plantes acidules ; elle ſuppléa au vinaigre que M. Geoffroy donne avec raiſon comme ſpécifique contre les poiſons végétaux. Je fis donner enſuite l'huile de lin en lavemens & en boiſſon, pour calmer la trop grande irritation des fibres des inteſtins, reſte dangereux des irritations qu'ils avoient ſouffertes ; les petits malades ſe remettoient à vue, tous leurs ſens ſe développoient inſenſiblement. Je m'appliquai enſuite à rappeller la tranſpiration, pour diſſiper un engourdiſſement preſque général qui ſubſiſtoit encore ; je me ſervis à cet effet de l'eau de bourache, de chardon bénit avec l'antimoine diaphorétique en petite doſe & la thériaque. Ces enfans ſe rétablirent par ce moyen ; ils ont joui depuis d'une ſanté conſtante ; ils ne conſervent pas une ſeule idée de leurs accidens ; ils croient encore, quand on leur en parle, qu'on leur raconte des fables pour les amuſer. Tous les remedes contre les vapeurs

n'auroient rien fait à ces convulsions; si elles étoient survenues à des femmes, on les auroit prises pour vaporeuses. On regardoit aussi ces enfans comme possédés, j'eus peine à faire revenir leurs parens de cette idée.

SECTION

SECTION SECONDE.

Moyens de se préserver des effets des cauſes éloignées des Affections vaporeuſes.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

J'Ai donné le détail des cauſes éloignées des vapeurs, & j'ai expliqué les effets qu'elles font ſur le corps humain (*a*). Il eſt naturel de s'abſtenir, quand on les connoît, des choſes nuiſibles, & d'en éviter les excès ; cela eſt même aiſé, à moins qu'on ne ſoit totalement aſſujetti aux ſens, & qu'on ne préfere leurs impreſſions flatteuſes aux moyens de conſerver la ſanté. Il ſuffit donc d'avoir indiqué les effets de l'abus que l'on fait des cauſes éloignées de ces maladies ; je ne retomberai pas ici dans des répétitions inutiles. Je donne-

(*a*) Part. I. Sect. II.

rai cependant plus d'étendue à quelques-unes de ces causes pour les éclaircir, sans observer l'ordre que je tiens dans les autres Sections, pour passer à la derniere que je regarde comme la plus utile.

CHAPITRE II.

Moyens de former de bons tempéramens, de se préserver de vapeurs, & de prévenir les effets des maladies héréditaires.

LEs vapeurs dépendent de la débilité du tempérament (*a*), & le tempérament dépend de la force & de la délicatesse des fibres qui composent les parties. L'élasticité & l'irritabilité sont naturelles aux fibres ; une seule séparée des autres se meut sensiblement ; je l'ai observé dans un autre Ouvrage. Bien plus, les fibres conservent encore leur mouvement dans les cadavres, pendant

(*a*) Part. I. Sect. II. Ch. II.

quelque temps après la mort; ſi on les pince, elles ſe contractent, & l'on fait contracter les muſcles en les irritant, ſans la participation des liquides. Des fibres fortes & élaſtiques ont plus de cohérence entre elles, & réuniſſent plus de principes de mouvement que des fibres molles & délicates; les parties qu'elles compoſent doivent être plus robuſtes que celles qui dépendent des autres. La foibleſſe des fibres eſt ſuivie néceſſairement de plus de délicateſſe & d'irritabilité; elles ont plus de délicateſſe, parce qu'elles ſont plus aiſément ébranlées; elles ſont plus ſuſceptibles d'irritation, parce qu'elles ont moins de force ou de denſité pour y réſiſter & pour s'en garantir.

On a déja vu que les femmes de la Campagne ſont plus robuſtes que celles des Villes (*b*): c'eſt parce qu'on les éleve ſans délicateſſe, dans l'exercice & dans le travail. Je n'ai pas encore connu dans les Provinces de payſan pauvre, de chaſſeur de profeſſion,

(*b*) *Ibid.*

ni d'homme assujetti à des exercices pénibles, attaqués de vapeurs ; & l'on voit tous les jours dans les Villes ces tristes effets des abus que l'on commet dans le régime. Les gens de Lettres sont sujets à ces maladies, ils sont toujours sédentaires & appliqués ; leurs digestions deviennent tardives, elles se dépravent insensiblement ; des sucs mal digérés s'accumulent dans les viscères du bas-ventre, ils y forment des congestions, ils les obstruent ; les fonctions des viscères en sont troublées, il s'ensuit un dérangement dans les liquides, une cacochymie hypocondriaque qui les assujettit à des langueurs vaporeuses & spasmodiques ; ils finissent enfin dans la tristesse, une vie dont ils ont coulé les plus beaux jours dans les dégoûts inséparables de travaux souvent aussi ingrats pour eux, qu'utiles pour le Public.

Les premiers linéamens qui commencencent l'existence de nos corps, sont confondus dans une matiere informe ; la main du Créateur les développe & les soutient, & la natu-

re les fait croître ; il s'en forme enfin un embrion, un corps, qui conſerve la qualité des ſubſtances qui l'ont formé. S'il eſt nourri dans le ſein d'une mere dont le tempérament ſoit foible, délicat, les fibres lâches, le ſang d'une conſiſtance molle, il participera à tous ces caracteres, ils ſeront les principes de ſon tempérament. Si le ſang de la mere eſt empreint de quelque vice, il paſſera à l'enfant ; c'eſt une greffe nourrie des ſucs qui circulent dans le tronc ſur lequel elle eſt entée. On a vu des enfans peu de temps après leur naiſſance avec des ſymptômes de maladies communiquées par les parens ; combien de fois n'en a-t-on pas vu naître pour mourir un inſtant après, ou pour languir quelque temps avant la mort? J'ai donné l'obſervation d'un Chirurgien phthiſique (*c*). Six mois avant ſa mort, ſa femme devint enceinte, elle accoucha d'un enfant, qui, quatre mois après qu'il fut né, éprouva les premiers ſymptômes de

(*c*) *V.* Part. I. Sect. II. Ch. III. de mon Livre d'Obſervations de Médecine, p. 132.

phthisie pulmonaire ; ils firent des progrès rapides, & dans deux mois il mourut dans le marasme. On ne doit pas soupçonner la mere, elle étoit jeune, fraîche & d'un tempérament robuste ; elle avoit eu d'autres enfans qui paroissoient encore bien constitués : on ne peut pas douter que la cause de la maladie de cet enfant ne vînt du pere. Hippocrate avoit raison de dire que les maladies héréditaires se transmettent aux enfans par le moyen de la semence & du lait ; j'ai parlé assez au long de ces maladies dans un autre Ouvrage (*d*).

Les dégoûts inséparables de certaines grossesses, font commettre aux femmes bien des abus dans le régime. Ces abus portent tous sur leurs enfans. Les unes mangent par un goût décidé des choses qui ne peuvent que les incommoder, des crudités, des aigres, des mets salés, épicés, & plusieurs autres alimens dont il n'est pas possible qu'elles fassent la

(*d*) *Ibid. p.* 153.

digeſtion. Il en eſt qui, ſous prétexte de langueurs, boivent à tout inſtant du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, du thé, du caffé, du chocolat, ou d'autres boiſſons de fantaiſie dont un trop grand uſage eſt toujours nuiſible. Il en eſt encore qui continuent pendant leur groſſeſſe de faire des excès d'habitude, de veiller, de danſer, de manger, & de ſe livrer à des paſſions, comme la triſteſſe, la colere, &c. Si les enfans de ces femmes parviennent juſqu'au terme de l'accouchement, ils naiſſent languiſſans, ils ſe remettent difficilement; & s'ils ne périſſent pas, il eſt rare qu'ils jouiſſent d'une ſanté bien affermie.

A peine les enfans ſont-ils nés qu'on les met entre les mains d'une nourrice, ſouvent ſans la connoître; que ne riſque-t-on pas pour ſa poſtérité en donnant ainſi ſa confiance ſi légérement? On en connoît tous les inconvéniens, il ſeroit ſuperflu de les répéter; j'ai déja obſervé (*e*) que les enfans prennent les maladies de leurs

(*e*) Obſerv. de Méd. Part. I. Sect. III. article I.

nourrices, comme celles de leurs parens.

Lorsqu'on retire les enfans de leurs nourrices, on doit redoubler toutes ses attentions pour donner de la fermeté à leurs fibres, & pour leur former des membres robustes. On doit les nourrir peu à peu d'alimens d'une substance ferme, farineuse, de bouillies, de crême, d'orge, de ris, d'avoine, &c. de légumes, de gros pain, d'herbages, de fruits bien mûrs, de soupes à l'eau & à l'huile. La viande, de quelque espece qu'elle soit, ne convient pas à un âge tendre, moins encore les salures & les épiceries. Il est dangereux de faire prendre du lait aux enfans lorsqu'on les a mis à d'autres alimens; leurs digestions produisent toujours des aigres dans les premieres voies; le lait se coagule, il forme des obstructions chyleuses, il produit des matieres vermineuses, des cours de ventre, des dyssenteries, des fiévres, & d'autres incommodités de l'enfance. L'usage du vin, pour peu qu'ils en boivent avant l'âge de maturité, devient pour eux

une ſource de maladies & ſur-tout de vermineuſes ; j'en ai vu beaucoup d'exemples (*f*).

L'exercice concourt puiſſamment à former le tempérament des enfans ; il leur eſt néceſſaire même dans le ſein de leurs meres. Celles qui par un trop grand ménagement ou par habitude, ne font pas d'exercice pendant leur groſſeſſe, ont rarement des enfans robuſtes ; d'ailleurs elles riſquent de faire des couches laborieuſes. Leur vie ſédentaire fait que les ſucs excrémenteux ne ſe diſſipent pas, ils troublent la nutrition de l'enfant ; il ſe fait dans le bas-ventre des congeſtions extraordinaires de ces ſucs, les fibres des ſolides ſe relâchent, les forces diminuent en même-temps que l'engorgement des vaiſſeaux augmente les réſiſtances ; & la nature ſe trouve accablée, lorſque dans l'accouchement elle auroit beſoin de ſes plus grandes reſſources. L'exercice eſt très-propre pour rétablir le tempérament des enfans, lorſqu'il a été affoibli par des abus ; un des plus anciens Médecins &

(*f*) *V. Ibid.*

des plus éclairés le conseille pour les garantir des maladies héréditaires, lorsqu'ils en sont menacés.

Les enfans prennent en habitude tous les usages auxquels on les assujettit ; si au commencement on les nourrit avec délicatesse & avec trop de ménagement, ils restent toujours incapables de travail & d'application. La moindre chose les incommode, le moindre excès les accable ; le chaud, le froid, le vent, la pluie, tout leur devient insupportable, tout leur nuit ; ce sont autant de sources de sensibilité, d'irritabilité des fibres, de vapeurs convulsives, hypocondriaques, &c.

Les enfans au contraire qui ont été nourris avec moins d'attention, mais avec une tendresse plus mâle & plus utile, accoutumés dès le berceau à une nourriture propre pour former de bons tempéramens, habitués aux exercices de tous les âges, au froid, au chaud, à tous les temps, n'en craignent pas les vicissitudes ; tout est propre pour conserver une santé qui n'est devenue ferme & presque inaltérable,

que parce qu'ils ne l'ont pas ménagée. Semblables à ces peuples heureux que le peu de commodités de la vie que nous croyons ſi néceſſaires, garantiſſent de maladies, malgré leur nudité, le défaut d'habitation & la privation de toutes les choſes qui pourroient les accoutumer à la molleſſe (*g*), ils paſſent leur vie dans une tranquillité inſéparable d'une ſanté parfaite. On ne doit pas déſeſpérer de guérir des maladies héréditaires, & même de les prévenir ; j'en ai donné les moyens dans un autre Ouvrage, on peut y avoir recours (*h*).

(*g*) Part. I. Sect. II. Ch. II.
(*h*) Obſerv. de Méd. Sect. III. art. 5.

CHAPITRE III.

Moyens de faire choix de l'air & de l'eau pour en éviter les mauvais effets dans les Affections vaporeuſes.

J'Ai déja parlé en pluſieurs endroits de mes Ouvrages des différentes qualités de l'air & de ſes effets ; je l'ai regardé dans celui-ci comme cauſe des vapeurs (*a*), & je le conſidere dans ce Chapitre comme un remede pour ces maladies. L'air forme les tempéramens ; leur différence dans les différens climats provient de l'air de leurs atmoſpheres (*b*). Cela inſinue aſſez que l'air natal, quel qu'il ſoit, convient en général à tout le monde. On ſupporte par l'habitude des atmoſpheres chaudes, froides, humides ; s'il eſt des pays plus ſujets que d'autres à des maladies épidémiques, elles viennent des changemens exceſſifs de la tempéra-

(*a*) Part. I. Sect. II. Ch. IV.

(*b*) *Ibid.*... Traité des Maladies occaſionnées par les excès de chaleur, de froid, &c. Tom. I. Ch. I.

ture de l'air, ou des matieres étrangeres qui en changent la nature. Ces matieres ſont ordinairement des vapeurs, des exhalaiſons de la terre, des mines, des étangs, des marais, des inſectes, des plantes pourries, &c. (*c*) On voit quelquefois des hommes qui ont des tempéramens oppoſés à la nature de l'air du pays de leur naiſſance; il eſt néceſſaire que ceux-ci cherchent une atmoſphere différente pendant la convaleſcence de leurs maladies, ils riſqueroient autrement de ne pas ſe rétablir. M. Wanſwieten a obſervé que des gens ſujets à des convulſions en étoient guéris en allant aux Indes Orientales; mais qu'à leur retour dans leur patrie ils retomboient dans le même état qu'auparavant. Les Anglois éprouvent tous les jours la néceſſité de changer d'air & de climat; ils viennent en France pour guérir des phthiſies cauſées par la qualité de l'air qu'ils reſpirent dans leur pays.

Il eſt des gens qui ne peuvent pas être déplacés ſans que leur tempérament en ſouffre quelque altération;

(*c*) Ma Diſſert. ſur les ingrédiens de l'air.

dès qu'ils s'écartent de leur patrie, ils ont quelque maladie, ou ils tombent dans des langueurs dont ils ne peuvent pas se remettre sans le secours de leur air natal. Qu'on ne croie pas que la foiblesse de l'esprit soit toujours pour quelque chose dans ces maladies ; j'ai vu des guerriers qui ne respiroient que la gloire, & qui regardoient comme leur plus chere patrie les lieux où ils pouvoient en acquérir ; cependant, après plusieurs années d'absence, ils devenoient malades, languissans, & ne pouvoient rétablir leur santé que par le moyen de l'air qu'ils avoient respiré dans leur premier âge. Le changement de climat, sur-tout à une distance considérable, est en général mortel à tous les peuples ; combien de légions de Chrétiens ne périt-il pas du temps des Croisades, avant même que d'être arrivés à leur destination ? L'Amérique n'a jamais pu être repeuplée par les Espagnols, depuis qu'ils firent périr les anciens habitans de cette partie du monde. J'ai rapporté dans un autre Ouvrage, d'après un savant Anonyme, que le Grand *Cha-Abas* voulant ôter

aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur leurs frontieres, tranſporta preſque tous les Arméniens hors de leur pays ; il en envoya dans la Province de Guilan plus de vingt mille familles, où ils périrent tous en très-peu de temps. Les anciens Romains envoyoient en Sardaigne les criminels dont ils vouloient ſe défaire; il eſt d'uſage chez les Moſcovites de les envoyer en Sibérie.

On voit par ces différens exemples, & par un nombre d'autres (*d*), l'irrégularité de la nature pour ce qui regarde l'air & les tempéramens; comme ceux-ci dépendent de l'air, il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſuivît encore aujourd'hui les ſages loix des Anciens; lorſqu'ils avoient des villes ou des maiſons à bâtir, ils prenoient toutes ſortes de précautions pour les placer dans des ſituations ſaines. Hippocrate nous apprend que pour qu'une ville ſoit ſaine, elle doit être éclairée de tous les côtés par le ſoleil, & expoſée à tous les vents. L'atmoſphere ne peut être ſaine que lorſque l'air circule libre-

(*d*) *V.* Part. I. Sect. II. Ch. I.

ment dans toutes ſes parties. On eſt ſujet à mille calamités dans les lieux où l'air croupit. Hippocrate avoit remarqué que le défaut de circulation de l'air étoit la cauſe des maladies peſtilentielles qu'il a décrites dans le troiſiéme Livre de ſes Epidémies. Cet Auteur regardoit comme mal-ſains tous les lieux qui ne recevoient que des vents chauds & froids ; les uns & les autres portent avec eux les vapeurs & les exhalaiſons des terreins qu'ils parcourent ; cela les rend plus ou moins ſains ou plus ou moins dangereux, ſelon la qualité de ces exhalaiſons (*e*). Vitruve avoit obſervé que Mitylene n'étoit jamais exempte de maladies lorſque les vents du Septentrion ne ſouffloient pas. Les endroits où il régne des brouillards fréquens, ne peuvent être que mal-ſains ; l'air n'y jouit pas de ſon élaſticité, il eſt toujours humide, il bouche les pores, il s'oppoſe à la tranſpiration, il relâche les fibres animales. Si un air de cette qualité eſt échauf-

(*e*) *V.* Traité des maladies occaſionnées par les excès de chaleur, de froid, &c. troiſiéme Ch. prélimin. p. 62.

fé par le vent du Sud, il relâche encore davantage, il occaſionne la putréfaction des fluides, avec toutes les maladies qui dépendent de l'état lâche des fibres.

Le vent de Sud cauſe tous les ans, vers le mois de Juin, des maladies dans l'Egypte, qui ceſſent dès que les vents aliſés commencent à ſouffler. Ce même vent cauſoit auſſi la peſte qui ravageoit Agrigente, lorſqu'Empédocle eût l'heureuſe prévoyance de faire fermer une gorge dans les montagnes qui lui donnoit paſſage ; ce qui fit ceſſer les maladies. Varton termina une épidémie qui dépeuploit ſa flotte dans le port de Corcyre, en fermant toutes les fenêtres du côté du Sud.

Ces connoiſſances générales ſur la nature de l'air & des vents, & celles que j'ai données ailleurs (*f*), mettront les Médecins à portée de faire choix

(*f*) Part. II. Sect. II. Ch. IV. Maladies occaſionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air.

Diſſertat. ſur les ingréd. de l'air, &c. Maladies occaſionnées par les excès de chaleur, de froid, &c.

de cet élément & de ſes différentes qualités, lorſqu'il ſera néceſſaire qu'ils aient recours à ce moyen pour rétablir la ſanté de leurs Malades.

La qualité des eaux de chaque pays, de chaque lieu, varie ordinairement ſelon les différentes qualités de l'air ; elles concourent autant que cet élément à la ſanté & à la maladie. Hippocrate recommandoit de s'inſtruire avec ſoin de la qualité des eaux de chaque lieu où il y avoit des malades, ſi l'on vouloit avoir une connoiſſance parfaite des maladies & de la cauſe qui les produiſoit. Les eaux, dit cet Auteur, qui coulent vers le Couchant à l'abri des vents d'Orient, & qui ne reçoivent que des vents chauds ou froids, décolorent, énervent, & rendent infirmes ceux qui en font uſage. Celles des étangs, des marais & des pays marécageux, celles de pluie & de neige, lorſqu'elles croupiſſent, ſont groſſieres & puantes ; celles qui viennent des glaces ſont généralement mauvaiſes, elles ont perdu leurs parties les plus actives, les plus diviſées ; elles ne reprennent jamais

leur qualité naturelle. L'uſage de toutes ces eaux cauſe des gonflemens de rate, des affections hypocondriaques & vaporeuſes, des hydropiſies, des gouëtres, des fauſſes groſſeſſes. Ces Malades ont tous les ſymptômes des véritables groſſeſſes, ils durent pendant neuf mois; le ventre ſe tend inſenſiblement, il prend un volume conſidérable, on y reſſent des mouvemens ſemblables à ceux d'un enfant, il vient du lait aux mammelles; vers la fin du neuviéme mois on rend des vents ou des eaux en quantité, le ventre revient dans ſon état naturel, tous les ſymptômes ceſſent, les eſpérances s'évanouiſſent, ou toutes les craintes ſe diſſipent (g). Ceux qui boivent de ces eaux ont en général le viſage maigre, & ſouvent tout le corps, ils ont le ventre tendu; il ſurvient pendant l'été des cours de ventre, des dyſſenteries, des fiévres quartes; pendant l'hiver, des péripneumonies aux jeunes gens, & des fiévres ardentes à ceux qui ſont avancés en âge. Pour rendre ces eaux moins mauvaiſes, il

(g) *V.* mon Livre d'Obſerv. p. 393. & ſuiv.

faut les faire cuire & les filtrer.

Les eaux qui sortent des rochers sont dures & souvent chargées de minéraux ; elles retardent le cours des urines, & rendent le ventre dur ; elles irritent le genre nerveux, & causent des affections vaporeuses.

Les eaux les plus salubres sont celles qui coulent vers l'Orient par la terre & par des vallées ; elles sont claires, douces & de bon goût : l'hiver elles sont chaudes, & l'été elles sont froides. Il est rare qu'elles causent des maladies, & elles sont très-propres pour guérir des affections du genre nerveux qui viennent de l'irritation, ou qui ont été causées par des eaux de qualités différentes à celles que je viens de décrire. Hippocrate a fait un Livre exprès sur l'air, les eaux, & les différens lieux propres à la santé ou à causer des maladies ; cet Ouvrage est plein d'observations, de lumieres & de sagacité ; on peut y avoir recours.

CHAPITRE IV.

Moyens pris des alimens & de la boiſſon pour éviter les Affections vaporeuſes.

IL faut conſulter l'eſtomac & ſes forces dans l'uſage des alimens, de la boiſſon & de leurs différentes eſpeces (*a*). J'en ai vu qui s'accommodoient très-bien d'une nourriture groſſiere, & qui ne pouvoient pas en ſupporter une délicate. Dans le choix même des alimens d'une même conſiſtence, & dont les qualités ſe rapprochent ou ſont preſque égales, l'eſtomac a des préférences ſi marquées, que les uns le fatiguent & l'inquiettent, dans le temps que d'autres le reſtaurent & favoriſent ſes fonctions. Il en eſt de même des remedes; il eſt des femmes qui ont de la répugnance ou de l'horreur pour certains, & qui en prennent d'autres de la même qualité ſans ſe gêner. Il eſt difficile d'expliquer ce caprice de la nature; ce-

(*a*) *V.* Part. I. Sect. II. Ch. V. & ſuiv.

pendant on doit ici la prendre pour guide & suivre son penchant. Elle ne trompe pas, sur-tout dans ces occasions; je veux dire, quand le dégoût ne provient pas de la maladie, comme dans les appétits des choses absurdes; pour lors c'est un symptôme, & non pas une indication.

La tempérance est le plus grand préservatif des affections vaporeuses, & la diete en est un des meilleurs remedes; on peut même se flatter en observant l'un & l'autre, d'éviter celles qui sont héréditaires. Manger peu, mais suffisamment pour se nourrir, & pour soutenir ses forces; faire choix des alimens selon les tempéramens; observer des intervalles réglés entre les repas; user de boissons en état de favoriser la digestion, & non pas de la troubler (*b*), en prendre une quantité suffisante sans surcharger l'estomac; ce sont-là les regles les plus générales que l'on doit observer dans la diete. Le trop de boisson nuit autant que l'excès des alimens solides. (*c*). Si

(*b*) *V.* Part. I. Sect. II. Ch. VI.
(*c*) *V. Ibid.*

l'on boit lorſque la digeſtion eſt commencée, on la trouble, on la retarde, ou on la précipite ; ſi l'on ſe fait une habitude de cet abus, il en ſurvient un nombre d'incommodités toujours dangereuſes. L'eau fait la meilleure boiſſon que nous ayons (*d*), mais il faut en faire un choix convenable (*e*).

On doit toujours faire choix & préférer les alimens qui ſont d'uſage dans ſa patrie, ou s'accoutumer peu à peu à ceux des pays que l'on habite ; car les alimens ordinaires des pays reſpectifs ont toujours du rapport avec les tempéramens des peuples de ces mêmes climats. Dans les pays chauds on ſe ſert beaucoup de ſubſtances farineuſes, on a le ſang épais ; & comme l'on y tranſpire beaucoup, il s'épaiſſit toujours de plus en plus. C'eſt pour diviſer ce liquide que les Peuples qui les habitent ſe permettent un uſage modéré d'épiceries, de vin & de liqueurs ſpiritueuſes ; cet uſage leur eſt néceſſaire, & il eſt pernicieux dans des climats d'une température oppoſée. Les

(*d*) *Ibid.*
(*e*) *V.* Part. II. Sect. II. Ch. III.

Italiens ne sauroient résister à la nourriture des Habitans du Nord ; le pain grossier des Westphaliens feroit bientôt un désert de Rome & de ses Provinces, si l'on assujettissoit les Peuples à en faire usage. La viande de porc, que nous regardons en Europe comme la plus pesante & la plus difficile à digérer, est estimée aux Indes comme la plus saine, la plus délicate & la plus légere, on la préfere à toute autre pour les malades & pour les convalescens. Dans ce même pays on défend dans le même cas les poules & leurs œufs, alimens auſquels nous donnons la préférence sur tous les autres. On ordonne en France les grenouilles pour adoucir l'âcreté des humeurs ; elles sont en horreur dans la Grece, & on les défend dans le Royaume de Naples par rapport à leur âcreté ; elle est si considérable, qu'elles donnent des rétentions d'urine à ceux qui en mangent. Dans la Perse, on permet aux Malades de manger des melons, & nous avons raison dans notre climat de les craindre même quand nous nous portons bien. Les pêches sont pernicieuses

cieuſes dans une Province de ce Royaume. Le ris cauſe des hernies à la Chine & aux Indes ; aux Iſles d'Amboine & dans quelques autres, il affoiblit la vue, & il rend enfin aveugle ; on guérit de cette maladie en changeant d'air & de régime. On donne le millet à Paris pour adoucir l'âcreté des urines ; il les rend âcres & ardentes dans la Gaſcogne, ſur-tout du côté d'Auſch, pour peu qu'on en faſſe uſage ; je l'ai obſervé pluſieurs fois. Il faut donc conclure que certains alimens ſont bons ou mauvais ſelon le climat, & que ceux qui ſont utiles dans un pays ſont nuiſibles dans un autre : en voici encore un exemple bien frappant. Le napel eſt un poiſon des plus redoutables ; il fait les mêmes effets que celui de la vipere ; cependant Linnæus nous aſſure que les Melpadiens en mangent au printemps dans leur ſoupe ; il l'a vu lui-même, il en étoit effrayé, mais il étoit encore plus ſurpris de ce qu'il ne s'enſuivoit aucun mauvais effet.

CHAPITRE V.

Indications de quelques Chapitres des causes éloignées des vapeurs, qu'il seroit superflu de suivre en détail, parce qu'on y trouve les moyens de se préserver de leurs effets.

J'Ai déja examiné les bons & les mauvais effets que le thé, le caffé, le chocolat & le tabac font sur nos corps, & j'ai indiqué les tempéramens auxquels ils sont utiles ou nuisibles (*a*). Les connoissances que j'ai données de ces drogues, suffisent pour en faire un usage convenable, & prévenir les accidens qu'elles causent quand on en abuse.

Je me suis assez étendu sur les mauvais effets d'une vie oisive, molle & sédentaire (*b*). L'exercice en est le préservatif & le remede; j'ai fait voir en même-temps la nécessité de ce secours. J'ai traité assez au long de l'exercice & de ses effets dans un autre

(*a*) Part. I. Sect. II. Ch. VII. & VIII.
(*b*) *Ibid.* Ch. IX.

Chapitre (*c*) ; & j'en parlerai encore au commencement de la derniere Section de cet Ouvrage (*d*).

Les évacuations retardées, ſupprimées ou trop abondantes (*e*), méritent de ſérieuſes attentions, & elles exigent de prompts ſecours. On prévient celles qui ſont communes aux deux ſexes par un exercice modéré, par la tempérance, par la diete (*f*), & en modérant ou en évitant les paſſions de l'ame (*g*) ; ce ſont auſſi de puiſſantes reſſources pour prévenir & pour guérir les excès de celles qui ſont propres aux femmes. On connoîtra par le détail des cauſes prochaines de ces maladies (*h*), la nature des cauſes éloignées dont elles ſont les effets, la néceſſité & les moyens de les prévenir.

Les paſſions de l'ame cauſent des maux infinis aux hommes & aux femmes (*i*) ; celles-ci en ſont les plus ſuſ-

(*c*) Part. II. Sect. II. Ch. II.
(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. I.
(*e*) Part. I. Sect. II. Ch. X.
(*f*) Part. II. Sect. II. Ch. IV.
(*g*) Part. I. Sect. II. Ch. XI.
(*h*) Part. I. Sect. III.
(*i*) Part. I. Sect. II. Ch. XI.

ceptibles, par rapport à la délicateſſe & à l'irritabilité de leurs fibres. Le moyen de prévenir & d'éviter leurs effets, c'eſt d'oppoſer la modération à la trop grande joie, & d'adoucir ou de diſſiper la triſteſſe par des amuſemens, par des exercices, & en s'occupant de choſes agréables. L'eſprit a des maladies dont il ne peut pas guérir ſans le ſecours de ſes propres fonctions. Il faut donc s'appliquer à lui faire faire des diverſions favorables, propres à rappeller ſa tranquillité, ſans négliger les impreſſions qu'il a faites ſur le corps ou les dérangemens qu'il y a occaſionnés; ce ſeroient encore de nouvelles cauſes de maladies (*l*).

(*l*) *Ibid.*

SECTION TROISIEME.

CURE DES CAUSES PROCHAINES des Affections vaporeuſes du Sexe.

CHAPITRE PREMIER.

Cure du trop de ſenſibilité & d'irritabilité des nerfs dans les Affections vaporeuſes.

LEs nerfs, ſur-tout ceux des femmes, ſont ſenſibles & irritables (*a*). Leur irritabilité eſt une ſuite de leur délicateſſe (*b*) ; celle-ci dépend des tempéramens formés dans le ſein de la mere, acquis par la premiere éducation (*c*), ou détruits par des excès ou par des maladies. J'ai indiqué des moyens pour prévenir ce défaut des tempéramens & pour les raffermir lorſqu'ils ſont débilités (*d*). Ces mêmes

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. I. Part. II. Sect. II. Ch. II.
(*b*) Part. II. Sect. II. Ch. II.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.* Ch. II. & IV.

moyens fervent pour les rétablir lorſqu'ils ont décliné ou qu'ils ont été détruits par des maladies, ou par toute autre cauſe ; on les trouve dans la diete, dans l'exercice & dans le changement d'air & de climat. Ces ſecours ſont connus depuis le commencement de la Médecine ; Hippocrate les recommandoit avec ſoin dans toutes les maladies nerveuſes ; une infinité d'obſervations & autant d'expériences heureuſes ont cònfirmé, depuis cet Auteur, la néceſſité de cette pratique : par ce moyen on purifie le ſang qui a contracté des vices ; elle rétablit le ton des ſolides, les fibres reprennent leur élaſticité & aſſez de force pour ne pas tomber dans l'irrégularité des affections vaporeuſes ; elle a fait ſouvent cet effet ſans le ſecours d'autres remedes, mais il eſt rare qu'on guériſſe par le moyen de ceux-ci, ſans la diete & l'exercice. Il ne faut pas s'attendre que lorſque les liquides ont dégénéré, & que les ſolides ſont délicats, foibles, ſenſibles, & ſuſceptibles des moindres irritations, ils puiſſent ſe rétablir en peu de temps dans l'état naturel ; on

n'y parvient que par une ſuite conſtante de ſecours donnés à propos, & qui ſoient en état de rétablir & de raffermir le ſyſtême des nerfs. La nature nous en fournit tous les jours des exemples dans les enfans ; combien n'en eſt-il pas dans leur bas-âge, ſujets à des convulſions qui ceſſent preſque toujours à l'âge de puberté, lorſque leurs nerfs ont acquis aſſez de force pour réſiſter aux impreſſions qui renverſoient leur méchaniſme ?

La délicateſſe qui rend les nerfs ſuſceptibles d'irritation, ne doit pas être confondue avec la débilité d'atonie ; celle-ci eſt cauſée par le relâchement, il faut pour la guérir des remedes toniques, actifs, qui donnent de l'action aux ſolides; l'autre provient d'une ſenſibilité des fibres qui fait que la moindre choſe les irrite, les bleſſe, & les empêche d'accomplir des mouvemens oſcillatoires qui puiſſent concourir avec d'autres à faire des fonctions générales ; c'eſt-là la cauſe des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs qui en proviennent. Il y a apparence que Sydenham confondoit la délicateſſe

avec le relâchement, dans la cure des vapeurs convulsives; cet Auteur n'avoit en vue que de fortifier les nerfs, son remede favori étoit la limaille de fer; mais quel effet en obtenoit-il? Des symptômes plus violens & multipliés par l'irritation que le fer occasionnoit. Si ce remede faisoit quelquefois de bons effets, ce n'étoit que lorsque les vapeurs provenoient d'un sang épais, ou d'embarras lymphatiques dans les viscères. Il est triste pour des Médecins, de devoir au hasard les bons succès de leurs remedes; cela arrive presque toujours, lorsqu'ils n'ont pas pour guide en même-temps la physique & l'observation.

Lorsque les vapeurs sont occasionnées par la délicatesse & par l'irritation, il faut adoucir celle-ci, la calmer, & changer le caractere de l'autre. On remplira ces indications, & l'on empêchera les fibres de se crisper & de faire des mouvemens irréguliers, en leur communiquant une souplesse égale par le moyen des remedes humectans, aqueux, émolliens, adoucissans, mucilagineux, comme les bains do-

meſtiques ordinaires, les décoctions de plantes émollientes. On donne avec ſuccès des bouillons de tortue, de grenouilles, de limaçons, de navets, avec les plantes émollientes & ſavoneuſes; la bouillie d'avoine, d'orge, de gruau, dans une décoction de racines d'althæa, le chocolat ſans aromates, la crême de ris, le lait & d'autres ſecours de cette nature. J'ai vu guérir entiérement des vaporeuſes par l'uſage du lait pour toute nourriture. Il ne faut pas s'en tenir aveuglément à l'efficacité de l'exercice pour remédier à la délicateſſe du genre nerveux; d'un autre côté l'oiſiveté ou les humectans pourroient trop relâcher les ſolides, ſur-tout ſi l'on en abuſoit. Il eſt eſſentiel de prévenir cet accident; je n'en veux qu'indiquer les remedes généraux; leur choix doit être confié à des Médecins en état de ſe comporter ſelon la différence des indications & des ſymptômes, car ils varient tellement qu'ils ſemblent chaque jour préſenter une maladie nouvelle. On aura recours à des plantes qui aient en même-temps une qualité tonique, anodine

ou émolliente, comme la chicorée sauvage, la scolopendre, les capillaires, l'armoise, le stécas, la menthe, la camomille, le petit muguet, la primevere, les fleurs de tilleul, d'orange, de tussilage, de violettes, &c. On fait de légeres décoctions des plantes, & des infusions des fleurs, & l'on en donne dans les intervalles des autres remedes, ou à l'alternative, selon la connoissance que l'on a des besoins de la nature & de ses ressources.

On doit éviter dans ces occasions toutes sortes de remedes trop incisifs, trop volatils, & sur-tout ceux qui ne sont pas compris dans le genre des végétaux & des animaux, & qui ne sont pas de la qualité de ceux que je viens d'indiquer. Lorsque le quinquina a été placé à propos après l'usage des émolliens & des adoucissans, il a souvent guéri des vapeurs convulsives, en rétablissant le ton naturel des fibres; il faut toujours prendre ces précautions pour se servir de ce remede, autrement il irriteroit le genre nerveux par sa stipticité, & augmenteroit les accidens, sur-tout si on le donnoit

en ſubſtance, au lieu de le donner en boiſſon.

La ſenſibilité du genre nerveux eſt quelquefois ſi conſidérable qu'on tombe en ſyncope, qu'on ſouffre de vives douleurs en quelque partie ; ſi celles-ci ſont vives, on peut les calmer par quelque narcotique, mêlé ſur-tout avec des amers aromatiques ou avec des antiſpaſmodiques, ſans diſcontinuer les remedes généraux que je viens de propoſer. On doit autant qu'il eſt poſſible dans la cure de ces maladies, s'attacher à leur cauſe ; ſi les ſymptômes en ſont modérés, ils tombent d'eux-mêmes ; mais s'ils menacent par leur violence de plus grands accidens, ou qu'ils s'oppoſent à l'effet des ſecours néceſſaires, ils exigent de ſérieuſes attentions.

Les purgatifs forts ou irritans ſont toujours dangereux, lorſque les nerfs pèchent par trop de ſenſibilité ; quelque douce que ſoit la caſſe, elle fait cependant le même effet, je l'ai déja obſervé ; elle eſt inſupportable aux viſceres membraneux, quand ils ont du penchant à des mouvemens

ſpaſmodiques. Les émétiques ne ſont pas néceſſaires, à moins que ces maladies ne ſoient entretenues par des vices dans les premieres voies. Hippocrate ne faiſoit vomir dans ces occaſions, qu'en introduiſant dans l'œſophage une plume imbibée d'huile de lis. Melampe guérit les femmes Argiennes avec l'hellébore; dans ce ſiécle éloigné, les tempéramens avoient plus de reſſources que dans celui-ci, on ne riſquoit rien en bornant des forces irrégulieres par la violence; c'eſt par ce moyen que ce puiſſant vomitif les aſſujettiſſoit aux loix de la nature; nos femmes délicates ne ſçauroient ſupporter aujourd'hui cetre méthode de guérir, elles y ſuccomberoient.

L'imagination des femmes vivement frappées de quelque objet, agit puiſſamment ſur le genre nerveux; c'eſt un effet de leur vivacité, de la délicateſſe de leurs fibres; celles-ci prennent des pentes irrégulieres qui changent les directions naturelles des ſens, & en impoſent à l'eſprit. On comprend cette théorie; on ſçait auſſi que les maladies de l'eſprit, les

ſurpriſes, les paſſions, qu'elles ſoient naturelles ou contre nature, affectent vivement le corps (*e*). Telle fut ſans doute la cauſe des erreurs & des fureurs des femmes Argiennes, des Miléſiennes, de celles de Lyon, des Nonains d'Allemagne (*f*). On guérit ces maladies de l'eſprit par des remedes calmans, adouciſſans ou antiſpaſmodiques, en frappant avec force l'imagination de ces malades, de choſes contraires & oppoſées aux erreurs qui l'aſſujettiſſent. On préſenta aux Miléſiennes la pudeur ſous de telles faces, qu'elle devint pour elles une paſſion violente. Après ces premiers ſuccès les Magiſtrats firent une Ordonnance qui fut publiée par tout le pays : elle portoit que les femmes qu'on trouveroit pendues ſeroient après leur mort expoſées nues, la corde au cou, aux yeux de tout le monde ; cela les frappa tellement, que pas une ne ſe pendit après la publication de cette Ordonnance. On fit des menaces cruelles aux poſſédées de Loudun, on les ſé-

(*e*) Part. I. Sect. III. Ch. III.
(*f*) *Ibid.*

para, & elles guérirent toutes ; il en fut de même des fanatiques des Cévennes ; on éloigna des unes & des autres tous les objets qui pouvoient entretenir leur délire, ou par l'exemple ou par la persuasion. Les filles du Couvent, dont l'histoire est rapportée par Nicole (g), ne miaulerent plus après qu'on leur eut persuadé qu'on avoit mis à la porte du Couvent, par ordre des Magistrats, une Compagnie de Soldats pour les fouetter dès qu'elles miauleroient. On sépara les filles de Villemané, on les menaça de la discipline ; le hocquet, les convulsions & les autres symptômes n'eurent plus lieu après ces menaces. C'est ainsi que l'on guérit les maladies de l'esprit par l'esprit même ; pour y réussir, il faut en prendre les moyens dès le commencement, car le corps entretient enfin ces erreurs dans les hommes & dans les femmes, dès que les fibres se sont fait une habitude des irrégularités auxquelles elle ont été assujetties.

(g) Part. I. Sect. III. Ch. III.

CHAPITRE II.

Cure de certains vices des liquides, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

SI le ſang ne circule pas aiſément, c'eſt parce qu'il eſt en trop grande quantité dans les vaiſſeaux, parce qu'il a trop de denſité, ou par quelqu'autre cauſe (*a*) : dans l'un & l'autre des premiers cas, la ſaignée eſt néceſſaire. Un Seigneur étoit attaqué depuis pluſieurs jours de vapeurs, de délire & de mouvemens convulſifs, on lui fit une ſaignée du pied, on tira douze onces de ſang, les accidens furent ſuſpendus ; il retomba ſur le ſoir, une autre ſaignée finit ſa guériſon. Bonet guérit par la ſaignée une fille qui avoit des mouvemens convulſifs fréquens & des extaſes ; elle croyoit voir Dieu, ſes Anges & toute la gloire du Paradis. Il n'eſt pas de Médecin praticien qui n'ait eu lieu de faire

(a) Part. I. Sect. III. Ch. II.

des obſervations à peu près de la même nature ; j'en ai fait moi-même un nombre ; elles ſont ſi fréquentes, qu'il ſeroit ſurabondant d'en groſſir ce Volume. Ces accidens arrivent ordinairement aux femmes enceintes, & à celles qui ne ſont pas réglées.

Si le ſang n'eſt pas aſſez abondant dans les vaiſſeaux, le concours ne peut pas être ſoutenu entre les liquides & les ſolides, on tombe dans l'inaction, dans l'abattement, il ſurvient des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs ; cela arrive tous les jours après un flux conſidérable d'hémorrhoïdes, ou à la ſuite des maladies pendant leſquelles on a ſouffert de grandes évacuations. Sydenham a donné l'hiſtoire d'un malade à qui il venoit de temps en temps dans la convaleſcence, des mouvemens convulſifs aux lévres ; il répandoit enſuite beaucoup de larmes, avec des gémiſſemens & des ſoupirs qui alloient juſqu'à la convulſion. Cet Auteur reconnut que ces ſymptômes venoient d'inanition, cauſée par des ſaignées, par des purga-

tions & une diete ſévere qu'on obſervoit encore ; il ordonna qu'on fit manger ce malade, tous les accidens ceſſerent & il fut bientôt rétabli : j'ai vu dans Galien un cas ſemblable. Lorſque l'inanition vient d'une trop grande diſſipation des liquides, on n'a pas beſoin de drogues pour ſe rétablir, on donne des alimens de bon ſuc, on les proportionne aux forces de l'eſtomac, on choiſit d'abord ceux qui ſont les plus aiſés à digérer, comme le lait de femme, d'ânesſe, de jument : des alimens ſucculens, des gelées de viande, des bouillons mucilagineux & gelatineux, de veau, de poulet, &c. On y ajoute, s'il eſt néceſſaire, la canelle, le macis, l'écorce jaune de citron confite ; on donne des œufs frais, du chocolat, des bouillies d'orge, d'avoine, de ris, de ſagou, de vermichel, faites dans de légeres émulſions de pignons, de piſtaches, d'amandes douces. On fait auſſi choix de la boiſſon, elle doit être nourriſſante & en état de donner de l'action à des ſolides relâchés, ſans cependant les trop animer ; ils tomberoient enſuite dans un plus grand

relâchement. On peut se servir d'un peu de vin avec beaucoup d'eau ; il est des cas d'affoiblissement où il faut avoir recours aux eaux cordiales tempérées, aux vins d'Espagne, de Hongrie, &c. Si l'on veut rendre le vin plus efficace, on y fait infuser les racines de zedoaire, d'angélique, de *galanga*, de serpentaire, de virginie, de gentiane, la citronnelle, la sauge, la menthe, les fleurs de romarin, &c.

Si le sang est dense, épais, peu propre à circuler, sa distribution devient inégale ; il gêne les oscillations des fibres, il fait obstacle à leur élasticité : c'est une cause ordinaire de spasmes & de mouvemens convulsifs. On n'a pas, dans ces occasions, de remede plus prompt & plus assuré que la saignée ; elle relâche les fibres, elle rétablit leur élasticité ; celle-ci étant plus uniforme, divise les liquides, les rend plus coulans, rétablit l'ordre de la circulation, & fait cesser les symptômes vaporeux. Si le sang ne devient pas assez fluide par ce moyen, il faut avoir recours à la diete & à l'exercice. Lorsque la viscosité de la

lymphe entretient celle du ſang, on doit ſe ſervir d'apéritifs aqueux, délayans & atténuans, d'amers les plus doux, & de ſavonneux. On commence d'abord par des eaux diſtillées, ou par de légeres décoctions de plantes, de laitue, de mouron, de bourache, de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de camomille, de petite centaurée, de chardon benit, de gentiane, de fleurs de nymphéa, de violettes, &c. Le camphre mêlé avec le nitre en poudre fait dans ces occaſions de très-bons effets; on ſe ſert encore avec ſuccès d'eaux minérales ferrées, de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, de tartre vitriolé, de l'*arcanum duplicatum*, de la terre foliée de tartre, toujours en petites doſes. Ceux qui ſont dans l'uſage de donner l'*arcanum duplicatum*, autrement *ſel de duobus*, aux nouvelles accouchées pour faire couler le lait, depuis un gros juſqu'à trois, & même juſqu'à demi-once, me permettront de leur demander ſi ce remede ne s'oppoſe pas à cet écoulement au lieu de le favoriſer, par l'irritation qu'il cauſe aux fibres dé-

licates & sensibles de l'uterus. J'ai observé cette pratique, il est rare qu'elle ait un bon succès: je l'ai vu produire même, depuis peu de jours, des suppressions des vuidanges, des éréthismes, des inflammations dans le bas-ventre, des dérangemens dans l'esprit, & d'autres fâcheux accidens: lorsqu'il n'en survient pas, après l'abus de ce sel, on le doit à la nature & au tempérament des Malades qui résiste à ses mauvais effets. Je ne blâme ici que les trop grandes doses de ce remede: on doit d'ailleurs le regarder comme bon; il est des cas où il mérite la préférence sur bien d'autres, pourvu qu'on le donne à petites doses, selon les observations & l'usage de Lemery. Hoffman recommande de ne pas donner des sels neutres dans les vapeurs, sur-tout aux nouvelles accouchées; cet Auteur a vu de très-mauvais effets de ces sels, quand on en a usé à une dose trop forte ou trop souvent. Il faut éviter avec soin dans l'épaississement des liquides les remedes trop âcres, les déterssifs & les discussifs trop forts; ils porte-

roient le déſordre dans le ſyſtême des nerfs.

Pour remédier à l'âcreté de la ſérosité du ſang & de la lymphe qui cauſent des affections vaporeuſes, & à la diſſolution des liquides, on doit avoir recours aux mucilagineux dont j'ai déja parlé dans ce Chapitre; on ſe ſervira encore utilement de la décoction ou de la gelée de corne de cerf & d'ivoire, des mucillages, des ſemences de coins; de lin, de guimauve, de grande conſoude, de gomme adragant, arabique, du petit lait, des quatre ſemences froides, du ſyrop d'althæa de Fernel. Ces remedes ſont très-propres pour rétablir la denſité des liquides, pour adoucir leur âcreté, & pour défendre les ſolides contre l'irritation.

Lorſque la lymphe péche par trop de denſité (*b*), il faut prendre des indications pour diſtinguer le dégré d'épaiſſiſſement où elle eſt parvenue, & ſe ſervir des mêmes remedes que j'indiquerai (*c*) dans la cure des obſtruc-

(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. II.
(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. II.

tions lymphatiques. On remédiera en même-temps aux vices de la férosité (*d*). Les crispations qu'elle causeroit aux fibres par son âcreté, augmenteroient les obstructions. On emploira à cet effet les délayans, les émolliens, les humectans, les savonneux, sans mucilages ni lait; le premier rendroit la lymphe plus dense. J'ai fait voir dans un autre Ouvrage (*e*), que le lait augmente les obstructions. Si le suc nerveux péche par trop de densité, il faut mettre en usage les plantes aromatiques; leurs infusions doivent se faire dans l'eau froide; l'eau chaude dissiperoit leurs parties volatiles, il n'en resteroit que de grossieres hors d'état de faire l'effet qu'on s'en seroit proposé. Les gommes incisives, apéritives & calmantes, réussissent presque toujours; elles se divisent dans les voies des digestions en parties volatiles en état de pénétrer par-tout, & de se mêler avec le suc nerveux; ce sont la gomme ammoniac, le galbanum, le sagapenum, l'opopanax,

(*d*) *V.* Part. I. Sect. III. Ch. II.
(*e*) Obs. de Méd. p. 165 & suiv.

l'aſſa fœtida, la myrrhe, l'oliban, &c. Lorſque le ſuc nerveux eſt âcre & trop fluide, rien ne convient mieux que les gommes adragant & arabique, ſans pourtant rien négliger de ce que j'ai propoſé pour remédier à la lymphe qui eſt de cette nature.

Pendant que l'on fait ces remedes, il faut favoriſer quelqu'une des évacuations ordinaires, afin de tenir à la nature des voies ouvertes par leſquelles elle puiſſe ſe débarraſſer des parties étrangeres qui ſe ſéparent du concours des liquides. A cet effet on donnera de temps en temps des laxatifs pour tenir le ventre libre, & l'on aura ſoin d'allier de légers diurétiques aux autres remedes. Si l'on a des indications pour employer des diaphorétiques, il faut les remplir; les maladies vaporeuſes ſe terminent par cette voie plutôt que par toute autre. Qu'on prenne garde cependant, qu'ils ne ſoient pas trop puiſſans, ſur tout ſi l'on a quelque diſpoſition à la phthiſie; ils décideroient des engorgemens dangereux dans les viſceres, ou des ſueurs colliquatives qui réſiſteroient enfin aux reſſources de l'art.

Les évacuations extraordinaires, pourvu qu'elles ne soient pas excessives, la goutte & les tumeurs aux articulations suspendent ordinairement les vapeurs. Elles paroissent céder la place aux diarrhées, au flux d'urine, aux sueurs copieuses, aux suppurations, mais souvent elles reviennent lorsque les évacuations ont cessé; j'en ai vu un exemple en une fille qui avoit un abcès à la tête. Les Médecins de la Chine & ceux des Indes Orientales croient guérir toutes sortes de convulsions en établissant une suppuration auprès du talon, vers le tendon d'Achile; ils l'entretiennent pendant six mois. On guérit quelquefois dans nos climats par ce moyen, mais le succès n'en est pas toujours le même. On a vu des cauteres guérir ces maladies; ils les suspendent ordinairement pendant tout le temps qu'ils suppurent; cela arrive sur-tout si la cause en est aux extrémités, mais ils font rarement cet effet si elle vient des visceres, d'une âcreté générale de la masse des liquides, ou de l'irritabilité du genre nerveux.

Hippocrate

Hippocrate obſerve en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, que la fiévre fait ceſſer les convulſions ; cela arrive quelquefois, on en a vu des exemples ; mais la fiévre ne guérit pas les vapeurs, elles ſont ſouvent compliquées avec la fiévre & avec d'autres maladies (*f*). J'ai vu des femmes ſujettes aux vapeurs, qui en avoient des attaques avec la fiévre, & d'autres qui n'en avoient qu'après les accès ; il eſt ordinaire aux femmes vaporeuſes que les vapeurs leur reviennent dès que la fiévre a ceſſé.

Pluſieurs Auteurs ont propoſé de faire venir la fiévre pour guérir les convulſions. On prétend qu'Hippocrate étoit de ce ſentiment ; il avoit même trouvé, dit-on, le moyen de donner cette maladie, en jettant beaucoup d'eau froide ſur le corps. D'autres Médecins diſent avoir réuſſi par ce même moyen, & en oignant le corps d'huile ou d'onguens. Les Médecins des Indes Orientales jettent tous les jours leurs malades dans l'eau froide, & ils leur en répandent ſur le corps ;

(*f*) Part. I. Sect. I. Ch. VII.

c'eſt dans la vue de guérir leurs vapeurs, je l'ai déja obſervé, mais non pas pour leur donner la fiévre. J'ai ſouvent ſuivi cette méthode pour différentes maladies ; le pouls devient d'abord ſerré, petit, irrégulier, c'eſt l'effet de la ſurpriſe & de la froideur de l'eau, mais bien-tôt après il ſe développe, il devient enſuite un peu plus dilaté qu'à l'ordinaire ; cependant il n'eſt pas fiévreux, & l'on ne voit pas les ſymptômes qui caractériſent un ſigne eſſentiel de la fiévre. Les Athletes s'oignoient d'huile & d'onguens avant que d'aller à la paleſtre, ils demeuroient même pendant long-temps dans cet état ; ils ne vouloient pas aſſurément ſe donner la fiévre, elle ne les auroit pas favoriſés pour faire leurs exercices.

Il eſt à préſumer qu'on a ajouté aux Ouvrages d'Hippocrate ces prétendus moyens de donner la fiévre; cet Auteur étoit trop vrai pour dire qu'ils lui avoient réuſſi, & il avoit trop de lumieres & trop de ſagacité pour vouloir guérir une maladie dangereuſe, par une autre qui l'eſt encore davan-

tage. On a beau dire que la fiévre n'eſt qu'un ſymptôme, la cauſe qui la produit eſt toujours violente ; comme ſymptôme elle eſt à craindre, & ſouvent au lieu de dépurer & de purifier les liquides, elle les met dans des troubles, dans des déſordres, dont les ſuites ſont très-ſouvent des inflammations, des engorgemens des viſceres, ou d'autres obſtructions, des hydropiſies ou des langueurs mortelles. On peut cependant ſe donner la fiévre, même une fiévre ardente, en s'agitant violemment; on la donnera à un cheval en le fatiguant trop, il mourra comme ſubitement : ſi l'on ouvre ſon cadavre, on ne trouvera que très-peu de ſang dans les veines & dans les grandes arteres ; il ſera preſque tout dans les petites arteres ſanguines & dans les lymphatiques. On donnera également la fiévre en faiſant prendre des drogues mêlées avec des liqueurs ſpiritueuſes & volatiles ; toutes ces fiévres ſont l'effet du trouble des liquides, de leur déſordre & de la phlogoſe ou de l'inflammation des ſolides. Je demande ſi l'on peut mettre en

uſage cette méthode de guérir ? D'ailleurs il n'eſt pas confirmé que la fiévre guériſſe les vapeurs ; on le verra par l'obſervation ſuivante.

Une fille avoit la fiévre ; un Empirique lui donna un remede qui la ſuſpendit ; elle fut attaquée bientôt après de mouvemens convulſifs dans tout le corps qui ſe réglerent en paroxiſmes aſſez fréquents. On eut beau tenter toutes ſortes de remedes contre les vapeurs, ils furent inutiles ; on fit enſuite tout ce que l'on put pour faire revenir la fiévre, on n'y réuſſit pas. La Malade demeura dans cet état pendant ſept ſemaines ; la nature ſans le ſecours des remedes excita quelques mouvemens fébriles ; ce fut bientôt une fiévre intermittente, elle ſe fixa en quarte ; les mouvemens convulſifs diminuerent à meſure que la fiévre s'établiſſoit, ils ceſſerent enfin après quelques paroxiſmes. La fiévre guérit dans trois ſemaines ſans aucun remede, les convulſions reparurent auſſi violentes qu'elles l'étoient auparavant. La fiévre revint encore, elle prit le caractere de double-tierce, &

enſuite de double-quarte ; on donna un fébrifuge, elle devint quarte ; les vapeurs ne ceſſerent plus pendant la fiévre, elles étoient moins fortes qu'auparavant, cependant la Malade étoit toujours inquiétée par des mouvemens ſpaſtiques & convulſifs ; elle changea d'air, elle fit exercice, & obſerva un régime exact, la fiévre & les convulſions ceſſerent en même-temps.

On voit par cette obſervation que la fiévre ne ſuſpend pas toujours les convulſions, qu'elle ne les guérit pas, que par conſéquent il eſt inutile de l'exciter, & qu'il vaut mieux avoir recours au changement d'air, à la diete, à l'exercice & à d'autres remedes propres aux différentes cauſes de ces maladies.

CHAPITRE III.

Cure des obſtructions en général, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

POur entreprendre de guérir les vapeurs, il faut conſidérer les obſtructions dans trois états différens ; celui de fluidité, celui de molleſſe & celui de dureté ; les liquides qui les forment, paſſent ſucceſſivement par ces différens dégrés (*a*) ; c'eſt une loi générale que ſuivent tous ceux qui ſe durciſſent. Les fluides paſſent par pluſieurs dégrés avant même que de parvenir à celui de molleſſe ; ceux qui s'approchent de ce dernier, quoiqu'ils ne forment pas de véritables engorgemens, n'exigent guere moins d'attention & de remedes que les obſtructions, puiſqu'avant qu'ils ſe fixent par leur denſité, on a des ſymptômes & des ſignes eſſentiels de vapeurs & de mélancolie. Boerhaave obſerve qu'on entreprend la cure de

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. III.

cette derniere avec ſuccès, pendant que la matiere qui la cauſe eſt errante, & avant qu'elle ſe dépoſe dans quelque partie ou dans quelque viſcere. Les obſtructions peuvent avoir leur cauſe dans les ſolides comme dans les liquides ; dans les ſolides, quand ils ſont trop roides ou trop relâchés ; dans les liquides, quand ils ont acquis quelque vice qui les rend denſes, épais, mucilagineux, gluans, ou qui en diſſout une partie & en condenſe une autre, comme il arrive ſouvent au ſang, à ſa partie muqueuſe & à la lymphe : le premier ſe diſſout par un vice de cacochimie, & les autres ſe condenſent & ſe durciſſent, parce que les ſolides ſont trop relâchés par la diſſolution des globules du ſang. Ces liquides arrêtés dans des capillaires ſans reſſort, font des ſtaſes, oppoſent des obſtacles à la circulation, & forment des corps étrangers qui s'augmentent peu à peu par une eſpece de congeſtion contagieuſe, & cauſent des déſordres infinis (*b*). Tous les liquides du corps humain,

(*b*) *Ibid.*

en y comprenant les récrémens & les excrémens, forment des obſtructions, lorſqu'ils ne peuvent pas circuler & être évacués à propos. Le ſuc nerveux & la lymphe obſtruent les nerfs, les glandes & les articulations; le ſuc gaſtrique obſtrue le ventricule; le chyle & la lymphe obſtruent les inteſtins & le méſentere; le ſang, la lymphe & les ſucs récrémenteux viciés, obſtruent la rate, le pancréas & le foie: les concours de tous ces ſucs, de toutes ces humeurs viciées, obſtruent l'uterus, & l'inſenſible tranſpiration obſtrue toutes les parties & tous les viſceres.

La cauſe la plus générale des obſtructions eſt dans les ſolides, je l'ai déja obſervé; ceux-ci décident de l'état des liquides; ſi les fibres ſont trop lâches, trop débiles, trop molles, les vaiſſeaux ne peuvent pas exercer des compreſſions ſuffiſantes ſur le ſang & ſur la lymphe pour entretenir & pour ſoutenir leur mouvement progreſſif ſur les récrémens, pour les ſéparer & pour les conduire dans les viſceres dont ils doivent favoriſer les fonctions.

Dans cet état des fibres, le pouls eſt petit, lent, mou, les globules du ſang perdent leur figure ſphérique, ils ſe décompoſent, on devient pâle, bouffi, cacochime : ſi l'on donne de l'élaſticité aux fibres, le pouls ſe rétablit & le ſang reprend ſa denſité & ſa couleur naturelle. On a toujours obſervé que la plûpart des vices de la lymphe viennent du relâchement des glandes. Si le ſang ſe diſſout, ſa partie fibreuſe, la glutineuſe & la lymphe s'épaiſſiſſent & ſe grumelent ; c'eſt une de leurs qualités, ſur-tout quand elles ne ſont pas dans l'ordre du concours avec les autres liquides. La diſpoſition des vaiſſeaux du bas-ventre, principalement dans les femmes, favoriſe le retardement & la ſtagnation de ces ſucs épaiſſis (*c*). Les impulſions du ſang & des arteres ſont trop foibles pour en préſerver les capillaires, & lorſque les liquides ne circulent pas, ils dégénerent, ou ils ſe corrompent ; ce ſont autant de cauſes de ſpaſmes & de vapeurs, qui ſont encore augmentées &

(*c*) Part. I. Sect. III. Ch. IV.

multipliées par les mouvemens irréguliers du genre nerveux.

Lorsque les fibres des solides sont trop roides & trop tendues, leur élasticité diminue à proportion des forces excédentes, les vaisseaux ne peuvent pas accomplir leurs mouvemens naturels de contraction & de dilatation. C'est de la liberté de ces mouvemens & de leur uniformité que dépend la circulation des liquides; s'ils sont irréguliers, la circulation ne peut être qu'irréguliere. Le sang est le liquide le plus dense du corps humain, il le devient encore plus par des mouvemens forcés & précipités; l'expérience nous l'apprend, on l'a trouvé polypeux après de grands exercices, même dans les grandes arteres & dans le cœur. Si cet état de précipitation & de violence est de durée, le sang se corporifie dans les vaisseaux capillaires, sa sérosité l'abandonne, & en s'uniffant à leur propre substance, il forme des callosités. Le retardement de la circulation du sang est la cause la plus ordinaire des polypes; la roideur des fibres tend les arteres, leur

mouvement de contraction diminue, quelquefois il eſt ſuſpendu, & elles oppoſent au cœur des réſiſtances qu'il ne peut vaincre qu'avec difficulté ; ſouvent ſon action en eſt entiérement ralentie, & la circulation diminue, chancelle ou s'arrête ; ce ſont des cauſes trop fréquentes de vapeurs, d'étouffemens, de foibleſſes & de ſyncopes. On a ouvert peu de cadavres de femmes ſujettes à ces accidens, qu'on n'ait trouvé des polypes au cœur, à l'aorte, ou à d'autres grandes arteres, & ſur-tout près du cœur, parce que l'oppoſition des forces y tient le cours du ſang comme ſuſpendu.

Toutes ces cauſes d'obſtructions & d'engorgemens préſentent en général trois eſpeces d'indications différentes pour la cure des vapeurs convulſives qui en proviennent : donner du reſſort à des ſolides relâchés ; rétablir l'élaſticité de ceux qui ſont tendus, roidis ou criſpés au point de former des obſtacles à la liberté de la circulation ; & diviſer les liquides trop denſes par des moyens convenables

à chaque dégré d'épaississement. Il y a encore des indications particulieres qui sont inséparables des générales ; on les prend de la nature des liquides qui font l'engorgement ; comme ces liquides different entre eux, il faut des moyens différens pour remédier à leurs vices ; cependant ces remedes seroient impuissans, nuisibles ou déplacés, si l'on ne rétablissoit pas les solides dans leur état naturel.

On remédie au relâchement des fibres par des secours propres à rétablir leur ressort ; on commence d'abord par l'exercice, c'est le remede le plus efficace ; lorsque le sang est appauvri, divisé, cacochime, il lui rend sa couleur & rétablit sa densité. J'ai parlé assez au long, en plusieurs endroits de cet Ouvrage, de la nécessité de l'exercice & de ses effets ; j'observerai encore ici, qu'on ne doit jamais le perdre de vue dans la cure des vapeurs ; que l'exercice, en rappellant l'elasticité des fibres & en leur donnant du ressort, divise les liquides trop denses, donne de la

conſiſtence à ceux qui n'en ont pas aſſez, & qu'il rétablit dans l'ordre de la circulation. On fait des frictions ſur tout le corps pour ſeconder l'exercice, avec des flanelles ou des draps de laine, chauds & un peu rudes; elles excitent le mouvement des arteres, le rehauſſent & dégorgent les capillaires; plus on ſeconde la nature, plus elle a des reſſources pour rétablir ſes fonctions. On a recours en même-temps aux remedes ſtimulans & aux ſtomachiques; on ne commence pas par les plus actifs, ils cauſeroient des changemens très-prompts, ils ſeroient dangereux; (Hippocrate a recommandé d'éviter avec ſoin ces prompts changemens) on a d'abord recours aux plus doux, on préfere les infuſions vineuſes de ſauge, de canelle, de ſafran, des plantes aromatiques. On peut auſſi ſe ſervir de légeres infuſions d'acides végétaux: ils fortifient les vaiſſeaux; ils rétabliſſent la denſité des liquides, mais ils ne les coagulent pas; au contraire, en excitant l'élaſticité des fibres, ils s'oppoſent à la coagu-

lation. On donne encore la thériaque, les conserves de roses, de fleurs d'orange, de romarin, de sauge, d'énula-campana; on varie ainsi les stimulans & les stomachiques selon l'état des fibres, & selon les indications particulieres qui se présentent toujours à des Médecins qui sçavent consulter la nature. Les diaphorétiques & les purgatifs placés à propos, font de bons effets dans ces occasions, mais il ne faut pas que ces derniers soient trop fréquents, ils épuiseroient la masse des liquides, ils en augmenteroient les concrétions & ils rendroient la maladie incurable. Pour éviter ces mauvais effets, je mêle la rhubarbe aux opiates & aux conserves; je tiens le ventre libre par ce moyen, & si la rhubarbe ne suffit pas, j'y ajoute quelques grains de diagrede. Lorsqu'on a ainsi préparé toutes les voies, il est temps d'employer le fer ou quelqu'une de ses préparations; je le mêle avec quelque conserve antispasmodique, ou je fais prendre par-dessus quelque potion en état de calmer le genre nerveux, sans

le relâcher. Le fer irrite toujours les nerfs, il produit ſouvent de mauvais effets quand on s'en ſert mal-à-propos, & ſans prendre les précautions qui doivent précéder & ſuivre ſon uſage. On ne doit jamais donner au commencement le fer ni ſes préparations qu'en petites doſes, on les augmente peu à peu, juſqu'à ce qu'on les ait proportionnées au tempérament & à la délicateſſe des fibres; il fortifie celles-ci, il paroît que c'eſt la vertu ſpécifique de ce remede; mais ſi l'on en abuſe, il criſpe les ſolides, il reſtreint les vaiſſeaux, il cauſe des engorgemens phlogiſtiques très-dangereux.

J'ai conſeillé de légeres infuſions d'acides végétaux; je crois devoir avertir que tous les acides âpres & les foſſiles ſeroient pernicieux; ils coagulent le ſang, ils le rendent polypeux; on en a fait ſouvent l'expérience en en injectant dans les veines des animaux. Les liqueurs ſpiritueuſes font ſur le ſang le même effet que ces acides; les foibleſſes & les fréquentes défaillances ne doivent pas en autoriſer l'u-

ſage; ce n'eſt que par la violence qu'elles raniment les forces pour un inſtant, l'abattement en devient plus conſidérable, elles augmentent la maladie & le danger. Les ſaignées dans ces occaſions ne ſont pas moins dangereuſes que ces remedes : elles débilitent les ſolides, elles les énervent, & à proportion qu'elles diminuent la quantité des liquides, elles en avancent ou en accompliſſent le déſordre & la corruption.

Lorſque les fibres des ſolides ſont trop roides, trop tendues ou criſpées, il faut employer toutes ſortes de moyens pour les détendre, les ramollir & leur donner de la ſoupleſſe. On commence d'abord par établir une diete légere & humectante, on preſcrit les alimens aqueux, les farineux, les bouillons de viande, d'écreviſſes, de grenouilles, de tortues, de navets avec le veau, de poulet avec les ſemences froides, les décoctions de plantes adouciſſantes & émollientes, de guimauve, de laitue, &c. les infuſions de fleurs de nénuphar, de guimauve, de mauve, de violettes, le

petit-lait. Dès les premiers jours de la cure, il faut ſeconder ces remedes par le moyen de la ſaignée, on la proportionne à la roideur des fibres, elle relâche puiſſamment ; mais ſi on en abuſe, on dépouille le ſang de ſon véhicule, de ſes parties les plus actives & les plus diviſées ; il devient denſe, épais, & très-propre à former des obſtructions. Il faut éviter avec ſoin la boiſſon des liqueurs fermentées, on ne peut pas les dépouiller de leur qualité ſtimulante. L'eau eſt un puiſſant réſolutif, ſi elle eſt tiéde ; mais elle coagule le ſang lorſqu'elle eſt trop froide ou trop chaude ; elle eſt plus humectante quand on l'a fait cuire avec un peu de farine de froment, ou avec quelque plante ſavonneuſe. Les huiles & les décoctions huileuſes ſont propres pour relâcher les fibres, elles ſont très humectantes, il faut prendre garde qu'elles ne relâchent pas trop le ventricule ; s'il n'en ſupportoit pas l'uſage, les digeſtions ſeroient bientôt détruites, & on auroit peine à les rétablir.

Rien ne relâche autant les fibres que

les lavemens & les bains tiédes composés avec l'eau seule, ou chargés d'une décoction émolliente; on en fait encore avec le lait & avec l'huile. Il n'est pas de bain si efficace que celui de vapeur composé avec des plantes émollientes & savonneuses. Les parties les plus divisées de ces plantes pénetrent par tout le corps, elles humectent les fibres, elles délaient le sang & la lymphe; ces liquides en deviennent plus coulans. Si l'on veut humecter avec quelque succès, il faut persister dans l'usage de ces remedes, mais il seroit dangereux de les porter trop loin; si l'on relâchoit trop les solides, on prépareroit les voies à des coagulations, à des concrétions des liquides, qui seroient enfin une nouvelle maladie. Il faut faire attention, lorsqu'on prend d'autres bains, de ne pas demeurer trop long-temps dans l'eau; les parties du corps qui en sont couvertes, sont comprimées par le poids de ce liquide beaucoup plus que par le poids de l'air; de sorte que cette compression, si elle dure trop long-temps, fait que le sang porte en trop

grande quantité à la tête, & aux parties du corps qui ne ſont pas ſubmergées ; de-là des vertiges, des peſanteurs, des douleurs de tête, de poitrine, ſur-tout aux femmes délicates, & d'autres incommodités qu'il eſt aiſé de prévenir, en ne commettant pas d'abus dans l'uſage des bains. Il n'y a que peu de temps que je faiſois des remedes à une Dame pour des vapeurs qui la fatiguoient cruellement ; je lui ordonnai une certaine quantité de bains : elle avoit la précaution de demeurer deux heures dans chacun pour abréger le temps de leur uſage ; elle ſe perſuadoit qu'en doublant le temps ordinaire pour chaque bain, un en vaudroit deux, & que par ce moyen elle ſeroit plutôt délivrée de cette ſujettion. Peu de jours après, cette Dame m'écrivit qu'il lui étoit ſurvenu des douleurs de tête, de poitrine, & une toux fréquente avec fiévre ; je la priai de m'inſtruire de quelle façon elle avoit pris les bains ; elle m'avoua ſa faute ; j'y portai les remedes convenables ; elle guérit peu de temps après de ſes vapeurs.

J'ai souvent vu, dans des vapeurs qui provenoient de la tension des solides, faire un usage fréquent de purgatifs, & d'eaux minérales alkalines & ferrugineuses; les purgatifs irritent, & quelque doux qu'ils soient, ils ne font leur effet que comme stimulans. Les eaux minérales alkalines, ferrugineuses, & bien d'autres, quoique d'une nature opposée, agissent aussi en irritant; elles portent sur les fibres, elles les agacent, les irritent & favorisent la cause du mal au lieu de la détruire, sur tout si on les prend en trop grande quantité. On peut tenir le ventre libre pendant l'usage des remedes avec des lavemens, & avec des décoctions aqueuses, émollientes & relâchantes, je veux dire, lorsque les fibres ont acquis trop d'irritation & trop de roideur; il est rare qu'on soit obligé de se servir d'autre purgatif.

En rétablissant l'élasticité des solides, on détruit souvent les obstructions, sur-tout lorsqu'elles proviennent du ton irrégulier des vaisseaux, de leur roideur, ou du relâchement

de leurs fibres : cependant, ſi les viſceres reſtent encore obſtrués, il faut porter les principales vues curatives ſur la denſité des liquides & ſur leurs concrétions. Si les obſtructions ne ſont pas encore dures, on ſe ſert pour les détruire de remedes aqueux, délayans, apéritifs, pris dans le genre des végétaux ou des animaux; on ajoute aux décoctions les écreviſſes, les cloportes, &c.

Si les obſtructions ſont encore molles, on peut prendre des eaux ferrugineuſes, pourvu que l'irritabilité des ſolides ne s'y oppoſe pas ; on doit faire attention, lorſqu'on fait uſage de ces eaux, qu'on les prend pour diviſer les liquides qui tendent à l'épaiſſiſſement, & non pas pour les évacuer; ils ne ſont pas ſuſceptibles d'évacuation. C'eſt une raiſon pour les prendre en petite quantité, pour qu'elles puiſſent ſe mêler avec le ſang, & faire dans les vaiſſeaux les effets qu'on s'en propoſe; ſi l'on en prend pluſieurs pintes tous les matins, comme il eſt d'uſage, on évacue & l'on ne diviſe pas ; au lieu d'évacuer la matiere des ob-

ſtructions, on prive la nature des ſucs ſans leſquels elle ne peut pas les détruire : les eaux priſes en ſi grande quantité, paſſent tout de ſuite par les voies des ſelles ou des urines, elles font diſſiper la lymphe néceſſaire ; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'elles parviennent juſqu'aux capillaires des viſceres obſtrués.

Si les obſtructions approchent de la dureté, & qu'elles viennent du relâchement des fibres, on ne doit pas craindre d'irriter celles-ci ; on peut ſe ſervir d'opiates apéritives & ſtomachiques, compoſées avec les racines d'énula-campana, d'arum, de gentiane, de petite valériane, de fougere, de pivoine, &c. On y ajoute le ſafran oriental, les cloportes, la poudre de pattes d'écreviſſes, la crême de tartre, le tartre chalibé, le ſafran de Mars apéritif, le bézoard jovial. Ces opiates font des effets plus prompts & plus aſſurés, ſi l'on y mêle quelque poudre purgative, non pas dans la vue de purger, mais de tenir le ventre libre ; d'ailleurs les purgatifs ſont de puiſſans apéritifs. On fait uſage en

même-temps d'une tiſane avec les racines de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de fraiſier, de garance, de petit houx, d'arrête-bœuf, avec la ſcolopendre, les capillaires, la fumeterre, la bourache, la bugloſe, le petit chêne, l'arrête-bœuf, &c.

Le ſavon eſt le meilleur réſolutif que nous ayons, il diſſout preſque tout ce qui eſt concret, il convient dans tous les dégrés d'épaiſſiſſement des liquides; ſi l'on craint qu'il irrite les ſolides, on peut le mêler avec un peu de farine de graine de lin: on préfere preſque généralement le ſavon de Veniſe à tous les autres; mais j'ai obſervé que celui d'alicante eſt le plus doux, & qu'il convient mieux que les autres dans les maladies vaporeuſes.

Hippocrate & Galien ſe ſervoient ſouvent de miel, ils l'employoient comme diſſolvant, comme réſolutif, déterſif & apéritif; on ne s'en ſert preſque plus aujourd'hui; on a tort, le miel eſt un ſavon naturel, il humecte les fibres ſans trop les relâcher; il leur donne de l'élaſticité ſans leur cauſer d'irritation. Le miel agit prin-

cipalement sur les liquides, par les parties odorantes & balsamiques des plantes & des fleurs dont il est composé; si le sang est dissous, le miel adoucit son âcreté, & s'oppose par cet effet à une plus grande dissolution; s'il est trop dense, il le pénètre, il l'humecte, & ses parties huileuses & volatiles empêchent ce liquide de se coaguler. La suie de cheminée est encore un savon qu'on ne sçauroit assez louer; elle raffermit le ton des fibres, rétablit leur élasticité, & donne par ce moyen de la consistence aux liquides, en même-temps qu'elle en divise les concrétions. Le mercure est un puissant apéritif; je m'en suis servi avec succès dans les obstructions, & sur-tout d'éthiops minéral en petite dose avec des martiaux; cependant on ne peut pas employer ce remede dans les vapeurs sans prendre de grandes précautions: on doit toujours le craindre dans ces maladies, lorsqu'il n'est pas ménagé & placé à propos par des Médecins éclairés: combien ne doit-on pas le redouter dans des mains mercénaires, dont la cupidité fait toute

toute la ſcience & tout le mérite !

Les diſſolvans les plus univerſels ſont l'eau & l'exercice ; l'eau tiéde diſſout le ſang, mais elle ne diſſout pas la partie muqueuſe de ce liquide ni ſon huile ; cependant elle diſſout les unes & les autres, & ſe mêle avec elles lorſqu'on l'a fait bouillir avec des plantes ſavonneuſes, ou avec du miel : les leſſives ſont le même effet Lorſque les huiles ſe condenſent, elles prennent une conſiſtence de baume, enſuite de poix, de reſine, & enfin elles ſe durciſſent entiérement ; les ſavons les diſſolvent ; ils diſſolvent auſſi les matieres ſalines, les gommeuſes, le tenaces & les glutineuſes qui viennent des ſubſtances animales. Boerhaave a obſervé que le ſavon ne diſſout pas les concrétions terreſtres ; mais le ſuc de piſſenlit fait cet effet, ſelon le même Auteur ; il guérit avec ce ſuc un homme qui avoit le foie infecté de concrétions pierreuſes. Les décoctions ameres & ſavonneuſes diſſolvent la lymphe ; & l'infuſion des plantes aromatiques diſſout le ſuc nerveux, ſur-

tout si l'on en soutient l'usage par l'exercice & par des gommes calmantes, comme le sagapenum, l'*assa fœtida;* le camphre & le musc font aussi le même effet.

Lorsque les nerfs sont relâchés & obstrués, on dissout leurs obstructions par le moyen des calibés, des anti-spasmodiques, des aromatiques, de ceux qu'on appelle céphaliques; ils réussissent, tant en rétablissant le ton des fibres nerveuses, qu'en pénétrant dans leur tissu cellulaire par leurs parties volatiles. C'est, sans doute, pour cette raison qu'Hippocrate se servoit pour guérir des phthisies nerveuses, de poireaux, de celeri, de rhue, de menthe, &c.

CHAPITRE IV.

Cure des obſtructions du ventricule, des inteſtins & du méſentere, cauſes des Affections vaporeuſes.

ON guérit les obſtructions ſanguines & lymphatiques du ventricule, des inteſtins, du pancréas & de tous les autres viſceres, avec les mêmes remedes & de la même façon qu'on guérit les obſtructions des autres parties, lorſqu'elles viennent des mêmes cauſes (*a*). Il faut cependant faire attention de ne ſe ſervir dans les obſtructions des viſceres membraneux, que de remedes doux qui ne puiſſent pas les irriter; plus les membranes ſont, de leur nature, ſuſceptibles d'irritation, plus on doit les ménager quand elles ſouffrent, & ſur-tout lorſque les cauſes de leurs engorgemens portent ſur leur irritabilité (*b*).

(*a*) Part. II. Sect. III. Ch. III.
(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. V. VI. VII. Part. II. Sect. III. Ch. III.

Les deux liqueurs qui se filtrent dans le ventricule (*c*), sont de nature à s'épaissir & à obstruer les glandes qui servent à les séparer. La premiere, que nous appellons *suc gastrique*, le principal dissolvant des alimens, est analogue à la salive ; si l'on mêle à celle-ci quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou quelqu'autre acide de la même nature, elle se coagule d'abord; cela arrive aussi à la sérosité du sang. L'autre liqueur du ventricule, qui sert à entretenir la souplesse des fibres, est huileuse & mucilagineuse ; j'ai observé que lorsque les huiles se condensent, elles prennent une consistence de baume, ensuite de poix, de résine, & qu'enfin elles se durcissent (*d*). Il n'est donc pas surprenant qu'il survienne au ventricule des tumeurs de différentes especes, occasionnées par l'une ou par l'autre de ces liqueurs dégénérées. J'ai encore observé (*e*) que les remedes savonneux sont les véritables dissolvans des concrétions

(*c*) *Ibid.* Ch. V.
(*d*) *V.* Part. II. Sect. III, Ch. III.
(*e*) *Ibid.*

huileuſes & lymphatiques; il faut donc ſe ſervir de ces mêmes remedes dans les obſtructions du ventricule qui proviennent de ces principes.

Les inteſtins ſont parſemés de beaucoup de glandes (*f*). Celles des grêles ſont petites, elles ſéparent une liqueur qui concourt à ſubtiliſer le chyle ; celles des gros ſéparent une humeur mucilagineuſe pour entretenir la ſoupleſſe de leurs fibres. Ces liquides ſont analogues à ceux du ventricule ; celui-ci & les inteſtins ſont formés par la continuation des mêmes membranes, elles ſont ſujettes aux mêmes accidens; on y remédie auſſi par les mêmes moyens ; cependant avant que de les employer dans les coliques vaporeuſes, on doit calmer la douleur & les autres ſymptômes (*g*).

Le méſentere reçoit le chyle des inteſtins grêles par de petits tuyaux qui, comme autant de racines, viennent former dans ſa ſubſtance les veinés lactées; ce viſcere eſt parſemé d'une grande quantité de glandes qui four-

(*f*) *Ibid.* Ch. VI.
(*g*) Part. II. Sect. I. Ch. III.

niſſent une lymphe propre à délayer le chyle, & le rendre plus coulant (*h*). Si par quelque accident cette lymphe a dégénéré, elle ne ſçauroit faire cet effet ; on ſçait que la lymphe eſt naturellement mucilagineuſe & gluante ; les ſeuls mouvemens irréguliers des muſcles ſont en état de la condenſer. Si l'on conſidere à combien d'irrégularités ſont ſujets les muſcles & les vaiſſeaux du bas-ventre des perſonnes vaporeuſes, on ne ſera pas ſurpris que la lymphe du méſentere ſe coagule ſi facilement & forme des obſtructions. Le chyle ne ſçauroit être délayé par cette lymphe dégénérée ; il reſtera crud, épais, & hors d'état de ſuivre les loix de la circulation. C'eſt principalement de cette cauſe que proviennent les fréquentes obſtructions du méſentere : elles fourniſſent une nouvelle ſource de vapeurs, de phthiſies, de fiévres méſentériques & d'autres maladies chroniques, toujours rebelles & ſouvent dangereuſes.

(*h*) Part. I. Sect. III. Ch. VII.

Le ſuc pancréatique eſt le véritable diſſolvant du chyle dans les inteſtins, il le délaie & l'adoucit; il paroît être de la nature de la ſalive: ſes effets ſont les mêmes que ceux des ſubſtances ſavonneuſes; il diſſout les matieres gommeuſes, ſalines & mucilagineuſes. Il paroît par l'analogie des effets du ſavon avec ceux du ſuc pancréatique, que ce remede eſt très propre pour guérir les obſtructions chyleuſes; il guérit auſſi les lymphatiques (*i*). Les plantes ſavonneuſes ont la même vertu: il convient donc de s'en ſervir par préférence dans les obſtructions du méſentere. J'ai déja donné le ſavon comme un diſſolvant des ſucs huileux & des huiles concretes; il ſemble qu'étant lui-même huileux, il ſoit plus propre à augmenter qu'à détruire les obſtructions qui viennent du même principe, comme celles du méſentere. Je prie de faire attention que le ſavon eſt un compoſé d'huile végétale & de leſſive de ſoude, intimement mê-

(*i*) Part. II. Sect. III. Ch. III.

lées & incorporées l'une avec l'autre, & que le sel alkali qui fait la vertu du savons forme de l'huile un dissolvant sulfureux propre à dissoudre les substances grasses & sulfureuses. D'ailleurs on doit observer que les huiles qu'on emploie pour faire le savon sont végétales, & qu'elles diffèrent des huiles animales en ce qu'elles ne se corrompent pas si facilement, & qu'elles ne se durcissent pas comme les autres.

Les obstructions du mésentere sont ordinairement rebelles, mais elles ne sont pas incurables: si le dissolvant du chyle porte d'abord sur les obstructions, il est en état de les diminuer peu à peu & de les détruire; s'il n'y pénetre pas, il s'allie avec la lymphe, il change la disposition qu'elle a acquise pour se coaguler; elle devient plus propre à dissoudre le chyle dans le mésentere, elle le rend plus coulant: tous les liquides deviennent enfin délayans; ils rétablissent l'élasticité des solides qui étoit gênée par leur densité, & tout concourt à détruire ces obstructions, sur-tout si

l'on ſeconde la nature par d'autres remedes propres aux différens ſymptômes, par la diete & par l'exercice (*l*).

On doit encore regarder, quoique improprement, comme obſtructions du canal inteſtinal, les crudités glaireuſes, âcres & irritantes dont l'eſtomac & le duodenum de la plûpart des mélancoliques ſont enduits ou ſurchargés (*m*). Il eſt pour lors eſſentiel d'évacuer ces matieres par le moyen des vomitifs les plus doux & des purgatifs les plus ménagés; autrement ils augmenteroient la violence des ſymptômes, & ſi l'on en abuſoit, ils rendroient la maladie incurable. Ce doit être une regle générale de ne pas purger dans les maladies vaporeuſes, excepté dans des cas indiſpenſables, jugés tels par des Médecins connoiſſeurs; il ne faut pas s'en rapporter à de ſimples indications, l'irrégularité du ſyſtême des ſolides en préſente ſouvent de fauſſes: il ne faut pas s'en laiſſer impoſer.

(*l*) Part. II. Sect. III. Ch. III.
(*m*) *V.* Part. I. Sect. III. Ch. V.

Lorsqu'on sera décidé pour les vomitifs, on se servira d'ipecacuanha, supposé que les malades ne soient pas trop maigres ; dans ce cas on préféreroit le tartre stibié, noyé dans quelque liquide convenable. Je me sers ordinairement pour purger, des potions purgatives ordinaires, des pillules de Sthal ou de celles de Becher : s'il y a des symptômes vermineux, on alliera avec les purgatifs, des vermifuges les moins capables d'irriter le genre nerveux.

Il faut faire attention que quelque doux que soient les émétiques & les purgatifs, les nerfs sont toujours allarmés par leur effet ; on les calmera par des potions ou des poudres antispasmodiques, choisies & composées selon les indications ; ce sera ensuite le temps d'employer contre la cause de la maladie les secours les plus convenables ; les embarras du canal intestinal les auroient auparavant rendus inutiles.

Lorsque les fibres du canal intestinal sont débilitées, on doit craindre les effets des mauvaises digestions & du chyle

mal conditionné dans le duodenum ; dans ce cas les amers ſont d'un grand ſecours, il faut les choiſir & les varier ſelon les indications. Les amers céphaliques ſont toniques, ils font leur effet ſans irriter, ils rapprochent ſans violence, les fibres relâchées de l'ordre de la nature & les rendent plus propres à faire leurs fonctions : on les donne en infuſion, ou l'on en tire la teinture avec les eaux de méliſſe, de menthe, de fleurs d'oranges, ou avec le vin d'Eſpagne, ſi les forces ſont abattues, ou ſi le relâchement des fibres eſt conſidérable ; on en fait prendre par cueillerées avant, après le repas, & en d'autres temps convenables, ſelon les vues curatives, priſes de ſignes non équivoques ; car quelquefois les mauvaiſes digeſtions & les crudités des premieres voies, proviennent de criſpation ou de trop de roideur des fibres, ce qui exigeroit des remedes tout oppoſés.

CHAPITRE V.

Cure des obstructions du foie, de la rate & du pancréas, cause des Affections vaporeuses.

LE foie, la rate, le pancréas communiquent les uns avec les autres par le moyen de leurs vaisseaux (*a*). J'ai fait connoître la qualité du suc pancréatique (*b*), & j'ai montré par des exemples la nature de ses obstructions (*c*). Les remedes propres pour les guérir sont tous ceux qui conviennent aux obstructions chyleuses & lymphatiques (*d*).

J'ai parlé des usages du foie (*e*) & de ceux de la rate (*f*). On comprend aisément par ce que j'en ai dit, que ces visceres sont très-sujets à être obstrués. Les pierres que l'on trouve

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. VIII. IX. & X.
(*b*) Part. II. Sect. III. Ch. IV.
(*c*) Part. I. Sect. III. Ch. IV.
(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. III. & IV.
(*e*) Part. I. Sect. III. Ch. IX.
(*f*) *Ibid.* Ch. X.

dans le foie ſont des concrétions de la bile ; on en trouve dans le véſicule du fiel & dans les pores biliaires. Lorſque la bile eſt devenue trop épaiſſe, elle engorge ſes vaiſſeaux & les obſtrue ; celle qui aboutit à ces obſtructions regorge dans les vaiſſeaux lymphatiques ; ceux-ci la conduiſent dans les vaiſſeaux ſanguins, où étant étrangere elle cauſe des irritations, des mouvemens ſpaſmodiques, la jauniſſe enfin qui conduit à l'hydropiſie ſi l'on n'emploie pas les ſecours convenables pour la prévenir.

La bile devenue trop denſe, par une vie ſédentaire, par des excès, par de grandes diſſipations, ne cauſe pas toujours des jauniſſes ; elle embarraſſe le ſang, elle gêne la liberté de la circulation, elle obſtrue les capillaires, les ſécrétions ne ſe font plus, ou elles ne ſe font que très-imparfaitement ; elle irrite les membranes & cauſe cette chaleur *atrabilaire* dont les hommes & les femmes mélancoliques ſe plaignent ſi amérement. Le ſang prend en même-temps une conſiſtence trop épaiſſe, la viteſſe de ſa

circulation diminue, sur-tout dans les arteres cœliaques & méſentériques ; elle y eſt comme ſuſpendue, les vaiſſeaux ſe gonflent, le battement des arteres augmente ſenſiblement, on ſouffre de détreſſes, d'inquiétudes ; ſouvent l'eſprit ſe trouble, & il eſt trop ordinaire qu'on lui attribue mal-à-propos la cauſe d'une maladie qui ne provient que du dérangement du corps.

La *texture* de la rate, ſes uſages & ſes fonctions (g) font d'abord craindre le danger des engorgemens fréquents qui ſe forment dans ce viſcere, & on peut dire que c'eſt de la rate que dépendent en partie les accidens qui arrivent au foie. Les vaiſſeaux de ces deux viſceres ſont, pour ainſi dire, les mêmes, ils ne ſemblent différer que par leurs fonctions ; ſi le ſang du foie n'a pas été purifié dans la rate, il eſt épais, mal conditionné, & la bile ne s'en ſépare pas : ſi le foie eſt affecté, la rate ſe gonfle, elle eſt douloureuſe, & ſi elle ne fait pas ſes fonctions avec liberté, le foie ne peut qu'en ſouffrir.

(g) Part. I, Sect. III, Ch. X.

Le ſang qui eſt dans la rate, prend au moindre dérangement de ce viſcere une couleur obſcure, & enfin il devient noir. Sa denſité & les parties étrangeres dont il eſt chargé (*h*), l'ont fait regarder par les anciens Médecins comme cauſe des affections mélancoliques : les modernes ne rejettent pas ce principe de la mélancolie, mais ils lui donnent plus d'étendue. La circulation du ſang eſt naturellement très-lente dans le foie ; cela vient de la diſpoſition de la veine-porte (*i*). Cette veine eſt très-lâche, elle fait la fonction d'artere & de veine, elle n'a pas des valvules. Il n'y a dans le foie que très-peu de vaiſſeaux artériels ; ce viſcere eſt mou, friable ; ſes fibres n'ont preſque point de reſſort ni d'élaſticité ; pour peu d'obſtacles qui s'oppoſent à la circulation, la bile ne s'y ſépare pas, & le ſang s'y épaiſſit.

Un ſang groſſier ſurchargé de bile, ne peut croupir ni être retardé dans les viſceres du bas-ventre, qu'il ne ſe faſſe dans leurs petits vaiſſeaux des en-

(*h*) *Ibid.*
(*i*) Part. I. Sect. III. Ch. IV. & IX.

gorgemens de matieres groſſieres ; gluantes, terreſtres, ſalines, huileuſes & tenaces, en état de produire des irrégularités continuelles dans les mouvemens oſcillatoires des fibres, des irritations dans les membranes, & des dérangemens dans les fonctions. Nous devons à Ruyſch la connoiſſance des dernieres diviſions ſenſibles des vaiſſeaux du foie, de la rate & des autres viſceres du bas-ventre ; cet Auteur en a découvert une infinité beaucoup plus petits que le cheveu le plus fin ; c'eſt dans les calibres de ces vaiſſeaux que ſe font les engorgemens des matieres âcres & tenaces qui entretiennent les vapeurs & les affections mélancoliques ; on ne ſera donc pas ſurpris des plaintes de ces malades, puiſqu'elles ont des cauſes réelles dans le dérangement & dans le déſordre des fonctions. La reſpiration des mélancoliques eſt plus pénible l'après-midi que dans tout autre temps ; c'eſt parce que les fonctions de l'eſtomac ſont gênées, que les digeſtions ſe font mal dans les ſecondes voies, que le chyle peu digéré qui en provient cou-

le avec difficulté dans les vaiſſeaux du méſentere. C'eſt de-là que proviennent les rots aigres, ou d'une odeur de pourri, de brûlé, d'œufs couvés, ſelon les alimens que l'on a pris, ou ſelon la qualité de la bile & des autres humeurs qui cauſent la maladie. Ordinairement les crachats des mélancoliques qui ont mangé du lard, excitent la flamme lorſqu'on les jette au feu; Boerrhaave croit qu'ils prennent cette qualité des ſucs de l'eſtomac, du pancréas & de la bile qui ne digérent pas bien les alimens; il eſt du moins vraiſemblable que cette qualité des crachats eſt un effet des mauvaiſes digeſtions.

Il ſe forme encore des obſtructions ſanguines, ſur-tout dans les viſceres du bas-ventre; le foie & la rate ſont très-propres pour cette eſpece de congeſtions (*l*). Il eſt rare que le foie s'enflamme, c'eſt parce qu'il n'a que très-peu de vaiſſeaux artériels, reſpectivement à ſa maſſe; le ſang de ce viſcere eſt preſque tout veineux, & le ſang veineux s'enflamme difficile-

(*l*) Part. I. Sect. III. Ch. IX.

ment. La veine-porte qui fait la fonction de veine & d'artere, eſt lâche (*m*); le ſang y coule très-lentement; la ſubſtance du foie eſt molle, ſes fibres ont très-peu d'élaſticité; tout cela favoriſe les obſtructions ſanguines dans ce viſcere.

La rate a plus de ſenſibilité que le foie; elle eſt plus irritable, parce qu'elle a beaucoup plus d'arteres à proportion que de veines (*n*); mais le ſang groſſier & huileux qu'elle reçoit en abondance, & ſa texture lâche & cellulaire la rendent très-propre aux congeſtions; lorſqu'elles ſont conſidérables, l'hypocondre gauche ſe gonfle. Les vaiſſeaux du bas-ventre n'ont pas des valvules, le ſang de la rate va au foie; s'il eſt obſtrué, ce liquide y paſſe difficilement & en moindre quantité, la rate en reſte ſurchargée, de même que les autres viſceres qui reçoivent des rameaux de la veine-porte; il paſſe dans ſes cellules, où confondu avec une lymphe groſſiere & chyleuſe, il forme des obſtructions ſanguines.

(*m*) *Ibid.*
(*n*) Part. I. Sect. III. Ch. X.

Lorſque la bile commence à s'épaiſſir & à gêner la circulation des liquides dans le foie, on lui rend ſa fluidité par le moyen de tiſanes acéteuſes, délayantes & apéritives, avec les racines d'oſeille, de fraiſier, d'arrête-bœuf, de garance, avec le chiendent & les plantes ſavonneuſes; on en fait encore avec les tamarins: on peut ajouter aux unes & aux autres le nitre purifié en petites doſes, autrement il irriteroit trop & il deviendroit aſtringent. On a enſuite recours au miel ou au ſavon d'alicante; je joins à celui-ci un peu de crême de tartre & de cochenille; ce remede réuſſit ordinairement dans les engorgemens & dans les concrétions bilieuſes; je n'en connois pas qui délaie la bile avec tant de ſuccès, ſur-tout ſi on le ſeconde par l'exercice, par des lavemens émolliens, & par des frictions fréquentes ſur tout l'abdomen, & principalement ſur la région du foie. Lorſque la bile eſt devenue coulante par le moyen de ces remedes, on peut donner quelque léger purgatif qui ne puiſſe pas irriter les fibres. Nous te-

nons cette observation des Anciens : ils se faisoient une loi de ne pas irriter l'humeur atrabilaire, qu'ils reconnoissoient pour cause des humeurs hypocondriaques qui ont tant de ressemblance avec le scorbut, selon les observations de Sthal & de Junker; ils n'employoient que des remedes fort tempérés : ils recommandoient surtout de ne purger dans ces maladies que très-mollement : je l'ai observé ailleurs.

Lorsque les obstructions bilieuses sont devenues considérables, qu'elles sont glutineuses, concretes, pierreuses, il faut continuer de se servir de plantes savonneuses, délayantes & apéritives, sans acides, pour tenir la masse des liquides plus coulante, pour dégorger les petits vaisseaux du foie qui avoisinent les obstructions, & sur-tout pour donner de la souplesse aux fibres des solides. Les schirres & les obstructions du foie, de la rate & des autres viscères, irritent le genre nerveux, les fibres se crispent, les sécretoires ne font leurs fonctions que très-imparfaitement, & lorsque les irritations

ſont conſidérables, les excrétions ne ſe font pas. On obſerve tous les jours que ceux qui ont des obſtructions conſidérables dans les viſceres, ne tranſpirent pas, juſqu'à ce que leurs fibres ſoient relâchées par le ſommeil ou par des remedes calmans; pour lors ce ne ſont que des ſueurs, toujours contre nature, parce qu'elles ſont une ſuite de l'irrégularité des liquides & des ſolides. Il faut donc calmer l'irritation des fibres, les détendre & rétablir leur élaſticité avant que de donner des apéritifs, ils augmenteroient les accidens. On ſe ſervira à cet effet de lavemens & de bains émolliens, de décoctions délayantes, relâchantes, calmantes, d'eau miélée, &c. Lorſque l'éréthiſme ſera diminué, & que les excrétions ſe feront dans l'ordre de la nature, on en viendra aux apéritifs végétaux, on ſe ſervira de ſucs, de chiendent, de bourache, de bugloſe, de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de ſavon, avec la crême de tartre & la cochenille; on pourra encore employer ſelon les différentes indications pluſieurs autres remedes propoſés au troiſiéme

Chapitre de la présente Section.

J'ai observé qu'on ne doit purger qu'avec beaucoup de précaution, lorsqu'il y a des engorgemens bilieux ; je dois encore avertir qu'il n'est rien de plus dangereux que les vomitifs lorsque la circulation ne se fait pas librement dans quelque viscere. On a observé que si l'on fait vomir dans la jauniſſe occasionnée par des concrétions pierreuses au foie, & que ces concrétions ne soient pas enlevées & évacuées par l'effet du vomitif, elles rompent les vaisseaux du foie, & y causent des accidens & sur-tout des inflammations très-dangereuses. Il n'est qu'un cas où l'on puisse donner des vomitifs dans les embarras bilieux, c'est quand il n'y a pas d'engorgement local, ou de vraie obstruction au foie ; lorsque la densité de la bile retarde sa progression, sans qu'il y ait d'autre cause de ce retardement, pour lors un vomitif guérit la maladie souvent sans d'autre secours. Si la bile est trop gluante & trop tenace, & que les secousses causées par le vomitif ne puissent pas en dégorger les vaisseaux,

ils s'engorgent encore plus, les obſtructions augmentent & deviennent rebelles. Des Médecins éclairés dans la pratique & dans l'obſervation peuvent ſaiſir le moment de donner ce remede à propos ; mais on doit en craindre les effets dans toute autre main.

Lorſqu'on ſe propoſe de guérir la mélancolie, il faut diſtinguer avec attention les différens dégrés de denſité des matieres qui la cauſent, & leurs différentes qualités ; j'en ai parlé ailleurs. La mélancolie vient toujours de la diſſipation de la féroſité du ſang, & des parties les plus diviſées de ce liquide ; lorſqu'il eſt dépouillé de ſon véhicule, il ne peut circuler qu'avec lenteur, pour lors on eſt menacé de cette maladie ; mais la cauſe n'en eſt pas encore fixée dans les viſceres, elle eſt répandue généralement dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux. La tranſpiration abondante des Habitans des pays chauds les rend ſouvent mélancoliques ; ils ſe garantiſſent de cette maladie, par la tempérance, par la ſobriété & par le régime. Boerhaave nous apprend que les Italiens & les

Eſpagnols préviennent cet accident par le moyen des fruits bien mûrs, & qu'ils y ſuccombent fréquemment s'ils négligent d'en faire uſage. Les fruits mûrs fourniſſent au ſang un ſuc végétal très-propre à entretenir ſa fluidité, & à ſuppléer aux pertes de ſa ſéroſité, à donner de la ſoupleſſe aux ſolides, à diviſer la bile & à la tenir coulante, ſur-tout ſi l'on ne commet pas des abus en état de s'oppoſer à leur effet. L'exemple de ces Peuples ſemble nous mettre ſous la main les moyens de guérir de cette maladie lorſqu'elle eſt encore naiſſante. Il faut donc s'appliquer à diviſer le ſang ſans diſſiper la lymphe, la ſéroſité, ou les parties volatiles qui lui reſtent, & à tempérer ſon âcreté par des remedes adouciſſans, afin que les ſolides n'en ſoient point allarmés. On a recours pour cet effet à une nourriture douce & légere, on ſe ſert d'eau miellée, de fruits mûrs, d'herbages & de plantes émollientes, calmantes & ſavonneuſes; on peut auſſi avoir recours aux eaux minérales ferrugineuſes, aux ſavonneuſes; ces remedes, ménagés avec prudence,

prudence, réuſſiſſent preſque toujours quand ils ſont ſecondés par l'exercice & par la diete.

Lorſque les matieres qui cauſent la mélancolie ſe ſont fixées dans les viſceres de l'abdomen, elles portent ordinairement ſur l'eſprit, elles le rendent triſte, inquiet; les uns ſe croient plus malades qu'ils ne le ſont, ils s'imaginent être à chaque inſtant à l'heure de la mort; d'autres, ſouvent plus malades que les premiers, ne croient pas avoir de mal; les uns & les autres adoptent enfin des idées abſurdes dont il n'eſt pas poſſible de les déprévenir (*o*). La matiere des engorgemens qui cauſent ces ſymptômes, eſt ordinairement épaiſſe, gluante, & difficile à détruire; elle prend bientôt, ou elle a déja pris le caractere qu'elle doit conſerver pendant toute la maladie: elle eſt ou acide, ou rance; on la diſtingue par les impreſſions qu'elle fait ſur l'eſtomac & ſur la bouche, & par la nature des rots; on en rend en quantité, & ils ont ordinairement l'un ou l'autre goût

(*o*) Part. I. Sect. III. Ch. X.

ou des goûts approchans, sur lesquels on peut établir un jugement solide : cependant on pourroit se tromper si l'on ne voyoit les malades que dans le temps de leurs digestions ; car de quelle espece que soit la cause de la mélancolie, si l'on a mangé des végétaux, les rots sont aigres, mais le lard ou d'autres alimens gras les rendent nidoreux ; il est encore d'autres qualités d'alimens qui changent le goût des rots ; on se tromperoit si l'on établissoit sur cela seul ses indications pour la cure de la maladie. C'est donc l'état de l'estomac, long-temps après la digestion, & la qualité & le goût que les rots ont pour lors, qui doivent en décider ; il ne suffit pas de faire cette observation une seule fois, il est essentiel de la réitérer souvent, parce qu'on ne peut prendre des indications justes que sur l'état le plus constant de la bouche & de l'estomac, & sur la qualité la plus ordinaire des rots.

Comme ces causes de la mélancolie sont différentes, elles exigent aussi une cure différente ; si les rots sont acides, on donne des remedes en état

de diviſer & de détruire les matieres aigres ; s'ils ſont nidoreux, on donne des acides. Lorſque l'on s'apperçoit d'un caractere d'acidité, il faut éviter avec ſoin, dans la diete, tous les alimens qui pourroient s'aigrir ; dans un cas différent, il faut s'abſtenir de tout ce qui ſe corrompt aiſément. Quand on rend des rots aigres, rien ne convient mieux que le ſavon avec le ſel d'abſinthe, la racine de valériane, de gentiane, & d'autres plantes de la même qualité ; on ſe ſert auſſi avec ſuccès des gommes qui diſſolvent ſans irriter, comme l'*aſſa fœtida*, l'opopanax, le galbanum, le ſagapenum, l'oliban, &c. Si les rots ſont nidoreux, je veux dire d'une odeur & d'un goût de pourri, de brûlé, ou d'œufs couvés, on a recours aux acides : Hippocrate ne craignoit pas dans ce cas de donner le vinaigre. On emploie d'abord les acides végétaux, on donne encore avec ſuccès le miel avec le ſel polychreſte, la crême, le cryſtal de tartre, &c. Boerhaave conſeille de perſiſter dans l'uſage de ces remedes, du petit-lait, ou d'autres ſemblables,

jusqu'à ce qu'on ait procuré une légere diarrhée, qu'on peut rendre ensuite un peu plus considérable, avec l'oximel scyllitique, en augmentant un peu la dose de quelqu'un des sels appropriés à la nature de cette maladie. Plus les rots sont nidoreux, plus on persiste dans l'usage des acides, on en augmente les doses, ou l'on en donne par dégré de plus forts ; on place encore de temps en temps ou alternativement, les sucs des plantes *chicoracées*, les eaux minérales acidules, &c. On peut regarder cette espece de mélancolie comme scorbutique ; cependant on ne doit pas se servir pour la guérir de volatils anti-scorbutiques, on augmenteroit bientôt tous les accidens ; je parle d'après l'expérience ; mais on trouvera toujours de grandes ressources dans les acides délayans & apéritifs, & dans les autres remedes que j'ai proposés.

On ne doit jamais négliger l'exercice & les bains dans les différentes especes de mélancolie ; ils divisent & délaient les liquides, ils rétablissent l'élasticité des solides, ils calment

leur irritation, & ils favoriſent la tranſpiration inſenſible. J'ai déja parlé de l'uſage des bains froids dans les vapeurs convulſives; les Anglois s'en ſervent avec ſuccès dans la mélancolie; j'ai guéri moi-même, par le moyen de ces bains, des mélancoliques qu'on regardoit comme incurables.

Les ſaignées, les vomitifs & les purgatifs ſont très-ſouvent de mauvais effets dans les affections mélancoliques; les ſaignées diſſipent le reſte des parties actives & diviſées que la maſſe du ſang conſerve encore, & qui lui ſont ſi néceſſaires pour ſoutenir ſa circulation: les vomitifs & les purgatifs diſſipent encore davantage & engagent de plus en plus dans les petits vaiſſeaux des hypocondres les matieres gluantes & tenaces qui font la maladie: d'ailleurs, en faiſant violence à ces petits vaiſſeaux qui ſont extrêmement tendres, on riſque de les rompre, & de cauſer des congeſtions incurables: il vaut mieux s'en tenir à des délayans, & préparer de loin ces matieres à être évacuées; lorſqu'on

est parvenu à ce point, on évacue sans risque, au lieu qu'en tout autre temps on ne peut pas le faire sans danger. J'ai déja parlé des mauvais effets que l'opium fait souvent dans les vapeurs des femmes ; j'observerai seulement ici qu'il agit sur les hommes mélancoliques à peu près comme sur les Indiens ; il les rend mornes, tristes, & souvent furieux & insensés. Il faudroit un Traité particulier pour donner une connoissance lumineuse de la mélancolie & de sa cure ; je ne puis pas en parler plus au long dans cet Ouvrage ; on peut connoître par ce que j'en ai dit, qu'on ne fait pas assez d'attention à cette maladie ; qu'en la négligeant elle devient incurable, & qu'on peut la rendre mortelle par des remedes donnés mal-à-propos.

Les lessives & l'eau tiéde bouillie avec du miel, ou avec des plantes savonneuses, sont les délayans du sang ; je l'ai déja observé (*p*). On ne sçauroit assez tôt avoir recours à ces re-

(*p*) Part. II. Sect. III. Ch. III.

medes dans la condenſation de ce liquide, & lorſqu'il forme des obſtructions. Dans ces obſtructions on reſſent une douleur ſourde & peſante, il paroît par-là que les fibres ſont devenues ſenſibles; il convient donc d'éviter tout ce qui pourroit porter ſur leur ſenſibilité. On a encore vu que l'agitation, la tenſion & la roideur des ſolides ſont la principale cauſe de ces obſtructions; il convient donc d'employer toutes ſortes de moyens pour rétablir l'élaſticité naturelle des fibres; je les ai indiqués (*q*), on peut y avoir recours.

(*q*) *Ibid.*

CHAPITRE VI.

Cure des obstructions de l'uterus, cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs obstructions les plus fréquentes de l'uterus proviennent du sang ; qu'on se rappelle sa substance spongieuse & pulpeuse, les infinies divisions & l'entrelassement admirable de ses vaisseaux qui, avant que de se réunir pour fournir la matiere des évacuations périodiques, ne présentent que des membranes (*a*), on verra clairement que la moindre irrégularité des solides & le moindre dérangement est en état d'arrêter ce liquide dans quelqu'un de ces capillaires ; c'en est assez pour porter le désordre dans tout ce viscere. S'il faut à l'uterus neuf vaisseaux (par exemple) pour que la circulation s'y fasse dans l'ordre de la nature, & qu'il y en ait un, deux, trois d'obstrués, ceux qui resteront libres seront surchargés de toute la quantité du sang qui étoit destinée

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.

pour les autres ; ce ſera pour ces vaiſſeaux un état de pléthore, qui occaſionnera un retardement dans la circulation. Tous les obſtacles qui retardent le cours du ſang ſont propres à le condenſer, parce que la ſéroſité s'échappe par les collatéraux, à l'accumuler, ou à le faire paſſer dans des vaiſſeaux étrangers, & à occaſionner par-là des retardemens & des obſtructions : on ſçait qu'il eſt très-rare que le ſang paſſe dans d'autres vaiſſeaux, ou qu'il ſoit retardé dans ceux qui lui ſont propres ſans cauſer des phlogoſes, & d'autres accidens ſuivis de quelque danger.

Il arrive ſouvent aux jeunes filles, dans le temps de leur maturité, lorſque leurs liquides deviennent abondans, que les vaiſſeaux de l'uterus ne ſont point encore ſuffiſamment dévoloppés, & qu'il s'y forme une pléthore ; les preſſions continuelles de l'aorte ſont des efforts multipliés ſur le ſang embarraſſé dans ce viſcere (*b*) ; il y ſurvient une eſpece de phlogoſe qui produit des chaleurs d'entrailles,

(*b*) *Ibid.*

des battemens précipités du cœur, des arteres, des spasmes, &c. Si le sang reste quelque temps dans cet état de retardement, quelle qu'en soit la cause, il se condense de plus en plus, & sa partie muqueuse devenue gluante & tenace, engorge les capillaires, & y cause des obstructions rebelles, qui occasionnent des pâles couleurs (*c*). Celles-ci peuvent aussi provenir de plusieurs autres causes (*d*). Dans cette maladie, les globules du sang se décomposent peu à peu, ce liquide perd sa couleur (*e*), sa densité, sa force de résistance; les solides se relâchent; la nutrition devient très-imparfaite, on est bouffi, incapable de travail & d'application, on pâlit, & on ressemble enfin à de véritables cadavres; de-là cette multiplicité de symptômes si accablans pour les femmes *chlorotiques* (*f*).

Cet exposé présente deux maladies qui naissent l'une de l'autre, mais qui exigent une cure tout opposée; on

(*c*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.
(*d*) *Ibid.*
(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*

voit d'abord des réſiſtances formées par des forces actives, par des engorgemens, des irritations, des tenſions des ſolides, & par une trop grande quantité de liquides : ce ne ſont enſuite que diſſolution des liquides, que relâchement des ſolides, que ſéroſités à la place du ſang, &c (*g*). Les premieres indications exigent des ſaignées au bras, réitérées juſqu'à ce que l'on ait ôté la pléthore générale ; on remédie en même-temps à la particuliere par la ſaignée du pied ; ſi les accidens viennent d'une ſuppreſſion des regles, par une diete humectante & légere, par des délayans ſavonneux, par des bains émolliens, par des fomentations ſur le bas-ventre, par un exercice modéré, & par tous les différens ſecours qu'on met en uſage dans les obſtructions, dans la tenſion & l'irritation des fibres (*h*). Il faut auſſi donner tous ſes ſoins pour calmer les mouvemens convulſifs, & les ſpaſmes qui en proviennent (*i*). Si cette mala-

(*g*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.
(*h*) Part. II. Sect. III. Ch. II. & III.
(*i*) Part. II. Sect. I. Ch. II.

die provient de quelqu'autre dérangement, il faut, en en établissant la cure, avoir égard à cette cause ; je n'en parle ici qu'en général.

Si avec tous ces secours on ne peut pas prévenir la dissolution du sang qui conduit aux pâles couleurs, il faut passer à de secondes vues curatives, différentes des premieres. On s'attachera d'abord à fortifier les solides, & à relever leur action ; on préviendra par ce moyen les progrès de la dissolution : cependant si elle venoit à un point considérable, on en trouveroit le véritable spécifique dans les préparations de fer. Lorsque le sang commence à se dissoudre, il reste de l'irritation dans les vaisseaux, & la partie glutineuse, tenace, engagée dans les capillaires, est encore inflammatoire : on ne peut pas alors se servir des remedes qui fortifient les fibres en les irritant ; on augmenteroit trop leurs mouvemens, irréguliers, & l'on précipiteroit la dissolution. On commencera par ceux qui sont en état de fortifier les vaisseaux, sans exercer trop d'action sur eux. Ces remedes sont presque tous

les aromatiques amers âpres, ou âpres tirant ſur l'amer, & ceux entre autres qui tiennent des balſamiques; les racines de *galanga*, de caille-lait jaune, de pivoine; l'angélique, la menthe, la gentiane, l'abſinthe, la rhue, la centaurée, la fumeterre, le petit chêne, la primevere, l'écorce jaune d'orange, l'écorce de caſcarille, le zédoaire, la ſerpentaire de virginie, la citronnelle, le *chamæpitis*, la ſauge, les fleurs de romarin, l'anis étoilé, le *ſemen-contra*, la graine d'écarlate. On fera des infuſions ou des décoctions de ces plantes, dans le vin ou dans l'eau, ſelon qu'il ſera plus convenable au dégré de relâchement auquel on voudra remédier. On ſe ſervira auſſi très-à-propos des conſerves d'*enula-campana*, de ſouci, de romarin, de roſes, de fleurs d'orange, où l'on pourra ajouter le *Karabé*, le ſantal citrin, la canelle, le ſafran oriental, le muſc, la myrrhe, l'oliban, le *galbanum*, l'*aſſa fœtida*, la pierre bézoardique; les huiles de canele, de méliſſe, de lavande, de romarin, de *Karabé*, le *caſtoreum*, le baume du Pérou. Si on ne réta-

blit pas avec ces remedes l'élasticité des solides & la densité du sang, on ajoutera à quelqu'une de ces conserves quelque préparation de mars ; il ne reste rien à craindre du côté de l'irritabilité des solides. On doit cependant commencer l'usage du fer, par l'eau rouillée ; on continue par le syrop ou par le safran de mars ; on passe ensuite, s'il est nécessaire, à la limaille de fer : il est de la prudence d'allier les antispasmodiques avec les préparations de fer, pour prévenir les spasmes du genre nerveux, en cas qu'il lui restât encore trop d'irritabilité : on soutiendra ces remedes par une diete convenable, par des frictions fréquentes & par l'exercice.

L'usage du fer dans les pâles couleurs nous donne des preuves bien convaincantes de la grande puissance que les solides ont sur les liquides ; j'en ai parlé ailleurs. C'est sur les fibres des premiers que le fer exerce sa principale action ; toutes les fois qu'on en prend dans les pâles couleurs, on s'apperçoit sensiblement que le pouls devient plus dilaté & plus fréquent ;

peu à peu les membres ſe réchauffent, la bouffiſure ſe diſſipe, les globules du ſang qui étoient dans une diſſolution générale reprennent leur figure ſphérique, leur couleur ſe rétablit peu à peu, & dans l'eſpace de deux mois les femmes ont le teint auſſi vermeil & auſſi fleuri qu'elles l'avoient avant leur maladie.

Pendant l'uſage de ces remedes, on ne doit pas négliger de donner de temps en temps des purgatifs doux mêlés avec des ſtomachiques; c'eſt une pratique que l'on doit obſerver dans toutes les *cacochymies*. A meſure que les puiſſances du corps ſe rapprochent de l'ordre de la nature, il ſe ſépare de la maſſe du ſang des parties étrangeres, qui cauſeroient de nouveaux engorgemens, ſi on n'avoit pas ſoin de les évacuer par quelque voie: c'eſt encore dans cette vue que l'on ordonne des eaux minérales, ferrugineuſes & ſulfureuſes. Les ſaignées ſont mortelles dans cette maladie, pour peu qu'il y ait des marques de relâchement des ſolides & de diſſolution du ſang.

Il eſt très-ordinaire qu'après que les

pâles couleurs ont paru être totalement guéries, on soit exposé à des rechûtes souvent très-fâcheuses; c'est parce qu'il a resté dans les petits vaisseaux des engorgemens de matieres gluantes & tenaces; ces matieres en accumulent peu à peu d'autres semblables, les obstructions augmentent, & l'on retombe dans les mêmes accidens: on peut cependant s'en préserver, si l'on continue d'user d'eaux minérales, de délayans de la partie glutineuse du sang (*k*), de faire de l'exercice, &c. J'ai vu un nombre de filles & de femmes chlorotiques, tomber dans des rechûtes dangereuses, faute d'avoir fait un exercice convenable afin de les éviter.

Si la partie glutineuse & tenace du sang s'est trop engagée dans les vaisseaux membraneux du corps de la matrice, elle s'y durcit enfin & y forme des obstructions incurables, ou des schirres qui dégénerent souvent en cancers; car il n'est pas de cancer qui n'ait été précédé par un schirre. Le cancer se forme lorsque le noyau du schirre commence à se corrompre, ou

(*k*) Part. II. Sect. III. Ch. III & V.

lorſque les petits vaiſſeaux qui rampent ſur le ſchirre s'enflamment par rapport à la compreſſion que la tumeur fait ſur eux ; c'eſt pour lors que l'on voit une ſource intariſſable de vapeurs, de ſpaſmes, de pertes rouges, de pertes blanches, d'amaigriſſement, d'hydropiſies, de langueurs, &c. S'il ſe forme des obſtructions dans la matrice, elles doivent être ſanguines, puiſqu'il ne paroît dans ce viſcere que des vaiſſeaux ſanguins ; la ſéroſité du ſang peut y avoir beaucoup de part, mais je ne vois pas que les vaiſſeaux du ſang puiſſent être obſtrués, ſans que ce liquide concoure à former les obſtructions.

Les remedes les plus efficaces de ces obſtructions naiſſantes, ſont le régime, la ſobriété, la privation de toutes ſortes de liqueurs fermentées & ſpiritueuſes, les tiſanes émollientes & délayantes, les décoctions ameres, les ſucs de plantes ameres & ſavonneuſes, ſur-tout ceux de chicorée ſauvage, de bugloſe, de piſſenlit, le ſavon d'alicante, l'exercice, les frictions (*l*), &c.

(*l*) Part. II. Sect. III. Ch. III. & IV.

Quand bien même ces remedes ne feroient pas impreſſion ſur la tumeur, ils en empêcheroient le progrès en tenant les liquides coulans, & en les empêchant de ſe condenſer; j'ai déja obſervé que preſque toutes les tumeurs ſont de nature à croître & à groſſir par une eſpece de végétation contagieuſe aux liquides, analogues à leur cauſe, qui communiquent avec elles.

Les chlorotiques ont des goûts dépravés & des paſſions pour manger des choſes abſurdes (*m*), il faut les leur refuſer, elles leur ſont nuiſibles. La plûpart de ces malades mangent beaucoup de ſel marin, il augmente la diſſolution de leur ſang; le ſel marin a cette propriété. S'il eſt des femmes enceintes qui ſoient dans ce cas fâcheux, on fera enſorte de leur faire craindre les maux que leur cauſeroient de pareils alimens; ſi cependant elles ſouffroient trop de cette privation, on pourroit leur en accorder un peu, mais il faudroit être ferme ſur les abus qu'elles pourroient en faire.

Les obſtructions des trompes & des

(*m*) Part. I. Sect. III. Ch. II.

ovaires viennent du ſang ou de ſa ſéroſité (*n*): je crois encore qu'elles ont ſouvent pour cauſe l'humeur contenue dans les véſicules rondes qu'on trouve dans les ovaires (*o*). Cette humeur eſt denſe de ſa nature & elle s'épaiſſit facilement ; pour peu qu'elle obſtrue les vaiſſeaux de ces petits corps, le cours du ſang y eſt intercepté, la ſéroſité s'échappe dans les véſicules voiſines, elle les dilate, elle s'y accumule, s'y durcit, ou y cauſe des hydropiſies ſelon la qualité des matieres extravaſées. On ne ſçauroit diſtinguer la qualité de ces matieres que ſur des indications priſes du tempérament & de l'état des malades ; j'ai déja aſſez parlé des remedes propres aux concrétions des différentes eſpeces de liquides (*p*), pour pouvoir me diſpenſer de les répéter.

(*n*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.
(*o*) *Ibid.*
(*p*) Part. II. Sect. III. Ch. III. V. & ailleurs.

CHAPITRE VII.

Cure de la suppression des secours périodiques, cause prochaine des Affections vaporeuses.

LA suppression des secours périodiques des femmes dépend de deux causes générales; l'une est dans les liquides, & l'autre dans les solides (*a*). Du côté des liquides, elle vient de l'abondance du sang, de sa densité, de sa viscosité ou de la dissolution *cacochymique*; du côté des solides, c'est de la roideur, de la dureté des vaisseaux & de la diminution de leurs calibres. Ces accidens peuvent provenir de plusieurs causes, de la graisse ramassée dans la cavité des vaisseaux, de tumeurs vers la région de la vessie, ou dans l'uterus même, de quelque membrane qui ferme les vaisseaux, de quelque carnosité, de cicatrices durcies, de l'épaississement de la substance de l'uterus, ou d'un prompt resserrement du calibre des vaisseaux, occa-

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

ſionné par des vents froids, par l'eau froide, par de longues triſteſſes, par des ſurpriſes ou des peurs promptes & exceſſives; un excès de joie eſt auſſi en état de faire accumuler le ſang dans l'uterus : toutes ces cauſes s'oppoſent également à la circulation, ſur-tout le froid, dont la principale propriété eſt de condenſer les liquides & de contracter les ſolides.

Avant que d'entreprendre la cure d'une ſuppreſſion, il faut s'aſſurer ſi elle eſt réelle, ou ſi elle n'eſt qu'apparente; on ſera facilement décidé ſur ſa réalité, par les ſymptômes qui en ſont inſéparables (*b*). Ces ſymptômes varient beaucoup, chaque femme en a de différens; il ſemble qu'il ſoit de l'eſſence de cette maladie de ſe montrer ſous différentes faces; mais un Médecin inſtruit ne peut pas s'y tromper.

J'appelle ſuppreſſions apparentes, celles qui n'ont pas un caractere de maladie, comme ſont celles des femmes enceintes, celles des femmes qui ont un embonpoint athlétique, dans

(*b*) *Ibid.*

lesquelles le superflu des liquides se convertit en graisse, souvent même en la matiere d'une transpiration abondante qui supplée à l'évacuation des regles. Les femmes ne peuvent pas être réglées dans l'ordre de la nature d'abord après de grandes ou de longues maladies, ni après des pertes considérables, de quelle nature qu'elles soient. Dans tous ces cas, quoiqu'il ne survienne pas d'évacuation périodique dans les temps ordinaires, on ne donne pas des remedes contre la suppression; elle n'a pas lieu, puisque les liquides & les solides manquent des conditions nécessaires à des pertes naturelles. Ce sont des circonstances où il faut laisser agir la nature; si dans la suite, lorsque l'abondance du sang est rétablie, il se formoit quelque obstacle à l'évacuation, on s'en appercevroit par quelqu'un des symptômes ordinaires, & on donneroit des secours indiqués; on trouvera les moyens propres à remplir ces indications, en suivant cette méthode curative.

Lorsque les regles sont supprimées

par une trop grande quantité de ſang, les petits vaiſſeaux de l'uterus s'engorgent, & l'engorgement des uns ſert d'obſtruction aux autres ; les fibres perdent leur élaſticité, & bien loin de favoriſer la progreſſion des liquides elles s'y oppoſent. On conçoit d'abord que la ſaignée eſt le principal remede de ces accidens, il faut même la réitérer juſqu'à ce qu'on ait diminué la quantité du ſang, au point que ce liquide ne forme plus de pléthore générale. Pour ce qui eſt de la pléthore particuliere de l'uterus, il ne faut pas ſe promettre qu'on la diminue toujours en diminuant la générale; les obſtructions ſanguines qu'elle a formées dans ce viſcere, rompent la communication du ſang, & s'oppoſent à l'excrétion de celui qui eſt retenu. Il faut donc avoir recours à des ſecours particuliers, on les trouve dans les calmans, dans les délayans ſavonneux, dans les émolliens, dans les fomentations ſur le bas-ventre, dans les frictions ſeches & les bains ; j'ai parlé de ces remedes en pluſieurs endroits (*c*). Quand j'ai

(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. II. III. & VI.

proposé la saignée dans la pléthore, j'ai entendu parler de celle du bras ; si l'on saignoit au pied, on augmenteroit les engorgemens : tout est disposé dans le bas-ventre des femmes à y déterminer une grande quantité de liquides ; les vaisseaux y sont sans valvules & beaucoup plus gros que dans les parties supérieures ; ils sont encore plus gros & plus nombreux que dans le bas-ventre des hommes : d'ailleurs, comme je l'ai déja observé, l'aorte qui est perpendiculaire sur l'uterus, fait sur ce viscere des pressions continuelles & y favorise les congestions, sur-tout lorsque les excrétoires ne sont pas ouverts. On prévoit par-là que si l'on saignoit par quelque veine des extrémités inférieures, on détermineroit vers le bas-ventre par une pente déja décidée, une plus grande quantité de sang ; on n'évacueroit pas celui des vaisseaux obstrués, au contraire celui qui viendroit avec plus de rapidité & en plus grande abondance, augmenteroit les obstructions, & par des battemens redoubles il les rendroit plus rebelles. Cela est confirmé par l'expérience

rience de tous les jours & par celle de tous les temps ; les Médecins obſervateurs ne s'y trompent pas. J'ai toujours obſervé que ſi la fiévre ſurvient à une femme vers le temps de ſes regles, une ſaignée du bras les fait venir tout de ſuite, au lieu qu'une ſaignée du pied les retarde ou les ſupprime : il en eſt de même de la pléthore. Riviere étoit le Médecin d'une femme pléthorique, ſujette à des retardemens de ſes ſecours ; la ſaignée du bras les faiſoit toujours couler en abondance, & la ſaignée du pied les ſupprimoit. Lorſqu'on a rétabli la ſoupleſſe & l'élaſticité des vaiſſeaux de l'uterus, & qu'on a rendu la fluidité au ſang qui les obſtruoit, l'écoulement ſe rétablit de lui-même, ou on l'obtient par le moyen d'une ſaignée au pied. Si cependant quelque obſtacle s'y oppoſoit encore, ce ſeroient des viſcoſités adhérentes aux calibres des vaiſſeaux, ils ſont ſi petits que peu de choſe les obſtrue; on ſe ſert pour les détruire, d'apéritifs délayans aromatiques, de ſucs de plantes ameres & ſavonneuſes (*d*).

(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. VI.

Les purgatifs doux réitérés de temps en temps sont encore d'un grand secours, de même que les eaux minérales ferrugineuses & sulfureuses : on dissout par ce moyen & par d'autres que j'ai déja observé (*e*), le sang trop dense, trop visqueux, & les obstructions qui en proviennent. Lorsque les suppressions proviennent d'une dissolution *cacochymique* des liquides, il faut rétablir la densité de ceux-ci & l'élasticité des solides, de même que dans les pâles couleurs (*f*) ; car les regles ne coulent jamais naturellement sans une légere pléthore, ou générale, ou particuliere à l'uterus ; il faut pour cela une certaine force qui dilate les vaisseaux de ce viscere, autrement la matiere de l'évacuation ne peut pas se faire jour par des excrétoires, dont les réseaux vasculeux entrelacés par des divisions infinies, étant relâchés & affaissés, opposent des résistances passives difficiles à vaincre, sur-tout à des liquides qui n'ont presque point de densité, d'action ni de résistance.

(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*

Si les regles ſont ſupprimées du côté des ſolides, par la graiſſe qui comprime les vaiſſeaux ou qui les obſtrue par la compreſſion, on peut y remédier par l'exercice, par une diete ſévere, & en ſe dérobant une partie des alimens néceſſaires, par les diurétitiques, par des purgatifs fréquens, ou par une tranſpiration abondante. Les tumeurs, les membranes, les carnoſités, les cicatrices durcies, l'épaiſſiſſement de la ſubſtance de l'uterus (*g*), exigent des ſecours particuliers, ſur leſquels on ne peut ſe décider que par la connoiſſance des cauſes, de la nature de ces accidens & de leur ſituation: ils peuvent avoir des caracteres différens, même en chaque malade; aux unes ils peuvent être ſcrophuleux, aux autres, véroliques, ſcorbutiques, dartreux, &c. C'eſt par leur principe qu'on doit attaquer les maladies; il ſuffit de connoître leur cauſe pour eſpérer de les guérir; je n'entreprendrai pas ſur cela une plus grande digreſſion, il eſt temps que je cherche la fin de mon Ouvrage. Si les vaiſſeaux

(*g*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

ne sont pas encore développés & ouverts dans les filles qui sont à l'âge de maturité, il leur survient quelqu'un des symptômes ou des signes qui indiquent les suppressions : cependant il faut plus donner à la nature qu'à l'art ; les remedes irritans leur seroient nuisibles, ils augmenteroient les engorgemens déja formés, en formeroient de nouveaux, ils les rendroient plus rebelles & peut-être incurables. Il suffit donc de seconder la nature par quelque saignée, par l'usage des délayans, par la diete, par l'exercice, par les frictions, par des bains & des fomentations convenables; si malgré ces secours on tombe dans les pâles couleurs, j'en ai donné les remedes au Chapitre précédent. Lorsque les suppressions sont causées par le froid, par l'eau froide, par des surprises, par les passions de l'ame, par des crispations des fibres de l'uterus, occasionnées par des braſiers tenus imprudemment sous les jupes (*h*), il survient des symptômes violens, & sur-tout des spasmes & des vapeurs convulsives, ou des con-

(*h*) *Ibid.*

vulſions ; on donne d'abord tous ſes ſoins pour en calmer les ſymptômes ; (*i*) en même-temps on s'applique à rétablir la ſoupleſſe des vaiſſeaux par des bains tiédes, par des fumigations ou des fomentations émollientes ; on fait des frictions aux cuiſſes, ſur-tout lorſqu'on s'apperçoit que les vaiſſeaux ont acquis quelque ſoupleſſe; on applique des ventouſes aux cuiſſes ou aux aînes ; j'ai vu ſouvent qu'elles ont déterminé l'évacuation. Si tout cela ne réuſſit pas, on a recours à des tiſanes & des potions calmantes avec le ſtécas, la laitue, les têtes de pavot blanc, les fleurs de nénuphar ; on les émulſionne avec les ſemences froides ; on y ajoute, s'il le faut, le ſyrop de karabé: on fait prendre de temps en temps quelques grains de camphre, & dès que les ſymptômes des vapeurs ſont calmés, & que l'on eſt comme aſſuré que la réſiſtance des vaiſſeaux eſt diminuée, on ſaigne du pied, on réitere même les ſaignées ſelon les circonſtances; enſuite on peut ſans danger faire uſage du ſafran de mars, & quelquefois même, ſelon

(*i*) Part. II. Sect. II. Ch. II. & III.

les circonſtances, de l'éthiops minéral en petites doſes, mais avec ménagement ; du borax, des balſamiques amers, comme la myrrhe, le ſuccin ; d'extraits de plantes ameres, comme la zedoaire, l'écorce d'orange, &c. dont il faut faire un long uſage ; on peut encore prendre ces remedes, ou de ſemblables, en infuſion ou en forme d'élixir fait ſans ſpiritueux ; lorſqu'il n'y a pas à craindre d'irriter les ſolides, les purgatifs réſineux ſont de bons effets, on ne doit cependant les employer qu'avec de bonnes indications.

Si les regles ont déja paru & qu'elles ſe ſuppriment tout-à-coup, elles ſont bientôt rétablies par un demi-bain tiéde, par la ſaignée du pied en ſortant du bain, & par des potions calmantes & antiſpaſmodiques ; mais quand elles n'ont pas paru, il ne faut pas faire ſi-tôt la ſaignée du pied, celle du bras convient mieux, pourvu qu'il n'y ait pas de convulſions ; dans ce cas, il faudroit attendre que les ſymptômes vaporeux fuſſent calmés. S'il ſe préſente enſuite des ſignes de pléthore, on ſe comportera comme je l'ai in-

diqué au commencement de ce Chapitre, en traitant de la cure de la ſuppreſſion qui provient d'une trop grande quantité de ſang. Un célebre Médecin conſeille dans ſes Ouvrages, pour rétablir les regles ſupprimées, le ſuc d'une orange dans un verre d'eau de canelle orgée, & le laudanum, pour calmer les douleurs, s'il en eſt de conſidérables; j'ai obtenu de bons effets, dans de pareils cas, des potions calmantes antivaporeuſes (*k*).

Il arrive quelquefois qu'à la ſuite des ſuppreſſions il ſurvient des fadeurs d'eſtomac & des envies de vomir ſouvent inutiles, mais ſi preſſantes qu'on ne peut pas ſe refuſer à ces indications; on les remplit avec l'oxymel & l'huile d'amandes douces; on ſoutient l'effet de ce remede en faiſant boire beaucoup d'eau tiéde. Des vomitifs plus forts cauſeroient des vomiſſemens ou des crachemens de ſang. Cet accident arrive quelquefois dans ces maladies ſans avoir pris des émétiques: on ſe ſert pour lors de potions avec le diaſcordium, l'eau de plantain, de

(*k*) Part. II. Sect. III. Ch. II. & III.

laitues, de cerises noires; on y ajoute les coraux, le cachou, & le syrop de karabé en petites doses. On doit cependant préférer pour le crachement de sang, les eaux de ris ou d'orge émulsionnées avec les semences froides & le diacode; on y ajoute les poudres de succin, de cornes de cerf, & le nitre; il faut toujours avoir attention d'y mêler quelque antispasmodique. Lorsque les suppressions durent longtemps, on désespere souvent d'en guérir, & l'on se rebute des remedes; on a tort, on ne doit pas cesser de chercher des moyens pour rétablir ces évacuations; on a vu plusieurs exemples de femmes à qui les regles sont revenues après quatre, cinq & même six ans. Hippocrate en rapporte deux observations, l'une de quatre ans, & l'autre de six; on en a fait une infinité de semblables depuis cet Auteur, qui ne sont pas moins propres à donner de la confiance.

La diminution des regles, quand elle n'est pas naturelle, cause des symptômes approchans de ceux de la suppression; pour en guérir, on s'assure-

ra d'abord de l'état des liquides & des ſolides, & on en trouvera les remedes en réfléchiſſant ſur les différentes vues curatives de la ſuppreſſion, que j'ai établies dans ce Chapitre.

Les lochies ſupprimées cauſent des accidens bien plus dangereux que ceux qui ſont occaſionnés par la ſuppreſſion des regles (*l*); elles exigent de prompts ſecours; je les ai rapportés ailleurs (*m*).

La ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle, comme des hémorrhoïdes, des vieux ulceres, des ſueurs, des dartres (*n*), &c. occaſionne aux hommes & aux femmes des vapeurs toujours pleines de danger; il faut employer toutes ſortes de moyens pour les rétablir. On ouvre les hémorrhoïdes avec la lancette, ou par l'application des ſangſues; on établit des ſuppurations pour ſuppléer à celles des ulceres & des dartres, ou au ſuintement de celles-ci: on ſupplée aux autres évacuations ſupprimées par des

(*l*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.
(*m*) Part. II. Sect. III. Ch. IV.
(*n*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

moyens convenables à leur nature. Si l'on peut ensuite parvenir à purifier la masse du sang de façon que ces évacuations deviennent inutiles, on les supprimera sans danger ; mais si l'on ne peut pas parvenir à ce point, on les regardera comme des conditions nécessaires à la vie. On doit penser de même des évacuations de sang qu'on voit tous les jours se faire par différentes parties du corps, pour suppléer aux regles & aux hémorrhoïdes; il faut les entretenir & les rétablir, si elles se suppriment, jusqu'à ce que la nature n'ait plus besoin de leur secours ; pour lors elle les supprime elle-même sans danger, par la même loi qu'elle fait cesser à un certain âge les secours périodiques des femmes.

CHAPITRE VIII.

Cure des pertes rouges, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LEs pertes rouges proviennent de quelque vice des vaiſſeaux de l'uterus, ou du déſordre de la maſſe des liquides ; les vaiſſeaux peuvent être trop relâchés, ouverts, ou corrodés par quelqu'accident, & donner paſſage au ſang ; celui-ci à ſon tour, peut être trop abondant, & ſe faire jour par la force ; il peut être auſſi trop âcre & trop diſſous, & s'échapper faute de conſiſtence (*a*).

Si les vaiſſeaux de l'uterus ne ſont point altérés dans leurs diamètres, & s'ils conſervent leur élaſticité, les excrétoires de ce viſcere conſervent auſſi leur ton naturel ; & ils font exactement leurs excrétions alternatives, mais ſi les uns ſont trop dilatés ou relâchés, ces accidens ſe commu-

(*a*) Part. II. Sect. III. Ch. XIII.

niquent aux autres, & les liquides n'ont pas de frein qui les retienne, ils coulent selon la pente qui favorise leur dissipation. S'il s'y forme des érosions, des ulceres, suites encore très-fréquentes des obstructions des tumeurs de ce viscere, & des accouchemens laborieux, le sang s'échappe par ces ouvertures, & laisse toujours des routes ouvertes à celui qui lui succede; de sorte que, lorsque la pléthore cesse d'être générale, elle devient particuliere à l'uterus, où les liquides sont toujours décidés par une pente déterminée par l'évacuation, & retenus enfin par le relâchement des solides. Lorsque le sang est trop abondant, & que par quelque accident il est porté avec force dans les vaisseaux de l'uterus, il y fait des congestions, il dilate leurs calibres; s'il ne fait pas le même effet sur les excrétoires, c'est une suppression; mais s'il les dilate dans ces premiers efforts, c'est une perte. Les pertes de cette nature cessent quelquefois après une évacuation considérable; mais si elles subsistent long-temps, les vaisseaux

perdent leur élaſticité, ils reçoivent ſans réſiſtance des liquides qui ſe précipitent ſans ordre dans leurs calibres, ils en ſont gorgés de plus en plus ; ces pertes ſont plus ou moins abondantes, plus ou moins dangereuſes, ſelon les cauſes qui les ont produites, ou celles qui les entretiennent. Lorſque le ſang eſt âcre, trop diſſous ou grumelé, il n'a pas aſſez de conſiſtence, ni aſſez d'union pour ſe maintenir dans l'ordre de la circulation ; il ſe diſſipe, il s'échappe par desvaiſſeaux déja diſpoſés à favoriſer cet écoulement. Ces deux états différens du ſang & des ſolides, ſont ordinairement une ſuite l'un de l'autre ; car les pertes conſidérables de ce liquide alterent la qualité de toute la maſſe, elles en déſiniſſent les parties, en dérangent le concours & mettent le déſordre dans toutes les ſécrétions ; c'eſt un commencement de *cacochymie* qui fait des progrès rapides quand il n'a pas été poſſible de les prévenir.

La trop grande quantité de liquides, leur denſité, leur pente trop décidée vers l'uterus, & la dilatation des

vaisseaux, établissent la premiere indication curative; l'âcreté, la dissolution des liquides & le relâchement des solides, établissent la seconde. Les remedes qui délaient le sang, qui le divisent & qui diminuent sa quantité, portent également sur le ton des vaisseaux & sur leur dilatation; ceux qui calment ceux-ci en rétablissent l'élasticité, s'opposent encore à la désunion & à la dissipation des autres. Les mêmes secours qui rétablissent le ton des solides & leur élasticité, rétablissent aussi la densité du sang, & l'ordre de sa circulation. Les saignées évacuatoires, les révulsives, les remedes délayans, les calmans, les anodins, & ensuite les astringens ménagés selon les circonstances & selon l'état des solides, rempliront la premiere indication; on satisfera à la seconde par le moyen des stomachiques, des fortifians, des toniques, des apéritifs & des astringens employés à propos, variés selon les différens états de la maladie & selon la nature de ses symptômes.

Si on n'est pas appellé à temps

pour prévenir le trop grand volume du ſang & ſes congeſtions, on aura d'abord recours aux ſaignées du bras, on les réitérera juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de pléthore générale, & pour lors elles deviendront révulſives; celles qui ont cette qualité ſont d'un grand ſecours. S'il ſurvient un vomiſſement de ſang, il arrête les pertes de ce liquide qui ſe font par l'uterus; cette obſervation, que nous devons à Hippocrate, établit la néceſſité de la ſaignée dans ces maladies. On doit toujours faire attention, quand on ſaigne, que le ſang coule & ſe perd par deux endroits, que ſa maſſe n'eſt pas inépuiſable, & qu'il a été démontré que lorſqu'elle diminue de la moitié, on perd les trois parties des forces; d'ailleurs on ſçait que le défaut de ſang ne ſe rétablit pas facilement, & que la trop grande diminution de ſon volume conduit à la *cachexie*, & à une mort ſouvent inévitable. On établit en même-temps une diete légere & humectante, ſur-tout pendant que les ſolides ſont en ſouffrance; ſi l'on eſt tracaſſé par des coliques, on donne

pour les calmer des infusions théiformes de camomille, de guimauve, de fleurs de nénuphar, de coquelicot. On se sert avec succès de légeres émulsions faites avec la semence de pavot blanc, le syrop de nénuphar, celui de pavot blanc, ou de karabé selon les indications. On a recours ensuite aux bains des jambes dans l'eau tiéde, toujours dans la vue de délayer les liquides & de rétablir l'élasticité des vaisseaux, forcée par la dilatation de leurs calibres. Si les pertes durent trop longtemps, si elles reviennent trop fréquemment, dès que le ton des solides commence à s'affoiblir, on se sert de l'infusion de caillelait, de bugle, de plantain avec un peu de nitre. Un grand Médecin recommande dans ces occasions la liqueur minérale anodine, & une espece de limonnade que l'on fait en mettant quelques gouttes de cette liqueur dans l'eau. Si malgré tous ces secours, les pertes continuent encore & que les forces diminuent de plus en plus, on a recours aux astringens végétaux, aux bains des jambes dans l'eau froide; on donne à cet effet

des tiſanes avec la grande conſoude, les ſucs de plantain, d'ortie, de mille-feuille, ou ſeuls ou mêlés les uns avec les autres ; des opiates avec les conſerves de roſes, de cynorhodon, le ſang-dragon, l'alun de roche, la tormentille, le bol d'Arménie, le cachou, &c. On fait encore des fomentations aſtringentes ſur le bas-ventre, avec la décoction d'écorce de tormentille, de grenades, de feuilles de plantain, de renouée, de bourſe-à-paſteur, & d'autres ſemblables, dans l'eau ferrée ou dans le vin rouge : j'ai vu réuſſir des cataplaſmes appliqués ſur le bas-ventre, avec des orties pilées & des feuilles d'artichaut ; on applique auſſi des éponges bouillies dans le vinaigre.

Il ſurvient quelquefois des pertes énormes qui allarment par leur violence & qui menacent d'un danger prochain ; cet état exige de prompts ſecours ; on fait coucher la malade, on l'exhorte de ne pas faire de mouvemens dans ſon lit, on lui donne beaucoup d'eau froide, on fait quelque ſaignée au bras, mais il faut ménager

le ſang, il ne ſe diſſipe que trop; on ne donne pour toute nourriture que des bouillons de veau fort légers, avec l'oſeille, la laitue, la chicorée; on a recours aux ſucs de plantes aſtringentes, à la limonnade, aux émulſions, aux anodins. Si la perte ne diminue pas on uſera d'une limonnade avec l'aigre de ſoufre, ou avec l'eau de rabel, étendue dans beaucoup d'eau commune; je la regarde comme ſpécifique dans ces maladies, j'en ai ſouvent vu des effets ſurprenans.

L'expérience a appris que les acides minéraux coagulent promptement le ſang quand on les injecte dans les veines; ils ne font pas auſſi-tôt cet effet quand on les prend en boiſſon; cependant ils ne ſe dépouillent pas de cette qualité, & ils n'arrêtent les pertes qu'en condenſant les liquides, en criſpant les fibres des ſolides, & en diminuant le diametre des calibres des vaiſſeaux. On doit toujours avoir en vue cette qualité du vitriol, quand on l'emploie ſur le corps humain; les Chirurgiens en ont pu obſerver les mauvais effets toutes les fois qu'ils s'en

ſont ſervis ſans ménagement dans les plaies, ſur-tout au voiſinage des viſceres. De quelque façon que ce remede ſoit introduit dans le ſang, quand on ne le ménage pas avec cette prudence qui eſt une ſuite des lumieres & de la ſagacité, plutôt que de l'amour propre ou de la prévention, il occaſionne des accidens dangereux: d'ailleurs quand on l'emploie trop tôt dans les hémorrhagies, il ferme les vaiſſeaux & forme une digue qui repouſſe le ſang vers les parties ſupérieures, où il cauſe des engorgemens, des douleurs, des inflammations, &c. Tous les aſtringens font cet effet dans la pléthore; & lorſque les vaiſſeaux ſont dilatés par la quantité des liquides, il faut attendre pour s'en ſervir que les ſaignées, les calmans & les délayans aient donné de la ſoupleſſe aux ſolides, & rapproché la circulation des liquides de l'ordre de la nature: je prends toujours cette précaution, lorſque je veux me ſervir de l'eau de rabel, qui n'eſt autre choſe que l'acide vitriolique dulcifié avec l'eſprit de vin.

Les purgatifs ne ſont néceſſaires

dans les grandes pertes que pour tenir les premieres voies libres, afin que les excrémens retenus n'augmentent pas l'écoulement par leur irritation; il ne faut donc se servir que de laxatifs les plus doux, tout autre seroit nuisible. Si les pertes deviennent habituelles ou trop fréquentes, on aura recours à l'usage des eaux minérales, ferrugineuses, sulfureuses ou vitriolées.

Lorsqu'on a été obligé de se servir d'astringens dans les pertes des femmes, il faut en discontinuer l'usage aussi-tôt qu'il est possible, quand bien même les pertes n'auroient pas cessé; ces remedes deviendroient pernicieux. Le sang se dissout & se grumelle par le relâchement des solides & par sa propre dissipation; les astringens fixent ces grumaux & les condensent; ils condensent aussi la partie muqueuse de ce liquide, & forment des obstructions qui entretiennent la perte & conduisent à la cachexie; c'est des obstructions que proviennent ordinairement les ulceres de l'uterus, de même que les différentes tumeurs de ce viscere, qui produisent des suppura-

tions, deviennent cancéreuſes & menent inſenſiblement à des accidens funeſtes.

Pour prévenir cet état d'appauvriſſement des liquides, il ne faut jamais perdre de vue les fonctions de l'eſtomac ; tout eſt à craindre lorſqu'elles ſe dérangent ; un chyle mal conditionné appauvrit bien-tôt le ſang, & met le déſordre dans toute ſa maſſe. On ſe ſert dans ces occaſions de quelque préparation de fer mêlé avec des ſtomachiques légérement aſtringens ; on fera prendre des bouillons avec les plantes ſavonneuſes, comme la chicorée amere, la bugloſe, la pimprenelle, &c. On y ajoute la racine de tormentille, des cloportes écraſés, des écreviſſes, des grenouilles, des tortues, ſelon les indications. Si la perte rouge continue, on fera prendre tous les jours, dans les intervalles de ces remedes, quelque cueillerée de ſuc dépuré de mille-feuille & de chicorée mêlés enſemble, ou d'autres plantes de la même qualité. Si les pertes rouges ne ſont pas conſidérables, on donnera pour boiſſon

ordinaire une tisane avec le capillaire & quelques feuilles de scolopendre ; on purgera de temps en temps avec la rhubarbe, le *mechoacan*, la manne, la casse, &c. On aura soin d'augmenter à temps la nourriture, & de la proportionner à la portée de l'estomac.

Si malgré tous ces secours, la *cachexie* s'établit enfin, on se décidera pour passer à d'autres remedes, par de nouvelles connoissances des vices locaux, par les symptômes & les nouveaux accidens qui en proviendront. Il est très rare que la maladie vienne à ce point, quand on a donné des secours à propos au commencement de la perte.

CHAPITRE IX.

Cure des pertes blanches, cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LEs pertes blanches, quelle que ſoit leur cauſe (*a*), ſont toujours contre nature ; elles n'évacuent d'abord que des matieres étrangeres au ſang, mais elles mettent bien-tôt de la partie la lymphe & les récrémens les plus néceſſaires. On doit diviſer les fleurs blanches en ſéreuſes & en lymphatiques ; les différentes couleurs que celles-ci prennent, dépendent de quelque vice particulier du ſang ou des viſceres (*b*). Les fleurs blanches ſéreuſes peuvent provenir de différentes cauſes ; d'un ſang trop denſe, de la diminution ou de la ſuppreſſion des regles, de la ſuppreſſion ou même de la diminution conſidérable de l'inſenſible tranſpiration ou des urines ; pour lors les vaiſſeaux étant trop pleins, l'humeur ſéreuſe s'échappe par les canaux

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. XIV.
(*b*) *Ibid.*

ouverts de la matrice ; cette humeur devient abondante de plus en plus, elle imbibe tout ce viſcere, elle y croupit, le relâche ; & la ſéroſité continue de ſe répandre, quoique la premiere cauſe de cette perte n'ait plus lieu. Les pertes ſéreuſes peuvent encore provenir d'une trop grande diſſolution des liquides, & ſur-tout après de longues maladies ; elles ſurviennent auſſi très-ſouvent à la ſuite de l'uſage immodéré des apéritifs & des fondans que l'on prodigue mal-à-propos pour rappeller des regles ſupprimées, pour guérir des obſtructions, des tumeurs, &c.

Les fleurs blanches lymphatiques ſont la lymphe elle-même, qui ſuinte dans l'uterus ou dans le vagin ; cela arrive lorſque le cours des liquides ſe trouve interrompu par le vice des vaiſſeaux, par des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre. Le ſang ſurchargé de lymphe dans l'uterus qui n'a pas, ou qui n'a que très-peu de vaiſſeaux lymphatiques, comme je l'ai déja obſervé, s'en décharge & la laiſſe dans ſes capillaires ; elle

elle y devient excrémenteuſe, elle y croupit & ſe fait jour par les vaiſſeaux ouverts de la cavité de ce viſcere. Les fleurs blanches ont ordinairement une couleur laiteuſe dans les femmes oiſives qui ne font pas d'exercice, qui prennent trop de ſommeil, qui ſurchargent leur eſtomac de mets trop nourriſſans, & qui font un trop grand uſage de thé & de caffé au lait; cette couleur vient d'un chyle mal-digéré, devenu excrémenteux. Les fleurs blanches invétérées occaſionnent ſouvent des ulceres, ſur-tout lorſqu'en croupiſſant elles prennent une qualité âcre, corroſive; c'eſt pour lors qu'elles deviennent de différentes couleurs : d'ailleurs elles épuiſent la maſſe du ſang, en changent le tiſſu, & en troublent le concours; les obſtructions augmentent, & il ſurvient enſuite des fiévres, des conſomptions, des hydropiſies, &c.

Lorſque les pertes ſéreuſes proviennent de ſuppreſſions occaſionnées par la denſité du ſang ou par ſa quantité, il y a des ſignes de pléthore; il faut avoir recours à la ſaignée du bras, &

la réitérer si les indications continuent. Il est de la prudence de se tenir en garde sur les saignées peu de temps après que la perte a commencé ; on ne doit en faire que par rapport à la pléthore, les pertes blanches la font bientôt cesser ; il est rare qu'elles durent long-temps sans produire la *cachochymie* : la saignée pour lors deviendroit pernicieuse. Dans le premier cas, on emploiera les mêmes remedes que dans la suppression des regles occasionnée par la pléthore & par la densité du sang (*c*). Dans le second, on soutiendra l'élasticité des solides, on évacuera les sérosités par les selles, & on les déterminera enfin, s'il est possible, par l'insensible transpiration. On se servira à cet effet d'alimens qui ne puissent pas trop humecter ; on fera de l'exercice, & des frictions seches sur tout le corps ; Galien guérit une femme dans treize jours par ce seul moyen. On purgera de temps en temps avec la rhubarbe, le syrop magistral, le syrop de roses solutif, la crême de tartre, le sel de Glau-

(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. VII.

ber, l'infuſion de follicules de ſéné, & d'autres remedes de cette nature. On a guéri des pertes ſéreuſes par le moyen d'une tiſane laxative, qu'on donnoit tous les matins pendant un mois. On ſera prendre, dès que la cacochymie ſera déclarée, quelque opiate ſtomachique, avec les conſerves de roſes, d'*enula campana*, de romarin, d'abſinthe, de la thériaque, le ſafran de mars apéritif, les cloportes, les yeux d'écreviſſes, les coraux, le ſavon avec le ſel d'abſinthe; j'en ai déja parlé. On ſoutiendra ces remedes avec une infuſion de plantes aromatiques, & avec des frictions ſéches, dans la vûe d'ouvrir de plus en plus les portes de l'inſenſible tranſpiration. On aura ſoin de placer aſſez ſouvent des purgatifs pendant l'uſage de ces remedes, & de faire prendre enſuite des eaux minérales ſulfureuſes. Lorſque la perte ne dépendra plus du vice du ſang, & qu'elle ne ſera entretenue que par le relâchement des vaiſſeaux, on donnera des tiſanes & des opiates aſtringentes; les tiſanes ſeront avec la grande conſoude, la

bugle, la sanicle, &c. & les opiates, comme dans les pertes rouges: on les rendra légérement purgatives pour évacuer les sérosités étrangeres au sang, en même temps qu'on fortifiera les vaisseaux en diminuant le diametre de leurs calibres relâchés.

Si les pertes séreuses viennent de la dissolution du sang, il faudra en commencer la cure par des restaurans, par des incrassans, des délayans, & ensuite par des astringens; on fera prendre des consommés, de gelées de corne de cerf, de viande, selon la portée de l'estomac; des bouillons de grenouilles, de tortues, avec la laitue, le pourpier, un peu d'oseille, &c. des bouillies farineuses, des tisanes avec la guimauve, la grande consoude, &c. On se servira ensuite des remedes propres aux autres pertes séreuses, en faisant toujours attention de ne pas précipiter l'usage des astringens.

Les obstructions ou les embarras qui causent les pertes blanches lymphatiques, dépendent ordinairement de la lymphe, de la sérosité du sang,

de la bile ou de ſucs hypocondriaques, retardés dans les vaiſſeaux des viſceres du bas-ventre. On y remédie par de légers apéritifs & par des ſtomachiques ; on les choiſit parmi les végétaux, on fait des bouillons avec quelques-unes des plantes ſuivantes ; les racines de petit-houx, de garance, d'arrête bœuf, de chicorée ſauvage, de ſcolopendre, de petit-chêne, la fumeterre, la centaurée ; on y ajoute un nouet de ſafran de mars apéritif, ou d'antimoine crud. On ſoutient l'effet de ces bouillons avec des tiſanes compoſées de racines de chicorée ſauvage, de fraiſier, de chiendent, le capillaire, quelques feuilles de bourache, &c. On donne de temps en temps des purgatifs avec le polypode de chêne, les tamarins en infuſion ; on y ajoute la manne, le ſyrop de fleurs de pêches, de chicorée compoſé, &c. On paſſe enſuite aux gommes apéritives, aux bezoards, aux préparations de fer, avec des conſerves ſtomachiques ; il faut faire attention à diverſifier ces remedes & à choiſir les plus propres à la nature de

l'humeur la plus viciée (*c*). Dans les pertes chyleuſes on s'attachera principalement aux ſtomachiques, & ſurtout à ceux qui agiſſent ſur les ſolides, comme l'ipécacuanha en petites doſes ſouvent répétées, ſans qu'il puiſſe provoquer le vomiſſement ni même des nauſées. Il eſt cependant des cas où il eſt néceſſaire de faire vomir dans cette maladie; pour lors il n'eſt pas de vomitif qui convienne mieux que l'ipécacuanha. J'ai vu prendre avec ſuccès le quinquina comme ſtomachique, il a guéri des pertes blanches; mais il cauſe des maux infinis quand on en abuſe, il forme des obſtructions, il augmente la diſſolution des globules du ſang, il s'enſuit des phthiſies & des hydropiſies pleines de danger. Après tous ces remedes on paſſera à l'uſage des eaux minérales ferrugineuſes ou ſulfureuſes; ſi elles ne réuſſiſſent pas, on uſera enfin de tiſanes avec le bouis, les racines de patience ſauvage & de bardane, toujours mêlées avec des ſtomachiques: on ſoutiendra l'effet de tous ces remedes

(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. IV. & V.

par des purgatifs amers & toniques, par une diete convenable, par l'exercice, par des frictions, & d'autres ſecours indiqués par le tempérament des malades & par les différens ſymptômes de la maladie. On ne perdra pas de vue qu'il faut toujours s'attacher, dans la cure de ces maladies, à calmer les affections vaporeuſes compliquées (*d*), & qu'il ne faut pas donner des aſtringens, même ſur la fin, ſans prendre les plus grandes précautions; on riſque toujours d'engorger les viſceres, de les obſtruer, de les enflammer. On lit dans le Recueil des maladies épidémiques de Breſlaw, qu'une femme remarquable par les plus belles qualités, ayant employé inutilement toutes ſortes de moyens pour ſe guérir de fleurs blanches qui la fatiguoient depuis long-temps, ſe mit enfin dans un bain alumineux, qui fit ceſſer la perte; il lui ſurvint bien-tôt après un ulcere à la matrice, & enſuite des hémorroïdes avec des ulceres au *rectum*, & de cruelles douleurs dans ces parties; il s'enſuivit une

(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. II. III. & XI.

phthisie, & la malade mourut dans le marasme.

Lorsque les pertes blanches proviennent de vices particuliers aux visceres, il faut connoître exactement les causes de ces vices; ce n'est que par ce moyen qu'on peut prévenir & détruire leurs effets. Ces causes sont trop variées pour que je puisse les suivre en détail dans cet Ouvrage, elles exigeroient un Traité particulier; il y a lieu d'être surpris que cette maladie étant si fréquente & de si grande conséquence, on ne l'ait encore traitée que trop succinctement, & de façon à ne donner que peu de connoissances lumineuses sur ses différentes especes, sur la variété de ses causes, & sur la différente méthode de la guérir; c'est donc un Ouvrage qui reste à perfectionner. Lorsque les occupations de mon état le permettront, je donnerai le fruit de mes recherches sur cet objet important.

FIN.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé: *Traité des Affections vaporeuses*, &c. par M. Raulin, Docteur en Médecine, & Médecin ordinaire du Roi, & je crois que la réimpression de ce Livre sera utile au Public. A Paris, ce 30 Avril 1759.

MACQUER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Discours historique sur la Chymie par M. Macquer, Traité des Affections vaporeuses, Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Italie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six

années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout

au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Choisy, le douzieme jour de Mai, l'an de grace 1758, & de notre Regne le quarante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 338, fol. 303, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 19 Mai 1758.

LE MERCIER, *Syndic.*

ERRATA.

Page 3, *ligne* 7, les, *liſez* des.
Pag. 68, *lig.* 27, Elles les ont augmentées ; *liſ.* Elles ont augmenté.
Pag. 72, *lig.* 26, les, *liſ.* des ; *lig.* 27, idem.
Pag. 87, *lig.* 21, elle, *liſ.* elles.
Pag. 112, *lig.* 13, n'en, *liſ.* en.
Pag. 153, *lig.* 20, forcé, *liſ.* forcée.
Pag. 169, *lig.* 7, du, *liſ.* au.
Pag. 200, *lig.* 3, accides, *liſ.* accidens.
Pag. 212, *lig.* 27, qu'un, *ajoutez* an.
Pag. 253, *lig.* 27, ou, *ajoutez* des.
Pag. 305, *lig.* 15, Varton, *liſ.* Varron.
Pag. 349, *lig.* 2, qu'il, *ajoutez* les.
Pag. 373, *lig.* 2, le, *liſ.* la.
Pag. 421, *lig.* 20, définiſſent, *liſ.* déſuniſſent.